

Aventures du Capitaine Hatteras

Jules Verne

The Project Gutenberg eBook, Aventures du Capitaine Hatteras, by Jules Verne

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Aventures du Capitaine Hatteras

Author: Jules Verne

Release Date: April 6, 2004 [eBook #11927]
[Date last updated: November 7, 2004]

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

Produced by William Butcher, Carlo Traverso
and the Distributed Proofreaders Team.

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR

JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANGLAIS AU PÔLE NORD

CHAPITRE PREMIER.

LE FORWARD.

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Demain, la mar descendante, le brick _le Forward_, capitaine, K.Z., second, Richard Shandon, partira de New Princes Docks pour une destination inconnue.

Voilà que l'on avait pu lire dans le _Liverpool Herald_ du 5 avril 1860.

Le départ d'un brick est un événement de peu d'importance pour le port le plus commerçant de l'Angleterre. Qui s'en apercevrait au milieu des navires de tout tonnage et de toute nationalité que deux lieues de bassins flottants ont de la peine à contenir?

Cependant, le 6 avril, dès le matin, une foule considérable couvrait les quais de New Princes Docks; l'innombrable corporation des marins de la ville semblait s'y rendre en masse. Les ouvriers des arsenaux environnants avaient abandonné leurs travaux, les négociants leurs magasins de marchandises. Les omnibus multicolores, qui longent le mur extérieur des bassins, descendaient chaque minute leur cargaison de curieux; la ville ne paraissait plus avoir qu'une seule préoccupation: assister au départ du _Forward_.

Le Forward était un brick de cent soixante-dix tonneaux, muni d'une hélice et d'une machine à vapeur de la force de cent vingt chevaux. On l'eût volontiers confondu avec les autres bricks du port. Mais, s'il n'offrait rien d'extraordinaire aux yeux du public, les connaisseurs remarquaient en lui certaines particularités auxquelles un marin ne pouvait se méprendre.

Aussi, bord du _Nautilus_, à quelque distance, un groupe de matelots se livrait-il à mille conjectures sur la destination du _Forward_.

Que penser, disait l'un, de cette murée? il n'est pas d'usage, pourtant, que les navires à vapeur soient si largement voilés.

--Il faut, répondit un quartier-maître à large figure rouge, il faut que ce bâtiment s'appuie plus sur ses mâts que sur sa machine, et s'il a donné un tel développement ses hautes voiles, c'est sans doute parce que les basses seront souvent masquées. Ainsi donc, ce n'est pas douteux pour moi, _le Forward_ est destiné aux mers arctiques ou antarctiques, où les montagnes de glace arrêtent le vent plus qu'il ne convient un brave et solide navire.

--Vous devez avoir raison, murmura Cornhill, reprit un troisième matelot. Avez-vous remarqué aussi cette rampe qui tombe droit à la mer?

--Ajoute, dit Cornhill, qu'elle est revêtue d'un tranchant d'acier fondu affilé comme un rasoir, et capable de couper un trois-ponts en deux, si _le Forward_ lance toute vitesse, l'aborderait par le travers.

--Bien sûr, répondit un pilote de la Mersey, car ce brick file joliment ses quatorze nœuds à l'heure avec son hélice. C'est une merveille de le voir fendre le courant, quand il a fait ses essais. Croyez-moi, c'est un fin marcheur.

--Et la voile, il n'est guère embarrassé plus, reprit Cornhill; il va droit dans le vent et gouverne à main! Voyez-vous, ce bateau-là va braver des mers polaires, ou je ne m'appelle pas de mon nom! Et tenez, encore un détail! Avez-vous remarqué la large jaumie par laquelle passe la tête de son gouvernail?

--C'est ma foi vrai, roudi rent les interlocuteurs de marine Cornhill; mais qu'est-ce que cela prouve?

--Cela prouve, mes garns, riposta le marine avec une daineuse satisfaction, que vous ne savez ni voir ni réfléchir; cela prouve qu'on a voulu donner du jeu à la tête de ce gouvernail afin qu'il pût être facilement placou d'acier. Or, ignorez-vous qu'au milieu des glaces, c'est une manoeuvre qui se reproduit souvent?

--Parfaitement raisonn roudi rent les matelots du Nautilus.

--Et d'ailleurs, reprit l'un d'eux, le chargement de ce brick confirme l'opinion de marine Cornhill. Je le tiens de Clifton qui s'est bravement embarqué. Le Forward emporte des vivres pour cinq ou six ans, et du charbon en consuec. Charbon et vivres, c'est toute sa cargaison, avec une pacotille de vêtements de laine et de peaux de phoque.

--Eh bien, fit marine Cornhill, il n'y a plus en douter; mais enfin l'ami, puisque tu connais Clifton, Clifton ne t'a-t-il rien dit de sa destination?

--Il n'a rien pu me dire; il l'ignore; l'ui page est engagé comme cela. O va-t-il? Il ne le saura que lorsqu'il sera arrivé.

--Et encore, roudi t un incruel, s'ils vont au diable, comme cela m'en a tout l'air.

--Mais aussi quelle paye, reprit l'ami de Clifton. en s'animant, quelle haute paye! cinq fois plus forte que la paye habituelle! Ah! sans cela, Richard Shandon n'aurait trouvé personne pour s'engager dans des circonstances pareilles! Un bâtiment d'une forme étrange qui va on ne sait où, et n'a pas l'air de vouloir beaucoup revenir! Pour mon compte, cela ne m'aurait guère convenu.

--Convenu ou non, l'ami, réfléchit marine Cornhill, tu n'aurais jamais pu faire partie de l'ui page du Forward.

--Et pourquoi cela?

--Parce que tu n'es pas dans les conditions requises, Je me suis laissé dire que les gens mariés en étaient exclus. Or tu es dans la grande catorcée. Donc, tu n'as pas besoin de faire la petite bouche, ce qui, de ta part d'ailleurs, serait un véritable tour de force.

Le matelot, ainsi interpellé se prit à rire avec ses camarades, montrant ainsi combien la plaisanterie de marine Cornhill était juste.

Il n'y a pas jusqu'au nom de ce bâtiment, reprit Cornhill satisfait de lui-même, qui ne soit terriblement audacieux! Le Forward [1], forward jusqu'où? Sans compter qu'on ne connaît pas son capitaine, ce brick-là

[1] Forward, en avant.

--Mais si, on le connaît, roudi t un jeune matelot de figure assez naïve.

--Comment! on le connaît?

--Sans doute.

--Petit, fit Cornhill, en es-tu croire que Shandon soit le capitaine du Forward?

--Mais, r! iqua le jeune marin...

--Sache donc que Shandon est le commander[1], pas autre chose; c'est un brave et hardi marin, un baleinier qui a fait ses preuves, un solide compe, digne en tout de commander, mais enfin il ne commande pas; il n'est pas plus capitaine que toi ou moi, sauf mon respect! Et quant cel ui qui sera mar e apr Dieu bor d, il ne le conna pas davantage. Lorsque le moment en sera venu, le vrai capitaine apparar a on ne sait comment et de je ne sais quel rivage des deux mondes, car Richard Shandon n'a pas dit et n'a pas eu la permission de dire vers quel point du globe il dirigerait son bi ment.

[1] Second d'un bi ment anglais.

--Cependant, mar e Cornhill, reprit le jeune marin, je vous assure qu'il y a eu quelqu'un de prent bor d, quelqu'un annoncdans la lettre o la place de second ai t offerte M . Shandon!

--Comment! riposta Cornhill en fronnt le sourcil, tu vas me soutenir que _le Forward_ a un capitaine bor d?

--Mais oui, mar e Cornhill.

--Tu me dis cela, m oi!

--Sans doute, puisque je le tiens de Johnson, le mar e d'ui page.

--De mar e Johnson?

--Sans doute; il me l'a dit m oi-me!

--Il te l'a dit? Johnson?

--Non-seulement il m'a dit la chose, mais il m'a montr! e capitaine.

--Il te l'a montr r! iqua Cornhill stupai t.

--Il me l'a montr

--Et tu l'as vu?

--Vu de mes propres yeux.

--Et qui est-ce?

--C'est un chien.

--Un chien!

--Un chien q uatre pattes.

--Oui.

La stupact ion fut grande parmi les marins du _Nautilus_. En toute autre circonstance, ils eussent l atde rire. Un chien capitaine d'un brick de cent soixante-dix tonneaux! il y avait lde quoi ouf fer! Mais, ma foi, _le Forward_ ai t un bi ment si extraordinaire, qu'il fallait y regarder deux fois avant de rire, avant de nier. D'ailleurs, mar e Cornhill lui-me ne riait pas.

Et c'est Johnson qui t'a montrce capitaine d'un genre si nouveau, ce chien? reprit-il en s'adressant au jeune matelot. Et tu l'as vu?...

--Comme je vous vois, sauf votre respect!

--Eh bien, qu'en pensez-vous? demandent les matelots marseillais à Cornhill.

--Je ne pense rien, répondit brusquement ce dernier, je ne pense rien, sinon que le Forward est un vaisseau du diable, ou de fous matelots. Bédlam!

Les matelots continuent à regarder silencieusement le Forward, dont les proues et les mâts touchaient leur fin; et pas un ne se rencontra parmi eux pour dire que le marseillais d'ui page Johnson se fût moqué du jeune marin.

Cette histoire de chien avait donc fait son chemin dans la ville, et parmi la foule des curieux plus d'un cherchait des yeux ce captain-dog, qui n'était pas obligé de croire un animal surnaturel.

Depuis plusieurs mois d'ailleurs, le Forward attirait l'attention publique; ce qu'il y avait d'un peu extraordinaire dans sa construction, le mystère qui l'enveloppait, l'incognito gardé par son capitaine, la fanfare dont Richard Shandon retentissait la proposition de diriger son armement, le choix apporté à la composition de l'ui page, cette destination inconnue pour une soupçonnée de quelques-uns, tout contribuait à donner à ce brick une allure plus qu'ordinaire.

Pour un penseur, un rêveur, un philosophe, au surplus, rien d'ouvant comme un bâtiment en partance; l'imagination le suit volontiers dans ses luttes avec la mer, dans ses combats livrés aux vents, dans cette course aventureuse qui ne finit pas toujours au port, et pour peu qu'un incident inaccoutumé se produise, le navire se présente sous une forme fantastique, mêlé aux esprits rebelles en matière de fantaisie.

Ainsi du Forward. Et si le commun des spectateurs ne put faire les savantes remarques de marseillais à Cornhill, les on-dit accumulés pendant trois mois suffirent à entretenir les conversations liverpooliennes.

Le brick avait été mis en chantier à Birkenhead, véritable faubourg de la ville, situé sur la rive gauche de la Mersey, et mis en communication avec le port par le va-et-vient incessant des barques à vapeur.

Le constructeur, Scott & Co., l'un des plus habiles de l'Angleterre, avait reçu de Richard Shandon un devis et un plan détaillé où le tonnage, les dimensions, le gabarit du brick avaient été donnés avec le plus grand soin. On devinait dans ce projet la perspicacité d'un marin consommé. Shandon ayant des fonds considérables à sa disposition, les travaux commencent, et, suivant la recommandation du propriétaire inconnu, on alla rapidement.

Le brick fut construit avec une solidité toute remarquable; il avait évidemment été appelé à résister à de fortes pressions, car sa membrure en bois de teack, sorte de chêne des Indes remarquable par son extrême dureté, fut en outre renforcée par de fortes armatures de fer. On se demandait même dans le monde des marins pourquoi la coque d'un navire habitué à ces conditions de résistance n'avait pas été faite de tôle, comme celle des autres bâtiments à vapeur. A cela, on répondait que l'ingénieur mystérieux avait ses raisons pour agir ainsi.

Peu après le brick prit figure sur le chantier, et ses qualités de force et de finesse frappèrent les connaisseurs. Ainsi que l'avaient remarqué les matelots du Nautilus, son étrave faisait un angle droit avec la quille; elle avait été revêtue, non d'un érable, mais d'un tranchant d'acier fondu dans les ateliers de R. Hawthorn de Newcastle. Cette proue de métal, resplendissant au soleil, donnait un air particulier au brick, bien qu'il n'eût rien d'absolument militaire.

Cependant un canon du calibre 16 fut installé sur le gaillard d'avant; monté sur pivot, il pouvait être facilement pointé dans toutes les directions; il faut ajouter qu'il en avait du canon comme de l'habitude; ils avaient beau faire tous les deux, ils n'avaient rien de positivement guerrier.

Mais si le brick n'était pas un navire de guerre, ni un bâtiment de commerce, ni un yacht de plaisance, car on ne fait pas des promenades avec six ans d'approvisionnement dans sa cale, qu'était-ce donc?

Un navire destiné à la recherche de l'Erebus et du Terror, et de sir John Franklin? Pas davantage, car en 1859, l'année précédente, le commandant MacClintock avait été revenu des mers arctiques, rapportant la preuve certaine de la perte de cette malheureuse expédition.

Le Forward voulait-il donc tenter encore le fameux passage du Nord-Ouest? Quoi bon? le capitaine MacClure l'avait trouvé en 1853, et son lieutenant Creswell eut le premier l'honneur de contourner le continent américain du droit de Behring au droit de Davis.

Il était pourtant certain, indubitable pour des esprits compétents, que le Forward se préparait à affronter la rigueur des glaces. Allait-il pousser vers le pôle Sud, plus loin que le baleinier Wedell, plus avant que le capitaine James Ross? Mais quoi bon, et dans quel but?

On le voit, bien que le champ des conjectures fût extrêmement restreint, l'imagination trouvait encore moyen de s'y arrêter.

Le lendemain du jour où le brick fut mis à flot, sa machine lui arriva, expédiée des ateliers de R. Hawthorn, de Newcastle.

Cette machine, de la force de cent vingt chevaux, cylindres oscillants, tenait peu de place; sa force était considérable pour un navire de cent soixante-dix tonneaux, largement vu d'ailleurs, et qui jouissait d'une marche remarquable. Ses essais ne laissent aucun doute sur cet aspect, et même le marin d'aujourd'hui Johnson avait cru convenable d'exprimer de la sorte son opinion à l'ami de Clifton:

Lorsque le Forward se sert en même temps de ses voiles et de son hélice, c'est la voile qu'il arrive le plus vite.

L'ami de Clifton n'avait rien compris de cette proposition, mais il croyait tout possible de la part d'un navire commandé par un chien en personne.

Après l'installation de la machine bordée, commençait l'arrimage des approvisionnements; et ce ne fut pas peu de chose, car le navire emportait pour six ans de vivres. Ceux-ci consistaient en viande salée et séchée, en poisson fumé, en biscuit et en farine; des montagnes de café, de thé, furent prises dans les soutes en avalanches énormes. Richard Shandon prit soin de l'arrangement de cette précieuse cargaison en homme qui s'y entend; tout cela se trouvait classé par numéros avec un ordre parfait; on embarqua également une très-grande provision de cette préparation indienne nommée pemmican, et qui renferme sous un petit volume beaucoup d'éléments nutritifs.

Cette nature de vivres ne laissait aucun doute sur la longueur de la croisière; mais un esprit observateur comprenait de prime saut que le Forward allait naviguer dans les mers polaires, la vue des barils de lime-juice[1], de pastilles de chaux, des paquets de moutarde, de graines d'oseille et de cochlearia, en un mot, l'abondance de ces puissants antiscorbutiques, dont l'influence est si nécessaire dans les navigations australes ou boréales. Shandon avait sans doute reçu avis de soigner particulièrement cette partie de la cargaison, car il

s'en préoccupa fort, non moins que de la pharmacie de voyage.

[1] Jus de citron.

Si les armes ne furent pas nombreuses bord, ce qui pouvait rassurer les esprits timides, la soute aux poudres regorgeait, d'ailleurs de nature effrayante. L'unique canon du gaillard d'avant ne pouvait avoir la prétention d'absorber cet approvisionnement. Cela donnait à penser. Il y avait également des scies gigantesques et des engins puissants, tels que leviers, masses de plomb, scies manuelles, haches ornées, etc., sans compter une recommandable quantité de blasting-cylinders[1], dont l'explosion et suffisaient à faire sauter la douane de Liverpool. Tout cela était étrange, sinon effrayant, sans parler des fuses, signaux, artifices et fanaux de mille espèces.

[1] Sortes de poudres.

Les nombreux spectateurs des quais de New Princes Docks admiraient encore une longue baleinière en acajou, une pirogue de fer-blanc recouverte de guttapercha, et un certain nombre de hallet-boats, sortes de manteaux en caoutchouc, que l'on pouvait transformer en canots en soufflant dans leur doublure. Chacun se sentait de plus en plus intrigué et méfiant, car avec la marée descendante le Forward allait bientôt partir pour sa mystérieuse destination.

CHAPITRE II.

UNE LETTRE INATTENDUE.

Voici le texte de la lettre reçue par Richard Shandon huit mois auparavant.

Aberdeen, 2 août 1859

Monsieur Richard Shandon,

Liverpool,

Monsieur,

La présente a pour but de vous donner avis d'une remise de seize mille livres sterling[1] qui a été faite entre les mains de MM. Marcuat & Co., banquiers Liverpool. Ci-joint une série de mandats signés de moi, qui vous permettront de disposer sur lesdits MM. Marcuat, jusqu'à concurrence des seize mille livres susmentionnés.

[1] 400,000 francs.

Vous ne me connaissez pas. Peu importe. Je vous connais. Lest l'important.

Je vous offre la place de second bord du brick le Forward pour une campagne qui peut être longue et périlleuse.

Si, non, rien de fait. Si, oui, cinq cents livres[1] vous seront alloués comme traitement, et à l'expiration de chaque année, pendant toute la durée de la campagne vos appointements seront augmentés d'un dixième.

[1] 12,500 francs.

Le brick le Forward n'existe pas. Vous aurez l'air de faire construire de fantaisie qu'il puisse prendre la mer dans les premiers jours d'avril 1860 au plus tard. Ci-joint un plan détaillé avec devis. Vous vous y conformerez scrupuleusement. Le navire sera construit dans les chantiers de MM. Scott & Co., qui collaboreront avec vous.

Je vous recommande particulièrement l'équipage du Forward; il sera composé d'un capitaine, moi, d'un second, vous, d'un troisième officier, d'un maître d'équipage, de deux ingénieurs[1], d'un ice-master[2], de huit matelots et de deux chauffeurs, en tout dix-huit hommes, en y comprenant le docteur Clawbonny de cette ville, qui se présentera vous-même en temps opportun.

[1] Ingénieurs-mariniers

[2] Pilote des glaces.

Il conviendra que les gens appelés à faire la campagne du Forward soient Anglais, libres, sans famille, célibataires, sobres, car l'usage des spiritueux et de la bière ne sera pas toléré à bord, pas plus qu'à entreprendre comme à supporter. Vous les choisirez de préférence doués d'une constitution sanguine, et par cela même portant en eux un plus haut degré de principe générateur de la chaleur animale.

Vous leur offrirez une paye quintuple de leur paye habituelle, avec accroissement d'un dixième par chaque année de service. A la fin de la campagne, cinq cents livres seront assurés à chacun d'eux, et deux mille livres[1] resteront pour vous-même. Ces fonds seront faits chez MM. Marcuard & Co., d'nomme.

[1] 50,000 francs.

Cette campagne sera longue et pénible, mais honorable. Vous n'avez donc pas hésiter, monsieur Shandon.

Ronse, poste restante, Göteborg (Sue), aux initiales K.Z.

P.-S. Vous recevrez, le 15 février prochain, un chien grand danois, à longues pendantes, d'un fauve noir, rayé transversalement de bandes noires. Vous l'installerez à bord, et vous le ferez nourrir de pain d'orge mangé avec du bouillon de pain de suif[1]. Vous accuserez réception dudit chien à votre retour (Italie), mes initiales que dessus.

[1] Pain de suif ou pain de cretons très favorable à la nourriture des chiens.

Le capitaine du Forward se présentera et se fera reconnaître en temps utile. Au moment du départ, vous recevrez de nouvelles instructions.

Le capitaine du Forward K.Z.

CHAPITRE III.

LE DOCTEUR CLAWBONNY.

Richard Shandon était un bon marin; il avait longtemps commandé les baleiniers dans les mers arctiques, avec une réputation solidement

ablée dans tout le Lancastre. Une pareille lettre pouvait bon droit l'honorer ; il s'honora donc, mais avec le sang-froid d'un homme qui en a vu d'autres.

Il se trouvait d'ailleurs dans les conditions voulues; pas de femme, pas d'enfant, pas de parents: un homme libre s'il en fut. Donc, n'ayant personne consulter, il se rendit tout droit chez MM. Marcuart & Co, banquiers.

Si l'argent est l'aise dit-il, le reste va tout seul.

Il fut reçu dans la maison de banque avec les ards dus un homme que seize mille livres attendent tranquillement dans une caisse; ce point vu, Shandon se fit donner une feuille de papier blanc, et de sa grosse écriture de marin il envoya son acceptation à l'adresse indiquée.

Le jour même, il se mit en rapport avec les constructeurs de Birkenhead, et vingt-quatre heures après, la quille du Forward s'allongeait sur les bords du chantier.

Richard Shandon avait un caractère d'une quarantaine d'années, robuste, énergique et brave, trois qualités pour un marin, car elles donnent la confiance, la vigueur et le sang-froid. On lui reconnaissait un caractère jaloux et difficile; aussi ne fut-il jamais aimé de ses matelots, mais craint. Cette réputation n'allait pas, d'ailleurs, jusqu'à rendre laborieuse la composition de son équipage, car on le savait habile à se tirer d'affaire.

Shandon craignait que les commodes de l'entreprise fussent de nature gêner ses mouvements.

Aussi, se dit-il, le mieux est de ne rien révéler; il y aurait de ces chiens de mer qui voudraient connaître le parce que et le pourquoi de l'affaire, et comme je ne sais rien, je serais fort embarrassé de leur répondre. Ce K.Z. est coup sûr un drôle de particulier; mais au bout du compte, il me connaît, il compte sur moi: cela suffit. Quant son navire, il sera joliment tourné et je ne m'appelle pas Richard Shandon, s'il n'est pas destiné à braver la mer glaciale. Mais gardons cela pour moi et mes officiers.

Sur ce, Shandon s'occupa de recruter son équipage, en se tenant dans les conditions de famille et de santé exigées par le capitaine.

Il connaissait un brave garçon très bon marin, du nom de James Wall. Ce Wall pouvait avoir trente ans, et n'en avait pas son premier voyage dans les mers du Nord. Shandon lui proposa la place de troisième officier, et James Wall accepta les yeux fermés; il ne demandait qu'à naviguer, et il aimait beaucoup son argent. Shandon lui conta l'affaire en détail, ainsi qu'un certain Johnson, dont il fit son maître d'équipage.

Au petit bonheur, rattacha James Wall; autant cela qu'une autre chose. Si c'est pour chercher le passage du Nord-Ouest, il y en a qui en reviennent.

--Pas toujours, rattacha maître Johnson; mais enfin ce n'est pas une raison pour n'y point aller.

--D'ailleurs, si nous ne nous trompons pas dans nos conjectures, reprit Shandon, il faut avouer que ce voyage s'entreprend dans de bonnes conditions. Ce sera un fin navire, ce Forward, et, muni d'une bonne machine, il pourra aller loin. Dix-huit hommes d'équipage, c'est tout ce qu'il nous faut.

--Dix-huit hommes, rien qu'a marée Johnson, autant que l'Américain Kane en avait bord, quand il a fait sa fameuse pointe vers le pôle.

--C'est toujours singulier, reprit Wall, qu'un particulier tente encore de traverser la mer du droit de Davis au droit de Behring. Les expéditions envoyées à la recherche de l'amiral Franklin ont coûté plus de sept cent soixante mille livres[1] à l'Angleterre, sans produire aucun résultat pratique! Qui diable peut encore risquer sa fortune dans une entreprise pareille?

[1] Dix-neuf millions.

--D'abord, James, répondit Shandon, nous raisonnons sur une simple hypothèse. Irions-nous volontiers dans les mers boréales ou australes, je l'ignore, il s'agit peut-être de quelque nouvelle découverte à tenter. Au surplus, il doit se présenter un jour ou l'autre un certain docteur Clawbonny, qui en saura sans doute plus long, et sera chargé de nous instruire. Nous verrons bien.

--Attendons alors, dit marée Johnson; pour ma part, je vais me mettre en quête de solides sujets, commandant; et quant à leur principe de chaleur animale, comme dit le capitaine, je vous le garantis d'avance. Vous pouvez vous en rapporter à moi.

Ce Johnson était un homme précieux; il connaissait la navigation des hautes latitudes, il se trouvait en qualité de quartier-maître bord du *Phi-x*, qui fit partie des expéditions envoyées en 1853 à la recherche de Franklin; ce brave marin fut même témoin de la mort du lieutenant français Bellot, qu'il accompagnait dans son excursion travers les glaces. Johnson connaissait le personnel maritime de Liverpool, et se mit immédiatement en campagne pour recruter son monde.

Shandon, Wall et lui firent si bien, que dans les premiers jours de décembre leurs hommes se trouvaient au complet; mais ce ne fut pas sans difficulté; beaucoup se tenaient alléchés par l'appât de la haute paye, que l'avenir de l'expédition effrayait, et plus d'un s'engagea volontiers, qui vint plus tard rendre sa parole et ses comptes, dissuadés par ses amis de tenter une pareille entreprise. Chacun d'ailleurs essayait de percer le mystère, et pressait de questions le commandant Richard. Celui-ci les renvoyait à marée Johnson.

Que veux-tu que je te dise, mon ami? répondait invariablement ce dernier; je n'en sais pas plus long que toi. En tout cas, tu seras en bonne compagnie avec des lurons qui ne bronchent pas; c'est quelque chose, cela! ainsi donc, pas tant de réflexions: c'est à prendre ou à laisser!

Et la plupart prenaient.

Tu comprends bien, ajoutait parfois le maître d'équipage, je n'ai que l'embarras du choix. Une haute paye; comme on n'en a jamais vu de moi-même de marin, avec la certitude de trouver un joli capital au retour: il y a là de quoi allécher.

--Le fait est, répondait-ent les matelots, que cela est fort tentant! de l'aisance jusqu'à la fin de ses jours!

--Je ne te dissimulerai point, reprenait Johnson, que la campagne sera longue, pénible, pénible; cela est formellement dit dans nos instructions; ainsi, il faut bien savoir ce qu'on s'engage; très-probablement à tenter tout ce qu'il est humainement possible de faire, et peut-être plus encore! Donc, si tu ne te sens pas un cœur

hardi, un tempam ent t oute r euve, si tu n'as pas le diable au corps, si tu ne te dis pas que tu as vingt chances contre une d'y rester, si tu tiens en un mot l aisser ta peau dans un endroit plut que dans un autre, ici de prence l bas, tourne-moi les talons, et ce ta place un plus hardi compe!

--Mais au moins, mar e Johnson, reprenait le matelot poussau mur, au moins, vous connaissez le capitaine?

--Le capitaine, c'est Richard Shandon, l'ami, jusqu'ce qu'il s'en prent e un autre.

Or, il faut le dire, c'ai t bien la pens du commandant; il se laissait facilement aller cet te id, qu'au dernier moment il recevrait ses instructions pri ses sur le but du voyage, et qu'il demeurerait chef bor d du Forward. Il se plaisait me r andr e cette opinion, soit en causant avec ses officiers, soit en suivant les travaux de construction du brick, dont les premier lev s se dressaient sur les chantiers de Birkenhead, comme les ces d'une baleine renvers.

Shandon et Johnson s'ai ent strictement conform l a recommandation touchant la sant des gens de l'ui page; ceux-ci avaient une mine rassurante, et ils possai ent un principe de chaleur capable de chauffer la machine du Forward; leurs membres ast iques, leur teint clair et fleuri les rendaient propres r gi r contre des froids intenses. C'ai ent des hommes confiants et rol us, er giques et solidement constitu; ils ne jouissaient pas tous d'une vigueur al e; Shandon avait me hi tp rendre quelques-uns d'entre eux, tels que les matelots Gripper et Garry, et le harponneur Simpson, qui lui semblaient un peu maigres; mais, au demeurant, la charpente ai t bonne, le coeur chaud, et leur admission fut sign.

Tout cet ui page appartenait l a me secte de la religion protestante; dans ces longues campagnes, la prie en commun, la lecture de la Bible doit souvent mri r des esprits divers, et les relever aux heures de dour agement; il importe donc qu'une dissidence ne puisse pas se produire. Shandon connaissait par expi ence l'utilit de ces pratiques, et leur influence sur le moral d'un ui page; aussi sont-elles toujours employs bor d des navires qui vont hiverner dans les mers polaires.

L'ui page compos Shandon et ses deux officiers s'occupent des approvisionnements; ils suivirent strictement les instructions du capitaine, instructions nettes, pri ses, dai lls, dans lesquelles les moindres articles se trouvaient port en qualitet quantit Gre aux mandats dont le commandant disposait, chaque article fut paycom ptant, avec une bonification de 8 pour cent, que Richard porta soigneusement au cri t de K.Z.

ui page, approvisionnements, cargaison, tout se trouvait pr en janvier 1860; le Forward prenait dt ournure. Shandon ne passait pas un jour sans se rendre B irkenhead.

Le 23 janvier, un matin, suivant son habitude, il se trouvait sur l'une de ces larges barques vap eur, qui ont un gouvernail ch aque extri tp our i ter de virer de bord, et font incessamment le service entre les deux rives de la Mersey; il rna i t alors un de ces brouillards habituels, qui obligent les marins de la rivie se diriger au moyen de la boussole, bien que leur trajet dure p eine dix minutes.

Cependant, quelque ai s que ft ce brouillard, il ne put emph er Shandon de voir un homme de petite taille, assez gros, f igure fine et roui e, au regard aimable, qui s'avan vers lui, prit ses deux

mains, et les secoua avec une ardeur, une puissance, une familiarité toute méditerranéenne, et dit un Français.

Mais si ce personnage n'était pas du Midi, il l'avait hâtement appelé; il parlait, il gesticulait avec volubilité, sa pensée devait tout prix se faire jour au dehors, sous peine de faire lâcher la machine. Ses yeux, petits comme les yeux de l'homme spirituel, sa bouche, grande et mobile, avaient autant de soupapes de sûreté qui lui permettaient de donner passage ce trop-plein de lui-même; il parlait, il parlait tant et si allègrement, il faut l'avouer, que Shandon n'y pouvait rien comprendre.

Seulement, le second du *Forward* ne tarda pas reconnaître ce petit homme qu'il n'avait jamais vu; il se fit un éclair dans son esprit, et au moment où l'autre commençait à respirer, Shandon glissa rapidement ces paroles:

Le docteur Clawbonny?

--Lui-même, en personne, commandant! Voilà près d'un grand demi-quart d'heure que je vous cherche, que je vous demande partout et tous! Concevez-vous mon impatience! cinq minutes de plus, et je perdais la tête! C'est donc vous, commandant Richard? vous existez réellement? vous n'êtes point un mythe? votre main, votre main! que je la serre encore une fois dans la mienne! Oui, c'est bien la main de Richard Shandon! Or, s'il y a un commandant Richard, il existe un brick *le Forward* qu'il commande; et s'il le commande, il partira; et, s'il part, il prendra le docteur Clawbonny son bord.

--Eh bien, oui, docteur, je suis Richard Shandon, il y a un brick *le Forward*, et il partira!

--C'est logique, répondit le docteur, après avoir fait une large provision d'air expirer; c'est logique. Aussi, vous me voyez en joie, je suis au comble de mes vœux! Depuis longtemps, j'attendais une pareille circonstance, et je désirais entreprendre un semblable voyage. Or, avec vous, commandant...

--Permettez, dit Shandon.

--Avec vous, reprit Clawbonny sans l'entendre, nous sommes prêts d'aller loin, et de ne pas reculer d'une semelle.

--Mais, dit Shandon.

--Car vous avez fait vos preuves, commandant, et je connais vos attitudes de service. Ah! vous êtes un fier marin!

--Si vous voulez bien...

--Non, je ne veux pas que votre audace, votre bravoure et votre habileté soient mises un instant en doute, me rassurez-vous! Le capitaine qui vous a choisi pour second est un homme qui s'y connaît, je vous en rends compte!

--Mais il ne s'agit pas de cela, dit Shandon impatient

--Et de quoi s'agit-il donc? Ne me faites pas languir plus longtemps!

--Vous ne me laissez pas parler, que diable! Dites-moi, s'il vous plaît, docteur, comment vous avez amené à faire partie de l'expédition du *Forward*?

--Mais par une lettre, par une digne lettre que voici, lettre d'un brave capitaine, très laconique, mais très suffisante!

Et ce disant, le docteur tendit Shandon une lettre ainsi conçue :

Inverness, 22 janvier 1860.

Au docteur Clawbonny,
Liverpool.

Si le docteur Clawbonny veut s'embarquer sur le Forward, pour une longue campagne, il peut se présenter au commandant Richard Shandon, qui a reçu des instructions son ordre.

Le capitaine du Forward,

K.Z.

Et la lettre est arrivée ce matin, et me voilà pour prendre pied à bord du Forward.

--Mais au moins, reprit Shandon, savez-vous, docteur, quel est le but de ce voyage?

--Pas le moins du monde; mais que m'importe? pourvu que j'aille quelque part! On dit que je suis un savant; on se trompe, commandant; je ne sais rien, et si j'ai publié quelques livres qui ne se vendent pas trop mal, j'ai eu tort; le public est bien bon de les acheter! Je ne sais rien, vous dis-je, si ce n'est que je suis un ignorant. Or, on m'offre de compléter, ou, pour mieux dire, de refaire mes connaissances en mécanique, en chirurgie, en histoire, en géographie, en botanique, en minéralogie, en conchyliologie, en géologie, en chimie, en physique, en manèges, en hydrographie; eh bien, j'accepte, et je vous assure que je ne me fais pas prier!

--Alors, reprit Shandon d'un point où vous ne savez pas où va le Forward?

--Si, commandant; il va là où il y a à apprendre, découvrir, s'instruire, comparer, où se rencontrent d'autres mœurs, d'autres coutumes, d'autres peuples utilisant dans l'exercice de leurs fonctions; il va, en un mot, là où je ne suis jamais allé.

--Mais plus spécialement? s'enquit Shandon.

--Plus spécialement, répondit le docteur, j'ai entendu dire qu'il faisait voile vers les mers boréales. Eh bien, va pour le septentrion!

--Au moins, demanda Shandon, vous connaissez son capitaine?

--Pas le moins du monde! Mais c'est un brave, vous pouvez m'en croire.

Le commandant et le docteur attendirent que Birkhead, le premier mit le second au courant de la situation, et ce mystère enflamma l'imagination du docteur. La vue du brick lui causa des transports de joie. Depuis ce jour, il ne quitta plus Shandon, et vint chaque matin faire sa visite à la cabine du Forward.

D'ailleurs, il fut spécialement chargé de surveiller l'installation de la pharmacie du bord.

Car c'était un médecin, et même un bon médecin que ce Clawbonny, mais peu pratiquant. A vingt-cinq ans docteur comme tout le monde, il fut un véritable savant quarantenaire; très connu de la ville entière, il devint membre influent de la Société littéraire et philosophique de Liverpool. Sa petite fortune lui permettait de distribuer quelques

conseils qui n'en valaient pas moins pour r e gratuits; aimcom me doit l'r e un homme i nemment aimable, il ne fit jamais de mal personne, pas me l'ui; vif et bavard, si l'on veut, mais le coeur sur la main, et la main dans celle de tout le monde.

Lorsque le bruit de son intronisation bor d du _Forward_ se randi t dans la ville, ses amis mirent tout en oeuvre pour le retenir, ce qui l'enracina plus profondent dans son id; or, quand le docteur s'ai t enracing uelque part, bien habile qui l'et arrach

Depuis ce jour, les on dit, les suppositions, les apprensi ons allent croissant; mais cela n'emph a pas le _Forward_ d'r e lanc le 5 fr ier 1860. Deux mois plus tard, il ai t pr p rendre la mer.

Le 15 mars, comme l'annoni t la lettre du capitaine, un chien de race danoise fut expi p ar le railway d'Edimbourg Li verpool, l'adresse de Richard Shandon. L'animal paraissait hargneux, fuyard, me un peu sinistre, avec un singulier regard. Le nom du _Forward_ se lisait sur son collier de cuivre. Le commandant l'installa bor d le jour me, et en accusa rep tion Li vourne aux initiales indiqu.

Ainsi donc, sauf le capitaine, l'ui page du _Forward_ ai t complet. Il se dom posait comme suit:

- 1 K.Z., capitaine.
- 2 Richard Shandon, commandant.
- 3 James Wall, troisie officier.
- 4 Le docteur Clawbonny.
- 5 Johnson, mar e d'ui page.
- 6 Simpson, harponneur.
- 7 Bell, charpentier.
- 8 Brunton, premier ingi eur.
- 9 Plover, second ingi eur.
- 10 Strong (nr e), cuisinier.
- 11 Foker, ice-master.
- 12 Wolsten, armurier.
- 13 Bolton, matelot,
- 14 Garry, id.
- 15 Clifton, id.
- 16 Gripper, id.
- 17 Pen, id.
- 18 Waren, chauffeur.

CHAPITRE IV

DOG-CAPTAIN.

Le jour du dar t ai t arrivavec le 5 avril. L'admission du docteur bor d rassurait un peu les esprits. O le digne savant se proposait d'aller, on pouvait le suivre. Cependant la plupart des matelots ne laissaient pas d'r e inquiets, et Shandon, craignant que la der tion ne fit quelques vides son bord, souhaitait vivement d'r e en mer. Les ces hors de vue, l'ui page en prendrait son parti.

La cabine du docteur Clawbonny ai t situ au fond de la dunette, et elle occupait tout l'arrie du navire. Les cabines du capitaine et du second, placs en retour, prenaient vue sur le pont. Celle du capitaine resta hermi quement close, apr avoir gar nie de divers instruments, de meubles, de vem ents de voyage, de livres, d'habits

de rechange, et d'ustensiles indiqués dans une note de détail. Suivant la recommandation de l'inconnu, la clef de cette cabine lui fut adressée à Lubeck; il pouvait donc seul entrer chez lui.

Cela déconcertait Shandon, et avait beaucoup de chances son commandement en chef. Quant à sa propre cabine, il l'avait parfaitement adaptée aux besoins du voyage par mer, connaissant fond les exigences d'une expédition polaire.

La chambre du troisième officier avait placé dans le faux pont, qui formait un vaste dortoir à l'usage des matelots; les hommes s'y trouvaient fort à l'aise, et ils eussent difficilement rencontré une installation aussi commode à bord de tout autre navire. On les soignait comme une cargaison de prix; un vaste poêle occupait le milieu de la salle commune.

Le docteur Clawbonny avait, lui, toute son affaire; il avait pris possession de sa cabine dès le 6 février, le lendemain même de la mise à l'eau du *Forward*.

Le plus heureux des animaux, disait-il, serait un colimaçon qui pourrait se faire une coquille son logis; je vais tenter d'en faire un colimaçon intelligent.

Et, ma foi, pour une coquille qu'il ne devait pas quitter de longtemps, sa cabine prenait bonne tournure; le docteur se donnait un plaisir de savant ou d'enfant à mettre en ordre son bagage scientifique. Ses livres, ses herbiers, ses casiers, ses instruments de précision, ses appareils de physique, sa collection de thermomètres, de baromètres, d'hygromètres, d'odomètres, de lunettes, de compas, de sextants, de cartes, de plans, les fioles, les poudres, les flacons de sa pharmacie de voyage tout complète, tout cela se classait avec un ordre qui eût fait honte au British Museum. Cet espace de six pieds carrés contenait d'incalculables richesses; le docteur n'avait qu'à tendre la main, sans se donner la peine, pour devenir instantanément un médecin, un mathématicien, un astronome, un géographe, un botaniste ou un conchyliologue.

Il faut l'avouer, il avait fierté de ces aménagements, et heureux dans son sanctuaire flottant, que trois de ses plus maigres amis eussent suffi à l'emplir. Ceux-ci, d'ailleurs, y affluèrent bientôt avec une abondance qui devint gênante, même pour un homme aussi facile que le docteur, et, à l'encontre de Socrate, il finit par dire:

Ma maison est petite, mais plus haut au ciel qu'elle ne fut jamais pleine d'amis!

Pour compléter la description du *Forward*, il suffira de dire que la niche du grand chien danois avait été construite sous la fenêtre ménagée de la cabine mystérieuse; mais son sauvage habitant paraissait errer dans l'entrepont et la cale du navire; il semblait impossible d'apprivoiser, et personne n'avait eu raison de son naturel bizarre; on l'entendait, pendant la nuit surtout, pousser de lamentables hurlements qui résonnaient dans les cavités du bâtiment d'une façon sinistre.

Avait-il regret de son maître absent? avait-il instinct aux approches d'un périlleux voyage? avait-il pressentiment des dangers venant à son secours? Les matelots se prononcèrent pour ce dernier motif, et plus d'un en plaisantait, qui prenait si facilement ce chien-là pour un animal d'espèce diabolique.

Pen, homme fort brutal d'ailleurs, s'ant un jour ancêtre pour le frapper, tomba si malheureusement sur l'angle du cabestan, qu'il s'ouvrit affreusement le crâne. On pense bien que cet accident fut mis

sur la conscience du fantastique animal.

Clifton, l'homme le plus superstitieux de l'équipage, fit aussi cette singulière remarque, que ce chien, lorsqu'il était sur la dunette, se promenait toujours du côté du vent; et plus tard, quand le brick fut en mer et courut des bords, le surprenant animal changeait de place après chaque virement, et se maintenait au vent, comme l'eût fait le capitaine du *Forward*.

Le docteur Clawbonny, dont la douceur et les caresses auraient apprivoisé un tigre, essaya vainement de gagner les bonnes grâces de ce chien; il y perdit son temps et ses avances.

Cet animal, d'ailleurs, ne ressemblait à aucun des noms inscrits dans le calendrier cynique. Aussi les gens du bord finirent-ils par l'appeler *Captain*, car il paraissait parfaitement au courant des usages du bord. Ce chien-là avait évidemment navigué

On comprend dès lors la rieuse plaisance du maître de l'équipage l'ami de Clifton, et comment cette supposition ne trouva pas beaucoup d'incrédulités; plus d'un la railla, en riant, qui s'attendait voir ce chien, reprenant un beau jour sa forme humaine, commander la manœuvre d'une voix retentissante.

Si Richard Shandon ne ressentait pas de pareilles appréhensions, il n'était pas sans inquiétudes, et la veille du départ, le 5 avril au soir, il s'entretenait sur ce sujet avec le docteur, Wall et maître Johnson, dans le carré de la dunette.

Ces quatre personnages durent alors un dixième grog, leur dernier sans doute, car, suivant les prescriptions de la lettre d'Aberdeen, tous les hommes de l'équipage, depuis le capitaine jusqu'au chauffeur, avaient des *teetotalers*, c'est-à-dire qu'ils ne trouveraient boire ni vin, ni bière, ni spiritueux, si ce n'est dans le cas de maladie, et par ordonnance du docteur.

Or, depuis une heure, la conversation roulait sur le départ. Si les instructions du capitaine se réalisaient jusqu'au bout, Shandon devait le lendemain même recevoir une lettre renfermant ses derniers ordres.

Si cette lettre, disait le commandant, ne m'indique pas le nom du capitaine, elle doit au moins nous apprendre la destination du bâtiment. Sans cela, où le diriger?

--Ma foi, répondit l'impatient docteur, votre place, Shandon, je partirais même sans lettre; elle saurait bien courir après nous, je vous en réponds.

--Vous ne doutez de rien, docteur! Mais vers quel point du globe feriez-vous voile, s'il vous plaît?

--Vers le pôle Nord, évidemment! cela va sans dire, il n'y a pas de doute possible.

--Pas de doute possible! répliqua Wall; et pourquoi pas vers le pôle Sud?

--Le pôle Sud, s'écria le docteur, jamais! Est-ce que le capitaine aurait eu l'idée d'exposer un brick à travers de tout l'Atlantique! prenez donc la peine d'y réfléchir, mon cher Wall.

--Le docteur a raison tout court, répondit ce dernier.

--Va pour le Nord, reprit Shandon. Mais, dites-moi, docteur, est-ce au Spitzberg? est-ce au Groenland? est-ce au Labrador? est-ce à la baie

d'Hudson? Si les routes aboutissent toutes au même but, c'est-dire la banquise infranchissable, elles n'en sont pas moins nombreuses, et je serais fort embarrassé de me décider pour l'une ou pour l'autre. Avez-vous une recommandation à me faire, docteur?

--Non, rondoit celui-ci, vexé d'en avoir rien dit; mais enfin, pour conclure, si vous ne recevez pas de lettre, que ferez-vous?

--Je ne ferai rien; j'attendrai.

--Vous ne partirez pas! s'écria Clawbonny, en agitant son verre avec despoir.

--Non, certes.

--C'est le plus sage, rondoit doucement maître Johnson, tandis que le docteur se promenait autour de la table, car il ne pouvait tenir en place. Oui, c'est le plus sage; et cependant une trop longue attente peut avoir des conséquences fâcheuses: d'abord, la saison est bonne, et si Nord il y a, nous devons profiter de la diligence pour franchir le droit de Davis; en outre, l'ui page s'inquiète de plus en plus; les amis, les camarades de nos hommes les poussent à quitter le *Forward*, et leur influence pourrait nous jouer un mauvais tour.

--Il faut ajouter, reprit James Wall, que si la panique se mettait parmi nos matelots, ils dureraient jusqu'au dernier; et je ne sais pas, commandant, si vous parviendriez à recomposer votre ui page.

--Mais que faire? s'écria Shandon.

--Ce que vous avez dit, répondit le docteur; attendre, mais attendre jusqu'à demain avant de se désespérer. Les promesses du capitaine se sont accomplies jusqu'ici avec une régularité de bon augure; il n'y a donc aucune raison de croire que nous ne serons pas avertis de notre destination en temps utile; je ne doute pas un seul instant que demain nous ne naviguions en pleine mer d'Irlande; aussi, mes amis, je propose un dernier grog notre heureux voyage; il commence d'une façon un peu inexplicable, mais avec des marins comme vous il a mille chances pour bien finir.

Et tous les quatre, ils trinquent une dernière fois.

Maintenant, commandant, reprit maître Johnson, si j'ai un conseil vous donner, c'est de tout préparer pour le départ; il faut que l'ui page vous croie certain de votre fait. Demain, qu'il arrive une lettre ou non, appareillez; n'allumez pas vos fourneaux; le vent a l'air de bien tenir; rien ne sera plus facile que de descendre grand largue; que le pilote monte bord; l'heure de la mar, sortez des docks; allez mouiller au delà de la pointe de Birkenhead; nos hommes n'auront plus aucune communication avec la terre, et si cette lettre diabolique arrive enfin, elle nous trouvera comme ailleurs.

--Bien parlé mon brave Johnson! fit le docteur en tendant la main au vieux marin.

--Va comme il est dit! rondoit Shandon.

Chacun alors regagna sa cabine, et attendit dans un sommeil agité le lever du soleil.

Le lendemain, les premières distributions de lettres avaient eu lieu dans la ville, et pas une ne portait l'adresse du commandant Richard Shandon.

Néanmoins, celui-ci fit ses préparatifs de départ, le bruit s'en

randonnait immédiatement dans Liverpool, et, comme on l'a vu, une affluence extraordinaire de spectateurs se pressait sur les quais de New Princes Docks.

Beaucoup d'entre eux vinrent bord du brick, qui pour embrasser une dernière fois un camarade, qui pour dissuader un ami, qui pour jeter un regard sur le navire étranger, qui pour connaître enfin le but du voyage, et l'on murmurait voir le commandant plus taciturne et plus réservé que jamais.

Il avait bien ses raisons pour cela.

Dix heures sonnent. Onze heures me. Le flot devait tomber vers une heure de l'après-midi. Shandon, du haut de la dunette, jetait un coup d'oeil inquiet à la foule, cherchant surprendre le secret de son destin sur un visage quelconque. Mais en vain. Les matelots du Forward exécutaient silencieusement ses ordres, ne le perdant pas des yeux, attendant toujours une communication qui ne se faisait pas.

Mars Johnson terminait les préparatifs de l'appareillage, le temps était couvert, et la houle très forte en dehors des bassins; il ventait du sud-est avec une certaine violence, mais on pouvait facilement sortir de la Mersey.

À midi, rien encore. Le docteur Clawbonny se promenait avec agitation, lorgnant, gesticulant, impatient de la mer, comme il le disait avec une certaine anxiété latine. Il se sentait inutile, quoi qu'il pût faire. Shandon se mordait les lèvres jusqu'au sang.

En ce moment, Johnson s'approcha et lui dit:

Commandant, si nous voulons profiter du flot, il ne faut pas perdre de temps; nous ne serons pas dans les docks avant une bonne heure.

Shandon jeta un dernier regard autour de lui, et consulta sa montre. L'heure de la levée de midi était passée.

Allez! dit-il son monsieur d'ui page.

--En route, vous autres! cria celui-ci, en ordonnant aux spectateurs de vider le pont du Forward.

Il se fit alors un certain mouvement dans la foule qui se portait à coup du navire pour regagner le quai, tandis que les gens du brick détachaient les dernières amarres.

Or, la confusion initiale de ces curieux que les matelots repoussaient sans beaucoup d'ardeurs fut encore accrue par les hurlements du chien. Cet animal s'avança tout d'un coup du gaillard d'avant traversant la masse compacte des visiteurs. Il aboyait d'une voix sourde.

On s'arrêta devant lui; il sauta sur la dunette, et, chose incroyable, mais que mille témoins ont pu constater, ce dog-captain tenait une lettre entre ses dents.

Une lettre! s'écria Shandon; mais il est donc bord?

--Il y avait sans doute, mais il n'y est plus, répondit Johnson en montrant le pont complètement nettoyé de cette foule incommode.

--Captain! Captain! ici! s'écriait le docteur, en essayant de prendre la lettre que le chien arrachait de sa main par des bonds violents. Il semblait ne vouloir remettre son message qu'à Shandon lui-même.

Ici, Captain! fit ce dernier.

Le chien s'approcha; Shandon prit la lettre sans difficulté et Captain fit alors entendre trois aboiements clairs au milieu du silence profond qui régnait bord et sur les quais.

Shandon tenait la lettre sans l'ouvrir.

Mais lisez donc! lisez donc! s'écria le docteur.

Shandon regarda. L'adresse, sans date et sans indication de lieu, portait seulement:

Au commandant Richard Shandon, bord du brick le Forward.

Shandon ouvrit la lettre, et lut:

Vous vous dirigerez vers le cap Farewell. Vous l'atteindrez le 20 avril. Si le capitaine ne paraît pas bord, vous franchirez le détroit de Davis, et vous remonterez la mer de Baffin jusqu'à la baie Melville.

Le capitaine du Forward

K.Z.

Shandon plia soigneusement cette lettre laconique, la mit dans sa poche et donna l'ordre du départ. Sa voix, qui retentit seule au milieu des sifflements du vent d'est, avait quelque chose de solennel.

Bientôt le Forward fut hors des bassins, et, dirigé par un pilote de Liverpool, dont le petit cotre suivait de près, il prit le courant de la Mersey. La foule se précipita sur le quai extérieur qui longe les Docks Victoria, afin d'entrevoir une dernière fois ce navire étrange. Les deux huniers, la misaine et la brigantine furent rapidement abaissés, et, sous cette voilure, le Forward, digne de son nom, après avoir contourné la pointe de Birkenhead, donna toute vitesse dans la mer d'Irlande.

CHAPITRE V.

LA PLEINE MER.

Le vent, inégal, mais favorable, précipitait avec force ses rafales d'avril. Le Forward fendait la mer rapidement, et son hémisphère, rendue folle, n'opposait aucun obstacle à sa marche. Vers les trois heures, il croisa le bateau vapeur qui fait le service entre Liverpool et l'île de Man, et qui porte les trois jambes de Sicile articulées sur ses tambours. Le capitaine le haussa de son bord, dernier adieu qu'il fut donné d'entendre l'ultime sifflement du Forward.

À cinq heures, le pilote remettait Richard Shandon le commandement du navire, et regagnait son cotre, qui, virant au plus près, disparut bientôt dans le sud-ouest.

Vers le soir, le brick doubla le cap du Man, l'extrémité méridionale de l'île de ce nom. Pendant la nuit, la mer fut tranquille; le Forward se comporta bien, laissa la pointe d'Ayr par le nord-ouest, et se dirigea vers le canal du Nord.

Johnson avait raison; en mer, l'instinct maritime des matelots

reprenait le dessus; voir la bonnettement, ils oubliaient l'engagement de la situation. La vie du bord s'abîmait ruineusement.

Le docteur aspirait avec ivresse le vent de la mer; il se promenait vigoureusement dans les rafales, et pour un savant il avait le pied assez marin.

C'est une belle chose que la mer, dit-il maître Johnson, en remontant sur le pont après le déjeuner. Je fais connaissance un peu tard avec elle, mais je me rattraperai.

--Vous avez raison, monsieur Clawbonny; je donnerais tous les continents du monde pour un bout d'Océan. On prend que les marins se fatiguent vite de leur métier; voilà quarante ans que je navigue, et je m'y plais comme au premier jour.

--Quelle jouissance vraie de se sentir un bon navire sous les pieds, et, si j'en juge bien, le *Forward* se conduit gaillardement!

--Vous jugez bien, docteur, rondoit Shandon qui rejoignit les deux interlocuteurs; c'est un bon bâtiment, et j'avoue que jamais navire destiné à la navigation dans les glaces n'aura mieux pourvu et mieux équipé. Cela me rappelle qu'il y a trente ans passés le capitaine James Ross allant chercher le passage du Nord-Ouest...

--Montait le *Victoire*, dit vivement le docteur, brick d'un tonnage peu probable au nord, admirablement muni d'une machine vapeur...

--Comment! vous savez cela?

--Jugez-en, répartit le docteur; alors les machines à vapeur ont encore dans l'enfance de l'art, et celle de *la Victoire* lui causa plus d'un retard considérable; le capitaine James Ross, après l'avoir ravainement par pièce, finit par la donner, et l'abandonna son premier hivernage.

--Diable! fit Shandon; vous êtes au courant, je le vois.

--Que voulez-vous? reprit le docteur; force de lire, j'ai lu les ouvrages de Parry, de Ross, de Franklin, les rapports de MacClure, de Kennedy, de Kane, de MacClintock, et il m'en est resté quelque chose. J'ajouterai même que ce MacClintock, bord du *Fox*, brick hollandais dans le genre du nord, est allé plus facilement et plus directement son but que tous ses devanciers.

--Cela est parfaitement vrai, rondoit Shandon; c'est un hardi marin que ce MacClintock; je l'ai vu à l'œuvre; vous pouvez ajouter que comme lui nous nous trouverons dans le mois d'avril dans le droit de Davis, et, si nous parvenons franchir les glaces, notre voyage sera considérablement avancé.

--A moins, répartit le docteur, qu'il ne nous arrive comme au *Fox*, en 1857, d'être pris dans la première année par les glaces du nord de la mer de Baffin, et d'hiverner au milieu de la banquise.

--Il faut espérer que nous serons plus heureux, monsieur Shandon, rondoit maître Johnson; et si avec un bâtiment comme le *Forward* on ne va pas où l'on veut, il faut y renoncer jamais.

--D'ailleurs, reprit le docteur, si le capitaine est bordé, il saura mieux que nous ce qu'il faudra faire, et d'autant plus que nous l'ignorons complètement; car sa lettre, singulièrement laconique, ne nous permet pas de deviner le but du voyage.

--C'est beaucoup, rondoit Shandon assez vivement, de connaître

la route suivre, et maintenant, pendant un bon mois, j'imagine, nous pouvons nous passer de l'intervention surnaturelle de cet inconnu et de ses instructions. D'ailleurs, vous savez mon opinion sur son compte.

--Habit le docteur; je croyais comme vous que cet homme vous laisserait le commandement du navire, et ne viendrait jamais bord; mais....

--Mais? répliqua Shandon avec une certaine contrariété

--Mais, depuis l'arrivée de sa seconde lettre, j'ai dû modifier mes idées sur cet ardeur.

--Et pourquoi cela, docteur?

--Parce que si cette lettre vous indique la route suivre, elle ne vous fait pas connaître la destination du Forward; or, il faut bien savoir où l'on va. Le moyen, je vous le demande, qu'une troisième lettre vous parvienne, puisque nous voilons pleine mer! Sur les terres du Groenland, le service de la poste doit laisser désirer. Voyez-vous, Shandon, j'imagine que ce gaillard-Inouss attend dans quelque établissement danois, Høsteborg ou Uppernawik; il aura à compléter sa cargaison de peaux de phoques, acheter ses traîneaux et ses chiens, en un mot, réunir tout l'attirail que comporte un voyage dans les mers arctiques. Je serai donc peu surpris de le voir un beau matin sortir de sa cabine, et commander la manœuvre de la façon la moins surnaturelle du monde.

--Possible, répondit Shandon d'un ton sec; mais, en attendant, le vent fraîchit, et il n'est pas prudent de risquer ses perroquets par un temps pareil.

Shandon quitta le docteur et donna l'ordre de carguer les voiles hautes.

Il y tient, dit le docteur au maître d'équipage.

--Oui, répondit ce dernier, et cela est fâcheux, car vous pourriez bien avoir raison, monsieur Clawbonny.

Le samedi vers le soir, le Forward doubla le mûrier^[1] de Galloway, dont le phare fut relevé dans le nord-est; pendant la nuit, on laissait le mûrier de Cantyre au nord, et l'on est le cap Fair sur la côte d'Irlande. Vers les trois heures du matin, le brick, prolongeant l'échouage de Rathlin sur sa hanche de tribord, doubla par le canal du Nord dans l'Océan.

[1] Promontoire.

C'était le dimanche, 8 avril; les Anglais, et surtout les matelots, sont fort observateurs de ce jour; aussi la lecture de la Bible, dont le docteur se chargea volontiers, occupa une partie de la matinée.

Le vent tourna alors à l'ouragan et tendait à rejeter le brick sur la côte d'Irlande; les vagues furent très fortes, le roulis très dur. Si le docteur n'eût pas le mal de mer, c'est qu'il ne voulut pas l'avoir, car rien n'était plus facile. À midi, le cap Malinhead disparaissait dans le sud; ce fut la dernière terre d'Europe que ces hardis marins dussent apercevoir, et plus d'un la regarda longtemps, qui sans doute ne devait jamais la revoir.

La latitude par observation était alors de 55°57', et la longitude, d'après les chronomètres 74°^[1].

[1] Au midi de Greenwich.

L'ouragan se calma vers les neuf heures du soir; _le Forward_, bon voilier, maintint sa route au nord-ouest. On put juger pendant cette journée de ses qualités marines; suivant la remarque des connaisseurs de Liverpool, c'était avant tout un navire voilier.

Pendant les jours suivants, _le Forward_ gagna rapidement dans le nord-ouest; le vent passa dans le sud, et la mer fut prise d'une grosse houle. Le brick naviguait alors sous pleine voilure. Quelques perdrix et des puffins vinrent voltiger au-dessus de la dunette; le docteur tua fort adroitement l'un de ces derniers, qui tomba heureusement bord.

Simpson, le harponneur, s'en empara, et le rapporta son propriétaire.

Un vilain gibier, monsieur Clawbonny, dit-il.

--Qui fera un excellent repas, au contraire, mon ami!

--Quoi! vous allez manger cela?

--Et vous en goûterez, mon brave, fit le docteur en riant.

--Pouah! riquiqua Simpson; mais c'est huileux et rance comme tous les oiseaux de mer.

--Bon! riquiqua le docteur; j'ai une manie moi d'accommoder ce gibier! et si vous le reconnaissez après pour un oiseau de mer, je consens ne plus en tuer un seul de ma vie.

--Vous êtes donc cuisinier, monsieur Clawbonny? demanda Johnson.

--Un savant doit savoir un peu de tout.

--Alors, dit-il, Simpson, roudit le maître d'équipage; le docteur est un habile homme, et il va nous faire prendre ce puffin pour une perdrix[1] du meilleur goût.

[1] Sorte de perdrix.

Le fait est que le docteur eut complètement raison de son volatile; il enleva habilement la graisse qui est située tout entière sous la peau, principalement sur les hanches, et avec elle disparut cette rancidité et cette odeur de poisson dont on a parfaitement le droit de se plaindre dans un oiseau. Ainsi parut le puffin fut d'abord excellent, et par Simpson lui-même.

Pendant le dernier ouragan, Richard Shandon s'était rendu compte des qualités de son équipage; il avait analysés hommes un par un, comme doit le faire tout commandant qui veut parer aux dangers de l'avenir; il savait sur quoi compter.

James Wall, officier tout doué Richard, comprenait bien, exécutait bien, mais il pouvait manquer d'initiative; au troisième rang, il se trouvait sa place.

Johnson, rompu aux luttes de la mer, et vieux routier de l'océan Arctique, n'avait rien à apprendre en fait de sang-froid et d'audace.

Simpson, le harponneur, et Bell, le charpentier, étaient des hommes sers, esclaves du devoir et de la discipline. L'ice-master Foker, marin d'expérience, évènement de Johnson, devait rendre d'importants services.

Des autres matelots, Garry et Bolton semblaient être les meilleurs: Bolton, une sorte de loustic, gai et causeur; Garry, un garçon de trente-cinq ans, figure énergique, mais un peu peureux et triste.

Les trois matelots, Clifton, Gripper et Pen, semblaient moins ardents et moins résolus; ils murmuraient volontiers. Gripper même avait voulu rompre son engagement au départ du *Forward*; une sorte de honte le retint bord. Si les choses marchaient bien, s'il n'y avait ni trop de dangers courir ni trop de manoeuvres exécuter, on pouvait compter sur ces trois hommes; mais il leur fallait une nourriture substantielle, car on peut dire qu'ils avaient le cœur au ventre. Quoique pris, ils s'accommodaient assez mal d'être *teetotalers*, et l'heure du repas ils regrettaient le brandy ou le gin; ils se rattrapaient cependant sur le café le thé distribué bord avec une certaine prodigalité.

Quant aux deux ingénieurs, Brunton et Plover, et au chauffeur Waren, ils s'étaient contentés jusqu'ici de se croiser les bras.

Shandon savait donc ce qu'il s'en tenait sur le compte de chacun.

Le 14 avril, le *Forward* vint couper le grand courant du gulf-stream qui, après avoir remonté le long de la côte orientale de l'Amérique jusqu'au banc de Terre-Neuve, s'incline vers le nord-est et prolonge les rivages de la Norvège. On se trouvait alors par 51°37' de latitude et 22°58' de longitude, deux cents milles de la pointe du Groenland. Le temps se refroidit; le thermomètre descendit trente-deux degrés (0 centigrade)[1], c'est-à-dire au point de congélation.

[1] Il s'agit du thermomètre de Fahrenheit.

Le docteur, sans prendre encore le vêtement des hivers arctiques, avait revêtu son costume de mer, à l'instar des matelots et des officiers; il faisait plaisir à voir avec ses hautes bottes dans lesquelles il descendait tout d'un bloc, son vaste chapeau de toile huilée, un pantalon et une jaquette de mérinos; par les fortes pluies et les larges vagues que le brick embarquait, le docteur ressemblait une sorte d'animal marin, comparaison qui ne laissait pas d'exciter sa fierté.

Pendant deux jours, la mer fut extrêmement mauvaise; le vent tourna vers le nord-ouest et retarda la marche du *Forward*. Du 14 au 16 avril, la houle demeura très forte; mais le lundi, il survint une violente averse qui eut pour résultat de calmer la mer presque immédiatement. Shandon fit observer cette particularité au docteur.

Eh bien, riez-vous de ce dernier, cela confirme les curieuses observations du baleinier Scoresby qui fit partie de la Société royale d'Edinburgh, dont j'ai l'honneur d'être membre correspondant. Vous voyez que pendant la pluie les vagues sont peu sensibles, même sous l'influence d'un vent violent. Au contraire, avec un temps sec, la mer serait plus agitée par une brise moins forte.

--Mais comment explique-t-on ce phénomène, docteur?

--C'est bien simple; on ne l'explique pas.

En ce moment, l'ice-master, qui faisait son quart dans les barres de perroquet, signala une masse flottante par tribord, une quinzaine de milles sous le vent.

Une montagne de glace dans ces parages! s'écria le docteur.

Shandon braqua sa lunette dans la direction indiquée, et confirma l'annonce du pilote.

Voilà qui est curieux! dit le docteur.

--Cela vous donne? fit le commandant en riant. Comment! nous serions assez heureux pour trouver quelque chose qui vous donne?

--Cela m'annonce sans m'annoncer, répondit en souriant le docteur, puisque le brick _Ann de Poole_, de Greenspond, fut pris en 1813 dans de vastes champs de glace par le quarante-quatrième degré de latitude nord, et que Dayement, son capitaine, les compta par centaines!

--Bon! fit Shandon, vous avez encore nous en apprendre dessus!

--Oh! peu de chose, répondit modestement l'aimable Clawbonny, si ce n'est que l'on a trouvé des glaces sous des latitudes encore plus basses.

--Cela, vous ne me l'apprenez pas, mon cher docteur, car, au bord du sloop de guerre _le Fly_...

--En 1818, continua le docteur, le 31 mars, comme qui dirait avril, vous avez passé entre deux grandes masses de glaces flottantes, par le quarante-deuxième degré de latitude.

--Ah! c'est trop fort! s'écria Shandon.

--Mais c'est vrai; je n'ai donc pas lieu de m'annoncer, puisque nous sommes deux degrés plus au nord, de rencontrer une montagne flottante par le travers du _Forward_.

--Vous êtes un puits, docteur, répondit le commandant, et avec vous il n'y a qu'à tirer le seau.

--Bon! je tâcherai plus vite que vous ne pensez; et maintenant, si nous pouvons observer de près ce curieux phénomène, Shandon, je serai le plus heureux des docteurs.

--Justement. Johnson, fit Shandon en appelant son marin d'ui page, la brise, il me semble, a une tendance favorable.

--Oui, commandant, répondit Johnson; nous gagnons peu, et les courants du droit de Davis vont bientôt se faire sentir.

--Vous avez raison, Johnson, et si nous voulons rester le 20 avril en vue du cap Farewell, il faut marcher à la vapeur, ou bien nous serons jetés sur les côtes du Labrador. Monsieur Wall, veuillez donner l'ordre d'allumer les fourneaux.

Les ordres du commandant furent exécutés; une heure après, la vapeur avait acquis une pression suffisante; les voiles furent serrées, et l'hélice, tordant les flots sous ses branches, poussa violemment le _Forward_ contre le vent du nord-ouest.

CHAPITRE VI.

LE GRAND COURANT POLAIRE.

Bientôt des bandes d'oiseaux de plus en plus nombreuses, des pradelles,

des puffins, des contre-marchés, habitants de ces parages doléens, signalent l'approche du Groenland. Le Forward gagnait rapidement dans le nord, en laissant sous le vent une longue traînée de fumée noire.

Le mardi 17 avril, vers les onze heures du matin, l'ice-master signala la première vue du blink de la glace[1]. Il se trouvait vingt milles au moins dans la nord-nord-ouest. Cette bande d'un blanc luisant luisait vivement, malgré la présence de nuages assez épais, toute la partie de l'atmosphère voisine de l'horizon. Les gens d'expérience du bord ne purent se méprendre sur ce phénomène, et ils reconnurent sa blancheur que ce blink devait venir d'un vaste champ de glace situé à une trentaine de milles au delà de la portée de la vue, et provenait de la réflexion des rayons lumineux.

[1] Couleur particulière et brillante que prend l'atmosphère au-dessus d'une grande étendue de glace.

Vers le soir, le vent retomba dans le sud, et devint favorable; Shandon put abriter une bonne voilure, et, par mesure d'économie, il éteignit ses fourneaux. Le Forward, sous ses huniers, son foc et sa misaine, se dirigea vers le cap Farewell.

Le 18, trois heures, un ice-stream fut reconnu une ligne blanche peu épaisse, mais de couleur latente, qui tranchait vivement entre les lignes de la mer et du ciel. Il différait évidemment de la ceinture du Groenland plutôt que du droit de Davis, car les glaces se tiennent de près sur le bord occidental de la mer de Baffin. Une heure après, le Forward passait au milieu des pieux isolés du ice-stream, et, dans la partie la plus compacte, les glaces, quoique soudées entre elles, obéissent au mouvement de la houle.

Le lendemain, au point du jour, la vigie signala un navire: c'était le Valkyrien, corvette danoise qui courait contre-bord du Forward et se dirigeait vers le banc de Terre-Neuve. Le courant du droit se faisait sentir, et Shandon dut forcer de voile pour le remonter.

En ce moment, le commandant, le docteur, James Wall et Johnson se trouvaient réunis sur la dunette, examinant la direction et la force de ce courant. Le docteur demanda s'il avait avoué que ce courant existait uniformément dans la mer de Baffin.

Sans doute, répondit Shandon, et les bâtiments voiles ont beaucoup de peine à le refouler.

--D'autant plus, ajouta James Wall, qu'on le rencontre aussi bien sur la côte orientale de l'Amérique que sur la côte occidentale du Groenland.

--Eh bien! fit le docteur, voilà qui donne singulièrement raison aux chercheurs du passage du Nord-Ouest! Ce courant marche avec une vitesse de cinq milles l'heure environ, et il est difficile de supposer qu'il prenne naissance au fond d'un golfe.

--Ceci est d'autant mieux raisonné, docteur, reprit Shandon, que, si ce courant va du nord au sud, on trouve dans le droit de Behring un courant contraire qui coule du sud au nord, et doit révéler l'origine de celui-ci.

--D'après cela, messieurs, dit le docteur, il faut admettre que l'Amérique est complètement décahée des terres polaires, et que les eaux du Pacifique se rendent, en contournant ses côtes, jusque dans l'Atlantique. D'ailleurs, la plus grande attraction des eaux du premier donne encore raison à leur écoulement vers les mers d'Europe.

--Mais, reprit Shandon, il doit y avoir des faits l'appui de cette thèse; et s'il y en a, ajouta-t-il avec une certaine ironie, notre savant universel doit les connaître.

--Ma foi, répliqua ce dernier avec une aimable satisfaction, si cela peut vous intéresser, je vous dirai que des baleines, blessées dans le détroit de Davis, ont périres quelque temps après dans le voisinage de la Tartarie, portant encore l'écouleur le harpon européen.

--Et moins qu'elles n'aient doublé le cap Horn ou le cap de Bonne-Espérance, répondit Shandon, il faut nécessairement qu'elles aient contourné ces côtes septentrionales de l'Amérique. Voilà qui est indiscutable, docteur.

--Si cependant vous n'êtes pas convaincu, mon brave Shandon, fit le docteur en souriant, je pourrais produire encore d'autres faits, tels que ces bois flottés dont le détroit de Davis est rempli, mes trembles et autres essences tropicales. Or, nous savons que le gulf-stream empêche ces bois d'entrer dans le détroit; si donc ils en sortent, ils n'ont pu y parvenir que par le détroit de Behring.

--Je suis convaincu, docteur, et j'avoue qu'il serait difficile avec vous de demeurer incrédule.

--Ma foi, dit Johnson, voilà qui vient à propos pour éclaircir la discussion. J'ai aperçu au large une pièce de bois d'une jolie dimension; si le commandant veut le permettre, nous allons aller chercher ce tronç d'arbre, le hisser à bord, et lui demander le nom de son pays.

--C'est cela, fit le docteur! l'exemple après l'autre.

Shandon donna les ordres nécessaires; le brick se dirigea vers la pièce de bois signalé, et, bientôt après, l'écouleur la hissait sur le pont, non sans peine.

C'était un tronç d'acajou, rongé par les vers jusqu'à son centre, circonstance sans laquelle il n'aurait pas pu flotter.

Voilà qui est triomphant, s'écria le docteur avec enthousiasme, car, puisque les courants de l'Atlantique n'ont pu le porter dans le détroit de Davis, puisqu'il n'a pu être chassé dans le bassin polaire par les fleuves de l'Amérique septentrionale, attendu que cet arbre-là croît sous l'équateur, il est évident qu'il arrive en droite ligne de Behring. Et tenez, messieurs, voyez ces vers de mer qui l'ont rongé; ils appartiennent aux espèces des pays chauds.

--Il est certain, reprit Hall, que cela donne tort aux docteurs du fameux passage.

--Mais cela les tue tout bonnement, répondit le docteur. Tenez, je vais vous faire l'itinéraire de ce bois d'acajou: il a cheminé vers l'océan Pacifique par quelque rivière de l'isthme de Panama ou du Guatemala; de là le courant l'a entraîné long des côtes d'Amérique jusqu'au détroit de Behring, et, bon gré mal gré, il a dû entrer dans les mers polaires; il n'est ni tellement vieux ni tellement imbibé qu'on ne puisse assigner une date certaine son départ; il aura heureusement franchi les obstacles de cette longue suite de détroits qui aboutit à la mer de Baffin, et, vivement saisi par le courant boreal, il est venu par le détroit de Davis se faire prendre à bord du "Forward" pour la plus grande joie du docteur Clawbonny, qui demanda au commandant la permission d'en garder un échantillon.

--Faites donc, reprit Shandon; mais permettez-moi mon tour de vous apprendre que vous ne serez pas le seul possesseur d'une ave

pareille. Le gouverneur Danois de l'île de Disko....

--Sur la ceinture du Groenland, continua le docteur, possède une table d'acajou faite avec un tronc plat dans les mêmes circonstances; je le sais, mon cher Shandon; eh bien, je ne lui envie pas sa table, car, si ce n'était l'embarras, j'aurais idée de quoi me faire toute une chambre coucher.

Pendant la nuit du mercredi au jeudi, le vent souffla avec une extrême violence; le drift wood [1] se montra plus fréquemment; l'approche de la ceinture offrait des dangers énormes où les montagnes de glace sont fort nombreuses; le commandant fit donc diminuer de voiles, et le Forward courut seulement sous sa misaine et sa trinquette.

[1] Bois flotté

Le thermomètre descendit au-dessous du point de congélation. Shandon fit distribuer à l'équipage des vêtements convenables, une jaquette et un pantalon de laine, une chemise de flanelle, des bas de wadmél, comme en portent les paysans norvégiens. Chaque homme fut également muni d'une paire de bottes de mer parfaitement imperméables.

Quant au capitaine, il se contentait de sa fourrure naturelle; il paraissait peu sensible aux changements de température; il devait avoir passé par plus d'une révue de ce genre, et, d'ailleurs, un danois n'avait pas le droit de se montrer difficile. On ne le voyait guère, et il se tenait presque toujours caché dans les parties les plus sombres du bâtiment.

Vers le soir, traversant une brèche de brouillard, la ceinture du Groenland se laissa entrevoir par 372°7' de longitude; le docteur, armé de sa lunette, put un instant distinguer une suite de pics sillonnés par de larges glaciers; mais le brouillard se referma rapidement sur cette vision, comme le rideau d'un théâtre qui tombe au moment le plus intéressant de la pièce.

Le Forward se trouva, le 20 avril au matin, en vue d'un ice-berg haut de cent-cinquante pieds, haut de cet endroit de temps immémorial; les débris n'ont pas pris sur lui, et respectent ses formes régulières. Snow l'a vu; James Ross, en 1829, en prit un dessin exact, et en 1851, le lieutenant français Bellot, bord du Prince Albert, le remarqua parfaitement. Naturellement le docteur voulut conserver l'image de cette montagne crayeuse, et il en fit une esquisse très-réussie.

Il n'est pas surprenant que de semblables masses soient hautes, et par conséquent s'attachent invinciblement au sol; pour un pied hors de l'eau, elles ont peut-être deux au-dessous, ce qui donnerait celle-ci quatre-vingts brasses environ de profondeur.[1]

[1] Quatre cents pieds.

Enfin, par une température qui ne fut médiocre que de 12 (-11 centigr.), sous un ciel de neige et de brouillards, on aperçut le cap Farewell. Le Forward arrivait au jour fixé le capitaine inconnu, s'il lui plaisait de venir relever sa position par ce temps diabolique, n'aurait pas se plaindre.

Voilà donc, se dit le docteur, ce cap crayeux, ce cap si bien nommé [1] Beaucoup l'ont franchi comme nous, qui ne devaient jamais le revoir! Est-ce donc un adieu éternel dit ses amis d'Europe? Vous avez passé Frobisher, Knight, Barlow, Vaughan, Scroggs, Barentz, Hudson, Blossville, Franklin, Crozier, Bellot, pour ne jamais revenir au foyer domestique, et ce cap a bien peur pour vous le cap des Adieux!

[1] Farewel signifie adieu.

Ce fut vers l'an 970 que des navigateurs partis de l'Islande[1] découvrirent le Groenland. Sastien Cabot, en 1498, s'éleva jusqu'au 56e degré de latitude; Gaspard et Michel Coté, de 1500 à 1502, parvinrent au 60e, et Martin Frobisher, en 1576, arriva jusqu'à la baie qui porte son nom.

[1] en des glaces.

A Jean Davis appartient l'honneur d'avoir découvert le droit en 1585, et, deux ans plus tard, dans un troisième voyage, ce hardi navigateur, ce grand pêcheur de baleines, atteignit le soixante-troisième parallèle, vingt-sept degrés du pôle.

Barentz en 1596, Weymouth en 1602, James Hall en 1605 et 1607, Hudson, dont le nom fut attribué à cette vaste baie qui hante si profondément les terres d'Amérique, James Poole en 1611, s'avancent plus ou moins dans le droit, la recherche de ce passage du nord-ouest, dont la découverte et singulièrement abrégées les voies de communication entre les deux mondes.

Baffin, en 1616, trouva dans la mer de ce nom le droit de Lancaster; il fut suivi en 1619 par James Munk, et en 1719 par Knight, Barlows, Waugham et Scrows, dont on n'a jamais eu de nouvelles.

En 1776, le lieutenant Pickersgill, envoyé à la rencontre du capitaine Cook, qui tentait de remonter par le droit de Behring, pointa jusqu'au 68e degré l'année suivante, Young s'éleva dans le même but jusqu'à l'équateur des Femmes.

Vint alors James Ross qui fit en 1818 le tour des côtes de la mer de Baffin, et corrigea les erreurs hydrographiques de ses devanciers.

Enfin en 1819 et 1820, le capitaine Parry s'engagea dans le droit de Lancaster, parvint à travers d'innombrables difficultés jusqu'à l'équateur Melville, et gagna la prime de cinq mille livres[1] promise par acte du parlement aux matelots anglais qui couperaient le cent-soixante-dixième méridien par une latitude plus élevée que le soixante-dix-septième parallèle.

[1] 125,000 francs

En 1826, Becquey toucha l'équateur Chamisso, James Ross hiverna, de 1829 à 1833, dans le droit du Prince de Galles, et fit, entre autres travaux importants, la découverte du pôle magnétique.

Pendant ce temps, Franklin, par la voie de terre, reconnaissait les côtes septentrionales de l'Amérique, de la rivière Mackenzie à la pointe Turnagain; le capitaine Back marchait sur ses traces de 1823 à 1835, et ces explorations furent complètes en 1839 par MM. Dease, Simpson et le docteur Rae.

Enfin, sir John Franklin, jaloux de découvrir le passage du nord-ouest, quitta l'Angleterre en 1845 sur l'Erebus et le Terror; il périt dans la mer de Baffin, et depuis son passage à l'équateur Disko, on n'eut plus aucune nouvelle de son expédition.

Cette disparition détermina les nombreuses recherches qui ont amené à la découverte du passage, et la reconnaissance de ces continents polaires si profondément cachés; les plus intrépides marins de l'Angleterre, de la France, des États-Unis, s'avançant vers ces terribles parages, et, grâce à leurs efforts, la carte si tourmentée, si difficile de ce pays, put figurer enfin aux archives de la Société

royale géographique de Londres.

La curieuse histoire de ces contrées se prenait ainsi l'imagination du docteur, tandis qu'appuyé sur la lisse, il suivait du regard le long sillage du brick. Les noms de ces hardis navigateurs se pressaient dans son souvenir, et il croyait entrevoir sous les arceaux glacés de la banquise les pesées fantômes de ceux qui ne revinrent pas.

CHAPITRE VII.

L'ENTRÉE DU DRAGON DE DAVIS.

Pendant cette journée, le *Forward* se fraya un chemin facile parmi les glaces débris; le vent était bon, mais la température très basse; les courants d'air, en se promenant sur les ice-fields[1], rapportaient leurs froides précipitations.

[1] Champs de glace.

La nuit exigea la plus sévère attention; les montagnes flottantes se resserraient dans cette passe étroite; on en comptait souvent une centaine à l'horizon; elles se dressaient des cimes, sous la dent des vagues rongeantes et l'influence de la saison d'avril, pour aller se fondre ou s'abîmer dans les profondeurs de l'Océan. On rencontrait aussi de longs trains de bois dont il fallait éviter le choc; aussi le *crow's-nest*[1] fut mis en place au sommet du mâture misaine; il consistait en un tonneau fond mobile, dans lequel l'ice-master, en partie abrité contre le vent, surveillait la mer, signalait les glaces en vue, et, au besoin, commandait la manœuvre.

[1] Littéralement nid de pie.

Les nuits étaient courtes; le soleil avait reparu depuis le 31 janvier par suite de la réaction, et tendait à se maintenir de plus en plus au-dessus de l'horizon. Mais la neige arrêta la vue, et, si elle n'amenait pas l'obscurité rendait cette navigation pénible.

Le 21 avril, le cap Dolérion apparut au milieu des brumes; la manœuvre fatiguait l'équipage; depuis l'entrée du brick au milieu des glaces, les matelots n'avaient pas eu un instant de repos; il fallut bientôt recourir à la vapeur pour se frayer un chemin au milieu de ces blocs amoncelés.

Le docteur et maître Johnson causaient ensemble sur l'arrière, pendant que Shandon prenait quelques heures de sommeil dans sa cabine. Clawbonny recherchait la conversation du vieux marin, auquel ses nombreux voyages avaient fait une éducation intéressante et sensée. Le docteur le prenait en grande amitié et le maître d'équipage ne demeurait pas en reste avec lui.

Voyez-vous, monsieur Clawbonny, disait Johnson, ce pays-ci n'est pas comme tous les autres; on l'a nommé la Terre-Verte,[1] mais il n'y a pas beaucoup de semaines dans l'année où il justifie son nom!

[1] Green Land.

--Qui sait, mon brave Johnson, répondit le docteur, si, au dixième siècle, cette terre n'avait pas le droit d'être appelée ainsi? Plus d'une révolution de ce genre s'est produite dans notre globe, et je vous en donnerais beaucoup en vous disant que, suivant les chroniqueurs

islandais, deux cents villages florissaient sur ce continent, il y a huit ou neuf cents ans!

--Vous m'ouïez tellement, monsieur Clawbonny, que je ne pourrais pas vous croire, car c'est un triste pays.

--Bon! si triste qu'il soit, il offre encore une retraite suffisante des habitants, et me des Européens civilis.

--Sans doute! A Disko, Uppernawik, nous rencontrerons des hommes qui consentent vivre sous de pareils climats; mais j'ai toujours pensé qu'ils y demeureraient par force, non par goût.

--Je le crois volontiers; cependant l'homme s'habitue tout, et ces Groenlandais ne me paraissent pas être aussi plus malheureux que les ouvriers de nos grandes villes; ils peuvent être malheureux, mais, coup sur, ils ne sont point misérables; encore, je dis malheureux, et ce mot ne rend pas ma pensée; en effet, s'ils n'ont pas le bien-être des pays tempérés, ces gens-là faits ce rude climat, y trouvent indubitablement des jouissances qu'il ne nous est pas donné concevoir!

--Il faut le penser, monsieur Clawbonny, puisque le ciel est juste; mais bien des voyages m'ont amenés sur ces côtes, et mon cœur s'est toujours serré à la vue de ces tristes solitudes; on aurait dû, par exemple, appeler les caps, les promontoires, les baies par des noms plus engageants, car le cap des Adieux et le cap de Désolation ne sont pas faits pour attirer les navigateurs!

--J'ai fait également cette remarque, répondit le docteur; mais ces noms ont un intérêt géographique qu'il ne faut pas méconnaître; ils décrivent les aventures de ceux qui les ont donnés; auprès des noms des Davis, des Baffin, des Hudson, des Ross, des Parry, des Franklin, des Bellot, si je rencontre le cap de Désolation, je trouve bientôt la baie de la Mercy; le cap Providence fait pendant au port Anxiety, la baie Repulse[1] me ramène au cap en, et, quittant la pointe Turnagain,[2] je vais me reposer dans la baie du Refuge; j'ai toujours les yeux, cette incessante succession de périls, d'obstacles, de succès, de désespoirs, de revers, mêlés aux grands noms de mon pays, et, comme une série de médailles antiques, cette nomenclature me retrace toute l'histoire de ces mers.

[1] Baie qu'on ne peut atteindre.

[2] Cap du retour forcé

--Justement raisonné monsieur Clawbonny, et puissions-nous, dans notre voyage, rencontrer plus de baies du Succès que de caps du Désespoir!

--Je le souhaite, Johnson; mais, dites-moi, l'ouvrage est-il un peu revenu de ses terreurs?

--Un peu, monsieur; et cependant, pour tout dire, depuis notre entrée dans le droit, on recommence se préoccuper du capitaine fantastique; plus d'un s'attendait à le voir apparaître à l'extrémité du Groenland; et jusqu'ici, rien. Voyons, monsieur Clawbonny, entre nous, est-ce que cela ne vous ennuie pas un peu?

--Si fait, Johnson.

--Croyez-vous à l'existence de ce capitaine?

--Sans doute.

--Mais quelles raisons ont pu le pousser agir de la sorte?

--S'il faut dire toute ma pensée, Johnson, je crois que cet homme aura voulu entraîner l'équipage assez loin pour qu'il n'y ait plus rien à revenir. Or, s'il avait paru sur le bord au moment du départ, chacun voulant connaître la destination du navire, il aurait pu rendre l'équipage embarrassé.

--Et pourquoi cela?

--Ma foi, s'il veut tenter quelque entreprise surhumaine, s'il veut prouver l'équipage, tant d'autres n'ont pu parvenir, croyez-vous qu'il et recrute l'équipage? Tandis qu'une fois en route, on peut aller si loin, que marcher en avant devienne ensuite une nécessité.

--C'est possible, monsieur Clawbonny; j'ai connu plus d'un intrépide aventurier dont le nom seul évoquait, et qui n'ont trouvé personne pour l'accompagner dans ses périlleuses expéditions...

--Sauf moi, fit le docteur.

--Et moi après vous, répondit Johnson, et pour vous suivre! Je dis donc que notre capitaine est sans doute du nombre de ces aventuriers. Enfin, nous verrons bien; je suppose que du côté d'Uppermavik ou de la baie Melville, ce brave inconnu viendra s'installer tranquillement sur le bord, et nous apprendra jusqu'où sa fantaisie compte entraîner le navire.

--Je le crois comme vous, Johnson; mais la difficulté sera de s'élever jusqu'à cette baie Melville! voyez comme les glaces nous entourent de toutes parts! c'est pénible si elles laissent passage au Forward. Tenez, examinez cette plaine immense!

--Dans notre langage de baleiniers, monsieur Clawbonny, nous appelons cela un ice-field, c'est-à-dire une surface continue de glace dont on n'a aperçu pas les limites.

--Et de ce côté ce champ brisé ces longues pistes plus ou moins ravinées par leurs bords?

--Ceci est un pack; s'il a une forme circulaire, nous l'appelons pack, et stream, quand cette forme est allongée.

--Et les glaces flottantes?

--Ce sont des drift-ice; avec un peu plus de hauteur, ce seraient des ice-bergs ou montagnes; leur contact est dangereux aux navires, et il faut les éviter avec soin. Tenez, voici l'ice-field, sur cet ice-field, une protubérance produite par la pression des glaces; nous appelons cela un hummock; si cette protubérance a été submergée sa base, nous la nommerions un calf; il a bien fallu donner des noms à tout cela pour s'y reconnaître.

--Ah! c'est véritablement un spectacle curieux, s'écria le docteur en contemplant ces merveilles des mers boréales, et l'imagination est vivement frappée par ces tableaux divers!

--Sans doute, répondit Johnson; les glaces prennent parfois des formes fantastiques, et nos hommes ne sont pas embarrassés pour les expliquer à leur fan,

--Tenez, Johnson, admirez cet ensemble de blocs de glace! ne dirait-on pas une ville rangée, une ville d'Orient avec ses minarets et ses mosquées sous la pâle lumière de la lune? Voici plus loin une longue suite d'arceaux gothiques qui nous rappellent la chapelle d'Henry VII ou le palais du Parlement[1].

[1] îles de Londres.

--Vraiment, monsieur Clawbonny, il y en a pour tous les gots; mais ce sont des villes ou des îles dangereuses habiter, et il ne faut pas les ranger de trop près. Il y a de ces minarets-là qui chancellent sur leur base, et dont le moindre rassemblerait un navire comme le Forward.

--Et l'on a osé s'aventurer dans ces mers, reprit le docteur, sans avoir la vapeur ses ordres! Comment croire qu'un navire voit le ait pu se diriger au milieu de ces ueils mouvants?

--On l'a fait cependant, monsieur Clawbonny; lorsque le vent devenait contraire, et cela m'est arrivé plus d'une fois, moi qui vous parle, on s'ancrait patiemment l'un de ces blocs; on disait plus ou moins avec lui; mais enfin on attendait l'heure favorable pour se remettre en route; il est vrai de dire qu'avec cette manie de voyager on mettait des mois, lo, avec un peu de bonheur, nous ne mettrons que quelques jours.

--Il me semble, dit le docteur, que la température tend encore s'abaisser.

--Ce serait fâcheux, répondit Johnson, car il faut du dégel pour que ces masses se divisent et aillent se perdre dans l'Atlantique; elles sont d'ailleurs plus nombreuses dans le droit de Davis, parce que les terres se rapprochent sensiblement entre le cap Walsingham et Holsteinborg; mais au delà de soixante-sept degrés nous trouverons pendant la saison de mai et de juin des mers plus navigables.

--Oui; mais il faut passer d'abord.

--Il faut passer, Monsieur Clawbonny; en juin et juillet, nous eussions trouvé le passage libre, comme il arrive aux baleiniers; mais les ordres avaient été pris; on devait se trouver ici en avril. Aussi je me trompe fort, ou notre capitaine est un gaillard solidement trempé qui a une idée; il n'est parti de si bonne heure que pour aller loin. Enfin qui vivra, verra.

Le docteur avait eu raison de constater un abaissement dans la température; le thermomètre même n'indiquait plus que six degrés (-14 centigr.), et il faisait une brise du nord-ouest qui, tout en éclaircissant le ciel, aidait le courant à percer les glaces flottantes sur le chemin du Forward. Toutes n'obéissaient pas d'ailleurs à la même impulsion; il n'était pas rare d'en rencontrer, et des plus hautes, qui, prises leur base par un courant sous-marin, divergeaient dans un sens opposé.

On comprend alors les difficultés de cette navigation; les ingénieurs n'avaient pas un instant de repos; la manoeuvre de la vapeur se faisait sur le pont même, au moyen de leviers qui l'ouvraient, l'arrêtaient, la renversaient instantanément, suivant l'ordre de l'officier de quart. Tant qu'il fallait se hâter de prendre par une ouverture de champs de glace, tant lutter de vitesse avec un iceberg qui menaçait de fermer la seule issue praticable; ou bien quelque bloc, se renversant à l'improviste, obligeait le brick à reculer subitement pour ne pas rassembler. Cet amas de glaces entrées, amoncels, amalgamés par le grand courant du nord, se pressait dans la passe, et si la gelée venait à les saisir, elles pouvaient opposer au Forward une infranchissable barrière.

Les oiseaux se trouvaient en quantité innombrables dans ces parages; les prénels et les contre-mars voltigeaient et l'accompagnaient avec des cris assourdissants; on comptait aussi un grand nombre de mouettes têtes grosses, cou court, bec comprimé qui d'ordinaire avaient leurs longues

ailes, et bravaient en se jouant les neiges fouettées par l'ouragan. Cet entrain de la gent ailée ranimait le paysage.

De nombreuses pices de bois allaient l'une à l'autre, se heurtant avec bruit; quelques cachalots tentés ormes et renflés s'approchèrent du navire; mais il ne fut pas question de leur donner la chasse, bien que l'envie n'en manquât pas à Simpson le harponneur. Vers le soir, on vit alternativement plusieurs phoques, qui, le nez au-dessus de l'eau, nageaient entre les grands blocs.

Le 22, la température s'abaissait encore; le Forward forcé de vapeur pour gagner les passes favorables; le vent s'était dirigé dans le nord-ouest; les voiles furent serrées.

Pendant cette journée du dimanche, les matelots eurent peu à manoeuvrer. Après la lecture de l'office divin, qui fut faite par Shandon, l'office se livra à la chasse des guillemots, dont il prit un grand nombre. Ces oiseaux, convenablement préparés suivant la méthode clabonnyenne, fournirent un agréable surcroît de provisions à la table des officiers et de l'office.

À trois heures du soir, le Forward avait le Kin de Sael est-quart-nord-est, et la montagne de Sukkertop sud-est-quart-d'est-demi-est; la mer était fort houleuse; de temps en temps, un vaste brouillard tombait inopinément du ciel gris. Cependant, à midi, une observation exacte put être faite. Le navire se trouvait par 65°20' de latitude et 54°22' de longitude. Il fallait gagner encore deux degrés pour rencontrer une navigation meilleure sur une mer plus libre.

Pendant les trois jours suivants, les 24, 25 et 26 avril, ce fut une lutte continuelle avec les glaces; la manoeuvre de la machine devint très-fatigante; chaque minute, la vapeur était subitement interrompue ou renversée, et s'échappait en sifflant par les soupapes.

Dans la brume épaisse, l'approche des ice-bergs se reconnaissait seulement de sourdes détonations produites par les avalanches; le navire virait alors immédiatement; on risquait de se heurter des masses de glace d'eau douce, remarquables par la transparence de leur cristal, et qui ont la dureté du roc. Richard Shandon ne manqua pas de compléter sa provision d'eau en embarquant chaque jour plusieurs tonnes de cette glace.

Le docteur ne pouvait s'habituer aux illusions d'optique que la réflexion produisait dans ces parages; en effet tel ice-berg lui apparaissait comme une petite masse blanche fort rapprochée, qui se trouvait dix ou douze milles du brick; il tenta d'accoutumer ses regards ce singulier phénomène, afin de pouvoir rapidement corriger plus tard l'erreur de ses yeux.

Enfin, soit par le halage du navire le long des champs de glace, soit par l'arrimage des blocs les plus menaçants à l'aide de longues perches, l'office fut bientôt rompu de fatigues, et cependant, le vendredi 27 avril, le Forward était encore retenu sur la limite infranchissable du cercle polaire.

CHAPITRE VIII.

PROPOS DE L'OFFICE.

Cependant le Forward parvint, en se glissant adroitement dans les

passes, gagner quelques minutes au nord; mais, au lieu d'inter l'ennemi, il faudrait bien l'attaquer; les ice-fields de plusieurs milles d'endue se rapprochaient, et comme ces masses en mouvement reprennent souvent une pression de plus de dix millions de tonnes, on devait se garer avec soin de leurs redoutables étreintes. Des scies glaciaires furent donc installées à l'extérieur du navire, de manière à pouvoir être mises immédiatement en usage.

Une partie de l'équipage acceptait philosophiquement ces durs travaux, mais l'autre se plaignait, si elle ne refusait pas encore d'obéir. Tout en procédant à l'installation des instruments, Garry, Bolton, Pen, Gripper, échangeaient leurs différentes manières de voir.

Par le diable, disait gaiement Bolton, je ne sais pourquoi il me vient à l'esprit que dans Water-Street, il y a une jolie taverne où l'on ne s'accote pas trop mal entre un verre de gin et une bouteille de porter. Tu vois cela d'ici, Gripper?

--A te dire vrai, riposta le matelot interpellé qui faisait gauchement profession de mauvaise humeur, je t'assure que je ne vois pas cela d'ici.

--C'est une manière de parler, Gripper; il est évident que dans ces villes de neige, qui font l'admiration de monsieur Clawbonny, il n'y a pas le plus mince cabaret où un brave matelot puisse s'humecter d'une ou deux demi-pintes de brandy.

--Pour cela, tu peux en être certain, Bolton; et tu ferais bien d'ajouter qu'il n'y a même pas ici de quoi se rafraîchir proprement. Une drôle d'idée de priver de tout spiritueux les gens qui voyagent dans les mers du nord!

--Bon! roudit Garry; as-tu donc oublié Gripper, ce que t'a dit le docteur? Il faut être sobre de toute boisson excitante, si l'on veut braver le scorbut, se bien porter et aller loin.

--Mais je ne demande pas à aller loin, Garry; et je trouve que c'est digne d'être venu jusqu'ici, et de s'obstiner à passer l'océan le diable ne veut pas qu'on passe.

--Eh bien, on ne passera pas! riposta Pen. Quand je pense que j'ai doublé l'équateur et que j'ai le nez rouge!

--Mais, fit Bolton, rappelle-toi ce que t'a dit le docteur.

--Oh! riposta Pen avec sa grosse voix brutale, pour le dire, on le dit. Reste savoir si, sous prétexte de santé, on ne s'amuse pas à faire l'onomatopée du liquide.

--Ce diable de Pen a peut-être raison, roudit Gripper.

--Allons donc! riposta Bolton, il a le nez trop rouge pour cela; et s'il perd un peu de sa couleur navire sous un pareil régime, Pen n'aura pas trop à se plaindre.

--Qu'est-ce que mon nez t'a fait? roudit brusquement le matelot attaqué à l'endroit sensible. Mon nez n'a pas besoin de tes conseils; il ne te les demande pas; meurtre toi donc de ce qui regarde le tien!

--Allons! ne te fâche pas. Pen, je ne te croyais pas le nez si susceptible. Hé! je ne destine pas plus qu'un autre un bon verre de whisky, surtout par une température pareille; mais si, au bout du compte, cela fait plus de mal que de bien, je m'en passe volontiers.

--Tu t'en passes, dit le chauffeur Waren qui prit part à la conversation; eh bien, tout le monde ne s'en passe peut-être pas bord!

--Que veux-tu dire, Waren? reprit Garry en le regardant fixement.

--Je veux dire que, pour une raison ou pour une autre, il y a des liqueurs bord, et j'imagine qu'on ne s'en prive pas beaucoup l'arrière.

--Et qu'en sais-tu? demanda Garry.

Waren ne sut trop que répondre; il parlait pour parler, comme on dit.

Tu vois bien, Garry, reprit Bolton, que Waren n'en sait rien.

--Eh bien, dit Pen, nous demanderons une ration de gin au commandant; nous l'avons bien gagné, et nous verrons ce qu'il répondra.

--Je vous engage à rien faire, répondit Garry.

--Et pourquoi? s'écrièrent Pen et Gripper.

--Parce que le commandant vous refusera. Vous saviez quel était le régime du bord, quand vous vous êtes embarqué; il fallait y réfléchir à ce moment-là!

--D'ailleurs, répondit Bolton qui prenait volontiers le parti de Garry dont le caractère lui plaisait, Richard Shandon n'est pas le maître du bord; il obtient tout comme nous autres.

--Et qui donc? demanda Pen.

--Au capitaine.

--Ah! toujours ce capitaine de malheur! s'écria Pen. Et ne voyez-vous pas qu'il n'y a pas plus de capitaine que de taverne sur ces bancs de glace? C'est une fanfane de nous refuser poliment ce que nous avons le droit d'exiger.

--Mais si, il y a un capitaine, reprit Bolton; et je parierais deux mois de ma paye que nous le verrons avant peu.

--C'est bon, fit Pen; en voilà un qui je voudrais bien dire deux mots en face!

--Qui parle du capitaine? dit en ce moment un nouvel interlocuteur.

C'était le matelot Clifton, passablement superstitieux et envieux à la fois.

Est-ce que l'on sait quelque chose de nouveau sur le capitaine? demanda-t-il.

--Non, lui fut-il répondu d'une seule voix.

--Eh bien, je m'attends à le trouver installé un beau matin dans sa cabine, sans que personne ne sache ni comment, ni par où il sera arrivé.

--Allons donc! répondit Bolton; tu te figures, Clifton, que ce gaillard-est un farfadet, un lutin comme il en court dans les hautes terres d'osse!

--Ris tant que tu voudras, Bolton; cela ne changera pas mon opinion.

Tous les jours, en passant devant la cabine, je jette un regard par le trou de la serrure, et l'un de ces matins je viendrai vous raconter qui ce capitaine ressemble, et comment il est fait.

--Eh, par le diable, fit Pen, il sera bien comme tout le monde, ton capitaine! Et si c'est un gaillard qui veut nous mener o cela ne nous pla pas, on lui dira son fait.

--Bon, fit Bolton, voilà Pen en qui ne le connaît pas, et qui veut d' lui chercher dispute!

--Qui ne le connaît pas, répliqua Clifton de l'air d'un homme qui en sait long; c'est savoir, s'il ne le connaît pas!

--Que diable veux-tu dire? demanda Gripper.

--Je m'entends.

--Mais nous ne t'entendons pas!

--Eh bien, est-ce que Pen n'a pas eu de désagréments avec lui?

--Avec le capitaine?

--Oui, le dog-captain; car c'est exactement la même chose.

Les matelots se regardent sans trop oser répondre. Homme ou chien, fit Pen entre ses dents, je vous affirme que cet animal-là son compte un de ces jours.

--Voyons, Clifton, demanda silencieusement Bolton, prends-tu, comme l'a dit Johnson en se moquant, que ce chien-là est le vrai capitaine?

--Certes, répondit Clifton avec conviction; et si vous êtes des observateurs comme moi, vous auriez remarqué ses allures étranges de cet animal.

--Lesquelles? voyons, parle!

--Est-ce que vous n'avez pas vu la fanne dont il se promène sur la dunette avec un air d'autorité regardant la voilure du navire, comme s'il était de quart?

--C'est vrai, fit Gripper; et même un soir je l'ai positivement surpris les pattes appuyées sur la roue du gouvernail.

--Pas possible! fit Bolton.

--Et maintenant, reprit Clifton, est-ce que, la nuit, il ne quitte pas le bord pour aller se promener seul sur les champs de glace, sans se soucier ni des ours ni du froid?

--C'est toujours vrai, fit Bolton.

--Est-ce que vous voyez cet animal-là comme un honnête chien, rechercher la compagnie des hommes, rentrer dans la cuisine, et couvrir des yeux marqués Strong quand il apporte quelque bon morceau au commandant? Est-ce que vous ne l'entendez pas, la nuit, quand il s'en va deux ou trois milles du navire, hurler de fanne vous donner froid dans le dos, ce qui n'est pourtant pas facile à ressentir par une pareille température? Enfin, est-ce que vous avez jamais vu ce chien-là mourir? Il ne prend rien de personne; sa peau est toujours intacte, et, moins qu'une main ne le nourrisse secrètement bord, j'ai le droit de dire que cet animal vit sans manger. Or, si celui-là n'est pas fantastique, je ne suis qu'une bête.

--Ma foi, roudi t Bell le charpentier, qui avait entendu toute l'argumentation de Clifton, ma foi, cela pourrait bien r e!

Cependant les autres matelots se taisaient.

Eh bien, moi, reprit Clifton, je vous dis que si vous faites les incurul es, il y a bor d des gens plus savants que vous qui ne paraissent pas si rassur.

--Veux-tu parler du commandant? demanda Bolton.

--Oui, du commandant et du docteur.

--Et tu prends qu'ils sont de ton avis?

--Je les ai entendus discuter la chose, et j'affirme qu'ils n'y comprenaient rien; ils faisaient mille suppositions qui ne les avani ent gue.

--Et ils parlaient du chien comme tu le fais, Clifton? demanda le charpentier.

--S'ils ne parlaient pas du chien, roudi t Clifton mis au pied du mur, ils parlaient du capitaine, ce qui est la me chose, et ils avouaient que tout cela n'est pas naturel.

--Eh bien, mes amis, reprit Bell, voulez-vous avoir mon opinion?

--Parlez! parlez! fit-on de toutes parts.

--C'est qu'il n'y a pas et qu'il n'y aura pas d'autre capitaine que Richard Shandon.

--Et la lettre? fit Clifton.

--La lettre existe rlement, roudi t Bell; il est parfaitement exact qu'un inconnu a arm_l e Forward_ pour un voyage dans les glaces; mais le navire une fois parti, personne ne viendra plus bord.

--Enfin, demanda Bolton, o ira-t-il, le navire?

--Je n'en sais rien; un moment donn Richard Shandon recevra le complent de ses instructions.

--Mais par qui?

--Par qui?

--Oui, comment? dit Bolton qui devenait pressant.

--Allons, Bell, une ronse, dirent les autres matelots.

--Par qui? comment? Eh! je n'en sais rien, rliqua le charpentier, embarrasson tour.

--Eh, par le captain-dog! s'r ia Clifton. Il a dr it une premie fois, il peut bien r ire une seconde. Oh! si je savais seulement la moitide ce que sait cet animal-l je ne serais pas embarrassd' r e premier lord de l'Amiraut

--Ainsi, reprit Bolton pour conclure, tu t'en tiens t on dire, que ce chien-lest le capitaine?

--Oui, comme je l'ai dit.

--Eh bien, dit Pen d'une voix sourde, si cet animal-là veut pas crever dans la peau d'un chien, il n'a qu'à se débattre de devenir un homme; car, foi de Pen, je lui ferai son affaire.

--Et pourquoi cela? demanda Garry.

--Parce que cela me plaît, répondit brutalement Pen; et je n'ai de compte à rendre à personne.

--Assez causé les enfants, cria maître Johnson en intervenant au moment où la conversation semblait devoir mal tourner; l'ouvrage, et que ces scies soient installées plus vite que cela! Il faut franchir la banquise!

--Bon! un vendredi! répondit Clifton en haussant les épaules. Vous verrez qu'on ne passe pas si facilement le cercle polaire!

Quoi qu'il en soit, les efforts de l'équipage furent peu ou prou impuissants pendant cette journée. Le *Forward*, lancé toute vapeur contre les ice-fields, ne parvint pas à les sauter; on fut obligé de s'ancrer pendant la nuit.

Le samedi, la température s'abaissa encore sous l'influence d'un vent de l'est; le temps se mit au clair, et le regard put s'étendre au loin sur ces plaines blanches que la réflexion des rayons solaires rendait luisantes. A sept heures du matin, le thermomètre accusait huit degrés au-dessus de zéro (-22 centigrades).

Le docteur avait tenté de rester tranquillement dans sa cabine relative des voyages arctiques; mais il se demanda, suivant son habitude, ce qu'il lui serait le plus agréable de faire en ce moment. Il se résolut à monter sur le pont par cette température, et aider les hommes dans la manœuvre, n'avait rien de très intéressant. Donc, fidèle à sa règle de conduite, il quitta sa cabine si bien chauffée et vint contribuer au halage du navire. Il avait bonne figure avec les lunettes vertes au moyen desquelles il protégeait ses yeux contre la morsure des rayons réfléchis, et dans ses observations futures il eut toujours soin de se servir de snow-spectacles^[1] pour éviter les ophthalmies très fréquentes sous cette latitude élevée.

[1] Lunettes neige.

Vers le soir, le *Forward* avait gagné plusieurs milles dans le nord, grâce à l'activité des hommes et à l'habileté de Shandon, adroit profiteur de toutes les circonstances favorables; malheureusement, il dépassa le soixante-sixième parallèle, et la sonde ayant rapporté vingt-trois brasses de profondeur, Shandon reconnut qu'il se trouvait sur le bas-fond où toucha le *Victory*, vaisseau de Sa Majesté. La terre s'approchait à trente milles dans l'est.

Mais alors la masse des glaces, immobile jusqu'alors, se divisa et se mit en mouvement; les ice-bergs semblaient surgir de tous les points de l'horizon; le brick se trouvait engagé dans une série d'écueils mouvants dont la force d'attraction est irrésistible; la manœuvre devint assez difficile pour que Garry, le meilleur timonier, prit la barre; les montagnes tendaient à se refermer derrière le brick; il fut donc nécessaire de traverser cette flotte de glaces, et la prudence autant que le devoir commandait de se porter en avant. Les difficultés s'accroissaient de l'impossibilité de trouver Shandon de constater la direction du navire au milieu de ces points changeants, qui se déplaçaient et n'offraient aucune perspective stable.

Les hommes de l'équipage furent divisés en deux bords de tribord et

de bord; chacun d'eux, armé d'une longue perche garnie d'une pointe de fer, repoussait les glaces trop menaçantes. Bientôt le *Forward* entra dans une passe si étroite, entre deux blocs de glace, que l'extrémité des vergues froissa ces murailles aussi dures que le roc; peu après il s'engagea dans une vallée sinieuse remplie du tourbillon des neiges, tandis que les glaces flottantes se heurtaient et se brisaient avec de sinistres craquements.

Mais il fut bientôt constant que cette gorge était sans issue; un énorme bloc, engagé dans ce chenal, disparaissait rapidement sur le *Forward*; il parut impossible de l'éviter, impossible même de revenir en arrière sur un chemin détestable.

Shandon, Johnson, debout à l'avant du brick, considéraient leur position. Shandon, de la main droite, indiquait au timonier la direction à suivre, et de la main gauche il transmettait à James Wall, postérieur de l'ingénieur, ses ordres pour manoeuvrer la machine.

Comment cela va-t-il finir? demanda le docteur Johnson.

--Comme il plaira Dieu, répondit le maître d'équipage.

Le bloc de glace, haut de cent pieds, ne se trouvait plus qu'une enclume du *Forward*, et menaçait de le broyer sous lui.

Malheur et malédiction! s'écria Pen avec un effroyable juron.

--Silence! s'écria une voix qu'il fut impossible de distinguer au milieu de l'ouragan.

Le bloc parut se précipiter sur le brick, et il y eut un indéniable moment d'angoisses; les hommes, abandonnant leurs perches, refluent sur l'arrière en écoutant des ordres de Shandon.

Soudain un bruit effroyable se fit entendre; une véritable trombe d'eau tomba sur le pont du navire, que soulevait une vague énorme. L'équipage jeta un cri de terreur, tandis que Garry, ferme sur sa barre, maintint le *Forward* en bonne voie, malgré son effrayante embardée.

Et lorsque les regards égarés se portèrent vers la montagne de glace, celle-ci avait disparu; la passe était libre, et au delà un long canal, éclairé par les rayons obliques du soleil, permettait au brick de poursuivre sa route.

Eh bien, monsieur Clawbonny, dit Johnson, m'expliquerez-vous ce phénomène?

--Il est bien simple, mon ami, répondit le docteur, et il se reproduit souvent; lorsque ces masses flottantes se détachent les unes des autres à l'origine du défilé, elles voguent isolées et dans un équilibre parfait; mais peu à peu, elles arrivent vers le sud, où l'eau est relativement plus chaude; leur base, rompue par le choc des autres glaces, commence à fondre, se miner; il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé et alors elles se culbutent. Seulement, si cet ice-berg se fait retourner deux minutes plus tard, il se précipitait sur le brick et l'aurait dans sa chute.

CHAPITRE IX.

UNE NOUVELLE LETTRE.

Le cercle polaire a été enfin franchi; le Forward passait le 30 avril, mardi, par le travers d'Holsteinborg; des montagnes pittoresques s'élevaient dans l'horizon de l'est. La mer paraissait pour ainsi dire libre de glaces, ou plutôt ces glaces pouvaient être facilement rompues. Le vent sauta dans le sud-est, et le brick, sous sa misaine, sa brigantine, ses huniers et ses perroquets, remonta la mer de Baffin.

Cette journée fut particulièrement calme, et l'ui page put prendre un peu de repos; de nombreux oiseaux nageaient et voltigeaient autour du navire; le docteur remarqua, entre autres, des alca-alla, presque semblables à la sarcelle, avec le cou, les ailes et le dos noirs et la poitrine blanche; ils plongeaient avec vivacité et leur immersion se prolongeait souvent au delà de quarante secondes.

Cette journée n'est marquée par aucun incident nouveau, si le fait suivant, quelque extraordinaire qu'il paraisse, ne se soit produit à bord.

Le matin, six heures, en rentrant dans sa cabine après son quart, Richard Shandon trouva sur sa table une lettre avec cette suscription:

Au commandant Richard Shandon, bord du Forward.

Mer de Baffin.

Shandon ne put en croire ses yeux; mais avant de prendre connaissance de cette étrange correspondance, il fit appeler le docteur, James Wall, le maître d'ui page, et il leur montra cette lettre.

Cela devient particulier, fit Johnson.

--C'est charmant! pensa le docteur.

--Enfin, s'il s'agit de Shandon, nous connaissons donc ce secret...

D'une main rapide, il déchira l'enveloppe, et lut ce qui suit:

Commandant,

Le capitaine du Forward est content du sang-froid, de l'habileté et du courage que vos hommes, vos officiers et vous, vous avez montrés dans les dernières circonstances; il vous prie d'en témoigner sa reconnaissance à l'ui page.

Veillez vous diriger droit au nord vers la baie Melville, et de là vous tenterez de pénétrer dans le détroit de Smith.

Le capitaine du Forward,

K.-Z.

Ce lundi, 30 avril, par le travers du cap Walsingham.

Et c'est tout? s'il s'agit de le docteur.

--C'est tout, répondit Shandon.

La lettre lui tomba des mains.

Eh bien, dit Wall, ce capitaine chimérique ne parle même plus de venir à bord; j'en conclus qu'il n'y viendra jamais.

--Mais cette lettre, fit Johnson, comment est-elle arrivée?

Shandon se taisait.

Monsieur Wall a raison, roudi t le docteur, qui, ayant ramassé la lettre, la retournait dans tous les sens; le capitaine ne viendra pas bord, par une excellente raison...

--Et laquelle? demanda vivement Shandon.

--C'est qu'il y est dit roudi t simplement le docteur.

--Dites-r'ia Shandon; que voulez-vous dire?

--Comment expliquer sans cela l'arrivée de cette lettre?

Johnson hochait la tête en signe d'approbation.

Ce n'est pas possible! fit Shandon avec énergie, je connais tous les hommes de l'ui page; il faudrait donc supposer qu'il se trouve parmi eux depuis le départ du navire? Ce n'est pas possible, vous dis-je! Depuis plus de deux ans, il n'en est pas un que je n'aie vu cent fois Liverpool; votre supposition, docteur, est inadmissible!

--Alors, qu'admettez-vous, Shandon?

--Tout, excepté cela. J'admets que ce capitaine, ou un homme lui, que sais-je? a pu profiter de l'obscurité du brouillard, de tout ce que vous voudrez, pour se glisser bord; nous ne sommes pas loin de la terre; il y a des kaks d'Esquimaux qui passent inaperçus entre les glans; on peut donc être venu jusqu'au navire, avoir remis cette lettre... le brouillard a assez intense pour favoriser ce plan...

--Et pour empêcher de voir le brick, roudi t le docteur; si nous n'avons pas vu, nous, un intrus se glisser bord, comment, lui, aurait-il pu découvrir le Forward_ au milieu du brouillard?

--C'est évident, fit Johnson.

--J'en reviens donc à mon hypothèse, dit le docteur. Qu'en pensez-vous, Shandon?

--Tout ce que vous voudrez, roudi t Shandon avec feu, excepté la supposition que cet homme soit mon bord.

--Peut-être, ajouta Wall, se trouve-t-il dans l'ui page un homme lui, qui a reçu ses instructions.

--Peut-être, fit le docteur.

--Mais qui? demanda Shandon. Je connais tous mes hommes, vous dis-je, et depuis longtemps.

--En tout cas, reprit Johnson, si ce capitaine se présente, homme ou diable, on le recevra; mais il y a un autre enseignement, ou plutôt un autre renseignement tirer de cette lettre.

--Et lequel? demanda Shandon.

--C'est que nous devons nous diriger non-seulement vers la baie Melville, mais encore dans le droit de Smith.

--Vous avez raison, roudi t le docteur.

--Le droit de Smith, répliqua machinalement Richard Shandon.

--Il est donc évident, reprit Johnson, que la destination du Forward n'est pas de rechercher le passage du nord-ouest, puisque nous laisserons sur notre gauche la seule entrée qui y conduise, c'est-à-dire le détroit de Lancaster. Voilà qui nous prouve une navigation difficile dans des mers inconnues.

--Oui, le détroit de Smith, rondin Shandon; c'est la route que l'Américain Kane a suivie en 1853, et au prix de quels dangers! Longtemps on l'a cru perdu sous ces latitudes effrayantes! Enfin, puisqu'il faut y aller, on ira! mais jusqu'où? Est-ce au pôle?

--Et pourquoi pas? s'écria le docteur.

La supposition de cette tentative insensée fit hausser les épaules au marin d'ui page.

Enfin, reprit James Wall, pour en revenir au capitaine, s'il existe, je ne vois guère, sur la carte du Groenland, que les abaissements de Disko ou d'Uppernawik où il puisse nous attendre; dans quelques jours, nous saurons donc pourquoi nous en tenir.

--Mais, demanda le docteur Shandon, n'allez-vous pas faire connaître cette lettre à l'ui page?

--Avec la permission du commandant, rondin Johnson, je n'en ferais rien.

--Et pourquoi cela? demanda Shandon.

--Parce que tout cet extraordinaire, ce fantastique, est de nature dourager nos hommes; ils sont profondément inquiets sur le sort d'une expédition qui se prend ainsi. Or, si on les pousse dans le surnaturel, cela peut produire de fâcheux effets, et au moment critique nous ne pourrions plus compter sur eux. Qu'en dites-vous, commandant?

--Et vous, docteur, qu'en pensez-vous? demanda Shandon.

--Mars Johnson, rondin le docteur, me paraît sagement raisonner.

--Et vous, James?

--Sauf meilleur avis, rondin Wall, je me range à l'opinion de ces messieurs.

Shandon se prit à réfléchir pendant quelques instants; il relut attentivement la lettre.

Messieurs, dit-il, votre opinion est certainement fort bonne; mais je ne puis l'adopter.

--Et pourquoi cela, Shandon? demanda le docteur.

--Parce que les instructions de cette lettre sont formelles; elles commandent de porter à la connaissance de l'ui page les citations du capitaine; or, jusqu'ici, j'ai toujours obéi aveuglément ses ordres, de quelque façon qu'ils me fussent transmis, et je ne puis...

--Cependant..., reprit Johnson qui redoutait justement l'effet de semblables communications sur l'esprit des matelots.

--Mon brave Johnson, répartit Shandon, je comprends votre insistance; vos raisons sont excellentes, mais lisez:

Il vous prie d'en témoigner sa reconnaissance à l'ui page.

--Agissez donc en consueance, reprit Johnson, qui ai t d'ailleurs un strict observateur de la discipline. Faut-il rassembler l'ui page sur le pont?

--Faites, rondi t Shandon.

La nouvelle d'une communication du capitaine se randi t immi atement bord. Les matelots arrivent sans retard l eur poste de revue, et le commandant lut h aute voix la lettre mysti euse.

Un morne silence accueillit cette lecture; l'ui page se sar a en proie m ille suppositions; Clifton eut de quoi se livrer t outes les divagations de son imagination superstitieuse; la part qu'il attribua dans cet em ent C aptain-dog fut considabl e, et il ne manqua plus de le saluer, quand par hasard il le rencontrait sut son passage.

Quand je vous disais, rai t-il aux matelots, que cet animal savait r ire!

On ne rliqua rien cet te observation, et lui-me, Bell, le charpentier, et f ort emph d' y rondr e.

Cependant, il fut constant pour chacun qu'daut du capitaine son ombre ou son esprit veillait bord; les plus sages se gardent dor mais d'h anger entre eux leurs suppositions.

Le 1er mai, m idi, l'observation donna 68 pour la latitude, et 5632' pour la longitude. La tempat ure s'ai t relev, et le thermomr e marquait vingt-cinq degr au-dessus de zo (-4 cent.)

Le docteur put s'amuser sui vre les at s d'une ourse blanche et de ses deux oursons sur le bord d'un pack qui prolongeait la terre. Accompagne Wall et de Simpson, il essaya de lui donner la chasse dans le canot; mais l'animal, d'humeur peu belliqueuse, entraa rapidement sa progi ture avec lui, et le docteur dut renoncer l e poursuivre.

Le cap Chidley fut doublp endant la nuit sous l'influence d'un vent favorable, et bient les hautes montagnes de Disko se dressent l'horizon; la baie de Godavhn, ridence du gouverneur gal des abl issements danois, fut laiss sur la droite. Shandon ne jugea pas p ropos de s'arrer , et dassa bient les pirogues d'Esquimaux qui cherchaient l 'atteindre.

L'e Disko porte al ement le nom d'e de la Baleine; c'est de ce point que le 12 juillet 1845 sir John Franklin r ivit pour la demie fois l 'amiraut et c'est cet te e aussi que, le 27 aot 1859, le capitaine MacClintock toucha son retour, rapportant les preuves trop certaines de la perte de cette expi tion.

La coci dence de ces deux faits devait r e remarqu par le docteur; ce triste rapprochement ai t fond en souvenirs, mais bient les hauteurs de Disko disparurent ses yeux.

Il y avait alors de nombreux ice-bergs sur les ces, de ceux que les plus forts del s ne parviennent pas dach er; cette suite continue de cres se prai t aux formes r anges et inattendues.

Le lendemain, vers les trois heures, on releva au nord-est Sanderson-Hope; la terre fut laiss une distance de quinze milles sur tribord; les montagnes paraissaient teintes d'un bistre rouger e. Pendant la soir, plusieurs baleines de l'espe des _finners_, qui ont des nageoires sur le dos, vinrent se jouer au milieu des trains de glace, rejetant l'air et l'eau par leurs ent s.

Ce fut pendant la nuit du 3 au 4 mai que le docteur put voir pour la première fois le soleil raser le bord de l'horizon sans y plonger son disque lumineux; depuis le 31 janvier, ses orbites s'allongeaient chaque jour, et il n'était maintenant que d'une clarté continue.

Pour des spectateurs inhabitués, cette persistance du jour est sans cesse un sujet d'onnement, et même de fatigue; on ne saurait croire quel point l'obscurité de la nuit est nécessaire à la santé des yeux; le docteur ressentait une douleur violente pour se faire cette lumière continue, rendue plus mordante encore par la réflexion des rayons sur les plaines de glace.

Le 5 mai, le *Forward* passa le soixante-deuxième parallèle. Deux mois plus tard, il eut rencontré nombreux baleiniers se livrant la pêche sous ces latitudes élevées; mais le docteur n'aurait pas encore assez libre pour permettre ces établissements de pêche dans la mer de Baffin.

Le lendemain, le brick, après avoir dépassé le cap des Femmes, arriva en vue d'Uppernawik, l'abbaye la plus septentrionale que possède le Danemark sur ces côtes.

CHAPITRE X.

PIÈCE DE NAVIGATION.

Shandon, le docteur Clawbonny, Johnson, Foker et Strong, le cuisinier, descendirent dans la baie et se rendirent au rivage.

Le gouverneur, sa femme et ses cinq enfants, tous de race esquimau, vinrent poliment au-devant des visiteurs. Le docteur, en sa qualité de philologue, possédait un peu de danois qui suffisait à établir des relations fort amicales; d'ailleurs, Foker, interprète de l'expédition en même temps qu'ice-master, savait une vingtaine de mots de la langue groenlandaise, et avec vingt mots on va loin, si l'on n'est pas ambitieux.

Le gouverneur est né à Disko, et n'a jamais quitté son pays natal; il fit les honneurs de sa ville, qui se compose de trois maisons de bois, pour lui et le ministre luthérien, d'une école, et de magasins dont les navires naufragés se chargent de faire l'approvisionnement. Le reste consiste en huttes de neige dans lesquelles les Esquimaux entrent en rampant par une ouverture unique.

Une grande partie de la population s'était portée au-devant du *Forward*, et plus d'un naturel s'avancèrent jusqu'au milieu de la baie dans son kayak, long de quinze pieds, et large de deux au plus.

Le docteur savait que le mot *esquimau* signifie *mangeur de poissons crus*; mais il savait aussi que ce nom est considéré comme une injure dans le pays; aussi ne se fit-il pas faute de traiter les habitants de Groenlandais.

Et, cependant, leurs vêtements huileux de peaux de phoques, leurs bottes de même nature, tout cet ensemble gras et infect qui ne permet pas de distinguer les hommes des femmes, il était facile de reconnaître de quelle nourriture ces gens-là faisaient usage; d'ailleurs, comme chez tous les peuples ichthyophages, la lèpre les rongait en partie, mais ils ne s'en portaient pas plus mal pour cela.

Le ministre luthi en et sa femme, avec lesquels le docteur se promettait de causer plus spi alement, se trouvaient en tourn du cde Proven, au sud d'Uppernawik; il fut donc rui t s' entretenir avec le gouverneur. Ce premier magistrat ne paraissait pas fort lettr un peu moins, c'ai t un e; un peu plus, il savait lire.

Cependant le docteur l'interrogea sur le commerce, les habitudes, les moeurs des Esquimaux, et il apprit, dans la langue des gestes, que les phoques valaient environ quarante livres[1] rendus C openhague; une peau d'ours se payait quarante dollars danois, une peau de renard bleu, quatre, et de renard blanc, deux ou trois dollars.

[1] 1,000 francs.

Le docteur voulut aussi, dans le but de compler son instruction personnelle, visiter une hutte d'Esquimaux; on ne se figure pas de quoi est capable un savant qui veut savoir; heureusement l'ouverture de ces cahutes ai t trop r oite, et l'enragne put y passer. Il l'h appa belle, car rien de plus repoussant que cet entassement de choses mortes ou vivantes, viande de phoque ou chair d'Esquimaux, poissons pourris et vem ents infects, qui meublent une cabane grol andaise; pas une fenr e pour renouveler cet air irrespirable; un trou seulement au sommet de la hutte, qui donne passage l a fum, mais ne permet pas l a puanteur de sortir.

Foker donna ces dai ls au docteur, et ce digne savant n'en maudit pas moins sa corpulence. Il et voulu juger par lui-me de ces anat ions _sui generis_.

Je suis sr, dit-il, que l'on s'y fait l a longue.

A la longue peint d'un seul mot le digne Clawbonny.

Pendant les udes ethnographiques de ce dernier, Shandon s'occupait, suivant ses instructions, de se procurer des moyens de transport sur les glaces; il dut payer quatre livres un traeau et six chiens, et encore les naturels firent des difficult pour s'en dessaisir.

Shandon et al ement voulu engager Hans Christian, l'habile conducteur de chiens, qui fit partie de l'expi tion du capitaine MacClintock; mais ce Hans se trouvait alors dans le Grol and mi dional.

Vint alors la grande question l 'ordre du jour; se trouvait-il Uppernawik un Europn attendant le passage du _Forward_? Le gouverneur avait-il connaissance de ce fait, qu'un r anger, vraisemblablement un Anglais, se ft fixdans ces parages? A quelle oq ue remontaient ses dernies relations avec des navires baleiniers ou autres?

A ces questions, le gouverneur rondi t que pas un r anger n'avait dar qsur cette partie de la ce depuis plus de dix mois.

Shandon se fit donner le nom des baleiniers arriv en dernier lieu; il n'en reconnut aucun. C'ai t desp ant .

Vous m'avouerez, docteur, que c'est n' y rien comprendre, dit-il son compagnon. Rien au cap Farewel! Rien l 'e Disko! Rien Uppernawik!

--Rez- moi encore dans quelques jours: Rien l a baie de Melville, mon cher Shandon, et je vous saluerai comme l'unique capitaine du _Forward_.

La baleinie revint au brick vers le soir, en ramenant les visiteurs;

Strong, en fait d'aliments nouveaux, s'ai t procurp lusieurs douzaines d'oeufs d'eider-ducks[1], deux fois gros comme des oeufs de poule et d'une couleur verdr e. C'ai t peu, mais enfin tr- rafhah issant pour un ui page soumis au ri me de la viande sal.

[1] Canard, r edon.

Le vent devint favorable le lendemain, et cependant Shandon n'ordonna pas l'appareillage; il voulut attendre encore un jour, et, par acquit de conscience, laisser le temps t out r e quelconque appartenant la race humaine de rejoindre _le Forward_; il fit me tirer, d'heure en heure, la pie de 16 qui tonnait avec fracas au milieu des ice-bergs; mais il ne rssi t qu'ouvant er des nus de molly-mokes[1] et de rotches[2]. Pendant la nuit, plusieurs fuss furent lancs dans l'air. Mais en vain. Il fallut se di der partir.

[1] Oiseaux des mers borl es.

[2] Sortes de perdrix de rochers.

Le 8 mai, si x heures du matin, _le Forward_, sous ses huniers, sa misaine et son grand perroquet, perdait de vue l'abl issement d'Uppernawik et ces perches hideuses auxquelles pendent, le long du rivage, des intestins de phoques et des panses de daims.

Le vent soufflait du sud-est, et la tempat ure remonta t rente-deux degr (0 centig.). Le soleil peri t le brouillard, et les glaces se desserraient un peu sous son action dissolvante.

Cependant la rli exion de ces rayons blancs produisit un effet fh eux sur la vue de plusieurs hommes de l'ui page. Wolsten, l'armurier, Gripper, Clifton et Bell furent atteints de _snow-blindness_, sorte de maladie des yeux tr- commune au printemps, et qui der mine chez les Esquimaux de nombreux cas de ci t. Le docteur conseilla aux malades en particulier, et t tous ses compagnons en gal , de se couvrir la figure d'un voile de gaze verte, et il fut le premier lui-me suivre sa propre ordonnance.

Les chiens achet par Shandon U ppernawik ai ent d'une nature assez sauvage; cependant ils s'acclimatent bor d, et Captain ne prit pas trop mal avec ses nouveaux camarades; il semblait connar e leurs habitudes. Clifton ne fut pas le dernier f aire cette remarque, que Captain devait avoir eu ddes rapports avec ses congés du Grol and. Ceux-ci, toujours affam et rui ts une nourriture incomplé t erre, ne pensaient qu'se refaire avec le ri me du bord.

Le 9 mai, _le Forward_ rasa q uelques encablures la plus occidentale des es Baffin. Le docteur remarqua plusieurs roches de la baie entre les es et la terre, de celles que l'on nomme crimson cliffs; elles ai ent recouvertes d'une neige rouge comme du beau carmin, l aquelle le docteur Kane donne un origine purement val e; Clawbonny et voulu consider de plus pr ce singulier phom e, mais la glace ne permit pas de s'approcher de la ce; quoique la tempat ure tend s'ever , il ai t facile de voir que les ice-bergs et les ice-streams s'accumulaient vers le nord de la mer de Baffin.

Depuis Uppernawik, la terre offrait un aspect diffent , et d'immenses glaciers se profilaient l 'horizon sur un ciel gris e. Le 10, _le Forward_ laissait sur la droite la baie de Hingston pr du soixante-quatorzie degrde latitude; le canal de Lancastre s'ouvrait dans la mer p lusieurs centaines de milles dans l'ouest.

Mais alors cette immense endue d'eau disparaissait sous de vastes

champs, sur lesquels s'élevaient des hummocks ronds comme la cristallisation d'une même substance. Shandon fit allumer ses fourneaux, et jusqu'au 11 mai le *Forward* serpenta dans les pertuis sinueux, trant avec sa noire fumée sur le ciel la route qu'il suivait sur la mer.

Mais de nouveaux obstacles ne tardent pas se présenter; les passes se fermaient par suite de l'incessant déplacement des masses flottantes; l'eau menait chaque instant de manquer devant la proue du *Forward*, et s'il venait rade *nipped*[1], il lui serait difficile de s'en tirer. Chacun le savait, chacun y pensait.

[1] Pinc

Aussi, bord de ce navire sans but, sans destination connue, qui cherchait follement s'élever vers le nord, quelques symptômes d'hibernation se manifestent; parmi ces gens habitués à une existence de dangers, beaucoup, oubliant les avantages offerts, regrettaient de s'être aventurés si loin. Il n'y avait dans les esprits une certaine dorénavant, accrue encore par les frayeurs de Clifton, et les propos de deux ou trois meneurs, tels que Pen, Gripper, Waren et Wolsten.

Aux inquiétudes morales de l'équipage se joignaient alors des fatigues accablantes, car, le 12 mai, le brick se trouvait enfermé de toutes parts; sa vapeur était impuissante. Il fallut s'ouvrir un chemin travers les champs de glace. La manœuvre des scies était fort pénible dans ces *floes*[1] qui mesuraient jusqu'à six et sept pieds d'épaisseur; lorsque deux entailles parallèles divisaient la glace sur une longueur d'une centaine de pieds, il fallait casser la partie intérieure coupée de hache et d'aspect; alors on engageait des ancres fixes dans un trou fait au moyen d'une grosse tarière; puis la manœuvre du cabestan commençait, et on halait le navire brutalement; la plus grande difficulté consistait à faire rentrer sous les *floes* les morceaux brisés, afin de livrer passage au bâtiment, et l'on devait les repousser au moyen de *pes*, longues perches munies d'une pointe en fer.

[1] Glans.

Enfin, manœuvre de la scie, manœuvre du halage, manœuvre du cabestan, manœuvre des *pes*, manœuvres incessantes, obligées, pénibles, au milieu du brouillard ou des neiges épaisses, température relativement basse, souffrances ophthalmiques, inquiétudes morales, tout contribuait à affaiblir l'équipage du *Forward* et régler sur son imagination.

Lorsque les matelots ont affaire un homme énergique, audacieux, convaincu, qui sait ce qu'il veut, où il va, quel but il tend, la confiance les soutient en dix d'eux-mêmes; ils sont unis de cœur avec leur chef, forts de sa propre force, et tranquilles de sa propre tranquillité. Mais bord du brick, on sentait que le commandant n'était pas rassuré qu'il hésitait devant ce but et cette destination inconnus. Malgré l'énergie de son caractère, sa détermination se traduisait son insu par des changements d'ordres, des manœuvres incomplètes, des révolutions intempestives, mille détails qui ne pouvaient empêcher son équipage.

Et puis, Shandon n'était pas le capitaine de navire, le maître après Dieu; raison suffisante pour qu'on en arrivât à discuter ses ordres: or, de la discussion au refus d'obéissance, le pas est rapidement franchi.

Les montants rallient bientôt leurs idées le premier ingénieur, qui jusqu'ici restait esclave du devoir.

Le 16 mai, six jours après l'arrivée du Forward à la banquise, Shandon n'avait pas gagné deux milles dans le nord. On avait menacé d'être pris par les glaces jusqu'à la saison prochaine. Cela devenait fort grave.

Vers les huit heures du soir, Shandon et le docteur, accompagnés du matelot Garry, allèrent à la douve au milieu des plaines immenses; ils eurent soin de ne pas trop s'éloigner du navire, car il devenait difficile de se créer des points de repère dans ces solitudes blanches, dont les aspects changeaient incessamment. La réaction produisait d'étranges effets; le docteur en demeurait étonné, quoiqu'il croyait n'avoir qu'un saut d'un pied à faire, c'était cinq ou six pieds à franchir; ou bien le contraire arrivait, et dans les deux cas le résultat était une chute, sinon dangereuse, du moins fort pénible, sur ces lacs de glace durs et acérés comme du verre.

Shandon et ses deux compagnons allaient à la recherche de passes praticables; à trois milles du navire, ils parvinrent non sans peine à gravir un ice-berg qui pouvait mesurer trois cents pieds de hauteur. De là leur vue s'étendait sur cet amas de dolé semblable aux ruines d'une ville gigantesque, avec ses obélisques abattus, ses clochers renversés, ses palais culbutés tout d'une pièce. Un véritable chaos. Le soleil traînait péniblement ses orbites autour d'un horizon hiémal et jetait de longs rayons obliques d'une lumière sans chaleur, comme si des substances athermanes se fussent placées entre lui et ce pays d'ast

La mer paraissait entièrement prise jusqu'aux limites les plus reculées du regard.

Comment passerons-nous? dit le docteur.

--Je l'ignore, répondit Shandon, mais nous passerons, dit-on employer la poudre à faire sauter ces montagnes; je ne me laisserai certainement pas saisir par les glaces jusqu'au printemps prochain.

--Comme cela cependant arriva au Fox, peut-être dans ces parages. Bah! fit le docteur, nous passerons... avec un peu de philosophie. Vous verrez, cela vaut toutes les machines du monde!

--Il faut avouer, répondit Shandon, que cette année ne se présente pas sous une apparence favorable.

--Cela n'est pas contestable, Shandon, et je remarque que la mer de Baffin tend à se retrouver dans l'état où elle était avant 1817.

--Est-ce que vous pensez, docteur, que ce qui est maintenant n'a pas toujours

--Non, mon cher Shandon; il y a, de temps en temps de vastes défilés que les savants n'expliquent guère; ainsi, jusqu'en 1817, cette mer demeurait constamment obstruée, lorsqu'un immense cataclysme eut lieu, et rejeta dans l'Océan ces ice-bergs, dont la plus grande partie vint s'échouer sur le banc de Terre-Neuve. À partir de ce moment, la baie de Baffin fut peut-être libre, et devint le rendez-vous de nombreux baleiniers.

--Ainsi, demanda Shandon, depuis cette époque les voyages au nord furent plus faciles?

--Incomparablement; mais on remarque que depuis quelques années la baie tend à se reprendre encore, et menace de se fermer, pour longtemps peut-être, aux investigations des navigateurs. Raison de plus, donc, pour pousser aussi avant qu'il nous sera possible. Et cependant nous avons un peu l'air de gens qui s'avancent dans des

galeries inconnues, dont les portes se referment sans cesse derri
eux.

--Me conseilleriez-vous de reculer! demanda Shandon en essayant de
lire au plus profond des yeux du docteur.

--Moi! je n'ai jamais su mettre un pied derri l'autre, et, dt-on
ne jamais revenir, je dis qu'il faut marcher. Seulement, je tiens
abl ir que si nous faisons des imprudences, nous savons parfaitement q
uoi nous nous exposons.

--Et vous, Garry, qu'en pensez-vous? demanda Shandon au matelot.

--Moi, commandant, j'irais tout droit; je pense comme monsieur
Clawbonny; d'ailleurs, vous ferez ce qu'il vous plaira; commandez,
nous obr ons.

--Tous ne parlent pas comme vous, Garry, reprit Shandon; tous ne sont
pas d'humeur obr ! Et s'ils refusent d'exut er mes ordres?

--Je vous ai donnm on avis, commandant, rondi t Garry d'un air
froid, parce que vous me l'avez demand mais vous n'es pas oblig
de le suivre.

Shandon ne rondi t pas; il examina attentivement l'horizon, et
redescendit avec ses deux compagnons sur les champs de glace.

CHAPITRE XI

LE POUCE-DU-DIABLE.

Pendant l'absence du commandant, les hommes avaient exut di vers
travaux, de fan p ermettre au navire d'i ter la pression des
ice-fields. Pen, Clifton, Bolton, Gripper, Simson, 'occupaient de
cette manoeuvre pi ble; le chauffeur et les deux mani ciens durent
me venir en aide l eurs camarades, car, du moment que le service de
la machine n'exigeait plus leur prence, ils redevenaient matelots,
et comme tels, ils pouvaient r e employ t tous les services du
bord. Mais cela ne se faisait pas sans grande irritation. Je dl are
en avoir assez, dit Pen, et si dans trois jours la dl e n'est pas
arriv, je jure Dieu que je me croise les bras!

--Te croiser les bras, rondi t Plower; il vaut mieux les employer
revenir en arrie! Est-ce que tu crois que nous sommes d'humeur
hiverner ici jusqu'l 'ann prochaine?

--En vi t ce serait un triste hiver, repartit Plower, car le navire
est expose toutes parts!

--Et qui sait, dit Brunton, si me au printemps prochain la mer sera
plus libre qu'elle ne l'est aujourd'hui?

--Il ne s'agit pas de printemps prochain, rli qua Pen; nous sommes au
jeudi; si dimanche, au matin, la route n'est pas libre, nous revenons
dans le sud.

--Bien parl dit Clifton.

-- vous va-t-il? demanda Pen.

-- nous va, rondi rent ses camarades.

--Et c'est juste, reprit Waren; car si nous devons travailler de la sorte et haler le navire force de bras, je suis d'avis de le ramener en arrie.

--Nous verrons cela dimanche, fit Wolsten.

--Qu'on m'en donne l'ordre, reprit Brunton, et mes fourneaux seront bien allum.

--Eh, reprit Clifton, nous les allumerons bien nous-mes.

--Si quelque officier, roudi t Pen, veut se donner le plaisir d'hiverner ici, libre l lui; on l'y laissera tranquillement; il ne sera pas embarrassde se construire une hutte de neige pour y vivre en vi table Esquimau.

--Pas de , Pen, rliqua vivement Brunton; nous n'avons personne abandonner; entendez-vous bien, vous autres? Je crois, d'ailleurs, que le commandant ne sera pas difficile di der; il m'a l'air fort inquiet d et en lui proposant doucement la chose...

--savoi r, reprit Plover; Richard Shandon est un homme dur et ent quelquefois; il faudrait le ter adroitement.

--Quand je pense, reprit Bolton avec un soupir de convoitise, que dans un mois nous pouvons r e de retour Li verpool! Nous aurons rapidement franchi la ligne des glaces dans le sud! la passe du droit de Davis sera ouverte au commencement de juin, et nous n'aurons plus qu'nous laisser di ver dans l'Atlantique.

--Sans compter, roudi t le prudent Clifton, qu'en ramenant le commandant avec nous, en agissant sous sa responsabil nos parts et nos gratifications nous seront acquises; or, si nous revenions seuls, nous ne serions pas certains de l'affaire.

--Bien raisonn dit Plover; ce diable de Clifton s'exprime comme un comptable! Th ons de ne rien avoir dr ouiller avec ces messieurs de l'Amiraut c'est plus sr, et n'abandonnons personne.

--Mais si les officiers refusent de nous suivre? reprit Pen, qui voulait pousser ses camarades bout .

On fut assez embarrassp our roudr e une question pos aussi directement.

Nous verrons cela, quand le moment en sera venu, rliqua Bolton; il nous suffira d'ailleurs de gagner Richard Shandon not re cause, et j'imagine que cela ne sera pas difficile.

--Il y a pourtant quelqu'un que je laisserai ici, fit Pen avec d'or mes jurons, quand il devrait me manger un bras!

--Ah! ce chien, dit Plover.

--Oui, ce chien! et je lui ferai son affaire avant peu!

--D'autant mieux, rliqua Clifton, revenant sa the favorite, que ce chien-lest la cause de tous nos malheurs.

--C'est lui qui nous a jetun sort, dit Plover.

--C'est lui qui nous a entra dans la banquise, roudi t Gripper.

--C'est lui qui a ramasssur notre route, rliqua Walsten, plus de

glaces qu'on n'en vit jamais pareille ou que!

--Il m'a données des maux d'yeux, dit Brunton.

--Il a supprimé le gin et le brandy, répondit Pen.

--Il est cause de tout! s'écria l'assemblé en se montant l'imagination.

--Sans compter, répondit Clifton, qu'il est le capitaine.

--Eh bien, capitaine de malheur, s'écria Pen, dont la fureur sans raison s'accroissait avec ses propres paroles, tu as voulu venir ici, et tu y resteras!

--Mais comment le prendre? fit Plover.

--Eh! l'occasion est bonne, répondit Clifton; le commandant n'est pas bordé; le lieutenant dort dans sa cabine; le brouillard est assez épais pour que Johnson ne puisse nous apercevoir...

--Mais le chien? s'écria Pen.

--Captain dort en ce moment près de la soute au charbon, répondit Clifton, et si quelqu'un veut...

--Je m'en charge, répondit Pen avec fureur.

--Prends garde, Pen; il a des dents brisées une barre de fer!

--S'il bouge, je l'entreprendrai, répondit Pen, en prenant son couteau d'une main.

Et il s'avança dans l'entre-pont, suivi de Waren, qui voulut l'aider dans son entreprise.

Bientôt ils revinrent tous les deux, portant l'animal dans leurs bras, le museau et les pattes fortement attachés; ils l'avaient surpris pendant son sommeil, et le malheureux chien ne pouvait parvenir à se débarrasser.

Hurrah pour Pen! s'écria Plover.

--Et maintenant, qu'en vas-tu faire? demanda Clifton.

--Le noyer, et s'il en revient jamais... répondit Pen avec un affreux sourire de satisfaction.

Il y avait deux cents pas du navire un trou de phoques, sorte de crevasse circulaire faite avec les dents de cet amphibie, et toujours creusée de l'intérieur à l'extérieur; c'est par là que le phoque vient respirer à la surface de la glace; mais il doit prendre soin d'empêcher celle-ci de se refermer à l'orifice, car la disposition de sa mâchoire ne lui permet pas de refaire ce trou de l'extérieur à l'intérieur, et au moment du danger, il ne pourrait empêcher ses ennemis.

Pen et Waren se dirigent vers cette crevasse, et malgré leurs efforts énergiques, le chien fut impitoyablement précipité dans la mer; un orme glané repoussé sur cette ouverture ferma toute issue à l'animal, ainsi murdant sa prison liquide.

Bon voyage, capitaine! s'écria le brutal matelot.

Peu d'instant après, Pen et Waren rentraient bordés. Johnson n'avait

rien vu de cette exultation; le brouillard s'assombrissait autour du navire, et la neige commençait à tomber avec violence.

Une heure après, Richard Shandon, le docteur et Garry regagnaient le Forward.

Shandon avait remarqué dans la direction du nord-est une passe dont il espérait profiter. Il donna ses ordres en conséquence; l'ui page obtint avec une certaine activité il voulait faire comprendre à Shandon l'impossibilité d'aller plus avant, et d'ailleurs il lui restait encore trois jours d'obscurité.

Pendant une partie de la nuit et du jour suivant, les manœuvres des scies et de halage furent menées avec ardeur; le Forward gagna près de deux milles dans le nord. Le 18, il se trouvait en vue de terre, cinq ou six encablures d'un pic singulier, auquel sa forme étrange a fait donner le nom de Pouce-du-Diable.

A cette même place, le Prince-Albert en 1851, l'Advance avec Kane en 1835, furent obstinément pris par les glaces pendant plusieurs semaines.

La forme bizarre du Pouce-du-Diable, les environs de rochers et de dolmens, de vastes cirques d'ice-bergs dont quelques-uns dépassaient trois cents pieds de hauteur, les craquements des glaces que l'homme reproduisait d'une façon sinistre, tout rendait effroyablement triste la position du Forward. Shandon comprit qu'il fallait le tirer de là et le conduire plus loin; vingt-quatre heures après, suivant son estime, il avait pu s'arrêter de cette ceinture funeste de deux milles environ. Mais ce n'était pas assez. Shandon se sentait envahir par la crainte, et la situation fautive où il se trouvait paralysait son énergie; pour obéir à ses instructions et se porter en avant, il avait jeté son navire dans une situation excessivement périlleuse; le halage mettait les hommes sur les dents; il fallait plus de trois heures pour creuser un canal de vingt pieds de long dans une glace qui avait communément de quatre à cinq pieds d'épaisseur; la santé de l'ui page menait de mal en pis. Shandon s'annonçait du silence de ses hommes et de leur doucement inaccoutumés mais il craignait que ce calme ne précède quelque orage prochain.

On peut donc juger de la pénible surprise, du douloureux pointement, du désespoir même qui s'empara de son esprit, quand il s'aperçut que, par suite d'un mouvement insensible de l'ice-field, le Forward reperdait pendant la nuit du 18 au 19 tout ce qu'il avait gagné au prix de tant de fatigues; le samedi matin, il se retrouvait en face du Pouce-du-Diable, toujours menaçant, et dans une situation plus critique encore; les ice-bergs se multipliaient et passaient comme des fantômes dans le brouillard.

Shandon fut complètement désolé; il faut dire que l'effroi passa dans le cœur de cet homme intrépide et dans celui de son ui page. Shandon avait entendu parler de la disparition du chien; mais il n'osa pas punir les coupables; il eut craint de provoquer une révolte.

Le temps fut horrible pendant cette journée; la neige, soulevée en tourbillons, enveloppait le brick d'un voile imprévisible; parfois, sous l'action de l'ouragan, le brouillard se déchirait, et l'œil effrayé percevait du côté de la terre ce Pouce-du-Diable dressé comme un spectre.

Le Forward ancré sur un immense glan, il n'y avait plus rien à faire, rien à tenter; l'obscurité s'accroissait, et l'homme de la barre n'eut pas aperçu James Wall qui faisait son quart l'avant.

Shandon se retira dans sa cabine en proie d'incessantes inquiétudes;

le docteur mettait en ordre ses notes de voyage; des hommes de l'ui page, moitié estait sur le pont, et moitié dans la salle commune.

A un moment o l'ouragan redoubla de violence, le Pouce-du-Diable sembla se dresser desur ent au milieu du brouillard d'ir

Grand Dieu! s'ria Simpson en reculant avec effroi.

--Qu'est-ce donc? dit Foker.

Aussit les exclamations s'event de toutes parts.

Il va nous raser!

--Nous sommes perdus!

--Monsieur Wall! monsieur Wall!

--C'est fait de nous!

--Commandant! commandant!

Ces cris ai ent simultanent prof par les hommes de quart.

Wall se pri pita vers le gaillard d'arrie; Shandon, suivi du docteur, s'an sur le pont, et regarda.

Au milieu du brouillard entr'ouvert, le Pouce-du-Diable paraissait s'rie subitement rapprochdu brick; il semblait avoir grandi d'une fan fantastique; son sommet se dressait un second ce renverset pivotant sur sa pointe; il menait d'raser le navire de sa masse or me; il oscillait, pr s' abattre. C'ai t un spectacle effrayant. Chacun recula instinctivement, et plusieurs matelots, se jetant sur la glace, abandonnent le navire.

Que personne ne bouge! s'ria le commandant d'une voix se; chacun son poste!

--Eh, mes amis, ne craignez rien, dit le docteur; il n'y a pas de danger! Voyez, commandant, voyez, monsieur Wall, c'est un effet de mirage, et pas autre chose!

--Vous avez raison, monsieur Clawbonny, rliqua mar e Johnson; ces ignorants se sont laissi ntimider par une ombre.

Apr les paroles du docteur, la plupart des matelots s'ai ent rapproch, et de la crainte passaient l'admiration de ce merveilleux phom e, qui ne tarda pas s' effacer.

Ils appellent cela du mirage, dit Clifton; eh bien, le diable est pour quelque chose ldedans, vous pouvez m'en croire!

--C'est sr, lui rondi t Gripper.

Mais le brouillard, en s'entr'ouvrant, avait montraux yeux du commandant une passe immense et libre qu'il ne soupnnait pas; elle tendait l'ar ter de la ce; il rol ut de profiter sans dai de cette chance favorable; les hommes furent dispos de chaque cdu chenal; des aussies leurs furent tendues, et ils commencent remorquer le navire dans la direction du nord.

Pendant de longues heures cette manoeuvre fut exut avec ardeur, quoique en silence; Shandon avait fait rallumer les fourneaux pour profiter de ce chenal si merveilleusement douvert.

C'est un hasard providentiel, dit-il Johnson, et si nous pouvons gagner seulement quelques milles, peut-être serons-nous bout de nos peines! Monsieur Brunton, activez le feu; dès que la pression sera suffisante, vous me ferez prévenir. En attendant, que nos hommes redoublent de courage; ce sera autant de gagné. Ils ont hâte de s'occuper du Pouce-du-Diable! eh bien! nous profiterons de leurs bonnes dispositions.

Tout d'un coup, la marche du brick fut brusquement suspendue.

Qu'y-a-t-il, demanda Shandon? Wall, est-ce que nous avons cassé nos remorques?

--Mais non, commandant, répondit Wall, en se penchant au-dessus du bastingage! les voilà les hommes qui rebroussement chemin; ils grimpent sur le navire; ils ont l'air en proie à une terreur frénétique!

--Qu'est-ce donc? s'écria Shandon, en se précipitant l'avant du brick.

--A bord! bord! s'écriaient les matelots avec l'accent de la plus vive terreur.

Shandon regarda dans la direction du nord, et frissonna malgré lui.

Un animal énorme, aux mouvements effrayants, dont la langue fumante sortait d'une gueule énorme, bondissait une encablure de navire; il paraissait avoir plus de vingt pieds de haut; ses poils se hérissaient; il poursuivait les matelots, se mettant en arrêt sur eux, tandis que sa queue formidable, longue de dix pieds, balayait la neige et la soulevait en airs tourbillons. La vue d'un pareil monstre glaçait d'effroi les plus intrépides.

C'est un ours énorme, disait l'un.

--C'est la bête du Gaudan!

--C'est le lion de l'Apocalypse!

Shandon courut dans sa cabine prendre un fusil toujours chargé; le docteur sauta sur ses armes, et se tint prêt à faire feu sur cet animal qui par ses dimensions rappelait les quadrupes antiluviens.

Il approchait, en faisant des bonds immenses; Shandon et le docteur firent feu en même temps, et soudain, la détonation de leur armes, trouvant les couches de l'atmosphère, produisit un effet inattendu.

Le docteur regarda avec attention, et ne put s'empêcher d'éclater de rire.

La réaction! dit-il.

--La réaction! s'écria Shandon.

Mais une exclamation terrible de l'uipe les interrompit.

Le chien! fit Clifton.

--Le dog-captain! rent ses camarades.

--Lui! s'écria Pen, toujours lui!

En effet, c'était lui qui, brisant ses liens, avait pu revenir à la surface du champ par une autre crevasse. En ce moment la réaction,

par un phom e commun sous ces latitudes, lui donnait des dimensions formidables, que l'ranlement de l'air avait dissipés; mais l'effet fneux n'en ai t pas moins produit sur l'esprit des matelots, peu dispos adm ettre l'explication du fait par des raisons purement physiques. L'aventure du Pouce-du-Diable, la rparition du chien dans ces circonstances fantastiques, achevent d'ar er leur moral, et les murmures l'atent de toutes parts.

CHAPITRE XII.

LE CAPITAINE HATTERAS.

Le Forward avani t rapidement sous vapeur entre les ice-fields et les montagnes de glace. Johnson tenait lui-me la barre. Shandon examinait l'horizon avec son _snow-spectacle_; mais sa joie fut de courte dur, car il reconnut bient que la passe aboutissait un cirque de montagnes.

Cependant, aux difficult de revenir sur ses pas il pra les chances de poursuivre sa marche en avant.

Le chien suivait le brick en courant sur la plaine, mais il se tenait une distance assez grande. Seulement, s'il restait en arrie, on entendait un sifflement singulier qui le rappelait aussit.

La premie fois que ce sifflement se produisit, les matelots regardent autour d'eux; ils ai ent seuls sur le pont, rni s en conciliabule; pas un r anger, pas un inconnu; et cependant ce sifflement se fit encore entendre p lusieurs reprises.

Clifton s'en alarma le premier.

Entendez-vous? dit-il, et voyez-vous comme cet animal bondit quand il s'entend siffler?

--C'est ne pas y croire, rondi t Gripper.

--C'est fini! s'r ia Pen; je ne vais pas plus loin.

--Pen a raison, rli qua Brunton; c'est tenter Dieu.

--Tenter le diable, rondi t Clifton. J'aime mieux perdre toute ma part de bi ce que de faire un pas de plus.

--Nous n'en reviendrons pas, fit Bollon avec abattement.

L'ui page en ai t arrivau plus haut point de dor alisation.

Pas un pas de plus! s'r ia Wolsten; est-ce votre avis?

--Oui, oui! rondi rent les matelots. Eh bien, dit Bolton, allons trouver le commandant; je me charge de lui parler.

Les matelots, en groupe serr se dirigent vers la dunette. _Le Forward_ pra it alors dans un vaste cirque qui pouvait mesurer huit cents pieds de diamr e; il ai t complem ent ferm l'exception d'une seule issue, par laquelle arrivait le navire.

Shandon comprit qu'il venait s'emprisonner lui-me. Mais que faire? Comment revenir sur ses pas? Il sentit toute sa responsabilit sa main se crispait sur sa lunette.

Le docteur regardait en se croisant les bras, et sans mot dire; il contemplait les murailles de glace, dont l'altitude moyenne pouvait dasser trois cents pieds. Un de de brouillard demeurait suspendu au-dessus de ce gouffre.

Ce fut en ce moment que Bolton adressa la parole au commandant:

Commandant, lui dit-il d'une voix ue, nous ne pouvons pas aller plus loin.

--Vous dites? rondi t Shandon, q ui le sentiment de son autorit monnue fit monter la cole au visage.

--Nous disons, commandant, reprit Bolton, que nous avons assez fait pour ce capitaine invisible, et nous sommes di d ne pas aller plus avant.

--Vous es di d?. .. s'r ia Shandon. Vous parlez ainsi, Bolton! prenez garde!

--Vos menaces n'y feront rien, rondi t brutalement Pen; nous n'irons pas plus loin!

Shandon s'avani t vers ses matelots rol t, lorsque le mar e d'ui page vint lui dire voi x basse:

Commandant, si nous voulons sortir d'ici, nous n'avons pas une minute p erdre. Voilun ice-berg qui s'avance dans la passe; il peut boucher toute issue, et nous retenir prisonniers.

Shandon revint examiner la situation.

Vous me rendrez compte de votre conduite plus tard, vous autres, dit-il en s'adressant aux mutins. En attendant, vire de bord!

Les marins se pri pitent l eur poste. _Le Forward_ ol ua rapidement; les fourneaux furent charg de charbon; il fallait gagner de vitesse sur la montagne flottante. C'ai t une lutte entre le brick et l'ice-berg; le premier courait vers le sud pour passer, le second di vait vers le nord, pr f ermer tout passage.

Chauffez! chauffez! s'r ia Shandon, t oute vapeur! Brunton, m'entendez-vous?

Le Forward glissait comme un oiseau au milieu des glans ar s que sa proue tranchait vivement; sous l'action de l'hi ce, la coque du navire fri ssait, et le manomr e indiquait une tension prodigieuse de la vapeur; celle-ci sifflait avec un bruit assourdissant.

Chargez les soupapes! s'r ia Shandon.

Et l'ingi eur obt , au risque de faire sauter le bi ment.

Mais ces efforts desp devaient r e vains; l'ice-berg, saisi par un courant sous-marin, marchait rapidement vers la passe; le brick s'en trouvait encore oi gnde trois encl ures, quand la montagne, entrant comme un coin dans l'intervalle libre, adha fortement ses voisines et ferma toute issue.

Nous sommes perdus! s'r ia Shandon, qui ne put retenir cette imprudente parole.

--Perdus! ra l'ui page.

--Sauve qui peut! dirent les uns.

--A la mer les embarcations! dirent les autres.

--A la cambuse! s'écrient Pen et quelques-uns de sa bande, et s'il faut nous noyer, noyons-nous dans le gin!

Le dor dre arriva son comble parmi ces hommes qui rompaient tout frein. Shandon se sentit dor d il voulut commander; il balbutia, il hésita; sa pensée ne put se faire jour à travers ses paroles. Le docteur se promenait avec agitation. Johnson se croisait les bras stoutement et se taisait.

Tout d'un coup une voix forte, énergique, impérieuse, se fit entendre et prononça ces paroles:

Tout le monde son poste! pare à virer!

Johnson tressaillit, et, sans s'en rendre compte, il fit rapidement tourner la roue du gouvernail.

Il avait temps; le brick, lancé à toute vitesse, allait se briser sur les murs de sa prison.

Mais tandis que Johnson observait instinctivement, Shandon, Clawbonny, l'ui page, tous, jusqu'au chauffeur Warren qui abandonna ses foyers, jusqu'au noir Strong qui laissa ses fourneaux, tous se trouvant réunis sur le pont, et tous virent sortir de cette cabine, dont il avait seul la clef, un homme...

Cet homme, c'était le matelot Garry.

Monsieur! s'écria Shandon en pressant Garry..., vous... de quel droit commandez-vous ici?...

--Duk, fit Garry en reproduisant ce sifflement qui avait tant surpris l'ui page.

Le chien, à l'appel de son vrai nom, sauta d'un bond sur la dunette, et vint se coucher tranquillement aux pieds de son maître.

L'ui page ne disait mot. Cette clef que devait posséder seul le capitaine du Forward, ce chien envoya par lui et qui venait pour ainsi dire constater son identité cet accent de commandement auquel il avait impossible de se méprendre, tout cela agit fortement sur l'esprit des matelots, et suffit à établir l'autorité de Garry.

D'ailleurs, Garry n'était plus reconnaissable; il avait abattu les larges favoris qui encadraient son visage, et sa figure ressortait plus impassible encore, plus énergique, plus impérieuse; revêtu des habits de son rang dans sa cabine, il apparaissait avec les insignes du commandement.

Aussi, avec cette mobilité naturelle, l'ui page du Forward, emporta malgré lui-même, s'écria d'une seule voix:

Hurrah! hurrah! hurrah pour le capitaine!

Shandon, dit celui-ci son second, faites ranger l'ui page; je vais le passer en revue.

Shandon obtint, et donna ses ordres d'une voix altérée. Le capitaine s'avança au-devant de ses officiers et de ses matelots, disant chacun ce qu'il convenait de lui dire, et le traitant selon sa conduite passée.

Quand il eut fini son inspection, il remonta sur la dunette, et d'une voix calme, il prononça les paroles suivantes:

Officiers et matelots, je suis un Anglais, comme vous, et ma devise est celle de l'amiral Nelson:

L'Angleterre attend que chacun fasse son devoir[1].

[1] England expects every one to make his duty.

Comme Anglais, je ne veux pas, nous ne voulons pas que de plus hardis aillent loin nous n'aurions pas. Comme Anglais, je ne souffrirai pas, nous ne souffrirons pas que d'autres aient la gloire de s'élever plus au nord. Si jamais pied humain doit fouler la terre du pôle, il faut que ce soit le pied d'un Anglais! Voici le pavillon de notre pays. J'ai armé ce navire, j'ai consacré ma fortune à cette entreprise, j'y consacrerai ma vie et la vie de mon équipage, mais ce pavillon flottera sur le pôle du monde. Ayez confiance. Une somme de mille livres sterling[1] vous sera acquise par chaque degré que nous gagnerons dans le nord à partir de ce jour. Or, nous sommes par le soixante-douzième, et il y en a quatre-vingt-dix. Comptez. Mon nom d'ailleurs vous rendra de moi. Il signifie énergie et patriotisme. Je suis le capitaine Hatteras!

[1] 25,000 francs.

--Le capitaine Hatteras! s'écria Shandon.

Et ce nom, bien connu du marin anglais, courut sourdement parmi l'équipage.

Maintenant, reprit Hatteras, que le brick soit ancré sur les glaces; que les fourneaux s'éteignent, et que chacun retourne ses travaux habituels. Shandon, j'ai vous à entretenir des affaires du bord. Vous me rejoindrez dans ma cabine, avec le docteur, Wall et le maître d'équipage. Johnson, faites rompre les rangs.

Hatteras, calme et froid, quitta tranquillement la dunette, pendant que Shandon faisait assurer le brick sur ses ancres.

Qu'aurait donc cet Hatteras, et pourquoi son nom faisait-il une si terrible impression sur l'équipage?

John Hatteras, le fils unique d'un brasseur de Londres, mort six fois millionnaire en 1852, embrassa, jeune encore, la carrière maritime, malgré une brillante fortune qui l'attendait. Non qu'il fut poussé cela par la vocation du commerce, mais l'instinct des découvertes géographiques le tenait au cœur; il rêvait toujours de poser le pied là où personne ne l'eût posé encore.

A vingt ans déjà il possédait la constitution vigoureuse des hommes maigres et sanguins: une figure énergique, les lignes généralement arrondies, un front élevé perpendiculaire au plan des yeux, ceux-ci beaux, mais froids, des lèvres minces dessinant une bouche avare de paroles, une taille moyenne, des membres solidement articulés et musclés par des muscles de fer, formaient l'ensemble d'un homme doué d'un tempérament tout à fait robuste. À le voir, on le sentait audacieux, l'entendre, froidement passionné, c'était un caractère jamais reculer, et prêt à jouer la vie des autres avec autant de conviction que la sienne. Il fallait donc y regarder deux fois avant de le suivre dans ses entreprises.

John Hatteras portait haut la tête avec une fierté anglaise, et ce fut lui qui fit un jour un Français cette orgueilleuse réponse:

Le Frani s disait devant lui avec ce qu'il supposait r e de la politesse, et me de l'amabilit

Si je n'ai s Frani s, je voudrais r e Anglais.

--Si je n'ai s Anglais, moi, rondi t Hatteras, je voudrais r e Anglais!

On peut juger l'homme par la ronse.

Il et voulu par-dessus tout rer ver ses compatriotes le monopole des douver tes ggr aphiques; mais, son grand desp oir, ceux-ci avaient peu fait, pendant les sil es prent s, dans la voie des douver tes.

L'Ami que ai t due au Goi s Christophe Colomb, les Indes au Portugais Vasco de Gama, la Chine au Portugais Fernand d'Andrada, la Terre de feu au Portugais Magellan, le Canada au Frani s Jacques Cartier, les es de la Sonde, le Labrador, le Bri l, le cap de Bonne-Espance, les Ar es, Made, Terre-Neuve, la Guin, le Congo, le Mexique, le cap Blanc, le Grol and, l'Islande, la mer du Sud, la Californie, le Japon, le Cambodje, le Pou, le Kamtchatka, les Philippines, le Spitzberg, le cap Horn, le droit de Behring, la Tasmanie, la Nouvelle-Zande, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Hollande, la Louisiade, l'e de Jean-Mayen, des Islandais, des Scandinaves, des Frani s, des Russes, des Portugais, des Danois, des Espagnols, des Goi s, des Hollandais, mais pas un Anglais ne figurait parmi eux, et c'ai t un desp oir pour Hatteras de voir les siens exclus de cette glorieuse phalange des navigateurs qui firent les grandes douver tes des XVe et XVIe sil es.

Hatteras se consolait un peu en se reportant aux temps modernes; les Anglais prenaient leur revanche avec Sturt, Donall Stuart, Burcke, Wills, King, Gray, en Australie, avec Palliser en Ami que, avec Haouran en Syrie, avec Cyril Graham, Wadington, Cummingham dans l'Inde, avec Barth, Burton, Speke, Grant, Livingston en Afrique.

Mais cela ne suffisait pas; pour Hatteras, ces hardis voyageurs ai ent plut des _perfectionneurs_ que des _inventeurs_ ; il fallait donc trouver mieux, et John et inventun pays pour avoir l'honneur de le douvr ir.

Or, il avait remarqu que si les Anglais ne formaient pas majorit parmi les douvr eurs anciens, que s'il fallait remonter C ook pour obtenir la Nouvelle-Caloni e en 1774, et les es Sandwich o il pi t en 1778, il existait nnm oins un coin du globe sur lequel ils semblaient avoir mi tous leurs efforts.

C'ai ent pri sent les terres et les mers borl es du nord de l'Ami que.

En effet, le tableau des douver tes polaires se prent e ainsi:

La Nouvelle-Zemble, douver te par Willoughby en 1553.
L'e de Weigatz -- Barrough -- 1556.
La ce ouest du Grol and -- Davis -- 1585.
Le droit de Davis -- Davis -- 1587.
Le Spitzberg -- Willoughby -- 1596.
La baie d'Hudson -- Hudson -- 1610.
La baie de Baffin -- Baffin -- 1616.

Pendant ces dernies anns, Heame, Mackensie, John Ross, Parry, Franklin, Richardson, Beechey, James Ross, Back, Dease, Sompson, Rae,

Inglefield, Belcher, Austin, Kellet, Moore, Mac Clure, Kennedy, MacClintock, fouillent sans interruption ces terres inconnues.

On avait bien dit mitl es ces septentrionales de l'Ami que, p eu pr douter t le passage du nord-ouest, mais ce n'ai t pas assez; il y avait mieux f aire, et ce mieux, John Hatteras l'avait deux fois tenten armant deux navires ses frais; il voulait arriver au pe me, et couronner ainsi la si e des douter tes anglaises par une tentative du plus grand l at.

Parvenir au pe, c'ai t le but de sa vie.

Apr d'assez beaux voyages dans les mers du sud, Hatteras essaya pour la premie fois en 1846 de s'ever au nord par la mer de Baffin; mais il ne put dasser le soixante-quatorzie degrde latitude; il montait le sloop _l'Halifax_; son ui page eut souf frir des tourments atroces, et John Hatteras poussa si loin son aventureuse audace, que dor mais les marins furent peu tent de recommencer de semblables expi tions sous un pareil chef.

Cependant, en 1850, Hatteras parvint enr er sur la goet te _le Farewel_ une vingtaine d'hommes der min, mais der min surtout par le haut prix offert l eur audace. Ce fut dans cette occasion que le docteur Clawbonny entra en correspondance avec John Hatteras, qu'il ne connaissait pas, et demanda f aire partie de l'expit ion; mais la place de meci n ai t prise, et ce fut heureux pour le docteur.

Le Farewel, en suivant la route prise par _le Neptune_, d'Aberdeen, en 1817, s'eva au nord du Spitzberg jusqu'au soixante-seizie degr de latitude. L il fallut hiverner; mais les souffrances furent telles et le froid si intense, que pas un homme de l'ui page ne revit l'Angleterre, l 'exception du seul Hatteras, rapatrip ar un baleinier danois, apr une marche de plus de deux cents milles travers les glaces.

La sensation produite par ce retour d'un seul homme fut immense; qui oserait dor mais suivre Hatteras dans ses audacieuses tentatives? Cependant il ne desp a pas de recommencer. Son pe, le brasseur, mourut, et il devint possesseur d'une fortune de nabab.

Sur ces entrefaites, un fait ggr aphique se produisit, qui porta le coup le plus sensible Joh n Hatteras.

Un brick, _l'Advance_, montp ar dix-sept hommes, armp ar le noci ant Grinnel, commandp ar le docteur Kane, et envoyl a recherche de sir John Franklin, s'eva, en 1853, par la mer de Baffin et le dr oit de Smith, jusqu'au deldu 82e degrde latitude borl e, plus pr du pe qu'aucun de ses devanciers.

Or, ce navire ai t Ami cain, ce Grinnel ai t Ami cain, ce Kane ai t Ami cain!

On comprendra facilement que le dai n de l'Anglais pour le Yankee se changea en haine dans le coeur d'Hatteras; il rol ut de dasser tout prix son audacieux concurrent, et d'arriver au pe me.

Depuis deux ans, il vivait incognito Li verpool. Il passait pour un matelot, il reconnut dans Richard Shandon l'homme dont il avait besoin; il lui fit ses propositions par lettre anonyme, ainsi qu'au docteur Clawbonny. _Le Forward_ fut construit, arm ui p Hatteras se garda bien de faire connar e son nom; il n'et pas trouvun seul homme pour l'accompagner. Il rol ut de ne prendre le commandement du brick que dans des conjonctures impi euses, et lorsque son ui page serait engagassez avant pour ne pas reculer; il avait en rer ve, comme on l'a vu, des offres d'argent f aire ses hommes, telles que

pas un ne refuserait de le suivre jusqu'au bout du monde.

Et c'était bien au bout du monde, en effet, qu'il voulait aller.

Or, les circonstances antérieures devenues critiques, John Hatteras n'hésita plus se décider.

Son chien, son fidèle Duk, le compagnon de ses traverses, fut le premier à le reconnaître, et heureusement pour les braves, malheureusement pour les timides, il fut bien et dement abasourdi que le capitaine du Forward était John Hatteras.

CHAPITRE XIII.

LES PROJETS D'HATTERAS.

L'apparition de ce hardi personnage fut diversement appréciée par l'équipage; les uns se rallièrent complètement à lui, par amour de l'argent ou par audace; d'autres prirent leur parti de l'aventure, qui se réservait le droit de protester plus tard; d'ailleurs, résister à un pareil homme paraissait difficile actuellement. Chacun revint donc à son poste. Le 20 mai était un dimanche, et fut jour de repos pour l'équipage.

Un conseil d'officiers se tint chez le capitaine; il se composa d'Hatteras, de Shandon, de Wall, de Johnson et du docteur.

Messieurs, dit le capitaine de cette voix à la fois douce et impérieuse qui le caractérisait, vous connaissez mon projet d'aller jusqu'au pôle; je désire connaître votre opinion sur cette entreprise. Qu'en pensez-vous, Shandon?

--Je n'ai pas pu penser, capitaine, répondit froidement Shandon, mais obéissez.

Hatteras ne s'occupa pas de la réponse.

Richard Shandon, reprit-il non moins froidement, je vous prie de vous expliquer sur nos chances de succès.

--Eh bien, capitaine, répondit Shandon, les faits ront pour moi; les tentatives de ce genre, ont jusqu'ici; je souhaite que nous soyons plus heureux.

--Nous le serons. Et vous, messieurs, qu'en pensez-vous?

--Pour mon compte, répondit le docteur, je crois votre dessein praticable, capitaine; et comme il est évident que des navigateurs arriveront un jour ou l'autre au pôle boréal, je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas nous.

--Et il y a des raisons pour que ce soient nous, répondit Hatteras, car nos mesures sont prises en conséquence, et nous profiterons de l'expérience de nos devanciers. Et ce propos, Shandon, recevez mes remerciements pour les soins que vous avez apportés à l'équipement du navire; il y a bien quelques mauvaises choses dans l'équipage, que je saurai mettre à la raison; mais, en somme, je n'ai que des obligations à vous donner.

Shandon s'inclina froidement. Sa position bord du Forward, qu'il croyait commander, était fautive. Hatteras le comprit, et n'insista pas.

davantage.

Quant vous, messieurs, reprit-il en s'adressant Wall et Johnson, je ne pouvais m'assurer le concours d'officiers plus distingués par leur courage et leur expérience.

--Ma foi, capitaine, je suis votre homme, répondit Johnson, et bien que votre entreprise me semble un peu hardie, vous pouvez compter sur moi jusqu'au bout.

--Et sur moi de me, dit James Wall.

--Quant vous, docteur, je sais ce que vous valez...

--Eh bien, vous en savez plus que moi, répondit vivement le docteur.

--Maintenant, messieurs, reprit Hatteras, il est bon que vous appreniez sur quels faits incontestables s'appuie ma prétention d'arriver au pôle. En 1817, le *Neptune*, d'Aberdeen, s'éleva au nord du Spitzberg jusqu'au quatre-vingt-deuxième degré. En 1826, le capitaine Parry, après son troisième voyage dans les mers polaires, partit également de la pointe du Spitzberg, et avec des traîneaux-barques monta cent cinquante milles vers le nord. En 1852, le capitaine Inglefield passa, dans l'entrée de Smith, jusque par soixante-dix-huit degrés trente-cinq minutes de latitude. Tous ces navires étaient anglais, et commandés par des Anglais, nos compatriotes.

Ici Hatteras fit une pause.

Je dois ajouter, reprit-il d'un air contraint, et comme si les paroles ne pouvaient quitter ses lèvres, je dois ajouter qu'en 1854 l'Américain Kane, commandant le brick *l'Advance*, s'éleva plus haut encore, et que son lieutenant Morton, s'avançant à travers les champs de glace, fit flotter le pavillon des États-Unis au delà du quatre-vingt-deuxième degré. Ceci dit, je n'y reviendrai plus. Or, ce qu'il faut savoir, c'est que les capitaines du *Neptune*, de *l'Entreprise*, de *l'Isabelle*, de *l'Advance* constatent qu'à partir de ces hautes latitudes il existait un bassin polaire entièrement libre de glaces.

--Libre de glaces! s'écria Shandon, en interrompant le capitaine; c'est impossible!

--Vous remarquerez, Shandon, reprit tranquillement Hatteras, dont l'œil brilla un instant, que je vous cite des faits et des noms à l'appui. J'ajouterai que pendant la station du commandant Penny, en 1851, au bord du canal de Wellington, son lieutenant Stewart se trouva également en présence d'une mer libre, et que cette particularité fut confirmée pendant l'hivernage de sir Edward Belcher, en 1853, à la baie de Northumberland par soixante-seize degrés et cinquante-deux minutes de latitude, et quatre-vingt-dix-neuf degrés et vingt minutes de longitude; les rapports sont indiscutables, et il faudrait rendre de mauvaise foi pour ne pas les admettre.

--Cependant, capitaine, reprit Shandon, ces faits sont si contradictoires...

--Erreur, Shandon, erreur! s'écria le docteur Clawbonny; ces faits ne contredisent aucune assertion de la science; le capitaine me permettra de vous le dire.

--Allez, docteur! répondit Hatteras.

--Eh bien, outez ceci, Shandon; il n'y a rien de contradictoire dans ces faits

gographiques et de l'étude des lignes isothermes que le point le plus froid du globe n'est pas au pôle; semblable au point magnétique de la terre, il s'agit du pôle de plusieurs degrés. Ainsi les calculs de Brewster, de Bergham et de quelques physiciens dont il est dit qu'il y a dans notre hémisphère deux pôles de froid: l'un serait situé en Asie par soixante-dix-neuf degrés trente minutes de latitude nord, et par vingt degrés de longitude est; l'autre se trouverait en Amérique par soixante-dix-huit degrés de latitude nord et par quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude ouest. Ce dernier est celui qui nous occupe, et vous voyez, Shandon, qu'il se rencontre plus de douze degrés au-dessous du pôle. Eh bien, je vous le demande, pourquoi ce point la mer ne serait-elle pas aussi chargée de glaces qu'elle peut l'être en par le soixante-sixième parallèle, c'est-à-dire au sud de la baie de Baffin?

--Voilà qui est bien dit, répondit Johnson; monsieur Clawbonny parle de ces choses comme un homme du métier.

--Cela paraît possible, reprit James Wall.

--Chimères et suppositions! hypothèses pures! répliqua Shandon avec entêtement.

--Eh bien, Shandon, reprit Hatteras, considons les deux cas: ou la mer est libre de glaces, ou elle ne l'est pas, et dans ces deux suppositions rien ne peut nous empêcher de gagner le pôle. Si elle est libre, le *Forward* nous y conduira sans peine; si elle est glacée, nous tenterons l'aventure sur nos traîneaux. Vous m'accorderez que cela n'est pas impraticable; une fois parvenus avec notre brick jusqu'au quatre-vingt-troisième degré nous n'aurons pas plus de six cents milles [1] à faire pour atteindre le pôle.

[1] 278 lieues.

--Et que sont six cents milles, dit vivement le docteur, quand il est constant qu'un Cosaque, Alexis Markoff, a parcouru sur la mer Glaciale, le long de la côte septentrionale de l'empire russe, avec des traîneaux tirés par des chiens, un espace de huit cents milles en vingt-quatre jours?

--Vous l'entendez, Shandon, répondit Hatteras, et dites-moi si des Anglais peuvent faire moins qu'un Cosaque?

--Non, certes! s'écria le bouillant docteur.

--Non, certes! répliqua le marin d'aujourd'hui.

--Eh bien, Shandon? demanda le capitaine.

--Capitaine, répondit froidement Shandon, je ne puis que vous rer mes premières paroles: j'obtiens.

--Bien. Maintenant, reprit Hatteras, songeons notre situation actuelle; nous sommes pris par les glaces, et il me paraît impossible de nous élever cette année dans le droit de Smith. Voici donc ce qu'il convient de faire.

Hatteras déclina sur la table l'une de ces excellentes cartes publiées, en 1859, par ordre de l'Amirauté.

Veuillez me suivre, je vous prie. Si le droit de Smith nous est fermé il n'en est pas de même du droit de Lancastré, sur la côte ouest de la mer de Baffin; selon moi, nous devons remonter ce droit jusqu'à celui de Barrow, et de là jusqu'à celui de Beechey; la route a cent fois parcourue par des navires voiliers; nous ne serons donc

pas embarrassé avec un brick hâlé. Une fois l'é Beechey, nous suivrons le canal Wellington aussi avant que possible, vers le nord, jusqu'au douch de ce chenal qui fait communiquer le canal Wellington avec le canal de la Reine, l'endroit même fut aperçue la mer libre. Or, nous ne sommes qu'au 20 mai; dans un mois, si les circonstances nous favorisent, nous aurons atteint ce point, et de là nous nous avancerons vers le pôle. Qu'en pensez-vous, messieurs?

--C'est évidemment, répondit Johnson, la seule route possible.

--Eh bien, nous la prendrons, et dès demain. Que ce dimanche soit consacré au repos; vous veillerez, Shandon, ce que les lectures de la Bible soient régulièrement faites; ces pratiques religieuses ont une influence salutaire sur l'esprit des hommes, et un marin surtout doit mettre sa confiance en Dieu.

--C'est bien, capitaine, répondit Shandon, qui sortit avec le lieutenant et le maître d'équipage.

--Docteur, fit John Hatteras en montrant Shandon, voilà un homme froissé que l'orgueil a perdu; je ne peux plus compter sur lui.

Le lendemain, le capitaine fit mettre de grand matin la pirogue à la mer; il alla reconnaître les ice-bergs du bassin, dont la largeur n'excédait pas deux cents yards[1]. Il remarqua même que par suite d'une lente pression des glaces, ce bassin menait de se resserrer; il devenait donc urgent d'y pratiquer une brèche, afin que le navire ne fût pas rasé dans cet arc de montagnes; aux moyens employés par John Hatteras, on vit bien que c'était un homme expérimenté.

[1] 182 mètres.

Il fit d'abord tailler des degrés dans la muraille glacée, et il parvint au sommet d'un ice-berg; il reconnut de là qu'il lui serait facile de se frayer un chemin vers le sud-ouest; d'après ses ordres, on creusa un fourneau de mine presque au centre de la montagne; ce travail, rapidement mené, fut terminé dans la journée du lundi.

Hatteras ne pouvait compter sur ses blasting-cylinders de huit dix livres de poudre, dont l'action est nulle sur des masses pareilles; ils n'avaient bons qu'à briser les champs de glace; il fit donc doser dans le fourneau mille livres de poudre, dont la direction expansive fut soigneusement calculée. Cette mine, munie d'une longue mèche entourée de gutta-percha, vint aboutir au dehors. La galerie, conduisant au fourneau, fut remplie avec de la neige et des quartiers de glaces, auxquels le froid de la nuit suivante devait donner la dureté du granit. En effet, la température, sous l'influence du vent d'est, descendit douze degrés (-11 cent.).

Le lendemain, sept heures, le Forward se tenait sous vapeur, prêt à profiter de la moindre issue. Johnson fut chargé d'aller mettre le feu à la mine; la mèche avait calculée de manière à brûler une demi-heure avant de communiquer le feu aux poudres. Johnson eut donc le temps suffisant de regagner le bord; en effet, dix minutes après avoir exécuté les ordres d'Hatteras, il revenait son poste.

L'équipage se tenait sur le pont, par un temps sec et assez clair; la neige avait cessé de tomber; Hatteras, debout sur la dunette avec Shandon et le docteur, comptait les minutes sur son chronomètre.

À huit heures trente-cinq minutes, une explosion sourde se fit entendre, et beaucoup moins latente qu'on ne l'eût supposée. Le profil des montagnes fut brusquement modifié comme dans un tremblement de terre; une fumée épaisse et blanche fusa vers le ciel à une hauteur considérable, et de longues crevasses zébrèrent les flancs

de l'ice-berg, dont la partie supérieure, projeté au loin, retombait en dris autour du _Forward_.

Mais la passe n'ait pas encore libre; d'ormes quartiers de glace, arc-boutés sur les montagnes adjacentes, demeuraient suspendus en l'air, et l'on pouvait craindre que l'enceinte ne se referme par leur chute.

Hatteras jugea la situation d'un coup d'oeil.

Wolsten! s'ria-t-il.

L'armurier accourut.

Capitaine! fit-il.

--Chargez la pièce de l'avant triple charge, dit Hatteras, et bourrez aussi fortement que possible.

--Nous allons donc attaquer cette montagne boulets de canon? dit le docteur.

--Non, roudit Hatteras. C'est inutile. Pas de boulet, Wolsten, mais une triple charge de poudre. Faites vite.

Quelques instants après, la pièce ait chargée.

Que veut-il faire sans boulet? dit Shandon entre ses dents.

--On le verra bien, roudit le docteur.

--Nous sommes par, capitaine, s'ria Wolsten.

--Bien, roudit Hatteras. Brunton! cria-t-il l'ingénieur, attention! Quelques tours en avant.

Brunton ouvrit les tiroirs, et l'hlice se mit en mouvement; _le Forward_ s'approcha de la montagne min.

Visez bien l'apasse, cria le capitaine l'armurier.

Celui-ci obtint; lorsque le brick ne fut plus qu'une demi-encablure, Hatteras cria:

Feu!

Une donation formidable suivit son commandement, et les blocs roulèrent par la commotion atmosphérique furent précipités soudain dans la mer. Cette agitation des couches d'air avait suffi.

A toute vapeur! Brunton, s'ria Hatteras. Droit dans la passe, Johnson.

Johnson tenait la barre; le brick, poussé par son hlice, qui se vissait dans les flots tumultueux, s'avança au milieu du passage libre alors. Il ait temps. _Le Forward_ franchissait péniblement cette ouverture, que sa prison se refermait derrière lui.

Le moment fut palpitant, et il n'y avait bord qu'un coeur ferme et tranquille: celui du capitaine. Aussi l'ui page, éreveillée la manoeuvre, ne put retenir le cri de:

Hourrah pour John Hatteras!

CHAPITRE XIV.

EXPLORATIONS A LA RECHERCHE DE FRANKLIN.

Le mercredi 23 mai, _le Forward_ avait repris son aventureuse navigation, louvoyant adroitement au milieu des packs et des ice-bergs, greffés sa vapeur, cette force obscurcie qui manquait tant de navigateurs des mers polaires; il semblait se jouer au milieu de ces ueils mouvants; on eût dit qu'il reconnaissait la main d'un marin expérimenté et, comme un cheval sous un cavalier habile, il obéissait à la pensée de son capitaine.

La température remontait. Le thermomètre marqua six heures du matin vingt-six degrés (-3 centigr.), six heures du soir vingt-neuf degrés (-2 centigr.), et minuit vingt-cinq degrés (-4 centigr.); le vent soufflait légèrement du sud-est.

Le jeudi, vers les trois heures du matin, _le Forward_ arriva en vue de la baie Possession, sur la côte d'Amérique, l'entrée du détroit de Lancaster; bientôt le cap Burney fut entrevu. Quelques Esquimaux se dirigèrent vers le navire; mais Hatteras ne prit pas le loisir de les attendre.

Les pics de Byam-Martin qui dominent le cap Liverpool, laissés sur la gauche, se perdirent dans la brume du soir; celle-ci empêcha de relever le cap Hay, dont la pointe, très basse d'ailleurs, se confond avec les glaces de la côte, circonstance qui rend souvent fort difficile la détermination hydrographique des mers polaires.

Les puffins, les canards, les mouettes blanches se montraient en très grand nombre. La latitude par observation donna 74°1', et la longitude, d'après le chronomètre, 77°15'.

Les deux montagnes de Catherine et d'Elisabeth émergeaient au-dessus des nuages leur chaperon de neige.

Le vendredi, dix heures, le cap Warden fut dessiné sur la côte droite du détroit, et sur la gauche, l'Admiralty-Inlet, baie encore peu explorée par des navigateurs qui avaient hésité de se porter dans l'ouest. La mer devint assez forte, et souvent les lames balayèrent le pont du brick en y projetant des morceaux de glace. Les terres de la côte nord offraient aux regards de curieuses apparences avec leurs hautes tables presque nivées, qui réfléchissaient les rayons du soleil.

Hatteras eût voulu prolonger les terres septentrionales, afin de gagner au plus tôt l'île Beechey et l'entrée du canal Wellington; mais une banquise continue l'obligeait, son grand désir, de suivre les passes du sud.

Ce fut pour cette raison que, le 26 mai, au milieu d'un brouillard sillonné de neige, _le Forward_ se trouva par le travers du cap York; une montagne d'une grande hauteur et presque perpendiculaire le fit reconnaître; le temps s'étant un peu levé, le soleil parut un instant vers midi, et permit de faire une assez bonne observation: 74°4' de latitude, et 84°23' de longitude. _Le Forward_ se trouvait donc à l'extrémité du détroit de Lancaster.

Hatteras montra sur ses cartes, au docteur, la route suivie et à suivre. Or, la position du brick était intéressante en ce moment.

J'aurais voulu, dit-il, me trouver plus au nord, mais l'impossible

nul n'est tenu; voyez, voici notre situation exacte.

Le capitaine pointa sa carte peu de distance du cap York.

Nous sommes au milieu de ce carrefour ouvert tous les vents, et formé par les douches du droit de Lancaster, du droit de Barrow, du canal de Wellington, et du passage du Rent; c'est un point auquel ont nécessairement abouti tous les navigateurs de ces mers.

--Eh bien, rondoit le docteur, cela devait être embarrassant pour eux; c'est un véritable carrefour, comme vous dites, auquel viennent se croiser quatre grandes routes, et je ne vois pas de poteaux indicateurs du vrai chemin! Comment donc les Parry, les Ross, les Franklin, ont-ils fait?

--Ils n'ont pas fait, docteur, ils se sont laissés aller: ils n'avaient pas le choix, je vous assure; tant le droit de Barrow se fermait pour l'un, qui, l'année suivante, s'ouvrait pour l'autre; tant le navire se sentait inutilement entraver dans le passage du Rent. Il est arrivé de tout cela, que, par la force des choses, on a fini par reconnaître ces mers si embrouillées.

--Quel singulier pays! fit le docteur, en considérant la carte; comme tout y est déshabillé d'être mis en morceaux, sans aucun ordre, sans aucune logique! Il semble que les terres voisines du pôle Nord ne soient ainsi morcelées que pour en rendre les approches plus difficiles, tandis que dans l'autre hémisphère elles se terminent par des pointes tranquilles et effilées comme le cap Horn, le cap de Bonne-Espérance et la péninsule Indienne! Est-ce la rapidité des terres extrêmes, encore fluides aux premiers jours du monde, n'ont pu se condenser, s'agglomérer les unes aux autres, faute d'une rotation assez rapide?

--Cela doit être, car il y a une logique tout ici-bas, et rien ne s'y est fait sans des motifs que Dieu permet quelquefois aux savants de découvrir; ainsi, docteur, usez de la permission.

--Je serai malheureusement discret, capitaine. Mais quel vent effroyable règne dans ce droit? ajouta le docteur en s'encapuchonnant de son mieux.

--Oui, la brise du nord y fait rage surtout, et nous arrête de notre route.

--Elle devrait cependant repousser les glaces au sud et laisser le chemin libre.

--Elle le devrait, docteur, mais le vent ne fait pas toujours ce qu'il doit. Voyez! cette banquise paraît impraticable. Enfin, nous essaierons d'arriver à l'île Griffith, puis de contourner l'île Cornwallis pour gagner le canal de la Reine, sans passer par le canal de Wellington. Et cependant, je veux absolument toucher l'île Beechey, afin d'y refaire ma provision de charbon.

--Comment cela? rondoit le docteur.

--Sans doute; d'après l'ordre de l'Amirauté de grandes provisions ont été déposées sur cette île, afin de pourvoir aux expéditions futures, et, quoi que le capitaine MacClintock ait pu prendre en août 1859, je vous assure qu'il en restera pour nous.

--Au fait, dit le docteur, ces parages ont été explorés pendant quinze ans, et, jusqu'au jour où la preuve certaine de la perte de Franklin a été acquise, l'Amirauté a toujours entretenu cinq ou six navires dans

ces mers. Si je ne me trompe, me, l'e Griffith, que je vois sur la carte, presque au milieu du carrefour, est devenue le rendez-vous gal des navigateurs.

--Cela est vrai, docteur, et la malheureuse expédition de Franklin a eu pour résultat de nous faire connaître ces lointains contrs.

--C'est juste, capitaine, car les expéditions ont nom breuses depuis 1845. Ce ne fut qu'en 1848 que l'on s'inqua de la disparition de l'_Erebus_ et du _Terror_, les deux navires de Franklin. On voit alors le vieil ami de l'amiral, le docteur Richardson, de soixante-dix ans, courir au Canada et remonter la rivie Coppermine jusqu'à la mer Polaire; de son c James Ross, commandant l'_Entreprise_ et l'_Investigator_', appareille d'Uppernawik en 1848, et arrive au cap York o nous sommes en ce moment. Chaque jour, il jette à la mer un baril contenant des papiers destin faire connaître sa position; pendant la brume, il tire le canon; la nuit, il lance des fusées et brûle des feux de Bengale, ayant soin de se tenir toujours sous une petite voile; enfin il hiverne au port Lp old de 1848 1849; l il s'empare d'une grande quantité de renards blancs, fait river leur cou des colliers de cuivre sur lesquels ai t grav l'indication de la situation des navires et des ds de vivres, et il les fait disperser dans toutes les directions; puis au printemps, il commence fouiller les ces de North-Somerset sur des traieaux, au milieu de dangers et de privations qui rendirent presque tous ses hommes malades ou estropiés, évant des cairns[1] dans lesquels il enfermait des cylindres de cuivre, avec les notes nécessaires pour rallier l'expédition perdue; pendant son absence, le lieutenant MacClure explorait sans résultat les ces septentrionales du droit de Barrow. Il est remarquable, capitaine, que James Ross avait sous ses ordres deux officiers destin devenir célèbres plus tard, MacClure qui franchit le passage du nord-ouest, MacClintock qui découvrit les restes de Franklin.

[1] Petites pyramides de pierres.

--Deux bons et braves capitaines, aujourd'hui, deux braves Anglais; continuez, docteur, l'histoire de ces mers que vous possédez si bien; il y a toujours à gagner aux résultats de ces tentatives audacieuses.

--Eh bien, pour en terminer avec James Ross, j'ajouterai qu'il essaya de gagner l'e Melville plus l'ouest; mais il faillit perdre ses navires, et, pris par les glaces, il fut ramené malgré lui jusque dans la mer de Baffin.

--Ramen fit Hatteras en fronant le sourcil, ramen malgré lui!

--Il n'avait rien de mieux, reprit le docteur; ce fut partir de cette année 1850 que les navires anglais ne cessent de sillonner ces mers, et qu'une prime de vingt mille livres[1] fut promise toute personne qui découvrirait les débris de l'_Erebus_ et du _Terror_. Den 1848, les capitaines Kellet et Moore, commandant l'_Hal d_ et _le Plover_, tentaient de passer par le droit de Behring. J'ajouterai que pendant les années 1850 et 1851, le capitaine Austin hiverna l'e Cornwallis, le capitaine Penny explora sur l'_Assistance_ et _la Rol ue_ le canal Wellington, le vieux John Ross, le héros du pélagique, repartit sur son yacht _le Fi x_ la recherche de son ami, le brick _le Prince-Albert_ fit un premier voyage aux frais de Lady Franklin, et enfin que deux navires amis cains expédiés par Grinnel avec le capitaine Haven, entrés hors du canal de Wellington, furent rejetés dans le droit de Lancastre. Ce fut pendant cette année que MacClintock, alors lieutenant d'Austin, poussa jusqu'à l'e Melville et au cap Dundac, points extrêmes atteints par Parry en 1819, et que l'on trouva l'e Beechey des traces de l'hivernage de Franklin en 1845.

[1] 500,000 francs.

--Oui, roudi t Hatteras, trois de ses matelots y avaient i nhum, trois hommes plus chanceux que les autres!

--De 1851 1852, continua le docteur, en approuvant du geste la remarque d'Hatteras, nous voyons _le Prince-Albert_ entreprendre un second voyage avec le lieutenant frani s Bellot; il hiverna Batty-Bay dans le droit du Prince Rent , explore le sud-ouest de Sommerset, et en reconna la ce jusqu'au cap Walker. Pendant ce temps, l'_Entreprise_ et l'_Investigator_', de retour en Angleterre, passaient sous le commandement de Collinson et de Mac Clure, et rejoignaient Kellet et Moore au droit de Behring; tandis que Collinson revenait hiverner H ong-Kong, MacClure marchait en avant, et, apr trois hivernages, de 1850 1851, de 1851 1852, de 1852 1853, il douvr ait le passage du nord-ouest, sans rien apprendre sur le sort de Franklin. De 1852 1853, une nouvelle expi tion compos de trois bi ments voi le, _l'Assistance_, le Rol ute le North-Star_, et de deux bateaux vap eur, _le Pionnier_ et _l'Intri de_, mit l a voile sous le commandement de sir Edward Belcher, avec le capitaine Kellet pour second; sir Edward visita le canal de Wellington, hiverna l a baie de Northumberland, et parcourut la ce, tandis que Kellet, poussant jusqu'B ridport dans l'e de Melville, explorait sans succ cette partie des terres borl es. Mais alors le bruit se randi t en Angleterre que deux navires, abandonn au milieu des glaces, avaient ap ers non loin des ces de la Nouvelle-osse. Aussit, lady Franklin arme le petit steamer h i ce _l'Isabelle_, et le capitaine Ingledied, apr avoir remontl a baie de Baffin jusqu'l a pointe Victoria par le quatre-vingtie paralle, revient l 'e Beechey sans plus de succ. Au commencement de 1855, l'ami cain Grinnel fait les frais d'une nouvelle expi tion, et le docteur Kane, cherchant p r er jusqu'au pe. ...

--Mais il ne l'a pas fait, s'r ia violemment Hatteras, et Dieu en soit lou Ce qu'il n'a pas fait, nous le ferons!

--Je le sais, capitaine, roudi t le docteur, et si j'en parle, c'est que cette expi tion se rattache forcent aux recherches de Franklin. D'ailleurs, elle n'eut aucun rulat. J'allais omettre de vous dire que l'Amiraut considant l'e Beechey comme le rendez-vous gal des expi tions, chargea en 1853 le steamer _le Phi x_, capitaine Ingledied, d'y transporter des provisions; ce marin s'y rendit avec le lieutenant Bellot, et perdit ce brave officier qui pour la seconde fois mettait son douem ent au service de l'Angleterre; nous pouvons avoir des dai ls d'autant plus pri s sur cette catastrophe, que Johnson, notre mar e d'ui page, fut toi n de ce malheur.

--Le lieutenant Bellot ai t un brave Frani s, dit Hatteras, et sa moi re est honor en Angleterre.

--Alors, reprit le docteur, les navires de l'escadre Belcher commencent r evenir peu p eu; pas tous, car sir Edward dut abandonner _l'Assistance_ en 1854, ainsi que MacClure avait fait de _l'Investigator_ en 1853. Sur ces entrefaites, le docteur Rae, par une lettre dat du 29 juillet 1854, et adress de Repulse-Bay o il ai t parvenu par l'Ami que, fit connar e que les Esquimaux de la terre du roi Guillaume possai ent diffent s objets provenant de _l'Erebus_ et du _Terror_ ; pas de doute possible alors sur la destin de l'expi tion; _le Phi x_, le North-Star_, et le navire de Collinson revinrent en Angleterre; il n'y eut plus de bi ment anglais dans les mers arctiques. Mais si le gouvernement semblait avoir perdu tout espoir, lady Franklin espai t encore, et des dr is de sa fortune elle ui pa le Fox, commandp ar MacClintock; il partit en 1857, hiverna dans les parages o vous nous es apparu, capitaine, parvint

Il le Beechey, le 11 août 1858, hiverna une seconde fois au droit de Bellot, reprit ses recherches en février 1859, le 6 mai, découvrit le document qui ne laissa plus de doute sur la destinée de l'Erebus et du Terror, et revint en Angleterre à la fin de la même année. Voilà tout ce qui s'est passé pendant quinze ans dans ces contrées funestes, et depuis le retour du Fox, pas un navire n'est venu tenter la fortune au milieu de ces dangereuses mers!

--Eh bien, nous la tenterons! répondit Hatteras.

CHAPITRE XV.

LE FORWARD REJETÉ DANS LE SUD.

Le temps s'éclaircissait vers le soir, et la terre se laissa distinguer clairement entre le cap Sepping et le cap Clarence, qui s'avance vers l'est, puis au sud, et est reliée à celle de l'ouest par une langue de terre assez basse. La mer était libre de glaces à l'entrée du droit du Rent; mais, comme si elle eût voulu barrer la route du nord au Forward, elle formait une banquise impraticable au delà du port Lpold.

Hatteras, très-contrarié sans rien laisser paraître, dut recourir ses parades pour forcer l'entrée du port Lpold; il l'atteignit midi, le dimanche, 27 mai; le brick fut solidement ancré sur des gros ice-bergs, qui avaient l'aplomb, la dureté et la solidité du roc.

Aussitôt le capitaine, suivi du docteur, de Johnson et de son chien Duk, s'avança sur la glace, et ne tarda pas à prendre terre. Duk gambadait de joie; d'ailleurs, depuis la reconnaissance du capitaine, il était devenu très-sociable et très-doux, gardant ses rancunes pour certains hommes de l'équipage, que son maître n'aimait pas plus que lui.

Le port se trouvait débarrassé de ces glaces que les brises de l'est y entassaient généralement; les terres coupées par le vent aient leur sommet de gracieuses ondulations de neige. La maison et le fanal, construits par James Ross, se trouvaient encore dans un certain état de conservation; mais les provisions paraissaient avoir été saccagées par les renards, et par les ours même, dont on distinguait des traces partout; la main des hommes ne devait pas rester étrangère à cette destruction, car quelques restes de huttes d'Esquimaux se voyaient sur le bord de la baie.

Les six tombes, renfermant six des marins de l'Entreprise et de l'Investigator, se reconnaissaient au premier renflement de la terre; elles avaient respectées par toute la race nuisible, hommes ou animaux.

En mettant le pied pour la première fois sur les terres boréales, le docteur trouva une émotion vivable; on ne saurait se figurer les sentiments dont le cœur est assailli, à la vue de ces restes de maisons, de tentes, de huttes, de magasins, que la nature conserve si précieusement dans les pays froids.

Voilà dit-il ses compagnons, cette ruine que James Ross lui-même nomma le Camp du Refuge. Si l'expédition de Franklin eût atteint cet endroit, elle eût été sauvée. Voici la machine qui fut abandonnée ici-même, et le poteau établi sur la plate-forme, auquel l'équipage du Prince-Albert se réfugia en 1851; les choses sont restées dans le même état, et l'on pourrait croire que Kennedy, son

capitaine, a quitté hier ce port hospitalier. Voici la chaloupe qui l'abrita pendant quelques jours, lui et les siens, car ce Kennedy, sans son navire, fut véritablement sauvé par le lieutenant Bellot qui brava la tempête d'octobre pour le rejoindre.

--Un brave et digne officier que j'ai connu, dit Johnson.

Pendant que le docteur recherchait avec l'enthousiasme d'un antiquaire les vestiges des premiers hivernages, Hatteras s'occupait de rassembler les provisions et le combustible qui ne se trouvaient qu'en très-petite quantité. Le jour du lendemain fut employé à transporter le bord. Le docteur parcourait le pays, sans trop s'occuper du navire, et dessinait les points de vue les plus remarquables. La tempête s'était peu à peu apaisée; la neige amoncelée commençait à fondre. Le docteur fit une collection assez complète des oiseaux du nord, tels que la mouette, le diver, les molly-noctes, le canard rousillon, qui ressemble aux canards ordinaires, avec la poitrine et le dos blancs, le ventre bleu, le dessus de la tête bleu, le reste du plumage blanc nuancé de quelques teintes vertes; plusieurs d'entre eux avaient déjà le ventre doublé de ce joli rousillon dont le mâle et la femelle se servent pour ouater leur nid. Le docteur aperçut aussi de gros phoques respirant à la surface de la glace, mais il ne put en tirer un seul.

Dans ses excursions, il découvrit la pierre des marées, dont sont gravés les signes suivants,

[E I]
1849

qui indiquent le passage de l'«_Entreprise_» et de l'«_Investigator_»; il poussa jusqu'au cap Clarence, l'endroit même où John et James Ross en 1833 attendaient si impatiemment la dissolution des glaces. La terre avait jonché d'ossements et de carcasses d'animaux, et l'on distinguait encore les traces d'habitation d'Esquimaux.

Le docteur avait eu l'idée d'élever un cairn au port L'old, et d'y déposer une note indiquant le passage du Forward et le but de l'expédition. Mais Hatteras s'y opposa formellement; il ne voulait pas laisser derrière lui des traces dont quelque concurrent et qui profiterait. Malgré ses bonnes raisons, le docteur fut obligé de céder à la volonté du capitaine. Shandon ne fut pas le dernier à blâmer cet entêtement, car, en cas de catastrophe, aucun navire n'aurait pu s'ancrer au secours du «_Forward_».

Hatteras ne voulut pas se rendre à ces raisons. Son chargement terminé le lundi soir, il tenta encore une fois de s'élever au nord en franchissant la banquise, mais après de dangereux efforts, il dut se résigner à redescendre le canal du Rent; il ne voulait aucun prix demeurer au port L'old, qui ouvert aujourd'hui pouvait se fermer demain par un déplacement inattendu des ice-fields, phénomène fréquent dans ces mers et dont les navigateurs doivent particulièrement se défier.

Si Hatteras ne laissait pas percer ses inquiétudes au dehors, au dedans il les ressentait avec une extrême violence; il voulait aller au nord et se trouvait forcé de marcher au sud! Où arriverait-il ainsi? allait-il reculer jusqu'à Victoria-Harbour dans le golfe Boothia, où hiverna sir John Ross en 1833? trouverait-il le droit de Bellot libre cette année, et, contournant North-Somerset, pourrait-il remonter par le droit de Peel? Ou bien, se verrait-il capturé pendant plusieurs hivers comme ses devanciers, et obligé d'utiliser ses forces et ses approvisionnements?

Ces craintes fermentaient dans sa tête; mais il fallait prendre un

parti; il vira de bord, et s'enfonça vers le sud.

Le canal du prince Rent conserve une largeur peu près uniforme depuis le port Lpold jusqu'à la baie Adae. Le *Forward* marchait rapidement au milieu des glaces, plus favorisé que les navires précédents, dont la plupart mirent un grand mois à descendre ce canal, même dans une saison meilleure; il est vrai que ces navires, sauf le *Fox*, n'ayant pas la vapeur à leur disposition, subissaient les caprices d'un vent incertain et souvent contraire.

L'ui page se montrait généralement enchanté de quitter les régions boréales; il paraissait peu goûter ce projet d'atteindre le pôle; il s'effrayait volontiers des révolutions d'Hatteras, dont la routine d'audace n'avait rien de rassurant. Hatteras cherchait à profiter de toutes les occasions d'aller en avant, quelles qu'en fussent les conséquences. Et cependant dans les mers boréales, avancer c'est bien, mais il faut encore conserver sa position, et ne pas se mettre en danger de la perdre.

Le *Forward* filait toute vapeur; sa fumée noire allait se contourner en spirales sur les pointes latérales des ice-bergs; le temps variait sans cesse, passant d'un froid sec des brouillards de neige avec une extrême rapidité. Le brick, d'un faible tirant d'eau, rangeait de près la côte de l'ouest; Hatteras ne voulait pas manquer l'entrée du détroit de Bellot, car le golfe de Boothia n'a d'autre sortie au sud que le détroit mal connu de la *Fury* et de l'*Hila*; ce golfe devenait donc une impasse, si le détroit de Bellot était manqué devenait impraticable.

Le soir, le *Forward* fut en vue de la baie d'Elwin, que l'on reconnut ses hautes roches perpendiculaires; le mardi matin, on aperçut la baie Batty, où, le 10 septembre 1851, le *Prince-Albert* s'anchora pour un long hivernage. Le docteur, sa lunette aux yeux, observait la côte avec intérêt. De ce point rayonnaient les éruptions qui abritaient la configuration géographique de North-Somerset. Le temps était clair et permettait de distinguer les profondes ravines dont la baie est entourée.

Le docteur et maître Johnson, seuls peut-être, s'intéressaient à ces contradictions. Hatteras, toujours courbé sur ses cartes, causait peu; sa taciturnité s'accroissait avec la marche du brick vers le sud; il montait souvent sur la dunette, et les bras croisés, l'œil perdu dans l'espace, il demeurait souvent des heures entières à fixer l'horizon. Ses ordres, s'il en donnait, étaient brefs et rudes. Shandon gardait un silence froid, et peu à peu se retirant en lui-même, il n'eut plus avec Hatteras que les relations exigées par les besoins du service; James Wall restait dans Shandon, et modelait sa conduite sur la sienne. Le reste de l'ui page attendait les événements, prêt à profiter dans son propre intérêt. Il n'y avait plus de bord cette unité de pensée, cette communion d'idées si nécessaire pour l'accomplissement des grandes choses. Hatteras le savait bien.

On vit pendant la journée deux baleines filer rapidement vers le sud; on aperçut également un ours blanc qui fut salué de quelques coups de fusil sans succès apparent. Le capitaine connaissait le prix d'une heure dans ces circonstances, et ne permit pas de poursuivre l'animal.

Le mercredi matin, l'extrémité du canal du Rent fut dépassée; l'angle de la côte ouest avait suivi d'une profonde courbure de la terre. En consultant sa carte, le docteur reconnut la pointe de Somerset-House ou pointe *Fury*.

Voilà dit-il son interlocuteur habituel, l'endroit même où se perdit le premier navire anglais envoyé dans ces mers en 1815, pendant

le troisième voyage que Parry faisait au pôle; _la Fury_ fut tellement maltraitée par les glaces son second hivernage, que l'quipage dut l'abandonner et revenir en Angleterre sur sa conserve _l'Hiéna_.

--Avantage il vaut d'avoir un second navire, répondit Johnson; c'est une précaution que les navigateurs polaires ne doivent pas négliger; mais le capitaine Hatteras n'a-t-il pas homme s'embarrasser d'un compagnon!

--Est-ce que vous le trouvez imprudent, Johnson? demanda le docteur.

--Moi? je ne trouve rien, monsieur Clawbonny. Tenez, voyez sur la glace ces pieux qui soutiennent encore quelques lambeaux d'une tente demeurée pourrie.

--Oui, Johnson; c'est l'œuvre de Parry dans tous les approvisionnements de son navire, et, si ma mémoire est fidèle, le toit de la maison qu'il construisit avait été fait d'un hunier recouvert par les manœuvres courantes de _la Fury_.

--Cela a dû bien changer depuis 1825.

--Mais pas trop, Johnson. En 1829, John Ross trouva la santé et le salut de son équipage dans cette fragile demeure. En 1851, lorsque le prince Albert y envoya une expédition, cette maison subsistait encore; le capitaine Kennedy la fit raser, il y a neuf ans de cela. Il serait intéressant pour nous de la visiter, mais Hatteras n'est pas d'humeur s'arrêter!

--Et il a sans doute raison, monsieur Clawbonny; si le temps est l'argent en Angleterre, ici c'est le salut, et pour un jour de retard, une heure me, on s'expose comme promettre tout un voyage. Laissons-le donc agir sa guise.

Pendant la journée du jeudi 1er juin, la baie qui porte le nom de baie Creswell, fut coupée diagonalement par _le Forward_ ; depuis la pointe de la Fury, la glace s'élevait vers le nord en rochers perpendiculaires de trois cents pieds de hauteur; au sud, elle tendait s'abaïsser; quelques sommets neigeux prenaient aux regards des tables nettement coupées, tandis que les autres, affectant des formes bizarres, projetaient dans la brume leurs pyramides aiguës.

Le temps se radoucit pendant cette journée, mais au déclin de sa clarté on perdit la terre de vue; le thermomètre remonta trente-deux degrés (0 centigrades) quelques gelinottes voletaient et les troupes d'oies sauvages pointaient vers le nord; l'equipage dut se débarrasser d'une partie de ses vêtements; on sentait l'influence de la saison dans ces contrées arctiques.

Vers le soir, _le Forward_ doubla le cap Garry un quart de mille du rivage par un fond de dix douze brasses, et dès lors il rangea la côte de près jusqu'à la baie Brentford. C'était sous cette latitude que devait se rencontrer le détroit de Bellot, détroit que sir John Ross ne soupçonna même pas dans son expédition de 1828; ses cartes indiquent une côte non interrompue, dont il a noté les moindres irrégularités avec le plus grand soin; il faut donc admettre qu'il l'œuvre de son exploration l'entrée du détroit, complètement fermée par les glaces, ne pouvait en aucune façon se distinguer de la terre elle-même.

Ce détroit fut réellement découvert par le capitaine Kennedy dans une excursion faite en avril 1852; il lui donna le nom du lieutenant Bellot, juste tribut, dit-il, aux importants services rendus notre expédition par l'officier français.

CHAPITRE XVI.

LE PÈRE MAGNIÈRE

Hatteras, en s'approchant de ce détroit, sentit redoubler ses inquiétudes; en effet, le sort de son voyage allait se décider; jusqu'ici il avait fait plus que ses pressentis, dont le plus heureux, MacClintock, mit quinze mois à atteindre cette partie des mers polaires; mais c'était peu, et rien ne, s'il ne parvenait franchir le détroit de Bellot; ne pouvant revenir sur ses pas, il se voyait bloqué jusqu'à l'année suivante.

Aussi il ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même du soin d'examiner la glace; il monta dans le nid de pie, et il y passa plusieurs heures de la matinée du samedi.

L'quipage se rendait parfaitement compte de la situation du navire; un profond silence régnait à bord; la machine ralentit ses mouvements; le Forward se tint aussi près de terre que possible; la glace était si épaisse de ces glaces que les plus chauds ne parviennent pas à dissoudre; il fallait un œil habile pour découvrir une entrée au milieu d'elles.

Hatteras comparait ses cartes et la terre. Le soleil s'annonça à l'instant vers midi, il fit prendre par Shandon et Wall une observation assez exacte qui lui fut transmise à voix haute.

Il y eut une demi-journée d'anxiété pour tous les esprits. Mais soudain, vers deux heures, ces paroles retentissantes tombèrent du haut du mâchoulin de misaine:

Le cap à l'ouest, et forcez de vapeur.

Le brick obéit instantanément; il tourna sa proue vers le point indiqué sur la mer à l'ouest sous les branches de l'échelle, et le Forward s'avança à toute vitesse entre deux ice-streams convulsionnés.

Le chemin avait trouvé; Hatteras redescendit sur la dunette, et l'ice-master remonta son poste.

Eh bien, capitaine, dit le docteur, nous sommes donc enfin entrés dans ce fameux détroit?

--Oui, répondit Hatteras en baissant la voix; mais ce n'est pas tout que d'y entrer, il faut encore en sortir.

Et sur cette parole, il regagna sa cabine.

Il a raison, se dit le docteur; nous sommes comme dans une souricière, sans grand espace pour manoeuvrer, et s'il fallait hiverner dans ce détroit!... Bon! nous ne serions pas les premiers qui pareille aventure arriverait, et on d'autres se sont tirés d'embarras nous saurions bien nous tirer d'affaire!

Le docteur ne se trompait pas. C'est cette place même, dans un petit port abrité nommé port Kennedy par MacClintock lui-même, que le Fox hiverna en 1858. En ce moment, on pouvait reconnaître les hautes chaînes granitiques et les falaises escarpées des deux rivages.

Le détroit de Bellot, d'un mille de large sur dix-sept milles de long, avec un courant de six sept noeuds, est encaissé dans des montagnes

dont l'altitude est estimée à seize cents pieds; il s'agit de North-Sommerset de la terre Boothia; les navires, on le comprend, n'y ont pas leurs couchées franches. _Le Forward_ avançait avec prudence, mais il avançait; les tempêtes sont fréquentes dans cet espace resserré et le brick n'aurait pas leur violence habituelle; par ordre d'Hatteras, les vergues des perroquets et des huniers furent envoyées en bas, les mâts cassés; malgré tout, le navire fatigué orment; les coups de mer arrivaient par paquets dans les rafales de pluie; la fumée s'enfuyait vers l'est avec une onnante rapidité on marchait un peu l'aventure au milieu des glaces en mouvement; le baromètre tomba vingt-neuf pouces; il était difficile de se maintenir sur le pont; aussi la plupart des hommes demeuraient dans le poste pour ne pas souffrir inutilement,

Hatteras, Johnson, Shandon restent sur la dunette, en dit des tourbillons de neige et de pluie; et il faut ajouter le docteur, qui, s'ant demandée qui lui serait le plus agréable de faire en ce moment, monta immédiatement sur le pont; on ne pouvait s'entendre, et peine se voir; aussi garda-t-il pour lui ses réflexions.

Hatteras essayait de percer le rideau de brume, car, d'après son estime, il devait se trouver l'extrémité d'ouest vers les six heures du soir; alors toute issue parut fermée; Hatteras fut donc forcé de s'arrêter et s'ancra solidement un ice-berg; mais il resta en pression toute la nuit.

Le temps fut ouvert à nouveau. _Le Forward_ menaça à chaque instant de rompre ses chaînes; on pouvait craindre que la montagne, arrachée de sa base sous les violences du vent d'ouest, ne s'en allât à la dérive avec le brick. Les officiers furent constamment sur le qui-vive et dans des appréhensions extrêmes; aux trombes de neige se joignait une véritable grêle ramassée par l'ouragan sur la surface des bancs de glace; c'était autant de flèches aiguës qui hâssaient l'atmosphère.

La température s'éleva singulièrement pendant cette nuit terrible; le thermomètre marqua cinquante-sept degrés (14 centigrades), et le docteur, son grand onnement, crut surprendre dans le sud quelques airs suivis d'un tonnerre tonitruant. Cela semblait corroborer le témoignage du baleinier Scoresby, qui observa un pareil phénomène au delà du soixante-cinquième parallèle. Le capitaine Parry fut également témoin de cette singularité météorologique en 1821.

Vers les cinq heures du matin, le temps changea avec une rapidité surprenante; la température retourna subitement au point de congélation; le vent passa au nord et se calma. On pouvait apercevoir l'ouverture occidentale du détroit, mais entièrement obstruée. Hatteras promenait un regard avide sur la glace, se demandant si le passage existait réellement.

Cependant le brick appareilla, et se glissa lentement entre les ice-streams, tandis que les glaces s'écrasaient avec bruit sur son bordage; les packs de cette époque mesuraient encore six sept pieds d'épaisseur; il fallait éviter leur pression avec soin, car au cas où le navire y eût résisté il aurait couru le risque d'être soulevé et jeté sur le flanc.

À midi, et pour la première fois, on put admirer un magnifique phénomène solaire, un halo avec deux parhélies; le docteur l'observa et en prit les dimensions exactes; l'arc extérieur n'était visible que sur une étendue de trente degrés de chaque côté du diamètre horizontal; les deux images du soleil se distinguaient remarquablement; les couleurs aperçues dans les arcs lumineux étaient du dedans au dehors, le rouge, le jaune, le vert, un bleu très-faible, enfin de la lumière blanche sans limite extérieure.

assignable.

Le docteur se souvint de l'ingéneuse théorie de Thomas Young sur ces mirages; ce physicien suppose que certains nuages composés de prismes de glace sont suspendus dans l'atmosphère; les rayons du soleil qui tombent sur ces prismes sont déviés sous des angles de soixante et quatre-vingt-dix degrés. Les halos ne peuvent donc se former par des ciels sereins.

Le docteur trouvait cette explication fort ingénieuse.

Les marins, habitués aux mers boréales, considèrent généralement ce phénomène comme le précurseur d'une neige abondante. Si cette observation se réalisait, la situation du *Forward* devenait fort difficile. Hatteras résolut donc de se porter en avant; pendant le reste de cette journée et la nuit suivante, il ne prit pas un instant de repos, lorgnant l'horizon, s'arrêtant dans les enfilures, ne perdant pas une occasion de se rapprocher de l'issue du détroit.

Mais, au matin, il dut s'arrêter devant l'infranchissable banquise. Le docteur le rejoignit sur la dunette. Hatteras l'emmena tout fait l'arrière, et ils purent causer sans crainte d'être entendus.

Nous sommes pris, dit Hatteras. Impossible d'aller plus loin.

--Impossible? fit le docteur.

--Impossible! Toute la poudre du *Forward* ne nous ferait pas gagner un quart de mille!

--Que faire alors? dit le docteur.

--Que sais-je? Maudite soit cette funeste année qui se prend sous des auspices aussi défavorables!

--Eh bien, capitaine, s'il faut hiverner, nous hivernerons! Autant vaut cet endroit qu'un autre!

--Sans doute, fit Hatteras voix basse; mais il ne faudrait pas hiverner, surtout au mois de juin. L'hivernage est plein de dangers physiques et moraux. L'esprit d'un équipage se laisse vite abattre par ce long repos au milieu de véritables souffrances. Aussi, je comptais bien n'hiverner que sous une latitude plus rapprochée du pôle!

--Oui, mais la fatalité voulut que la baie de Baffin fût fermée.

--Elle qui s'est trouvée ouverte pour un autre, s'écria Hatteras avec colère, pour cet Américain, ce....

--Voyons, Hatteras, dit le docteur, en l'interrompant dessein; nous ne sommes encore qu'au 5 juin; ne nous désespérons pas; un passage soudain peut s'ouvrir devant nous; vous savez que la glace a une tendance à se séparer en plusieurs blocs, même dans les temps calmes, comme si une force régulière agissait entre les différentes masses qui la composent; nous pouvons donc d'une heure à l'autre trouver la mer libre.

--Eh bien, qu'elle se prenne, et nous la franchirons! Il est très possible qu'au delà du détroit de Bellot nous ayons la facilité de remonter vers le nord par le détroit de Peel ou le canal de MacClintock, et alors...

--Capitaine, vint dire en ce moment James Wall, nous risquons d'être déviés de notre gouvernail par les glaces.

--Eh bien, roudi t Hatteras, risquons-le; je ne consentirai pas l e faire enlever; je veux r e pr t toute heure de jour ou de nuit. Veuillez, monsieur Wall, ce qu'on le prote autant que possible, en ar tant les glans; mais qu'il reste en place, vous m'entendez.

--Cependant, ajouta Wall...

--Je n'ai pas d'observations r ecevoir, monsieur, dit sem ent Hatteras. Allez.

Wall retourna vers son poste.

Ah! fit Hatteras avec un mouvement de cole, je donnerais cinq ans de ma vie pour me trouver au nord! Je ne connais pas de passage plus dangereux; pour surcro de difficult cet te distance rapproch du pe magni que, le compas dort, l'aiguille devient paresseuse ou affol, et change constamment de direction.

--J'avoue, roudi t le docteur, que c'est une pi lleuse navigation; mais enfin, ceux qui l'ont entreprise s'attendaient ses dangers, et il n'y a rien lq ui doive les surprendre.

--Ah! docteur! mon ui page est bien chang et vous venez de le voir, les officiers en sont daux observations. Les avantages puni aires offerts aux marins ai ent de nature di der leur engagement; mais ils ont leur mauvais c puisque apr le dar t ils font di rer plus vivement le retour! Docteur, je ne suis pas seconddans mon entreprise, et si j'h oue, ce ne sera pas par la faute de tel ou tel matelot dont on peut avoir raison, mais par le mauvais vouloir de certains officiers... Ah! ils le payeront cher!

--Vous exagez, Hatteras.

--Je n'exage rien! Croyez-vous que l'ui page soit fh des obstacles que je rencontre sur mon chemin? Au contraire! On espe qu'ils me feront abandonner mes projets! Aussi, ces gens ne murmurent pas, et tant que _le Forward_ aura le cap au sud, il en sera de me. Les fous! ils s'imaginent qu'ils se rapprochent de l'Angleterre! Mais si je parviens r emonter au nord, vous verrez les choses changer! Je jure Dieu pourtant, que pas un r e vivant ne me fera di er de ma ligne de conduite! Un passage, une ouverture, de quoi glisser mon brick, quand je devrais y laisser le cuivre de son doublage, et j'aurai raison de tout.

Les di rs du capitaine devaient r e satisfaits dans une certaine proportion. Suivant les pri sions du docteur, il y eut un changement soudain pendant la soir; sous une influence quelconque de vent, de courant ou de tempat ure, les ice-fields vinrent se sar er; _le Forward_ se lan hardiment, brisant de sa proue d'acier les glans flottants; il navigua toute la nuit, et le mardi, vers les six heures, il douq ua du dr oit de Bellot.

Mais quelle fut la sourde irritation d'Hatteras en trouvant le chemin du nord obstinent barr Il eut assez de force d'e pour contenir son desp oir, et, comme si la seule route ouverte et l a route pr, il laissa _le Forward_ redescendre le dr oit de Franklin; ne pouvant remonter par le dr oit de Peel, il rol ut de contourner la terre du Prince de Galles, pour gagner le canal de MacClintock. Mais il sentait bien que Shandon et Wall ne pouvaient s'y tromper, et savaient q uoi s'en tenir sur son espace due.

La journ du 6 juin ne prent a aucun incident; le ciel ai t neigeux, et les pronostics du halo s'accomplissaient.

Pendant trente-six heures, _le Forward_ suivit les sinuosit de la

ce de Boothia, sans parvenir se rapprocher de la terre du Prince de Galles; Hatteras forcé de vapeur, brulant son charbon avec prodigalité il comptait toujours refaire son approvisionnement l'é Beechey; il arriva le jeudi l'extrême droit de Franklin, et trouva encore le chemin du nord infranchissable.

C'était l'é désespérer; il ne pouvait plus même revenir sur ses pas; les glaces le poussaient en avant, et il voyait sa route se refermer incessamment derrière lui, comme s'il n'et jamais existé mer libre lo il venait de passer une heure auparavant.

Ainsi, non-seulement le Forward ne pouvait gagner au nord, mais il ne devait pas s'arrêter un instant, sous peine d'être pris, et il fuyait devant les glaces, comme un navire fuit devant l'orage.

Le vendredi, 8 juin, il arriva près de la ce de Boothia, l'extrême droit de James Ross, qu'il fallait à tout prix, car il n'a d'issue qu'à l'ouest, et aboutit directement aux terres d'Amérique.

Les observations, faites midi sur ce point, donnent 70°5'17" pour la latitude, et 96°46'45" pour la longitude; lorsque le docteur connut ces chiffres, il les rapporta sur sa carte, et vit qu'il se trouvait enfin au pôle magnétique, l'endroit même de James Ross, le neveu de sir John, vint déterminer cette curieuse situation.

La terre était basse près de la ce, et se relevait d'une soixantaine de pieds seulement en s'écartant de la mer de la distance d'un mille.

La chaudière du Forward ayant besoin d'être nettoyée, le capitaine fit ancrer son navire sur un champ de glace, et permit au docteur d'aller à terre en compagnie du maître d'équipage. Pour lui, insensible à tout ce qui ne se rattachait pas ses projets, il se renferma dans sa cabine, dormant du regard la carte du pôle.

Le docteur et son compagnon parvinrent facilement à terre; le premier portait un compas destinés aux expéditions; il voulait contrôler les travaux de James Ross; il découvrit aisément le monticule de pierres chaudes par ce dernier; il y courut; une ouverture permettait d'apercevoir l'intérieur de la caisse d'aimant dans laquelle James Ross dosait le procès-verbal de sa découverte. Pas un rocher vivant ne paraissait avoir visité depuis trente ans cette ce de dolérite.

En cet endroit, une aiguille aimantée, suspendue le plus directement possible, se plaça aussitôt dans une position presque verticale sous l'influence magnétique; le centre d'attraction se trouvait donc à une très-faible distance, sinon immédiatement au-dessous de l'aiguille.

Le docteur fit son expérience avec soin. Mais si James Ross, cause de l'imperfection de ses instruments, ne put trouver pour son aiguille verticale qu'une inclinaison de 89°59', c'est que le véritable point magnétique se trouvait réellement à une minute de cet endroit. Le docteur Clawbonny fut plus heureux, et quelque distance de là il eut l'extrême satisfaction de voir son inclinaison de 90 degrés.

Voilà donc exactement le pôle magnétique du monde! s'écria-t-il en frappant la terre du pied.

--C'est bien ici? demanda maître Johnson.

--Ici même, mon ami.

--Eh bien, alors, reprit le maître d'équipage, il faut abandonner toute supposition de montagne d'aimant ou de masse aimant,

--Oui, mon brave Johnson, roudi t le docteur en riant, ce sont les hypothèses de la cruauté. Comme vous le voyez, il n'y a pas la moindre montagne capable d'attirer les vaisseaux, de leur arracher leur fer, ancre par ancre, clou par clou! et vos souliers eux-mêmes sont aussi libres qu'en tout autre point du globe.

--Alors comment expliquer?...

--On ne l'explique pas, Johnson; nous ne sommes pas encore assez savants pour cela. Mais ce qui est certain, exact, mathématique, c'est que le pélagien que est ici me, cet te place!

--Ah! monsieur Clawbonny, que le capitaine serait heureux de pouvoir en dire autant du pélagien !

--Il le dira, Johnson, il le dira.

--Dieu le veuille! roudi t ce dernier.

Le docteur et son compagnon event un cairn sur l'endroit précis où l'expérience avait eu lieu, et le signal de revenir leur ayant fait, ils retournent bord ci nq heures du soir.

CHAPITRE XVII.

LA CATASTROPHE DE SIR JOHN FRANKLIN.

Le Forward parvint coup er directement le droit de James Ross, mais ce ne fut pas sans peine; il fallut employer la scie et les parois; l'ui page r ouva une fatigue extrême. La température était heureusement fort supportable, et supérieure de trente degrés Celsius que trouva James Ross par ailleurs. Le thermomètre marquait trente-quatre degrés (-2 centigr.).

Le samedi, on doubla le cap Fix, l'extrémité nord de la terre du roi Guillaume, l'une des es moyennes de ces mers boréales.

L'ui page r ouvait alors une impression forte et douloureuse; il jetait des regards curieux, mais tristes, sur cette eau dont il prolongeait la ce.

En effet, il se trouvait en présence de cette terre du roi Guillaume, théâtre du plus terrible drame des temps modernes! quelques milles dans l'ouest s'avaient jamais perdus _l'Erebus_ et _le Terror_.

Les matelots du _Forward_ connaissaient bien les tentatives faites pour retrouver l'amiral Franklin et le résultat obtenu, mais ils ignoraient les affligeants détails de cette catastrophe. Or, tandis que le docteur suivait sur sa carte la marche du navire, plusieurs d'entre eux, Bell, Bolton, Simpson, s'approchèrent de lui et se joignirent à sa conversation. Bientôt leurs camarades les suivirent, mus par une curiosité articulée; pendant ce temps, le brick filait avec une vitesse extrême, et les baies, les caps, les pointes de la ce passaient devant le regard comme un panorama gigantesque.

Hatteras arpentait la dunette d'un pas rapide; le docteur, assis sur le pont, se vit entouré par la plupart des hommes de l'ui page; il comprit l'intensité de cette situation, et la puissance d'un récit fait dans de pareilles circonstances; il reprit donc en ces termes la conversation commencée avec Johnson:

Vous savez, mes amis, quels furent les destins de Franklin; il fut mousse comme Cook et Nelson; après avoir employé sa jeunesse de grandes expéditions maritimes, il résolut en 1845 de s'ancrer à la recherche du passage du nord-ouest; il commandait l'Erebus et le Terror, deux navires renommés qui venaient de faire avec James Ross, en 1840, une campagne au pôle antarctique. L'Erebus, monté par Franklin, portait soixante-dix hommes d'équipage, tant officiers que matelots, avec Fitz-James pour capitaine, Gore, Le Vesconte, pour lieutenants, Des Voeux, Sargent, Couch, pour médecins d'équipage, et Stanley pour chirurgien. Le Terror comptait soixante-huit hommes, capitaine Crozier, lieutenants, Little Hodgson et Irving, médecins d'équipage, Horesby et Thomas, chirurgien, Peddie. Vous pouvez lire aux baies, aux caps, aux détroits, aux pointes, aux canaux, aux esbouches de ces parages, le nom de la plupart de ces infortunés dont pas un n'a revu son pays! En tout cent trente-huit hommes! Nous savons que les dernières lettres de Franklin sont adressées de l'île Disko et datées du 12 juillet 1845. J'espère, disait-il, appareiller cette nuit pour le détroit de Lancaster. Que s'est-il passé depuis son départ de la baie de Disko? Les capitaines des baleiniers le Prince de Galles et l'Entreprise aperçurent une dernière fois les deux navires dans la baie Melville, et, depuis ce jour, on n'entendit plus parler d'eux. Cependant nous pouvons suivre Franklin dans sa marche vers l'ouest; il s'engagea par les détroits de Lancaster et de Barrow, arriva à l'île Beechey où il passa l'hiver de 1845-1846.

--Mais comment a-t-on connu ces détails? demanda Bell, le charpentier.

--Par trois tombes qu'en 1850 l'expédition Austin découvrit sur l'île. Dans ces tombes avaient été inhumés trois des matelots de Franklin; puis ensuite, l'aide du document trouvé par le lieutenant Hobson du Fox, et qui porte la date du 25 avril 1848. Nous savons donc qu'après leur hivernage, l'Erebus et le Terror remontèrent le détroit de Wellington jusqu'au soixante-dix-septième parallèle; mais au lieu de continuer leur route au nord, route qui n'était sans doute pas praticable, ils revinrent vers le sud...

--Et ce fut leur perte! dit une voix grave. Le salut était au nord.

Chacun se retourna. Hatteras, accoudé sur la balustrade de la dunette, venait de lancer son équipage cette terrible observation.

Sans doute, reprit le docteur, l'intention de Franklin était de rejoindre la ceinture arctique; mais les tempêtes l'assaillirent sur cette route funeste, et le 12 septembre 1846, les deux navires furent saisis par les glaces, quelques milles d'ici, au nord-ouest du cap Fiord; ils furent entraînés encore jusqu'au nord-nord-ouest de la pointe Victory; finalement, le docteur en désignant un point de la mer. Or, ajouta-t-il, les navires ne furent abandonnés que le 22 avril 1848. Que s'est-il donc passé pendant ces dix-neuf mois? qu'ont-ils fait, ces malheureux? Sans doute, ils ont exploré les terres environnantes, tenté tout pour leur salut, car l'amiral était un homme énergique! et, s'il n'a pas réussi...

--C'est que ses équipages l'ont trahi, dit Hatteras d'une voix sourde.

Les matelots n'osent pas lever les yeux; ces paroles pesaient sur eux.

Bref, le fatal document nous l'apprend encore, sir John Franklin succomba ses fatigues, le 11 juin 1847. Honneur soit au docteur en se découvrant.

Ses auditeurs l'imitent en silence.

Que devinrent ces malheureux privés de leur chef, pendant dix mois? ils demeurent bord de leurs navires, et ne se décident à les abandonner qu'en avril 1848; cent cinq hommes restaient encore sur cent trente-huit. Trente-trois étaient morts! Alors les capitaines Crozier et Fitz-James établirent un cairn à la pointe Victory, et ils y déposèrent leur dernier document. Voyez, mes amis, nous passons devant cette pointe! Vous pouvez encore apercevoir les restes de ce cairn, placés pour ainsi dire au point extrême que John Ross atteignit en 1831! Voici le cap Jane Franklin! voici la pointe Franklin! voici la pointe Le Vesconte! voici la baie de l'Erebus, où l'on trouva la chaloupe faite avec les débris de l'un des navires, et posée sur un traieau! Ils trouvèrent douze cuillers d'argent, des munitions en abondance, du chocolat, du thé, des livres de religion! Car les cent cinq survivants, sous la conduite du capitaine Crozier, se mirent en route pour Great-Fish-River! Jusqu'où ont-ils pu parvenir? ont-ils réussi à gagner la baie d'Hudson? quelques-uns survivent-ils? que sont-ils devenus depuis ce dernier départ?...

--Ce qu'ils sont devenus, je vais vous l'apprendre dit John Hatteras d'une voix forte. Oui, ils ont réussi à arriver à la baie d'Hudson, et se sont fractionnés en plusieurs troupes! Oui, ils ont pris la route du sud! Oui, en 1854, une lettre du docteur Rae apprit qu'en 1850 les Esquimaux avaient rencontré sur cette terre du roi Guillaume un détachement de quarante hommes, chassant le veau marin, voyageant sur la glace, traînant un bateau, maigris, épuisés, exténués de fatigues et de douleurs. Et plus tard, ils découvrirent trente cadavres sur le continent, et cinq sur une île voisine, les uns déterrés, les autres abandonnés sans sépulture, ceux-ci sous un bateau renversé, ceux-là sous les débris d'une tente, ici un officier, son télescope, l'aulé et son fusil chargés pour lui, plus loin des chaudières avec les restes d'un repas horrible! A ces nouvelles, l'Amirauté pria la Compagnie de la baie d'Hudson d'envoyer ses agents les plus habiles sur le théâtre de l'événement. Ils descendirent la rivière de Back jusqu'à son embouchure. Ils visitèrent les îles de Montréal, Maconochie, pointe Ogle. Mais rien! Tous ces infortunés étaient morts de misère, morts de souffrance, morts de faim, en essayant de prolonger leur existence par les ressources épuisables du cannibalisme! Voilà ce qu'ils sont devenus le long de cette route du sud jonchée de leurs cadavres mutilés! Eh bien! voulez-vous encore marcher sur leurs traces?

La voix vibrante, les gestes passionnés, la physionomie ardente d'Hatteras, produisirent un effet indescriptible. L'assemblée, surexcitée par l'ouverture en perspective de ces terres funestes, s'éleva tout d'une voix:

Au nord! au nord!

--Eh bien! au nord! le salut et la gloire sont là au nord! Le ciel se dilate pour nous! le vent change! la passe est libre! parez-vous!

Les matelots se précipitèrent à leur poste de manœuvre; les ice-streams se dégageaient peu à peu; le *Forward* glissa rapidement et se dirigea en formation de vapeur vers le canal de Mac-Clintock.

Hatteras avait eu raison de compter sur une mer plus libre; il suivait en la remontant la route prouvée de Franklin; il longeait la côte orientale de la terre du Prince de Galles, suffisamment défrayée alors, tandis que la rive opposée est encore inconnue. À l'indétermination de la direction des glaces vers le sud s'était faite par les pertuis de l'est, car ce droit paraissait révéler aussi le *Forward*, fut-il en mesure de regagner le temps perdu; il forçait de vapeur, si bien que le 14 juin il dépassait la baie Osborne et les points extrêmes atteints dans les expéditions de 1851. Les glaces étaient encore nombreuses dans le droit, mais la mer ne menaçait plus de

manquer la quille du _Forward_.

CHAPITRE XVIII

LA ROUTE AU NORD.

L'ui page paraissait avoir repris ses habitudes de discipline et d'obssance. Les manoeuvres, rares et peu fatigantes, lui laissaient de nombreux loisirs. La tempature se maintenait au-dessus du point de congat ion, et le del devait avoir raison des plus grands obstacles de cette navigation.

Duk, familier et sociable, avait noude relations d'une amiti since avec le docteur Clawbonny. Ils ai ent au mieux. Mais comme en amiti il y a toujours un ami sacrifi l'autre, il faut avouer que le docteur n'ai t pas l'autre. Duk faisait de lui tout ce qu'il voulait. Le docteur obsasai t comme un chien son mar e. Duk, d'ailleurs, se montrait aimable envers la plupart des matelots et des officiers du bord; seulement, par instinct sans doute, il fuyait la socide Shandon; il avait aussi conservune dent, et quelle dent! contre Pen et Foker; sa haine pour eux se traduisait en grognements mal contenus l eur approche. Ceux-ci, d'ailleurs, n'osaient plus s'attaquer au chien du capitaine, son gi e familier, comme le disait Clifton.

En fin de compte, l'ui page avait repris confiance et se tenait bien.

Il semble, dit un jour James Wall B ichard Shandon, que nos hommes aient pris au si eux les discours du capitaine; ils ont l'air de ne plus douter du succ.

--Ils ont tort, rondi t Shandon; s'ils rl h issaient, s'ils examinaient la situation, ils comprendraient que nous marchons d'imprudence en imprudence.

--Cependant, reprit Wall, nous voici dans une mer plus libre; nous revenons vers des routes dr econnues; n'exagez- vous pas, Shandon?

--Je n'exage rien, Wall; la haine, la jalousie, si vous le voulez, que m'inspire Hatteras, ne m'aveuglent pas. Rondez- moi, avez-vous visitl es soutes au charbon?

--Non, rondi t Wall.

--Eh bien! descendez-y, et vous verrez avec quelle rapiditnos approvisionnements diminuent. Dans le principe, on aurait d naviguer surtout l a voile, l'hi ce ant rer v pour remonter les courants ou les vents contraires; notre combustible ne devait r e employ qu'avec la plus se onomie; car, qui peut dire en quel endroit de ces mers et pour combien d'anns nous pouvons r e retenus? Mais Hatteras, poussp ar cette fri e d'aller en avant, de remonter jusqu'ce pe inaccessible, ne se prccup e plus d'un pareil dai l. Que le vent soit contraire ou non, il marche t oute vapeur, et, pour peu que cela continue, nous risquons d'r e fort embarrass, sinon perdus.

--Dites-vous vrai, Shandon? cela est grave alors!

--Oui, Wall, grave; non-seulement pour la machine qui, faute de combustible, ne nous serait d'aucune utilitdans une circonstance critique, mais grave aussi, au point de vue d'un hivernage auquel il

faudra t ou tard arriver. Or, il faut un peu songer au froid dans un pays o le mercure se ge fruem ment dans le thermomr e[1].

[1] Le mercure se ge 42 centigrades au-dessous de 0.

--Mais, si je ne me trompe, Shandon, le capitaine compte renouveler son approvisionnement l 'e Beechey; il doit y trouver du charbon en grande quantit

--Va-t-on o l'on veut dans ces mers, Wall? peut-on compter trouver tel dr oit libre de glace? Et s'il manque l'e Beechey, et s'il ne peut y parvenir, que deviendrons-nous?

--Vous avez raison, Shandon; Hatteras me para imprudent; mais pourquoi ne lui faites-vous pas quelques observations ce sujet?

--Non, Wall, rondi t Shandon avec une amertume mal dui s; j'ai rol u de me taire; je n'ai plus la responsabilid u navire; j'attendrai les em ents; on me commande, j'obs, et je ne donne pas d'opinion.

--Permettez-moi de vous dire que vous avez tort, Shandon, puisqu'il s'agit d'un int commun, et que ces imprudences du capitaine peuvent nous coter fort cher t ous.

--Et si je lui parlais, Wall, m'out erait-il?

Wall n'osa rondr e affirmativement.

Mais, ajouta-t-il, il out erait peut-r e les repret ations de l'ui page.

--L'ui page, fit Shandon en haussant les aul es; mais, mon pauvre Wall, vous ne l'avez donc pas observ il est animde tout autre sentiment que celui de son salut! il sait qu'il s'avance vers le soixante-douzie paralle, et qu'une somme de mille livres lui est acquise par chaque degrgagnau delde cette latitude.

--Vous avez raison, Shandon, rondi t Wall, et le capitaine a pris l le meilleur moyen de tenir ses hommes.

--Sans doute, rondi t Shandon, pour le prent du moins.

--Que voulez-vous dire?

--Je veux dire qu'en l'absence de dangers ou de fatigues, par une mer libre, cela ira tout seul; Hatteras les a pris par l'argent; mais ce que l'on fait pour l'argent, on le fait mal. Viennent donc les circonstances difficiles, les dangers, la mise, la maladie, le dour agement, le froid, au-devant duquel nous nous pri pitons en insens, et vous verrez si ces gens-lse souviennent encore d'une prime gagner !

--Alors, selon vous, Shandon, Hatteras ne rssi ra pas?

--Non, Wall, il ne rssi ra pas; dans une pareille entreprise, il faut entre les chefs une parfaite communaud' ids, une sympathie qui n'existe pas. J'ajoute qu'Hatteras est un fou; son passt out entier le prouve! Enfin, nous verrons! il peut arriver des circonstances telles, que l'on soit forcde donner le commandement du navire un capitaine moins aventureux....

--Cependant, dit Wall, en secouant la te d'un air de doute, Hatteras aura toujours pour lui....

--Il aura, répliqua Shandon en interrompant l'officier, il aura le docteur Clawbonny, un savant qui ne pense qu'à savoir, Johnson, un marin esclave de la discipline, et qui ne prend pas la peine de raisonner, peut-être un ou deux hommes encore, comme Bell, le charpentier, quatre au plus, et nous sommes dix-huit bord! Non, Wall, Hatteras n'a pas la confiance de l'ui page, il le sait bien, il l'amorce par l'argent; il a profité habilement de la catastrophe de Franklin pour opérer un revirement dans ces esprits mobiles; mais cela ne durera pas, vous dis-je; et s'il ne parvient pas à terrir l'ère Beechey, il est perdu!

--Si l'ui page pouvait se douter...

--Je vous engage, répondit vivement Shandon, ne pas lui communiquer ces observations; il les fera de lui-même. En ce moment, d'ailleurs, il est bon de continuer suivre la route du nord. Mais qui sait si ce qu'Hatteras croit être une marche vers le pôle n'est pas un retour sur ses pas? Au bout du canal MacClintock est la baie Melville, et l'ouch et cette suite de droites qui ramènent à la baie de Baffin. Qu'Hatteras y prenne garde! le chemin de l'ouest est plus facile que le chemin du nord.

On voit par ces paroles quelles étaient les dispositions de Shandon, et combien le capitaine avait droit de pressentir un trahissement en lui.

Shandon raisonnait juste d'ailleurs, quand il attribuait la satisfaction actuelle de l'ui page cette perspective de passer bientôt le soixante-douzième parallèle. Cet appât d'argent s'empara des moins audacieux du bord. Clifton avait fait le compte de chacun avec une grande exactitude. En retranchant le capitaine et le docteur, qui ne pouvaient être admis à partager la prime, il restait seize hommes sur le *Forward*. La prime antérieure de mille livres, cela donnait une somme de soixante-deux livres et demie[1] par tête et par degré. Si jamais on parvenait au pôle, les dix-huit degrés franchir devraient chacun une somme de onze cent vingt-cinq livres[2], c'est-à-dire une fortune. Cette fantaisie-là coûtait dix-huit mille livres[3] au capitaine; mais il était assez riche pour se payer pareille promenade au pôle.

[1] 1,362 fr. 50 c.

[2] 23,123 fr.

[3] 450,000 fr.

Ces calculs enflamment singulièrement l'avidité de l'ui page, comme on peut le croire, et plus d'un aspirait à passer cette latitude dorée, qui, quinze jours auparavant, se rouissait de descendre vers le sud.

Le *Forward*, dans la journée du 16 juin, rangea le cap Aworth. Le mont Rawlinson dressait ses pics blancs vers le ciel; la neige et la brume le faisaient paraître colossal en exagérant sa distance; la température se maintenait quelques degrés au-dessus de glace; des cascades et des cataractes improvisées débordaient sur les flancs de la montagne; les avalanches se précipitaient avec une donation semblable aux décharges continues de la grosse artillerie. Les glaciers, allongés en longues nappes blanches, projetaient une immense réverbération dans l'espace. La nature bordée aux prises avec le ciel offrait aux yeux un splendide spectacle. Le brick rasait la cime de fort près; on apercevait sur quelques rocs abrités de rares bruyères dont les fleurs roses sortaient timidement entre les neiges, des lichens maigres d'une couleur rougeâtre, et les pousses d'une espèce de saule nain, qui rampaient sur le sol.

Enfin, le 19 juin, par cette fameuse soixante-douzième degré de latitude, on doubla la pointe Minto, qui forme l'une des extrémités de la baie

Ommaney; le brick entra dans la baie Melville, surnommée la mer d'Argent par Bolton; ce joyeux marin se livra sur ce sujet mille facéties dont le bon Clawbonny rit de grand cœur.

La navigation du *Forward*, malgré une forte brise du nord-est, fut assez facile pour que, le 23 juin, il dépassât le soixante-quatorzième degré de latitude. Il se trouvait au milieu du bassin de Melville, l'une des mers les plus considérables de ces régions. Cette mer fut traversée pour la première fois par le capitaine Parry dans sa grande expédition de 1819, et ce fut lorsque son équipage gagna la prime de cinq mille livres promise par acte du gouvernement.

Clifton se contenta de remarquer qu'il y avait deux degrés du soixante-douzième au soixante-quatorzième: cela faisait donc vingt-cinq livres son cri. Mais on lui fit observer que la fortune dans ces parages avait peu de chose, qu'on ne pouvait se dire riche qu'à la condition de boire sa richesse; il semblait donc convenable d'attendre le moment où l'on roulerait sous la table d'une taverne de Liverpool, pour se rouler et se frotter les mains.

CHAPITRE XIX.

UNE BALEINE EN VUE.

Le bassin de Melville, quoiqu'il n'est pas navigable, n'a pas vu de glaces; on apercevait d'immenses ice-fields prolongés jusqu'aux limites de l'horizon; et là paraissaient quelques ice-bergs, mais immobiles et comme ancrés au milieu des champs glacés. *Le Forward* suivait toute vaine les passes où ses opérations devenaient faciles. Le vent changeait fréquemment, sautant avec brusquerie d'un point du compas à l'autre.

La variabilité du vent dans les mers arctiques est un fait remarquable, et souvent quelques minutes précèdent un calme plat d'une tempête. C'est ce qu'Hatteras trouva le 23 juin, au milieu même de l'immense baie.

Les vents les plus constants soufflent généralement de la banquise la mer libre, et sont très-froids. Ce jour-là le thermomètre descendit de quelques degrés; le vent sauta dans le sud, et d'immenses rafales passant au-dessus des champs de glace, vinrent se dissiper de leur humidité sous la forme d'une neige épaisse, Hatteras fit immédiatement carguer les voiles dont il aidait l'hiéroglyphe, mais pas si vite cependant que son petit perroquet ne fut emporté d'un clin d'œil.

Hatteras commanda ses manœuvres avec le plus grand sang-froid, et ne quitta pas le pont pendant la tempête; il fut obligé de fuir devant le temps et de remonter dans l'ouest. Le vent soulevait des vagues énormes au milieu desquelles se balançaient des glaces de toutes formes arrachées aux ice-fields environnants; le brick avait secoué comme un jouet d'enfant, et les draps des packs se précipitaient sur sa coque; par moment, il s'élevait perpendiculairement au sommet d'une montagne liquide; sa proue d'acier, ramassant la lumière diffuse, inclinait comme une barre de métal en fusion; puis il descendait dans un abîme, donnant de la tête au milieu des tourbillons de sa fumée, tandis que son hiéroglyphe, hors de l'eau, tournait vif avec un bruit sinistre et frappait l'air de ses branches érigées. La pluie, mêlée à la neige, tombait torrent.

Le docteur ne pouvait manquer une occasion pareille de se faire

tremper jusqu'aux os; il demeura sur le pont, en proie toute cette
ouvant e admiration qu'un savant sait extraire d'un tel spectacle.
Son plus proche voisin n'aurait pu entendre sa voix; il se taisait
donc et regardait; mais en regardant, il fut toi n d'un phom e
bizarre et particulier aux ri ons hyperbornnes.

La tempe ai t circonscrite dans un espace restreint et ne
s'endai t pas p lus de trois ou quatre milles; en effet, le vent qui
passe sur les champs de glace perd beaucoup de sa force, et ne peut
porter loin ses violences dast reuses; le docteur apercevait de temps
aut re, par quelque embellie, un ciel serein et une mer tranquille au
deldes ice-fields; il suffisait donc au _Forward_ de se diriger
travers les passes pour retrouver une navigation paisible; seulement,
il courait risque d'r e jetsur ces bancs mobiles qui obssai ent au
mouvement de la houle. Cependant, Hatteras parvint au bout de quelques
heures condui re son navire en mer calme, tandis que la violence de
l'ouragan, faisant rage l 'horizon, venait expirer q uelques
encl ures du _Forward_.

Le bassin de Melville ne prent ait plus alors le me aspect; sous
l'influence des vagues et des vents, un grand nombre de montagnes,
dach s des ces, di vaient vers le nord, se croisant et se
heurtant dans toutes les directions. On pouvait en compter plusieurs
centaines; mais la baie est fort large, et le brick les i ta
facilement. Le spectacle ai t magnifique de ces masses flottantes,
qui, dous de vitesses inal es, semblaient lutter entre elles sur ce
vaste champ de course.

Le docteur en ai t l 'enthousiasme, quand Simpson, le harponneur,
s'approcha et lui fit remarquer les teintes changeantes de la mer; ces
teintes variaient du bleu intense jusqu'au vert olive; de longues
bandes s'allongeaient du nord au sud avec des ares si vivement
tranchs, que l'on pouvait suivre jusqu'p erte de vue leur ligne de
dar cation. Parfois aussi, des nappes transparentes prolongeaient
d'autres nappes entiem ent opaques.

Eh bien, monsieur Clawbonny, que pensez-vous de cette particularit
dit Simpson.

--Je pense, mon ami, rondi t le docteur, ce que pensait le baleinier
Scoresby sur la nature de ces eaux diversement colors: c'est que les
eaux bleues sont dour vues de ces milliards d'animalcules et de
muses dont sont chargs les eaux vertes; il a fait diverses
expi ences ce sujet, et je l'en crois volontiers.

--Oh! monsieur, il y a un autre enseignement t irer de la coloration
de la mer.

--Vraiment?

--Oui, monsieur Clawbonny, et, foi de harponneur, si _le Forward_
ai t seulement un baleinier, je crois que nous aurions beau jeu.

--Cependant, rondi t le docteur, je n'aperi s pas la moindre
baleine.

--Bon! nous ne tarderons pas en voir, je vous le promets. C'est une
fameuse chance pour un ph eur de rencontrer ces bandes vertes sous
cette latitude.

--Et pourquoi? demanda le docteur, que ces remarques faites par des
gens du mi er intessai ent vivement.

--Parce que c'est dans ces eaux vertes, rondi t Simpson, que l'on
ph e les baleines en plus grande quantit

--Et la raison, Simpson?

--C'est qu'elles y trouvent une nourriture plus abondante.

--Vous es certain de ce fait?

--Oh! je l'ai expérimenté cent fois, monsieur Clawbonny, dans la mer de Baffin; je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas de même dans la baie Melville.

--Vous devez avoir raison, Simpson.

--Et tenez, rondissez celui-ci en se penchant au-dessus du bastingage, regardez, monsieur Clawbonny.

--Tiens, rondissez le docteur, on dirait le sillage d'un navire!

--Eh bien, rondissez Simpson, c'est une substance grasseuse que la baleine laisse après elle. Croyez-moi, l'animal qui l'a produite ne doit pas s'en aller loin!

En effet, l'atmosphère était imprégnée d'une forte odeur de fraichin. Le docteur se prit donc à considérer attentivement la surface de la mer, et la perception du harponneur ne tarda pas à se vérifier. La voix de Foker se fit entendre au haut du mât.

Une baleine, cria-t-il, sous le vent nous!

Tous les regards se portèrent dans la direction indiquée; une trombe peu élevée qui jaillissait de la mer fut aperçue à un mille du brick.

La voile la voile s'éleva Simpson que son expérience ne pouvait tromper.

--Elle a disparu, rondissez le docteur.

--On saurait bien la retrouver, si cela était nécessaire, dit Simpson avec un accent de regret.

Mais son grand oncle, et bien que personne n'eût osé lui en demander, Hatteras donna l'ordre d'armer la baleinière; il n'aurait pas dû se fâcher de procurer cette distraction son équipage, et même de recueillir quelques barils d'huile. Cette permission de chasse fut donc accueillie avec satisfaction.

Quatre matelots prirent place dans la baleinière; Johnson, l'arrière, fut chargé de la diriger; Simpson se tint à l'avant, le harpon à la main. On ne put empêcher le docteur de se joindre à l'expédition. La mer était assez calme. La baleinière démarra rapidement, et, dix minutes après, elle se trouvait à un mille du brick.

La baleine, munie d'une nouvelle provision d'air, avait plongé sous l'eau; mais elle revint bientôt à la surface et lança une colonne de quinze pieds de hauteur de vapeurs et de mucosité qui s'élevait au-dessus de ses évents.

Lorsqu'il fut Simpson, en indiquant un point à huit cents yards de la chaloupe.

Celle-ci se dirigea rapidement vers l'animal; et le brick, l'ayant aperçue de son côté, se rapprocha en se tenant sous petite vapeur.

L'ouragan se calma et reparut au grès des vagues, montrant

son dos noirre, semblable un uei l h ouen pleine mer; une baleine ne nage pas vite, lorsqu'elle n'est pas poursuivie, et celle-ci se laissait bercer indolemment.

La chaloupe s'approchait silencieusement en suivant ces eaux vertes dont l'opacite phait l'animal de voir son ennemi. C'est un spectacle toujours ouvant que celui d'une barque fragile s'attaquant ces monstres; celui-ci pouvait mesurer cent trente pieds environ, et il n'est pas rare de rencontrer entre le soixante-douzie et le quatre-vingtie degrdes baleines dont la taille dasse cent quatre-vingts pieds; d'anciens, rivains ont me parld' animaux longs de plus de sept cents pieds; mais il faut les ranger dans les espes dites _d'imagination_.

Bient la chaloupe se trouva pr de la baleine. Simpson fit un signe de la main, les rames s'arrent , et, brandissant son harpon, l'adroit marin le lan avec force; cet engin, armde javelines barbels, s'enfon dans l'ai sse couche de graisse. La baleine bless rejeta sa queue en arrie et plongea. Aussit les quatre avirons furent relev perpendiculairement; la corde, attach au harpon et dispos l'avant se doula avec une rapiditext re, et la chaloupe fut entra, pendant que Johnson la dirigeait adroitement.

La baleine dans sa course s'oignait du brick et s'avani t vers les ice-bergs en mouvement; pendant une demi-heure, elle fila ainsi; il fallait mouiller la corde du harpon pour qu'elle ne pr pas feu par le frottement. Lorsque la vitesse de l'animal parut se ralentir, la corde fut retir peu peu et soigneusement roul sur elle-me; la baleine reparut bient l a surface de la mer qu'elle battait de sa queue formidable; de vi tables trombes d'eau soulevs par elle retombaient en pluie violente sur la chaloupe. Celle-ci se rapprocha rapidement; Simpson avait saisi une longue lance, et s'apprai t combattre l'animal corps cor ps.

Mais celui-ci prit t toute vitesse par une passe que deux montagnes de glace laissaient entre elles. La poursuivre devenait alors extrem ent dangereux.

Diable, fit Johnson.

--En avant! en avant! Ferme, mes amis, s'r iaient Simpson possde la furie de la chasse; la baleine est nous!

--Mais nous ne pouvons la suivre dans les ice-bergs, roudit Johnson en maintenant la chaloupe.

--Si! si! criaient Simpson.

--Non, non, firent quelques matelots.

--Oui, s'r iaient les autres.

Pendant la discussion, la baleine s'ai t engag entre deux montagnes flottantes que la houle et le vent tendaient r nir.

La chaloupe remorqu menait d'r e entra dans cette passe dangereuse, quand Johnson s'annt l'avant, une hache l a main, coupa la corde.

Il ai t temps; les deux montagnes se rejoignaient avec une irri stible puissance, rasant entre elles le malheureux animal.

Perdu! s'r ia Simpson.

--Sauv! roudi t Johnson.

--Ma foi, fit le docteur qui n'avait pas sourcillé cela valait la peine d'être vu!

La force d'effacement de ces montagnes est énorme. La baleine venait d'être victime d'un accident souvent dans ces mers. Scoresby raconte que dans le cours d'un seul trimestre baleiniers ont ainsi péri dans la baie de Baffin; il vit un trois-mâts aplati en une minute entre deux immenses murailles de glace, qui, se rapprochant avec une effroyable rapidité le firent disparaître corps et biens. Deux autres navires, sous ses yeux, furent percés de part en part, comme coups de lance, par des glaces aiguës de plus de cent pieds de longueur, qui se rejoignirent travers les bordages.

Quelques instants après, la chaloupe accostait le brick, et reprenait sur le pont sa place accoutumée.

C'est une leçon, dit Shandon haute voix, pour les imprudents qui s'aventurent dans les passes!

CHAPITRE XX.

L'ÉBEECHÉY.

Le 25 juin, le *Forward* arrivait en vue du cap Dundas, l'extrémité nord-ouest de la terre du Prince de Galles. Les difficultés s'accrurent au milieu des glaces plus nombreuses. La mer se rétrécit en cet endroit, et la ligne des escarpements Crozier, Young, Day, Lowther, Carret, rangés comme des forts au-devant d'une rade, obligent les ice-streams s'accumuler dans le détroit. Ce que le brick en toute autre circonstance et fait en une tournée lui prit du 25 au 30 juin; il s'arrêta, revenait sur ses pas, attendait l'occasion favorable pour ne pas manquer l'ébéechéy, densant beaucoup de charbon, se contentant de modérer son feu pendant ses haltes, mais sans jamais l'éteindre, afin d'être en pression toute heure de jour et de nuit.

Hatteras connaissait aussi bien que Shandon l'état de son approvisionnement; mais, certain de trouver du combustible l'ébéechéy, il ne voulait pas perdre une minute par mesure d'onomastie; il avait fort retardé par suite de son dour dans le sud; et, s'il avait pris la précaution de quitter l'Angleterre dès le mois d'avril, il ne se trouvait pas plus avancé maintenant que les expéditions précédentes.

Le 30, on releva le cap Walker, l'extrémité nord-est de la terre du Prince de Galles; c'est le point extrême que Kennedy et Bellot aperçurent le 3 mai 1852, après une excursion travers tout le North-Sommerset. Dès 1851, le capitaine Ommaney, de l'expédition Austin, avait eu le bonheur de pouvoir y ravitailler son établissement.

Ce cap, fort élevé, est remarquable par sa couleur d'un rouge brun; de là dans les temps clairs, la vue peut s'étendre jusqu'à l'entrée du canal Wellington. Vers le soir, on vit le cap Bellot sur le cap Walker par la baie de Mac-Leon. Le cap Bellot fut ainsi nommé en l'honneur du jeune officier français, que l'expédition anglaise salua d'un triple hurrah. En cet endroit, la ceste est faite d'une pierre calcaire jaunâtre, d'apparence très rugueuse; elle est recouverte par d'énormes glaces que les vents du nord y entassent de la façon la plus imposante. Elle fut bientôt perdue de vue par le *Forward*, qui s'ouvrit au travers des glaces mal cimentées un chemin vers l'é

Beechey, en traversant le droit de Barrow.

Hatteras, lorsqu'il marcha en ligne droite, pour ne pas réentra au delà de l'épave, ne quitta guère son poste pendant les jours suivants; il montait frument dans les barres de perroquet pour choisir les passes avantageuses. Tout ce que peuvent faire l'habileté le sang-froid, l'audace, le génie même d'un marin, il le fit pendant cette traversée du droit. La chance, il est vrai, ne le favorisait guère, car cette époque il est difficile de trouver la mer peu périlleuse. Mais enfin, en ne ménageant ni sa vapeur, ni son équipage, ni lui-même, il parvint son but.

Le 3 juillet, onze heures du matin, l'ice-master signala une terre dans le nord; son observation faite, Hatteras reconnut l'épave Beechey, ce rendez-vous général des navigateurs arctiques. Louchent presque tous les navires qui s'aventuraient dans ces mers. Le Franklin accomplit son premier hivernage, avant de s'enfoncer dans le droit de Wellington. Le Creswell, le lieutenant de Mac-Clure, après avoir franchi quatre cent soixante-dix milles sur les glaces, rejoignit l'épave Phi-x et revint en Angleterre. Le dernier navire qui mouilla l'épave Beechey avant le Forward fut le Fox; MacClintock s'y ravitailla, le 11 août 1855, et y trouva les habitations et les magasins; il n'y avait pas deux ans de cela; Hatteras était au courant de ces détails.

Le cœur du marin de l'équipage battait fort à la vue de cette épave; lorsqu'il la visita, il avait alors quartier-maître bord du Phi-x; Hatteras l'interrogea sur la disposition de la caque, sur les facilités du mouillage, sur l'atterrissement possible; le temps se faisait magnifique; la température se maintenait cinquante-sept degrés (+14 centigrades).

Eh bien, Johnson, demanda le capitaine, vous y reconnaissez-vous?

--Oui, capitaine, c'est bien l'épave Beechey! Seulement, il nous faudra laisser porter un peu au nord; la caque y est plus accostable.

--Mais les habitations, les magasins? dit Hatteras.

--Oh! vous ne pourrez les voir qu'après avoir pris terre; ils sont abrités derrière ces monticules que vous apercevez là-bas.

--Et vous y avez transporté des provisions considérables?

--Considérables, capitaine. Ce fut ici que l'Amirauté nous envoya en 1853, sous le commandement du capitaine Inglefield, avec le steamer l'épave Phi-x et un transport chargé de provisions, l'épave Breadalbane; nous apportions de quoi ravitailler une expédition tout entière.

--Mais le commandant du Fox a largement puisé des provisions en 1855, dit Hatteras.

--Soyez tranquille, capitaine, répondit Johnson, il en restera pour vous; le froid conserve merveilleusement, et nous trouverons tout cela frais et en bon état comme au premier jour.

--Les vivres ne me préoccupent pas, répondit Hatteras; j'en ai pour plusieurs années; ce qu'il me faut, c'est du charbon.

--Eh bien, capitaine, nous en avons laissé plus de mille tonneaux; ainsi vous pouvez être tranquille.

--Approchons-nous, reprit Hatteras, qui, sa lunette à la main, ne cessait d'observer la caque.

--Vous voyez cette pointe, reprit Johnson; quand nous l'aurons

doubl, nous serons bien pr de notre mouillage. Oui, c'est bien de cet endroit que nous sommes partis pour l'Angleterre avec le lieutenant Creswell et les douze malades de _l'Investigator_. Mais si nous avons eu le bonheur de rapatrier le lieutenant du capitaine Mac-Clure, l'officier Bellot, qui nous accompagnait sur _le Phi x_, n'a jamais revu son pays! Ah! c'est un triste souvenir. Mais, capitaine, je pense que nous devons mouiller ici-me.

--Bien, rondi t Hatteras.

Et il donna ses ordres en consuec. _Le Forward_ se trouvait dans une petite baie naturellement abrit contre les vents du nord, de l'est et du sud, et une encablure de la ce environ.

Monsieur Wall, dit Hatteras, vous ferez prar er la chaloupe, et vous l'enverrez avec six hommes pour transporter le charbon bor d.

--Oui, capitaine, rondi t Wall.

--Je vais me rendre t erre dans la pirogue avec le docteur et le mar e d'ui page. Monsieur Shandon, vous voudrez bien nous accompagner?

--A vos ordres, rondi t Shandon.

Quelques instants apr, le docteur, muni de son attirail de chasseur et de savant, prenait place dans la pirogue avec ses compagnons; dix minutes plus tard, ils dar quaient sur une ce assez basse et rocailleuse.

Guidez-nous, Johnson, dit Hatteras. Vous y retrouvez-vous?

--Parfaitement, capitaine; seulement, voici un monument que je ne m'attendais pas r rencontrer en cet endroit!

--Cela! s'r ia le docteur, je sais ce que c'est; approchons-nous; cette pierre va nous dire elle-me ce qu'elle est venue faire jusqu'ici.

Les quatre hommes s'avancent , et le docteur dit en se douvr ant:

Ceci, mes amis, est un monument evl a moi re de Franklin et de ses compagnons.

En effet, lady Franklin, ayant remis en 1855 une table de marbre noir au docteur Kane, en confia une seconde en 1858 M acClintock, pour r e dos l 'e Beechey. MacClintock s'acquitta religieusement de ce devoir, et il pla cette table non loin d'une ste funai re i g dl a moi re de Bellot par les soins de sir John Barrow.

Cette table portait l'inscription suivante:

I a moi re de
FRANKLIN,
CROZIER, FITZJAMES,
et de tous leurs vaillants fres
officiers et fides compagnons qui ont souffert et pi
pour la cause de la science et pour la gloire de leur patrie.
Cette pierre
est i g pr du lieu o ils ont pass
leur premier hiver arctique
et d'o ils sont partis pour triompher des obstacles
ou pour mourir.
Elle consacre le souvenir de leurs compatriotes et amis

qui les admirent,
et de l'angoisse marquée par la foi
de celle qui a perdu dans le chef de l'expédition
le plus doué le plus affectionné des hommes.

C'est ainsi qu'il les conduisit
au port suprême où tous reposent.
1855.

Cette pierre, sur une croix perdue de ces régions lointaines, parlait
douloureusement au cœur; le docteur, en présence de ces regrets
touchants, sentit les larmes venir ses yeux. Là place même où
Franklin et ses compagnons passent, pleins d'espérance et d'espoir, il
ne restait plus qu'un morceau de marbre pour souvenir; et malgré
sombre avertissement de la destinée, le Forward allait s'ancrer sur
la route de 'Erebus' et du 'Terror'.

Hatteras s'arracha le premier cette pénible contemplation, et gravit
rapidement un monticule assez élevé presque entièrement couvert de
neige.

Capitaine, lui dit Johnson en le suivant, de Inouï apercevrons les
magasins.

Shandon et le docteur les rejoignirent au moment où ils atteignaient
le sommet de la colline.

Mais, de leurs regards se perdirent sur de vastes plaines qui
n'offraient aucun vestige d'habitation.

Voilà qui est singulier, dit le marin d'ui page.

--Eh bien! et ces magasins? dit vivement Hatteras.

--Je ne sais... je ne vois... balbutia Johnson.

--Vous vous serez trompés de route, dit le docteur.

--Il me semble pourtant, reprit Johnson en réfléchissant, qu'à cet
endroit me...

--Enfin, dit impatiemment Hatteras, où devons-nous aller?

--Descendons, fit le marin d'ui page, car il est possible que je me
trompe! depuis sept ans, je puis avoir perdu la mémoire de ces
localités!

--Surtout, répondit le docteur, quand le pays est d'une uniformité
monotone.

--Et cependant... murmura Johnson.

Shandon n'avait pas fait une observation. Au bout de quelques minutes
de marche, Johnson s'arrêta.

Mais non, s'écria-t-il, non, je ne me trompe pas!

--Eh bien? dit Hatteras en regardant autour de lui.

--Qui vous fait parler ainsi, Johnson? demanda le docteur.

--Voyez-vous ce renflement du sol? dit le marin d'ui page en

indiquant sous ses pieds une sorte d'extumescence dans laquelle trois saillies se distinguaient parfaitement.

--Qu'en concluez-vous? demanda le docteur.

--Ce sont-ils ronds? dit Johnson, les trois tombes des marins de Franklin! J'en suis sûr! Je ne me suis pas trompé et certainement pas de nous devraient se trouver les habitations, et si elles n'y sont pas... c'est que...

Il n'osa pas achever sa pensée; Hatteras s'était précipité en avant, et un violent mouvement de désespoir s'empara de lui. L'aveuglement de s'élever en effet ces magasins tant divers, avec ces approvisionnements de toutes sortes sur lesquels il comptait; mais la ruine, le pillage, le bouleversement, la destruction avaient passé dans les mains civilisées ces énormes ressources pour les navigateurs arctiques. Qui s'était livré à ces découvertes? Les animaux de ces contrées, les loups, les renards, les ours? Non, car ils n'eussent découvert que les vivres, et il ne restait pas un lambeau de tente, pas une pièce de bois, pas un morceau de fer, pas une parcelle d'un métal quelconque, et, circonstance plus terrible pour les gens du *Forward*, pas un fragment de combustible! Évidemment les Esquimaux, qui ont souvent eu en relation avec les navires européens, ont fini par apprendre la valeur de ces objets dont ils sont complètement dépourvus; depuis le passage du *Fox*, ils étaient venus et revenus de ce lieu d'abondance, prenant et pillant sans cesse, avec l'intention bien raisonnée de ne laisser aucune trace de ce qui avait été et maintenant, un long rideau de neige détrempée recouvrait le sol!

Hatteras avait été confondu. Le docteur regardait en secouant la tête. Shandon se taisait toujours, et un observateur attentif et surpris un moment souriait sur ses lèvres.

En ce moment, les hommes envoyés par le lieutenant Wall arrivèrent. Ils comprirent tout. Shandon s'avança vers le capitaine et lui dit:

Monsieur Hatteras, il me semble inutile de se désespérer; nous sommes heureusement à l'entrée du détroit de Barrow, qui nous ramènera à la mer de Baffin!

--Monsieur Shandon, répondit Hatteras, nous sommes heureusement à l'entrée du détroit de Wellington, et il nous conduira au nord!

--Et comment naviguerons-nous, capitaine?

--A la voile, monsieur! Nous avons encore pour deux mois de combustible, et c'est plus qu'il ne nous en faut pendant notre prochain hivernage.

--Vous me permettrez de vous dire, reprit Shandon...

--Je vous permettrai de me suivre sur mon bord, monsieur, répondit Hatteras.

Et tournant le dos au second, il revint vers le brick, et s'enferma dans sa cabine.

Pendant deux jours, le vent fut contraire; le capitaine ne reparut pas sur le pont. Le docteur profitait de ce silence pour parcourir l'échelle Beechey, il recueillait les quelques plantes qu'une température relativement élevée laissait croître et sur les rochers dépourvus de neige, quelques bruyères, des lichens peu variés, une espèce de renoncule jaune, une sorte de plante semblable à l'oseille, avec des feuilles larges de quelques lignes au plus, et des saxifrages assez vigoureux.

La faune de cette contrée était supérieure à cette flore si restreinte; le docteur aperçut de longues troupes d'oies et de grues qui s'enfonçaient dans le nord; les perdrix, les eider-ducks d'un bleu noir, les chevaliers, sorte d'hémasphères de la classe des scolopax, des northern-divers, plongeurs au corps très-long, de nombreux ptarmiques, espèce de gelinottes fort bonnes à manger, les doves avec le corps noir, les ailes tachetées de blanc, les pattes et le bec rouges comme du corail, les bandes criardes de kitty-wakes, et les gros loons au ventre blanc, repréentaient dignement l'ordre des oiseaux. Le docteur fut assez heureux pour tuer quelques lièvres gris qui n'avaient pas encore revu leur blanche fourrure d'hiver, et un renard bleu que Duk força avec un remarquable talent. Quelques ours, habitués indubitablement à redouter la présence de l'homme, ne se laissent pas approcher, et les phoques avaient extrêmement peur, par la même raison sans doute que leurs ennemis les ours. La baie regorgeait d'une sorte de buccin fort agréable à manger. La classe des animaux articulés, ordre des diptères, famille des culicidés, division des némoques, fut représentée par un simple moustique, un seul, dont le docteur eut la joie de s'emparer après avoir subi ses morsures. En qualité de conchyliologue, il fut moins favorisé et il dut se borner à recueillir une sorte de moule et quelques coquilles bivalves.

CHAPITRE XXI.

LA MORT DE BELLOT.

La température, pendant les jours du 3 et du 4 juillet, se maintint à cinquante-sept degrés (+ 14 centigr.); ce fut le plus haut point thermométrique observé pendant cette campagne. Mais le jeudi 5, le vent passa dans le sud-est, et fut accompagné de violents tourbillons de neige. Le thermomètre tomba dans la nuit à vingt-trois degrés. Hatteras, sans se préoccuper des mauvaises dispositions de l'quipage, donna l'ordre d'appareiller. Depuis treize jours, c'est-à-dire depuis le cap Dundas, le *Forward* n'avait pu gagner un nouveau degré dans le nord; aussi le parti représenté par Clifton n'était pas satisfait; ses désirs, il est vrai, se trouvent d'accord en ce moment avec la résolution du capitaine de s'enlever dans le canal Wellington, et il ne fit pas de difficulté pour manoeuvrer.

Le brick ne parvint pas sans peine à mettre la voile; mais, ayant abrité dans la nuit sa misaine, ses huniers et ses perroquets, Hatteras s'avant hardiment au milieu des trains de glace que le courant entraînait vers le sud. L'quipage se fatigua beaucoup dans cette navigation sinueuse, qui l'obligeait souvent à contrebaisser la voilure.

Le canal Wellington n'a pas une très-grande largeur; il est resserré entre la côte du Devon septentrionale à l'est, et l'écorce Cornouaille à l'ouest; cette dernière passa longtemps pour une presqu'île. Ce fut sir John Franklin qui la contourna, en 1846, par sa côte occidentale, en revenant de sa pointe au nord du canal.

L'exploration du canal Wellington fut faite, en 1851, par le capitaine Penny, sur les baleiniers *Lady Franklin* et *Sophie*; l'un de ses lieutenants, Stewart, parvenu au cap Beecher, par 76°20' de latitude, découvrit la mer libre. La mer libre! Voilà ce qu'espérait Hatteras.

Ce que Stewart a trouvé je le trouverai, dit-il au docteur, et alors je pourrai naviguer à la voile vers le pôle.

--Mais, roudi t le docteur, ne craignez-vous pas que votre
ui page...

--Mon ui page!... dit durement Hatteras.

Puis, voi x basse.

Pauvres gens! murmura-t-il au grand onnem ent du docteur.

C'ai t le premier sentiment de cette nature que celui-ci surprenait
dans le coeur du capitaine.

Mais non, reprit ce dernier avec er gie, il faut qu'ils me suivent!
ils me suivront!

Cependant, si _le Forward_ n'avait pas cr aindre la collision des
ice-streams encore espace, il gagnait peu dans le nord, car les vents
contraires l'obligent souvent s' arrer . Il dassa pi blement
les caps Spencer et Innis, et, le 10, le mardi, le soixante-quinzie
degre latitude fut enfin franchi, l a grande joie de Clifton.

Le Forward se trouvait l 'endroit me o les vaisseaux ami cains
le Rescue et _l'Advance_, command par le capitaine de Haven,
coururent de si terribles dangers. Le docteur Kane faisait partie de
cette expi tion; vers la fin de septembre 1850, ces navires,
envelopp par une banquise, furent rejet avec une puissance
irri stible dans le dr oit de Lancaster.

Ce fut Shandon qui raconta cette catastrophe Jam es Wall devant
quelques-uns des hommes du brick.

L'Advance et le Rescue, leur dit-il, furent tellement secou,
enlev, ballott par les glaces, qu'on dut renoncer conser ver du
feu bor d; et cependant la tempat ure tomba jusqu'di x-huit degr
au-dessous de zo! Pendant l'hiver tout entier, les malheureux
ui pages furent retenus prisonniers dans la banquise, toujours
prar l 'abandon de leur navire, et pendant trois semaines ils
n'ent me pas leurs habits! Ce fut dans cette situation
ouvant able, qu'apr une di ve de mille milles[1], ils furent
dross jusque dans le milieu de la mer de Baffin!

[1] Plus de 400 lieues.

On peut juger de l'effet produit par ces ri ts sur le moral d'un
ui page dm al dispos

Pendant cette conversation, Johnson s'entretenait avec le docteur d'un
em ent dont ces parages avaient l e tht re; le docteur, suivant
sa demande, le pri nt du moment pri s auquel le brick se trouvait
par 7530' de latitude.

C'est l c'est bien l s'r ia Johnson; voilcet te terre funeste!

Et, en parlant ainsi, les larmes venaient aux yeux du digne mar e
d'ui page.

Vous voulez parler de la mort du lieutenant Bellot, lui dit le
docteur.

--Oui, monsieur Clawbonny, de ce brave officier de tant de coeur et de
tant de courage!

--Et c'est ici, dites-vous, que cette catastrophe eut lieu?

--Ici-me, sur cette partie de la ce du North-Devon! Oh! il y a eu dans tout cela une tr- grande fatalit et ce malheur ne serait pas arriv si le capitaine Pullen ft revenu plus t son bord!

--Que voulez-vous dire? Johnson.

--out ez-moi, monsieur Clawbonny, et vous verrez q uoi tient souvent l'existence. Vous savez que le lieutenant Bellot fit une premie campagne l a recherche de Franklin, en 1850?

--Oui, Johnson, sur _le Prince-Albert_.

--Eh bien, en 1853, de retour en France, il obtint la permission d'embarquer sur _le Phi x_, bor d duquel je me trouvais en qualite de matelot, sous le capitaine Inglefield. Nous venions, avec _le Breadalbane_, transporter des approvisionnements l 'e Beechey.

--Ceux-lq ui nous ont si malheureusement fait daut !

--C'est cela me, monsieur Clawbonny. Nous arrivs l 'e Beechey au commencement d'aot; le 10 de ce mois, le capitaine Inglefield quitta _le Phi x_ pour rejoindre le capitaine Pullen, sar dep uis un mois de son navire _le North-Star_. A son retour, il comptait expi er si r Edward Belcher, qui hivernait dans le canal de Wellington, les dh es de l'Amiraut Or, peu apr le dar t de notre capitaine, le commandant Pullen regagna son bord. Que n'y est-il revenu avant le dar t du capitaine Inglefield! Le lieutenant Bellot, craignant que l'absence de notre capitaine ne se prolonge, et sachant que les dh es de l'Amirautai ent presss, offrit de les porter lui-me. Il laissa le commandement des deux navires au capitaine Pullen, et partit le 12 aot avec un traeau et un canot en caoutchouc. Il emmenait avec lui Harvey, le quartier-mar e du _North-Star_, trois matelots, Madden, David Hook, et moi. Nous supposons que sir Edward Belcher devait se trouver aux environs du cap Beecher, au nord du canal; nous nous dirigees donc de ce c dans notre traeau, en serrant de pr les rivages de l'est. Le premier jour, nous campes t rois milles du cap Innis; le lendemain, nous nous arri ons sur un glan, t rois milles p eu pr du cap Bowden. Pendant la nuit, claire d'ailleurs comme le jour, la terre ant t rois milles, le lieutenant Bellot rol ut d'y aller camper; il essaya de s'y rendre dans le canot de caoutchouc; deux fois une violente brise du sud-est le repoussa; l eur tour, Harvey et Madden tentent le passage et furent plus heureux; ils s'ai ent munis d'une corde, et ils abl irent une communication entre le traeau et la ce; trois objets furent transport au moyen de cette corde; mais une quatre tentative, nous sentes notre glan se mettre en mouvement; monsieur Bellot cria ses compagnons de lh er la corde, et nous fmes entra, le lieutenant, David Hook et moi, une grande distance de la ce. En ce moment, le vent soufflait avec force du sud-est, et il neigeait. Mais nous ne courions pas encore de grands dangers, et il pouvait bien en revenir, puisque nous en sommes revenus, nous autres!

Johnson s'interrompit un instant en considant cette ce fatale, puis il reprit:

Apr avoir perdu de vue nos compagnons, nous essayes d'abord de nous abriter sous la tente de notre traeau, mais en vain; alors avec nos couteaux nous commenm es nous tailler une maison dans la glace. Monsieur Bellot s'assit une demi-heure, et s'entretint avec nous sur le danger de notre situation; je lui dis que je n'avais pas peur. Avec la protection de Dieu, nous rondi t-il, pas un cheveu ne tombera de notre te. Je lui demandai alors quelle heure il ai t; il rondi t: Environ six heures et quart. C'ai t six heures et quart du matin, le jeudi 18 aot. Alors monsieur Bellot attacha ses

livres et dit qu'il voulait aller voir comment la glace flottait; il avait parti depuis quatre minutes seulement, quand j'allai, pour le chercher, faire le tour du méglan sur lequel nous ions abrit; mais je ne pus le voir, et, en retournant notre retraite, j'apers son bon du coposd' une crevasse d'environ cinq toises de large, o la glace avait toute cass. J'appelai alors, mais sans ronse. A cet instant le vent soufflait trfort. Je cherchai encore autour du glan, mais je ne pus découvrir aucune trace du pauvre lieutenant.

--Et que supposez-vous? demanda le docteur u de ce rit.

--Je suppose que quand monsieur Bellot sortit de la cachette, le vent l'emporta dans la crevasse, et, son paletot ant bouton il ne put nager pour revenir la surface! Oh! monsieur Clawbonny, j'ouvai l le plus grand chagrin de ma vie! Je ne voulais pas le croire! Ce brave officier, victime de son douement! car sachez que c'est pour obr aux instructions du capitaine Pullen qu'il a voulu rejoindre la terre, avant cette dl e! Brave jeune homme, aimde tout le monde bord, serviable, courageux! il a pleurde toute l'Angleterre, et il n'est pas jusqu'aux Esquimaux eux-mes qui, apprenant du capitaine Inglefield, son retour la baie de Pound, la mort du bon lieutenant, ne s'ient en pleurant comme je le fais ici: pauvre Bellot! pauvre Bellot!

--Mais votre compagnon, et vous, Johnson, demanda le docteur attendri par cette narration touchante, comment parvtes-vous r egagner la terre?

--Nous, monsieur, c'ait peu de chose; nous restes encore vingt-quatre heures sur le glan, sans aliments et sans feu; mais nous fines par rencontrer un champ de glace h oursur un bas-fond; nous y sautes, et, l'aide d'un aviron qui nous restait, nous accroches un glan capable de nous porter et d'r e manoeuvrcom me un radeau. C'est ainsi que nous avons gagnl e rivage, mais seuls, et sans notre brave officier!

A la fin de ce rit, le Forward_ avait dasscet te ce funeste, et Johnson perdit de vue le lieu de cette terrible catastrophe. Le lendemain, on laissait la baie Griffin sur tribord, et, deux jours apr, les caps Grinnel et Helpman; enfin, le 14 juillet, on doubla la pointe Osborn, et, le 15, le brick mouilla dans la baie Baring, l'extri tdu canal. La navigation n'avait pas t r- difficile; Hatteras rencontra une mer presque aussi libre que celle dont Belcher profita pour aller hiverner avec le Pionnier_ et l'Assistance_ jusqu'aupr du soixante dix-septie degr Ce fut de 1852 1853, pendant son premier hivernage, car, l'ann suivante, il passa l'hiver de 1853 1854 cet te baie Baring o le Forward_ mouillait en ce moment.

Ce fut me l a suite des r euves et des dangers les plus effrayants qu'il dut abandonner son navire l'Assistance_ au milieu de ces glaces er nelles.

Shandon se fit aussi le narrateur de cette catastrophe devant les matelots dor alis. Hatteras connut-il ou non cette trahison de son premier officier? Il est impossible de le dire; en tout cas, il se tut cet ar d.

A la hauteur de la baie Baring se trouve un roit chenal qui fait communiquer le canal Wellington avec le canal de la Reine. Les trains de glace se trouvent fort press. Hatteras fit de vains efforts pour franchir les passes du nord de l'e Hamilton; le vent s'y opposait; il fallait donc se glisser entre l'e Hamilton et l'e Cornwallis; on perdit lci nq jours pri eux en efforts inutiles. La

température tendait s'abaisser, et tomba même, le 19 juillet, vingt-six degrés (-4 centigr.); elle se releva le jour suivant; mais cette menace anticipée de l'hiver arctique devait engager Hatteras ne pas attendre davantage. Le vent avait une tendance se tenir dans l'ouest et s'opposait à la marche de son navire. Et cependant, il avait hâte de gagner le point où Stewart se trouva en présence d'une mer libre. Le 19, il voulut de s'avancer à tout prix dans le chenal; le vent soufflait debout au brick, qui, avec son hissage, et pu lutter contre ces violentes rafales chargées de neige, mais Hatteras devait avant tout ménager son combustible; d'un autre côté la passerelle était trop large pour permettre de haler sur le brick. Hatteras, sans tenir compte des fatigues de l'expédition, recourut à un moyen que les baleiniers emploient parfois dans des circonstances identiques. Il fit amener les embarcations à leur d'eau, tout en les maintenant suspendues à leurs palans sur les flancs du navire; ces embarcations étant solidement amarrées de l'avant et de l'arrière, les avirons furent armés sur tribord des unes et sur bord des autres; les hommes, tour de rôle, prirent place à leurs bancs de rameurs, et durent nager vigoureusement de manière à pousser le brick contre le vent. Le *Forward* s'avance lentement dans le chenal; on comprend ce que furent les fatigues provoquées par ce genre de travaux; les murmures se firent entendre. Pendant quatre jours, on navigua de la sorte jusqu'au 23 juin, où l'on parvint à atteindre l'île Baring dans le canal de la Reine.

[1] Ramer.

Le vent restait contraire. L'expédition n'en pouvait plus. La santé des hommes parut fort mauvaise au docteur, et il crut voir chez quelques-uns les premiers symptômes du scorbut; il ne négligea rien pour combattre ce mal terrible, ayant sa disposition d'abondantes réserves de lime-juice et de pastilles de chaux.

Hatteras comprit bien qu'il ne fallait plus compter sur son équipage; la douceur, la persuasion fussent demeurées sans effet; il voulut donc de lutter par la suite et de se montrer impitoyable à l'occasion; il se dit particulièrement de Richard Shandon, et même de James Wall, qui cependant n'osait parler trop haut. Hatteras avait pour lui le docteur, Johnson, Bell, Simpson; ces gens lui avaient donné corps et âme; parmi les indiens, il notait Foker, Bolton, Wolsten, l'armurier, Brunton, le premier ingénieur, qui pouvaient un moment donner le tour à leur tête; quant aux autres, Pen, Gripper, Clifton, Waren, ils lui faisaient ouvertement leurs projets de révolte; ils voulaient entraîner leurs camarades et forcer le *Forward* à revenir en Angleterre.

Hatteras vit bien qu'il ne pourrait plus obtenir de cet équipage mal disposé et surtout usé de fatigue, la continuation des manœuvres prévues. Pendant vingt-quatre heures, il resta en vue de l'île Baring sans faire un pas en avant. Cependant la température s'abaissait, et le mois de juillet sous ces hautes latitudes se ressentait de l'influence du prochain hiver. Le 24, le thermomètre tomba à vingt-deux degrés (-6 centigr.). La *young-ice*, la glace nouvelle, se reformait pendant la nuit, et acquies six huit lignes d'épaisseur; s'il neigeait par-dessus, elle pouvait devenir bientôt assez forte pour supporter le poids d'un homme. La mer prenait cette teinte sale qui annonce la formation des premiers cristaux.

Hatteras ne se méprenait pas ces symptômes alarmants; si les passes venaient se boucher, il serait forcé d'hiverner en cet endroit, loin du but de son voyage, et sans même avoir entrevu cette mer libre dont il devait revenir si rapproché suivant les rapports de ses devanciers. Il voulut donc, coûte que coûte, de se porter en avant et de gagner quelques degrés dans le nord; voyant qu'il ne pouvait employer ni les

avirons avec un uillage bout de forces, ni les voiles avec un vent toujours contraire, il donna l'ordre d'allumer les fourneaux.

CHAPITRE XXII.

COMMENCEMENT DE ROULTE.

A ce commandement inattendu, la surprise fut grande bord du _Forward_.

Allumer les fourneaux! dirent les uns.

--Et avec quoi? dirent les autres.

--Quand nous n'avons plus que deux mois de charbon dans le ventre! s'écria Pen.

--Et comment nous chaufferons-nous, l'hiver? demanda Clifton.

--Il nous faudra donc, reprit Gripper, brûler le navire jusqu'à la ligne de flottaison?

--Et bourrer le poêle avec les mâts, répondit Warren, depuis le petit perroquet jusqu'au bout-dehors de beaupré.

Shandon regardait fixement Wall. Les ingénieurs stupéfaits hésitaient à descendre dans la chambre de la machine.

M'avez-vous entendu? s'écria le capitaine d'une voix irritée.

Brunton se dirigea vers l'outillage; mais au moment de descendre, il s'arrêta.

N'y va pas, Brunton, dit une voix.

--Qui a parlé? s'écria Hatteras.

--Moi! fit Pen, en s'avançant vers le capitaine.

--Et vous dites?... demanda celui-ci.

--Je dis..., je dis, répondit Pen en jurant, je dis que nous en avons assez, que nous n'irons pas plus loin, que nous ne voulons pas crever de fatigue et de froid pendant l'hiver, et qu'on n'allumera pas les fourneaux!

--Monsieur Shandon, répondit froidement Hatteras, faites mettre cet homme aux fers.

--Mais, capitaine, répondit Shandon, ce que cet homme a dit...

--Ce que cet homme a dit, répliqua Hatteras, si vous le niez, vous, je vous fais enfermer dans votre cabine et garder vue! --Que l'on saisisse cet homme! m'entend-on?

Johnson, Bell, Simpson se dirigèrent vers le matelot que la colère mettait hors de lui.

Le premier qui me touche!... s'écria-t-il, en saisissant un anneau qu'il brandit au-dessus de sa tête.

Hatteras s'avant vers lui.

Pen, dit-il d'une voix presque tranquille, un geste de plus, et je te brle la cervelle!

En parlant de la sorte, il arma un revolver et le dirigea sur le matelot.

Un murmure se fit entendre.

Pas un mot, vous autres, dit Hatteras, ou cet homme tombe mort.

En ce moment, Johnson et Bell dar ment Pen, qui ne ri sta plus et se laissa conduire f ond de cale.

Allez, Brunton, dit Hatteras,

L'ingi eur, suivi de Plover et de Waren, descendit son poste. Hatteras revint sur la dunette.

Ce Pen est un misabl e, lui dit le docteur.

--Jamais homme n'a p lus pr de la mort, rondi t simplement le capitaine.

Bient la vapeur eut acquis une pression suffisante: les ancrs du _Forward_ furent levés; celui-ci, coupant vers l'est, mit le cap sur la pointe Becher, et trancha de son r ave les jeunes glaces d forms.

On rencontre entre l'e Baring et la pointe Becher un assez grand nombre d'es, h ous pour ainsi dire au milieu des ice-fields; les streams se pressaient en grand nombre dans les petits dr oits dont cette partie de la mer est sillonn; ils tendaient s' agglomrer sous l'influence d'une tempat ure relativement basse; des hummocks se formaient et l et l'on sentait que ces glans dp lus compactes, plus denses, plus serr, feraient bient avec l'aide des premies gels une masse impr able.

Le Forward chenailait donc, non sans une extrme difficult au milieu des tourbillons de neige. Cependant, avec la mobilitq ui caracti se l'atmosphre de ces ri ons, le soleil reparaisait de temps aut re; la tempat ure remontait de quelques degr; les obstacles se fondaient comme par enchantement, et une belle nappe d'eau, charmante cont empler, s'endai t lo nague les glans hi ssaient toutes les passes. L'horizon revai t de magnifiques teintes oranges sur lesquelles l'oeil se reposait complaisamment de l'er nelle blancheur des neiges.

Le jeudi, 26 juillet, _le Forward_ rasa l'e Dundas, et mit ensuite le cap plus au nord; mais alors il se trouva face f ace avec une banquise, haute de huit neuf pieds et form de petits ice-bergs arrach l a ce; il fut obligd' en prolonger longtemps la courbure dans l'ouest. Le craquement ininterrompu des glaces, se joignant aux gi ssements du navire, formait un bruit triste qui tenait du soupir et de la plainte. Enfin le brick trouva une passe et s'y avan pi blement; souvent un glan or me paralysait sa course pendant de longues heures; le brouillard gai t la vue du pilote; tant que l'on voit un mille en avant, on peut parer facilement les obstacles; mais au milieu de ces tourbillons embrum, la vue s'arra t souvent moins d'une encl ure. La houle tr- forte fatiguait.

Parfois, les nuages lisses et polis prenaient un aspect particulier, comme s'ils eussent rl h i les bancs de glace; il y eut des jours o les rayons jaunr es du soleil ne parvinrent pas f ranchir la brume

tenace.

Les oiseaux aient encore fort nombreux, et leurs cris assourdissants; des phoques, paresseusement couchés sur les glans en dièdre, levaient leur tête peu effrayée et agitaient leurs longs cous au passage du navire; celui-ci, en rasant leur demeure flottante, y laissa plus d'une fois des feuilles de son doublage roulées par le frottement.

Enfin, après six jours de cette lente navigation, le 1er août, la pointe Belcher fut relevée dans le nord; Hatteras passa ces dernières heures dans les barres de perroquet; la mer libre entrevue par Stewart, le 30 mai 1851, vers 7620' de latitude, ne pouvait rien offrir, et cependant, si loin qu'Hatteras promena ses regards, il n'aperçut aucun indice d'un bassin polaire déglacé. Il redescendit sans mot dire.

Est-ce que vous croyez cette mer libre? demanda Shandon au lieutenant.

--Je commence à douter, répondit James Wall.

--N'avais-je donc pas raison de traiter cette prétendue découverte de chimère et d'hypothèse? Et l'on n'a pas voulu me croire, et vous me, Wall, vous avez pris parti contre moi!

--On vous croira dorénavant, Shandon.

--Oui, répondit ce dernier, quand il sera trop tard.

Et il rentra dans sa cabine, où il se tenait presque toujours renfermé depuis sa discussion avec le capitaine.

Le vent retomba dans le sud vers le soir. Hatteras fit alors abaisser sa voilure et éteindre ses feux; pendant plusieurs jours, les plus pénibles manoeuvres furent reprises par l'équipage; chaque instant, il fallait ou lofer ou laisser arriver, ou masquer brusquement les voiles pour enrayer la marche du brick; les bras des vergues déformés par le froid couraient mal dans les poulies engorgées, et ajoutaient encore à la fatigue; il fallut plus d'une semaine pour atteindre la pointe Barrow. _Le Forward_ n'avait pas gagné cent mille en dix jours.

Le vent sauta de nouveau dans le nord, et l'expédition fut remise en mouvement. Hatteras espérait encore trouver une mer affranchie d'obstacles, au delà de soixante-dix-septième parallèle, telle que la vit Edward Belcher.

Et cependant, s'il s'en rapportait aux récits de Penny, cette partie de mer qu'il traversait en ce moment aurait dû être libre, car, Penny, arrivé à la limite des glaces, reconnut en canot les bords du canal de la Reine jusqu'au soixante-dix-septième degré.

Devait-il donc regarder ces relations comme apocryphes? ou bien un hiver prochain venait-il s'abattre sur ces régions boréales?

Le 15 août, le mont Percy dressa dans la brume ses pics couverts de neiges éternelles; le vent très-violent brassait devant lui une mitraille de grêle qui criait avec bruit. Le lendemain, le soleil se coucha pour la première fois, terminant enfin la longue série de jours de vingt-quatre heures. Les hommes avaient fini par s'habituer à cette clarté incessante; mais les animaux en ressentaient peu l'influence; les chiens groenlandais se couchaient à l'heure habituelle, et Duk lui-même s'endormait régulièrement chaque soir, comme si les ténèbres eussent envahi l'horizon.

Cependant, pendant les nuits qui suivirent le 16 août, l'obscurité fut jamais profonde; le soleil, quoique couché donnait encore une lumière suffisante par réflexion.

Le 19 août, après une assez bonne observation, on releva le cap Franklin sur la côte orientale, et sur la côte occidentale, le cap Lady Franklin; ainsi, au point extrême atteint sans doute par ce hardi navigateur, la reconnaissance de ses compatriotes voulut que le nom de sa femme si doucement face son propre nom, emblème touchant de l'écrite sympathie qui les unit toujours!

Le docteur fut unanime de ce rapprochement, de cette union morale entre deux pointes de terre au sein de ces contrées lointaines.

Le docteur, suivant les conseils de Johnson, s'accoutumait à supporter les basses températures; il demeurait presque sans cesse sur le pont, bravant le froid le vent et la neige. Sa constitution, bien qu'il et un peu maigre, ne souffrait pas des atteintes de ce rude climat. D'ailleurs, il s'attendait d'autres périls, et constatait avec gaieté les symptômes précurseurs de l'hiver.

Voyez, dit-il un jour Johnson, voyez ces bandes d'oiseaux qui s'envolent vers le sud! Comme ils s'enfuient tête-d'aile en poussant leurs cris d'adieu!

--Oui, monsieur Clawbonny, répondit Johnson; quelque chose leur a dit qu'il fallait partir, et ils se sont mis en route.

--Plus d'un des nôtres, Johnson, serait, je crois, tenté de les imiter!

--Ce sont des cœurs faibles, monsieur Clawbonny; que diable! ce qu'un oiseau ne peut faire, un homme doit le tenter! ces animaux n'ont pas un approvisionnement de nourriture comme nous, et il faut bien qu'ils aillent chercher leur existence ailleurs! Mais des marins, avec un bon navire sous les pieds, doivent aller au bout du monde.

--Vous espérez donc qu'Hatteras réussira dans ses projets?

--Il réussira, monsieur Clawbonny.

--Je le pense comme vous, Johnson, et dit-il, pour le suivre, ne conservez qu'un seul compagnon fidèle. ...

--Nous serions deux!

--Oui, Johnson, répondit ce dernier en serrant la main du brave matelot.

La terre du Prince-Albert, que le Forward prolongeait en ce moment, porte aussi le nom de terre Grinnel, et bien qu'Hatteras, en haine des Yankees, n'ait jamais consenti à lui donner ce nom, c'est cependant celui sous lequel elle est le plus généralement désignée. Voici d'où vient cette double appellation: en même temps que l'Anglais Penny lui donnait le nom de Prince-Albert, le commandant de la Rescue, le lieutenant de Haven, la nommait terre Grinnel en l'honneur du noble ami cain qui avait fait New-York les frais de son expédition.

Le brick, en suivant ses contours, trouva une série de difficultés inouïes, naviguant tant à la voile et tant à la vapeur. Le 18 août, on releva le mont Britannia presque visible dans la brume, et le Forward jeta l'ancre le lendemain dans la baie de Northumberland. Il se trouvait cerclé de toutes parts.

CHAPITRE XXIII

L'ASSAUT DES GLANSES.

Hatteras, après avoir pris du mouillage du navire, rentra dans sa cabine, prit sa carte et la pointa avec soin; il se trouvait par 7657' de latitude et 9920' de longitude, c'est-à-dire trois minutes seulement du soixante-dix-septième parallèle. Ce fut cet endroit même que sir Edward Belcher passa son premier hivernage sur le Pionnier et l'Assistance. C'est de ce point qu'il organisa ses excursions en traieau et en bateau; il découvrit l'île de la Table, les Cornouailles septentrionales, l'archipel Victoria et le canal Belcher. Parvenu au delà du soixante-dix-huitième degré il vit la glace s'incliner vers le sud-est. Elle semblait devoir se relier au droit de Jones, dont l'entrée donne sur la baie de Baffin. Mais dans le nord-ouest, au contraire, une mer libre, dit son rapport, s'étendait à perte de vue.

Hatteras considait avec attention cette partie des cartes marines où un large espace blanc figurait ces régions inconnues, et ses yeux revenaient toujours ce bassin polaire d'agde glaces.

Après tant de témoignages, se dit-il, après les relations de Stewart, de Penny, de Belcher, il n'est pas permis de douter! il faut que cela soit! Ces hardis marins ont vu, vu de leurs propres yeux! peut-on révoquer leur assertion en doute? Non!--Mais, si cependant cette mer, libre alors, par suite d'un hiver prochain fut... Mais non, c'est plusieurs années d'intervalle que ces découvertes ont faites; ce bassin existe, je le trouverai! je le verrai!

Hatteras remonta sur la dunette. Une brume intense enveloppait le Forward; du pont on apercevait à peine le haut de sa muraille. Cependant Hatteras fit descendre l'ice-master de son nid de pie, et prit sa place; il voulait profiter de la moindre éclaircie du ciel pour examiner l'horizon du nord-ouest.

Shandon n'avait pas manqué cette occasion de dire au lieutenant:

Eh bien, Wall! et cette mer libre?

--Vous aviez raison, Shandon, répondit Wall, et nous n'avons plus que pour six semaines de charbon dans nos soutes.

--Le docteur trouvera quelque procédé scientifique répondit Shandon, pour nous chauffer sans combustible. J'ai entendu dire que l'on faisait de la glace avec du feu; peut-être nous fera-t-il du feu avec de la glace.

Shandon rentra dans sa cabine en haussant les épaules.

Le lendemain, 20 août, le brouillard se fendit pendant quelques instants. On vit Hatteras de son poste évoluer vivement ses regards vers l'horizon; puis il redescendit sans rien dire et donna l'ordre de se porter en avant; mais il était facile de voir que son espoir avait dû être une dernière fois.

Le Forward leva l'ancre et reprit sa marche incertaine vers le nord. Comme il fatiguait beaucoup, les vergues des huniers et de perroquet furent envoyées en bas avec tout leur grément; les mâts furent drossés; on ne pouvait plus compter sur le vent variable que la

sinuosité des passes rendait d'ailleurs peu profitable; de larges taches blanches se formaient et sur la mer, semblables des taches d'huile; elles faisaient prager une gelée traînée prochaine; dès que la brise venait tomber, la mer se prenait presque instantanément, mais au retour du vent cette jeune glace se brisait et se dissipait. Vers le soir, le thermomètre descendit dix-sept degrés (-7 centigrades).

Lorsque le brick arrivait au fond d'une passe fermée, il faisait alors l'office de bûche, et se précipitait toute vapeur sur l'obstacle qu'il enfonçait. Quelquefois on le croyait définitivement arrêté mais un mouvement inattendu des streams lui ouvrait un nouveau passage, et il s'avançait hardiment; pendant ces temps d'arrêt, la vapeur, s'échappant par les soupapes, se condensait dans l'air froid et retombait en neige sur le pont. Une autre cause venait aussi suspendre la marche du brick; les glaces s'engageaient parfois dans les branches de l'hélice, et ils avaient une dureté telle que tout l'effort de la machine ne parvenait pas à les briser; il fallait alors renverser la vapeur, revenir en arrière, et envoyer des hommes danser sur l'hélice à l'aide de leviers et d'anses; de là des difficultés, des fatigues et des retards.

Pendant treize jours il en fut ainsi; le *Forward* se traînait péniblement le long du droit de Penny. L'unique murmure, mais il obéissait; il comprenait que revenir en arrière était maintenant impossible. La marche au nord offrait moins de profits que la retraite au sud; il fallait songer à l'hivernage.

Les matelots parlaient entre eux de cette nouvelle situation, et, un jour, ils en causèrent même avec Richard Shandon, qu'ils savaient bien rester pour eux. Celui-ci, au mépris de ses devoirs d'officier, ne craignit pas de laisser discuter devant lui l'autorité de son capitaine.

Vous dites donc, monsieur Shandon, lui demandait Gripper, que nous ne pouvons plus revenir sur nos pas.

--Maintenant, il est trop tard, répondit Shandon.

--Alors, reprit un autre matelot, nous ne devons plus songer qu'à l'hivernage?

--C'est notre seule ressource! On n'a pas voulu me croire...

--Une autre fois, répondit Pen, qui avait repris son service accoutumé, on vous croira.

--Comme je ne serai pas le marin... répondit Shandon.

--Qui sait? répondit Pen. John Hatteras est libre d'aller aussi loin que bon lui semble, mais on n'est pas obligé de le suivre.

--Il n'y a qu'à se rappeler, reprit Gripper, son premier voyage à la mer de Baffin, et ce qui s'en est suivi!

--Et le voyage du *Farewell*, dit Clifton, qui est allé se perdre dans les mers du Spitzberg sous son commandement!

--Et dont il est revenu seul, répondit Gripper.

--Seul avec son chien, répondit Clifton.

--Nous n'avons pas envie de nous sacrifier pour le bon plaisir de cet homme, ajouta Pen.

--Ni de perdre les primes que nous avons si bien gagnés!

On reconnut Clifton cette remarque intéressante.

Lorsque nous aurons dépassé les soixante-dix-huit degrés ajouta-t-il, et nous n'en sommes pas loin, cela fera juste trois cent soixante-quinze livres pour chacun[1], six fois huit degrés!

[1] 2,375 francs.

--Mais, répondit Gripper, ne les perdrons-nous pas, si nous revenons sans le capitaine?

--Non, répondit Clifton, lorsqu'il sera prouvé que le retour est devenu indispensable.

--Mais le capitaine... cependant...

--Sois tranquille, Gripper, répondit Pen, nous en aurons un capitaine, et un bon, que monsieur Shandon connaît. Quand un commandant devient fou, on le casse et on en nomme un autre. N'est-ce pas, monsieur Shandon?

--Mes amis, répondit Shandon assésivement, vous trouverez toujours en moi un cœur doux. Mais attendons les événements.

L'orage, on le voit, s'amassait sur la tête d'Hatteras; celui-ci, ferme, introuvable, énergique, toujours confiant, marchait avec audace. En somme, s'il n'avait pas manqué de la direction de son navire, celui-ci s'était vaillamment comporté la route parcourue en cinq mois reprendrait la route que d'autres navigateurs mirent deux et trois ans à faire! Hatteras se trouvait maintenant dans l'obligation d'hiverner, mais cette situation ne pouvait effrayer des cœurs forts et décidés, des explorateurs et aguerries, des esprits intrépides et bien trempés! Sir John Ross et MacClure ne passent-ils pas trois hivers successifs dans les régions arctiques? ce qui s'est fait ainsi ne pouvait-on le faire encore?

Certes si, répondit Hatteras, et plus, s'il le faut! Ah! disait-il avec regret au docteur, que n'ai-je pu forcer l'entrée de Smith, au nord de la mer de Baffin, je serais maintenant au pôle!

--Bon! répondit invariablement le docteur, qui avait inventé la confiance au besoin, nous y arriverons, capitaine, sur le quatre-vingt-dix-neuvième méridien au lieu du soixante-quinzième, il est vrai; mais qu'importe? si tout chemin mène à Rome, il est encore plus certain que tout méridien mène au pôle.

Le 31 août, le thermomètre marqua treize degrés (-10 centigrades). La fin de la saison navigable arrivait; le Forward laissa l'Écume sur tribord, et, trois jours après, il dépassa l'écume de la Table, situé au milieu du canal Belcher. À une époque moins avancée, il est possible peut-être de regagner par ce canal la mer de Baffin, mais alors il ne fallait pas y songer. Ce bras de mer, entièrement barré par les glaces, n'est pas offert un pouce d'eau libre à la quille du Forward; le regard s'endait sur des ice-fields sans fin et immobiles pour huit mois encore.

Heureusement, on pouvait encore gagner quelques minutes vers le nord, mais il fallait condition de briser la glace nouvelle sous de gros rouleaux, ou de la défoncer au moyen des poulx. Ce qu'il fallait redouter alors, par ces basses températures, c'était le calme de l'atmosphère, car les passes se prenaient rapidement, et on accueillait avec joie même les vents contraires. Une nuit calme, et tout allait glacer.

Or, le Forward ne pouvait hiverner dans la situation actuelle, exposé aux vents, aux ice-bergs, à la diable du canal; un abri s'en est la première chose à trouver; Hatteras espère gagner la cote du Nouveau-Cornouailles, et rencontrer, au delà de la pointe Albert, une baie de refuge suffisamment couverte. Il poursuivit donc sa route au nord avec persévérance.

Mais, le 8 septembre, une banquise continue, impraticable, infranchissable, s'interposa entre le nord et lui; la température s'abaissa dix degrés (-12 centigrades). Hatteras, le cœur inquiet, chercha vainement un passage, risquant cent fois son navire, et se tirant de pas dangereux par des prodiges d'habileté. On pouvait le taxer d'imprudence, d'irréflexion, de folie, d'aveuglement, mais pour bon marin, il l'a été, et parmi les meilleurs!

La situation du Forward devint véritablement pénible; en effet, la mer se refermait derrière lui, et dans l'espace de quelques heures, la glace acquiescèrent une dureté telle que les hommes couraient dessus et hâlaient le navire en toute sûreté.

Hatteras, ne pouvant tourner l'obstacle, résolut de l'attaquer de front; il employa ses plus forts blasting-cylinders, de huit dix livres de poudre; on commença par trouser la glace dans son assésseur; on remplissait le trou de neige, après avoir eu soin de placer le cylindre dans une position horizontale, afin qu'une plus grande partie de glace fût soumise à l'explosion; alors on allumait la mine, protégée par un tube de gutta-percha.

On travailla donc briser la banquise; on ne pouvait la scier, car les sciures se recollaient immédiatement. Toutefois, Hatteras put espérer passer le lendemain.

Mais, pendant la nuit, le vent fit rage; la mer se souleva sous sa cote glacée, comme secouée par quelque commotion sous-marine, et la voix terrifiante du pilote laissa tomber ces mots:

Veille à l'arrière! veille à l'arrière!

Hatteras porta ses regards vers la direction indiquée, et ce qu'il vit lui fit frémir le cœur.

Une haute banquise, refoulée vers le nord, accourait sur le navire avec la rapidité d'une avalanche.

Tout le monde sur le pont! s'écria le capitaine.

Cette montagne roulante n'était plus qu'un demi-mille pénétrée; les glaces se soulevaient, passaient les uns par-dessus les autres, se culbutaient, comme d'ormes grains de sable emportés par un ouragan formidable; un bruit terrible agitait l'atmosphère.

Voilà monsieur Clawbonny, dit Johnson au docteur, l'un des plus grands dangers dont nous ayons menacés.

--Oui, répondit tranquillement le docteur, c'est assez effrayant.

--Un véritable assaut qu'il nous faudra repousser, reprit le marin d'un air grave.

--En effet on dirait une troupe immense d'animaux antiluviens, de ceux que l'on suppose avoir habité le pôle! Ils se pressent! Ils se hâtent qui arrivera le plus vite.

--Et, ajouta Johnson, il y en a qui sont armés de lances aiguës dont je vous engage vous défendre, monsieur Clawbonny.

--C'est un véritable sie, s'ria le docteur; eh bien! courons sur les remparts.

Et il se précipita vers l'arrière, où l'unique armée de perches, de barres de fer, d'anspects, se préparait à repousser cet assaut formidable.

L'avalanche arrivait et gagnait de hauteur, en s'accroissant des glaces environnantes qu'elle entraînait dans son tourbillon; d'après les ordres d'Hatteras, le canon de l'avant tirait boulets pour rompre cette ligne menaçante. Mais elle arriva et se jeta sur le brick; un craquement se fit entendre, et, comme il fut abordé par la hanche de tribord, une partie de son bastingage se brisa.

Que personne ne bouge! s'ria Hatteras. Attention aux glaces!

Celles-ci grimpaient avec une force irrésistible; des glaces pesant plusieurs quintaux escaladaient les murailles du navire; les plus petits, lancés jusqu'à la hauteur des hunes, retombaient en file d'aigu, brisant les haubans, coupant les manoeuvres. L'unique armée avait donc à combattre ces ennemis innombrables, qui, de leur masse, eussent renversé les navires comme le Forward. Chacun essayait de repousser ces rocs envahissants, et plus d'un matelot fut blessé par leurs arêtes aiguës, entre autres Bolton, qui eut l'œil gauche entièrement déchiré. Le bruit prenait des proportions effrayantes. Duck aboyait avec rage après ces ennemis d'une nouvelle sorte. L'obscurité de la nuit accrût bientôt l'horreur de la situation, sans cacher ces blocs irritants, dont la blancheur recouvrait les dernières lueurs arrosées dans l'atmosphère.

Les commandements d'Hatteras retentissaient toujours au milieu de cette lutte rageuse, impossible, surhumaine, des hommes avec des glaces. Le navire, obssant cette pression orme, s'inclinait sur tribord, et l'extrémité de sa grande vergue s'arc-boutait contre le champ de glace, au risque de briser son mât.

Hatteras comprit le danger; le moment était terrible; le brick menaçait de se renverser entièrement, et la murée pouvait être emportée.

Un bloc orme, grand comme le navire lui-même, parut alors s'élever le long de la coque; il se soulevait avec une irrésistible puissance; il montait, il dépassait déjà la dunette; s'il se précipitait sur le Forward, tout était fini; bientôt il se dressa debout, sa hauteur dépassant les vergues de perroquet, et il oscilla sur sa base.

Un cri d'ouïe se répandit de toutes les poitrines. Chacun reflua sur tribord.

Mais, ce moment, le navire fut entièrement soulagé^[1]. On le sentit enlevé et pendant un temps inappréhensible il flotta dans l'air, puis il inclina, retomba sur les glaces, et, il fut pris d'un roulis qui fit craquer ses cordages. Que se passait-il donc?

[1] Soulevé

Soulevé par cette marée montante, repoussé par les blocs qui le pressaient l'arrière, il franchissait l'infranchissable banquise. Après une minute, qui parut un siècle, de cette rage navigation, il retomba de l'autre côté l'obstacle, sur un champ de glace; il s'enfonça de son poids, et se retrouva dans son élément naturel.

La banquise est franchie! s'ria Johnson, qui s'était jeté l'avant du brick.

--Dieu soit loué, roudi t Hatteras.

En effet, le brick se trouvait au centre d'un bassin de glace; celle-ci l'entourait de toutes parts, et, bien que la quille plonge dans l'eau, il ne pouvait bouger; mais s'il demeurait immobile, le champ marchait pour lui.

Nous di-vons, capitaine! cria Johnson

--Laissons faire, roudi t Hatteras.

Comment, d'ailleurs, et-il possible de s'opposer cet entraînement?

Le jour revint, et il fut bien constaté que sous l'influence d'un courant sous-marin le banc de glace dérivait vers le nord avec rapidité. Cette masse flottante emportait le *Forward*, clou au milieu de l'ice-field, dont on ne voyait pas la limite; dans la prévision d'une catastrophe, dans le cas où le brick serait jeté sur une ceinture rassemblée par la pression des glaces, Hatteras fit monter sur le pont une grande quantité de provisions, les effets de campement, les vêtements et les couvertures de l'équipage; l'exemple de ce que fit le capitaine MacClure dans une circonstance semblable, il fit entourer le bâtiment d'une ceinture de hamacs gonflés d'air de manière à se protéger contre les grosses avaries; bientôt la glace, s'accumulant sous l'influence d'une température de sept degrés (-14 centigr.); le navire fut entouré d'une muraille de laquelle sa murée sortait seule.

Pendant sept jours, il navigua de cette façon; la pointe Albert, qui forme l'extrémité ouest du Nouveau-Cornouailles, fut entrevue, le 10 septembre, et disparut bientôt; on remarqua que le champ de glace inclina dans l'est à partir de ce moment. Où allait-il de la sorte? où s'arrêterait-on? Qui pouvait le prévoir?

L'équipage attendait et se croisait les bras. Enfin, le 15 septembre, vers les trois heures du soir, l'ice-field, présumant sans doute sur un autre champ, s'arrêta brusquement; le navire ressentit une secousse violente, Hatteras, qui avait fait son point pendant cette journée, consulta sa carte; il se trouvait dans le nord, sans aucune terre en vue, par 95°35' de longitude et 78°15' de latitude, au centre de cette région, de cette mer inconnue, où les géographes ont placé le pôle du froid!

CHAPITRE XXIV.

PÉRILS D'HIVERNAGE.

L'hémisphère austral est plus froid par cette latitude que l'hémisphère boréal; mais la température du Nouveau-Continent est encore de quinze degrés au-dessous de celle des autres parties du monde; et, en Amérique, ces contrées, connues sous le nom de pôle du froid, sont les plus redoutables.

La température moyenne pour toute l'année n'est que de deux degrés au-dessous de zéro (-19 centigr.). Les savants ont expliqué cela de la façon suivante, et le docteur Clawbonny partageait leur opinion sur ce point.

Suivant eux, les vents qui soufflent avec la force la plus constante

dans les régions septentrionales de l'Amérique que sont les vents de sud-ouest; ils viennent de l'océan Pacifique avec une température agréable et supportable; mais pour arriver aux mers arctiques, ils sont forcés de traverser l'immense territoire américain, couvert de neiges; ils se refroidissent sous le contact et couvrent alors les régions hyperboréennes de leur glaciale robe.

Hatteras se trouvait au pect du froid, au delà des contrées entrevues par ses devanciers; il s'attendait donc un hiver terrible, sur un navire perdu au milieu des glaces, avec un équipage démissionnaire. Il résolut de combattre ces dangers divers avec son énergie habituelle. Il regarda sa situation en face, et ne baissa pas les yeux.

Il commença par prendre avec l'aide et l'expérience de Johnson toutes les mesures nécessaires son hivernage. D'après son calcul, le *Forward* avait environ cent cinquante milles de la dernière terre connue, c'est-à-dire le Nouveau-Cornouailles; il était resté dans un champ de glace, comme dans un lit de granit, et nulle puissance humaine ne pouvait l'en arracher.

Il n'existait plus une goutte d'eau libre dans ces vastes mers frappées par l'hiver arctique. Les ice-fields se déroulaient à perte de vue, mais sans offrir une surface unie. Loin de là. De nombreux ice-bergs haussaient la plaine glacée, et le *Forward* se trouvait abrité par les plus hauts d'entre eux sur trois points du compas; le vent du sud-est seul soufflait jusqu'ici. Que l'on suppose des rochers au lieu de glaces, de la verdure au lieu de neige, et la mer reprenant son état liquide, le brick et tranquillement l'ancre dans une jolie baie et l'abri des coups de vent les plus redoutables. Mais quelle déception sous cette latitude! quelle nature attristante! quelle lamentable contemplation!

Le navire, quelque immobile qu'il fût, dut néanmoins être assujéti fortement au moyen de ses ancres; il fallait redouter les dangers possibles ou les soulèvements sous-marins. Johnson, en apprenant cette situation du *Forward* au pect du froid, observa plus sagement encore ses mesures d'hivernage.

Nous en verrons de rudes! avait-il dit au docteur; voilà bien la chance du capitaine! aller se faire pincer au point le plus dangereux du globe! Bah! vous verrez que nous nous en tirerons.

Quant au docteur, au fond de sa pensée, il était tout simplement ravi de la situation. Il ne l'eût pas changée pour une autre! Hiverner au pect du froid! quelle bonne fortune!

Les travaux de l'équipage occupent d'abord l'équipage; les voiles demeurent enverguées au lieu d'être serrées fond de cale, comme le firent les premiers hiverneurs; elles furent uniquement repliées dans leur coffre, et bientôt la glace leur fit une enveloppe imperméable; on ne passa même pas les mats de perroquet, et le nid de pie resta en place. C'était un observatoire naturel; les manoeuvres courantes furent seules retirées.

Il devint nécessaire de couper le champ autour du navire, qui souffrait de sa pression. Les glaces, accumulées sur ses flancs, pesaient d'un poids considérable; il ne reposait pas sur sa ligne de flottaison habituelle. Travail long et pénible. Au bout de quelques jours, la carene fut délivrée de sa prison, et l'on profita de cette circonstance pour l'examiner; elle n'avait pas souffert, grâce à sa solidité sa construction; seulement son doublage de cuivre était presque entièrement arraché. Le navire, devenu libre, se releva de près de neuf pouces; on s'occupa alors de tailler la glace en biseau suivant la forme de la coque; de cette façon, le champ se rejoignait sous la quille du brick, et s'opposait lui-même à tout mouvement de

pression.

Le docteur participait ces travaux; il maniait adroitement le couteau neige; il excitait les matelots par sa bonne humeur. Il instruisait et s'instruisait. Il approuva fort cette disposition de la glace sous le navire.

Voilune bonne prau tion, dit-il.

--Sans cela, monsieur Clawbonny, roudit Johnson, on n'y risterait pas. Maintenant, nous pouvons sans crainte ever une muraille de neige jusqu'à la hauteur du plat-bord; et, si nous voulons, nous lui donnerons dix pieds d'aisseur, car les matiaux ne manquent pas.

--Excellente id, reprit le docteur; la neige est un mauvais conducteur de la chaleur; elle rilit au lieu d'absorber, et la tempature interieure ne pourra pas dapper au dehors.

--Cela est vrai, roudit Johnson; nous evons une fortification contre le froid, mais aussi contre les animaux, s'il leur prend fantaisie de nous rendre visite; le travail termin cela aura bonne tournure, vous verrez; nous taillerons dans cette masse de neige deux escaliers, donnant acc l'un l'avant, l'autre l'arrie du navire; une fois les marches taills au couteau, nous randrons de l'eau dessus; cette eau se convertira en une glace dure comme du roc, et nous aurons un escalier royal.

--Parfait, roudit le docteur, et, il faut l'avouer, il est heureux que le froid engendre la neige et la glace, c'est-dire de quoi se proteger contre lui. Sans cela, on serait fort embarrass

En effet, le navire ait destindi sparare sous une couche aisse de glace, laquelle il demandait la conservation de sa tempature interieure; un toit fait d'aises toiles goudronns et recouvertes de neige fut construit au dessus du pont sur toute sa longueur, la toile descendait assez bas pour recouvrir les flancs du navire. Le pont, se trouvant l'abri de toute impression du dehors, devint un visible promenoir; il fut recouvert de deux pieds et demi de neige; cette neige fut foul et battue de manie devenir tridure; le l faisait encore obstacle au rayonnement de la chaleur interne; on endit au-dessus d'elle une couche de sable, qui devint, s'incrutant, un macadamisage de la plus grande duret

Un peu plus, disait le docteur, et avec quelques arbres, je me croirais Hyde-Park, et me dans les jardins suspendus de Babylone.

On fit un trou feu une distance assez rapproch du brick; c'ait un espace circulaire creusdans le champ, un visible puits, qui devait re maintenu toujours praticable; chaque matin, on brisait la glace form l'orifice; il devait servir se procurer de l'eau en cas d'incendie, ou pour les bains fruent s ordonn aux hommes de l'ui page par mesure d'hygie; on avait me soin, afin d'ar gner le combustible, de puiser l'eau dans des couches profondes, o elle est moins froide; on parvenait ce rul tat au moyen d'un appareil indiqu par un savant frani s[1]; cet appareil, descendu une certaine profondeur, donnait acc l'eau environnante au moyen d'un double fond mobile dans un cylindre.

[1] Frani s Arago.

Habituellement, on enle, pendant les mois d'hiver, tous les objets qui encomrent le navire, afin de se rer ver de plus larges espaces; on dose ces objets t erre dans des magasins. Mais ce qui peut se pratiquer pr d'une ce est impossible un navire mouillsur un champ de glace.

Tout fut disposé l'intérieur pour combattre les deux grands ennemis de ces latitudes, le froid et l'humidité. Le premier amenait le second, plus redoutable encore; on résiste au froid, on succombe l'humidité il s'agissait donc de la prévenir.

Le Forward, destinée à la navigation dans les mers arctiques, offrait l'aménagement le meilleur pour un hivernage: la grande chambre de l'ui page était sagement disposée; on y avait fait la guerre aux coins, où l'humidité rugissait d'abord; en effet, par certains abaissements de température, une couche de glace se forme sur les cloisons, dans les coins particulièrement, et, quand elle vient se fondre, elle entretient une humidité constante. Circulaire, la salle de l'ui page était encore mieux convenue; mais enfin, chauffée par un vaste poêle, et convenablement ventilée, elle devait rester habitable; les murs étaient tapissés de peaux de daims, et non d'ouffes de laine, car la laine arrête les vapeurs qui s'y condensent, et impriment l'atmosphère d'un principe humide.

Les cloisons furent abattues dans la dunette, et les officiers eurent une salle commune plus grande, plus aérée et chauffée par un poêle. Cette salle, ainsi que celle de l'ui page, était précédée d'une sorte d'antichambre, qui lui enlevait toute communication directe avec l'extérieur. De cette façon, la chaleur ne pouvait se perdre, et l'on passait graduellement d'une température à l'autre. On laissait dans les antichambres les vêtements chargés de neige; on se frottait les pieds des scrapers^[1] installés au dehors, de manière n'introduire avec soi aucun élément malsain.

[1] Grattoirs.

Des manches en toile servaient à l'introduction de l'air destiné au tirage des poêles; d'autres manches permettaient à la vapeur d'eau de s'échapper. Au surplus, des condensateurs étaient établis dans les deux salles, et recueillaient cette vapeur au lieu de la laisser se rouler en eau; on les vidait deux fois par semaine, et ils renfermaient quelquefois plusieurs boisseaux de glace. C'était autant de pris sur l'ennemi.

Le feu se rallumait parfaitement et facilement, au moyen des manches à air; on reconnut qu'une petite quantité de charbon suffisait à maintenir dans les salles une température de cinquante degrés (+10 centigr.). Cependant Hatteras, après avoir fait jauger ses soutes, vit bien que même avec la plus grande parcimonie il n'avait pas pour deux mois de combustible.

Un shampoing fut installé pour les vêtements qui devaient être souvent lavés; on ne pouvait les faire sécher à l'air, car ils devenaient durs et cassants.

Les parties délicates de la machine furent aussi traitées avec soin; la chambre qui la renfermait fut hermétiquement close.

La vie du bord devint l'objet de sérieuses méditations; Hatteras la régla avec le plus grand soin, et le régime fut affiché dans la salle commune. Les hommes se levaient six heures du matin; les hamacs étaient exposés à l'air trois fois par semaine; le plancher des deux chambres fut frotté chaque matin avec du sable chaud; le thé brûlant figurait chaque repas, et la nourriture variait autant que possible suivant les jours de la semaine; elle se composait de pain, de farine, de gras de bœuf et de raisins secs pour les puddings, de sucre, de cacao, de thé de riz, de jus de citron, de viande conservée, de bœuf et de porc salés de choux, et de légumes au vinaigre; la cuisine était située en dehors des salles communes; on se privait ainsi de sa chaleur; mais la cuisson des aliments est une

source constante d'apport d'humidité

La santé des hommes dépend beaucoup de leur genre de nourriture; sous ces latitudes élevées, on doit consommer le plus possible de matières animales. Le docteur avait pris en considération du programme d'alimentation.

Il faut prendre exemple sur les Esquimaux, disait-il; ils ont reçu les leçons de la nature et sont satisfaits en cela; si les Arabes, si les Africains peuvent se contenter de quelques dattes et d'une poignée de riz, ici il est important de manger, et beaucoup. Les Esquimaux absorbent jusqu'à dix et quinze livres d'huile par jour. Si ce régime ne vous plaît pas, nous devons recourir aux matières riches en sucre et en graisse. En un mot, il nous faut du carbone, faisons du carbone! c'est bien de mettre du charbon dans le poêle, mais n'oublions pas d'en bourrer ce précieux poêle que nous portons en nous!

Avec ce régime, une propreté fut imposée à l'équipage; chacun dut prendre tous les deux jours un bain de cette eau de mer glacée, que procurait le trou-froid, excellent moyen de conserver sa chaleur naturelle. Le docteur donnait l'exemple; il le fit d'abord comme une chose qui devait lui rendre fort agréable; mais ce plaisir lui échappa bientôt, car il finit par trouver un plaisir véritable dans cette immersion thérapeutique.

Lorsque le travail, ou la chasse, ou les reconnaissances entraînaient les gens de l'équipage au dehors par les grands froids, ils devaient prendre garde surtout de ne pas se faire froster, c'est-à-dire geler dans une partie quelconque du corps; si le cas arrivait, on se hâta, à l'aide de frictions de neige, de rétablir la circulation du sang. D'ailleurs, les hommes soigneusement vêtus de laine sur tout le corps portaient des capotes en peau de daim et des pantalons de peaux de phoque qui sont parfaitement imperméables au vent.

Les divers aménagements du navire, l'installation du bord, prirent environ trois semaines, et l'on arriva au 10 octobre sans incident particulier.

CHAPITRE XXV.

UN VIEUX RENARD DE JAMES ROSS.

Ce jour-là le thermomètre s'abaissa jusqu'à trois degrés au-dessous de zéro (-16 centigrades). Le temps fut assez calme; le froid se supportait facilement en l'absence de la brise. Hatteras, profitant de la clarté de l'atmosphère, alla reconnaître les plaines environnantes; il gravit l'un des plus hauts ice-bergs du nord, et n'embrassa dans le champ de sa lunette qu'une suite de montagnes de glaces et d'ice-fields. Pas une terre en vue, mais bien l'image du chaos sous son plus triste aspect. Il revint au bord, essayant de calculer la longueur probable de sa captivité.

Les chasseurs, et parmi eux, le docteur, James Wall, Simpson, Johnson, Bell, ne manquaient pas de pourvoir le navire de viande fraîche. Les oiseaux avaient disparu, cherchant au sud des climats moins rigoureux. Les ptarmigans seuls, perdrix de rocher particulières à cette latitude, ne fuyaient pas devant l'hiver; on pouvait les tuer facilement, et leur grand nombre promettait une réserve abondante de gibier.

Les lièvres, les renards, les loups, les foermines, les ours ne

manquaient pas; un chasseur français, anglais ou norvégien n'aurait pas eu le droit de se plaindre; mais ces animaux très farouches ne se laissaient guère approcher; on les distinguait difficilement d'ailleurs sur ces plaines blanches dont ils possèdent la blancheur, car avant les grands froids, ils changent de couleur, et revêtent leur fourrure d'hiver. Le docteur constata, contrairement l'opinion de certains naturalistes, que ce changement ne provenait pas du grand abaissement de la température, car il avait lieu avant le mois d'octobre; il ne résultait donc pas d'une cause physique, mais bien de la croyance providentielle, qui voulait mettre les animaux arctiques en mesure de braver la rigueur d'un hiver boréal.

On rencontrait souvent des veaux marins, des chiens de mer, animaux compris sous la domination générale de phoques; leur chasse fut spécialement recommandée aux chasseurs, autant pour leurs peaux que pour leur graisse si convenablement propre servir de combustible. D'ailleurs le foie de ces animaux devenait au besoin un excellent comestible; on en comptait par centaines, et deux ou trois milles au nord du navire, le champ était littéralement percé jour par les trous de ces énormes amphibiens; seulement ils entraînaient le chasseur avec un instinct remarquable, et beaucoup furent blessés, qui s'habituaient à se débarrasser en plongeant sous les glaces.

Cependant, le 19, Simpson parvint à s'emparer de l'un d'eux quatre cents yards du navire; il avait eu la précaution de boucher son trou de refuge, de sorte que l'animal fut à la merci des chasseurs. Il se débattit longtemps, et, après avoir essuyé plusieurs coups de feu, il finit par être assommé. Il mesurait neuf pieds de long; sa tête de bull-dog, les seize dents de ses mâchoires, ses grandes nageoires pectorales en forme d'ailerons, sa queue petite et munie d'une autre paire de nageoires, en faisaient un magnifique spécimen de la famille des chiens de mer. Le docteur, voulant conserver sa tête pour sa collection d'histoire naturelle, et sa peau pour les besoins venant, fit préparer l'une et l'autre par un moyen rapide et peu coûteux. Il plongea le corps de l'animal dans le trou fermé, et des milliers de petites crevettes enlevèrent les moindres parcelles de chair; au bout d'une demi-journée, le travail était accompli, et le plus adroit de l'honorable corporation des tanneurs de Liverpool n'aurait pas mieux réussi.

Dès que le soleil a cessé d'être nuisible d'automne, c'est-à-dire le 23 septembre, on peut dire que l'hiver commence dans les régions arctiques. Cet astre bienfaisant, après avoir peu à peu descendu au dessous de l'horizon, disparut enfin le 23 octobre, effleurant de ses obliques rayons la cime des montagnes glaces. Le docteur lui lança le dernier adieu du savant et du voyageur. Il ne devait plus le revoir avant le mois de février.

Il ne faut pourtant pas croire que l'obscurité soit complète pendant cette longue absence du soleil; la lune vient chaque mois le remplacer de son mieux; il y a encore la scintillation très-claire des étoiles, l'illumination des plaines, de fréquents aurores boréales, et des réactions particulières aux horizons blancs de neige; d'ailleurs, le soleil, au moment de sa plus grande déclinaison australe, le 21 décembre, s'approche encore de treize degrés de l'horizon polaire; il y a donc, chaque jour, un certain crépuscule de quelques heures. Seulement le brouillard et les tourbillons de neige venaient souvent plonger ces froides régions dans la plus complète obscurité.

Cependant, jusqu'à cette époque, le temps fut assez favorable; les perdrix et les lièvres seuls purent s'en plaindre, car les chasseurs ne leur laissaient pas un moment de repos; on disposa plusieurs trappes renard; mais ces animaux soupçonneux ne s'y laissent pas prendre; plusieurs fois même, ils grattent la neige au-dessous de la trappe, et s'emparent de l'appât sans courir aucun risque; le

docteur les donnait au diable, fort peiné toutefois de lui faire un semblable cadeau.

Le 25 octobre, le thermomètre ne marqua plus que quatre degrés au-dessous de zéro (-20 centigrades). Un ouragan d'une violence extrême se dressa; une neige épaisse s'empara de l'atmosphère, ne permettant plus un rayon de lumière d'arriver au *Forward*. Pendant plusieurs heures, on fut inquiet du sort de Bell et de Simpson, que la chasse avait entraîné au loin; ils ne regagnèrent le bord que le lendemain, après être restés une journée entière couchés dans leur peau de daim, tandis que l'ouragan balayait l'espace au-dessus d'eux, et les ensevelissait sous cinq pieds de neige. Ils faillirent geler, et le docteur eut beaucoup de peine à rétablir en eux la circulation du sang.

La tempête dura huit longs jours sans interruption. On ne pouvait mettre le pied dehors. Il y avait, pour une seule journée, des variations de quinze et vingt degrés dans la température.

Pendant ces loisirs forcés, chacun vivait à part, les uns dormant, les autres fumant, certains s'entretenant voix basse et s'interrompant l'approche de Johnson ou du docteur; il n'existait aucune liaison morale entre les hommes de cet équipage; ils ne se réunissaient qu'à la prière du soir, faite en commun, et le dimanche, pour la lecture de la Bible et de l'office divin.

Clifton s'était parfaitement rendu compte que, le soixante-dix-huitième parallèle franchi, sa part de prime s'élevait à trois cent soixante-quinze livres[1]; il trouvait la somme ronde, et son ambition n'allait pas au-delà. On partageait volontiers son opinion, et l'on songeait à jouir de cette fortune acquise au prix de tant de fatigues.

[1] 9,375 francs.

Hatteras demeurait presque invisible. Il ne prenait part ni aux chasses, ni aux promenades. Il ne s'intéressait aucunement aux phénomènes météorologiques qui faisaient l'admiration du docteur. Il vivait avec une seule idée; elle se résumait en trois mots: le pôle nord. Il ne songeait qu'au moment où le *Forward*, libre enfin, reprendrait sa course aventureuse.

En somme, le sentiment général du bord, c'était la tristesse. Rien d'heureux en effet comme la vue de ce navire captif, qui ne repose, plus dans son élément naturel, dont les formes sont altérées sous ces épais couchés de glace; il ne ressemble rien: fait pour le mouvement, il ne peut bouger; on le manœuvre en maison de bois, en magasin, en demeure sentinelle, lui qui sait braver le vent et les orages! Cette anomalie, cette situation fautive, portait dans les cœurs un indéniable sentiment d'inquiétude et de regret.

Pendant ces heures innocentes, le docteur mettait en ordre les notes de voyage, dont ce récit est la reproduction fidèle; il n'avait jamais de mauvaise humeur et son état d'esprit ne changeait pas. Seulement il venait avec satisfaction à la fin de la tempête, et se disposait à reprendre ses chasses accoutumées.

Le 3 novembre, six heures du matin, et par une température de cinq degrés au-dessous de zéro (-21 centigrades), il partit en compagnie de Johnson et de Bell; les plaines de glace étaient unies; la neige, rassemblée en grande abondance pendant les jours précédents et solidifiée par le gel, offrait un terrain assez propice à la marche; un froid sec et piquant se glissait dans l'atmosphère; la lune brillait avec une incomparable pureté et produisait un jeu de lumière éblouissant sur les moindres aspérités du champ; les traces de pas

s'illairaient sur leurs bords et laissaient comme une tra-
lumineuse par le chemin des chasseurs, dont les grandes ombres
s'allongeaient sur la glace avec une surprenante netteté

Le docteur avait emmené son ami Duk avec lui; il le pria pour
chasser le gibier aux chiens groenlandais, et cela avec raison; ces
derniers sont peu utiles en semblable circonstance, et ne paraissent
pas avoir le feu sacré de la race des zones polaires. Duk courait en
flairant la route, et tombait souvent en arrêt sur des traces d'ours
encore fraîches. Cependant, en dépit de son habileté, les chasseurs
n'avaient pas rencontré un lièvre, au bout de deux heures de
marche.

Est-ce que le gibier aurait senti le besoin d'émigrer vers le sud?
dit le docteur en faisant halte au pied d'un hummock.

--On le croirait, monsieur Clawbonny, répondit le charpentier.

--Je ne le pense pas pour mon compte, répondit Johnson; les lièvres,
les renards et les ours sont faits pour ces climats; suivant moi, la
dernière tempête doit avoir causé leur disparition; mais avec les
vents du sud, ils ne tarderont pas à revenir. Ah! si vous me parliez
de rennes ou de boeufs musqués, ce serait autre chose.

--Et cependant, l'île Melville, on trouve ces animaux par troupes
nombreuses, reprit le docteur; elle est située plus au sud, il est
vrai, et pendant ses hivernages, Parry a toujours eu de ce magnifique
gibier à disposition.

--Nous sommes moins bien partagés, répondit Bell; si nous pouvions
seulement nous approvisionner de viande d'ours, il ne faudrait pas
nous plaindre.

--Voilà qui sent la difficulté, répondit le docteur; c'est que les
ours me paraissent fort rares et très sauvages; ils ne sont pas encore
assez civilisés pour venir au-devant d'un coup de fusil.

--Bell parle de la chair de l'ours, reprit Johnson; mais la graisse de
cet animal est plus enviable en ce moment que sa chair et sa fourrure.

--Tu as raison, Johnson, répondit Bell; tu penses toujours au
combustible?

--Comment n'y pas penser? me dis-tu en le regardant avec la plus se-
rieuse attention, il ne nous en reste pas pour trois semaines!

--Oui, reprit le docteur, le véritable danger, car nous ne
sommes qu'au commencement de novembre, et février est le mois le plus
froid de l'année dans la zone glaciale; toutefois, d'autant plus de
graisse d'ours, nous pouvons compter sur la graisse de phoques.

--Pas longtemps, monsieur Clawbonny, répondit Johnson, ces animaux-là
ne tarderont pas nous à abandonner, raison de froid ou d'effroi, ils
ne se montreront bientôt plus à la surface des glaces.

--Alors, reprit le docteur, je vois qu'il faut absolument se rabattre
sur les ours, et, je l'avoue, c'est bien l'animal le plus utile de ces
contrées, car, lui seul, il peut fournir la nourriture, les
vêtements, la lumière et le combustible nécessaires à l'homme.
Entends-tu, Duk, fit le docteur en caressant le chien, il nous faut
des ours, mon ami; cherche! voyons, cherche!

Duk, qui flairait la glace en ce moment, excité par la voix et les
caresses du docteur, partit tout d'un coup avec la rapidité d'un
trait. Il aboyait avec vigueur, et malgré son épuisement, ses

aboiements arrivaient avec force jusqu'aux chasseurs.

L'extrême port du son par les basses températures est un fait constant ; il n'est autre que par la clarté des constellations dans le ciel boréal ; les rayons lumineux et les ondes sonores se transportent des distances considérables, surtout par les froids secs des nuits hyperboréennes.

Les chasseurs, guidés par ces aboiements lointains, se lancent sur les traces de Duk; il leur fallut faire un mille, et ils arrivent essouffés, car les poumons sont rapidement suffoqués dans une semblable atmosphère. Duk demeurait en arrière cinquante pas derrière une masse énorme qui s'agitait au sommet d'un monticule.

Nous voilà servis souhaitez! s'écria le docteur en armant son fusil.

--Un ours, ma foi, et un bel ours, dit Bell en imitant le docteur,

--Un ours singulier, fit Johnson, se relevant de tirer après ses deux compagnons.

Duk aboyait avec fureur. Bell s'avance d'une vingtaine de pieds et fit feu; mais l'animal ne parut pas réellement atteint, car il continua de balancer lourdement sa tête.

Johnson, s'approcha son tour, et, après avoir soigneusement visé, il pressa la détente de son arme.

Bon! s'écria le docteur; rien encore! Ah! maudite réaction! nous sommes hors de port; on ne s'y habituera donc jamais! Cet ours est plus de mille pas de nous!

--En avant! rondoit Bell.

Les trois compagnons s'avançaient rapidement vers l'animal que cette fusillade n'avait aucunement troublé; il semblait même de la plus forte taille, et, sans calculer les dangers de l'attaque, les chasseurs se livraient d'instinct à la joie de la conquête. Arrivés à une portée raisonnable, ils firent feu; l'ours, blessé mortellement sans doute, fit un bond énorme et tomba au pied du monticule.

Duk se précipita sur lui.

Voilà l'ours, dit le docteur, qui n'aura pas de difficulté à abattre.

--Trois coups de feu seulement, rondoit Bell d'un air méprisant, et il est tombé.

--C'est même singulier, fit Johnson.

--A moins que nous ne soyons arrivés juste au moment où il allait mourir de vieillesse, rondoit le docteur en riant.

--Ma foi, vieux ou jeune, répliqua Bell, il n'en sera pas moins de bonne prise.

En parlant de la sorte, les chasseurs arrivent au monticule, et, leur grande stupéfaction, ils trouvent Duk acharné sur le cadavre d'un renard blanc!

Ah! par exemple, s'écria Bell, voilà qui est fort:

--En vérité dit le docteur! nous tuons un ours, et c'est un renard qui tombe!

Johnson ne savait trop que répondre.

Bon! s'ria le docteur avec un flot de rire, mde dit; encore la réaction! toujours la réaction!

--Que voulez-vous dire, monsieur Clawbonny? demanda le charpentier.

--Eh oui, mon ami; elle nous a trompé sur les dimensions comme sur la distance! elle nous a fait voir un ours sous la peau d'un renard! pareille mise est arrivée plus d'une fois aux chasseurs dans des circonstances identiques! Allons! nous en sommes pour nos frais d'imagination.

Ma foi, roudit Johnson, ours ou renard, on le mangera tout de même. Emportons-le.

Mais, au moment où le marin d'ui page allait charger l'animal sur ses aulés:

Voilà qui est plus fort! s'ria-t-il.

--Qu'est-ce donc? demanda le docteur.

--Regardez, monsieur Clawbonny, voyez! il y a un collier au cou de cette bête!

--Un collier? répliqua le docteur, en se penchant sur l'animal.

En effet, un collier de cuivre demeuré usé paraissait au milieu de la blanche fourrure du renard; le docteur crut y remarquer des lettres gravées; en un tour de main, il l'enleva de ce cou autour duquel il paraissait s'être enroulé depuis longtemps.

Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Johnson.

--Cela veut dire, roudit le docteur, que nous venons de tuer un renard de plus de douze ans, mes amis, un renard qui fut pris par James Ross en 1848.

--Est-il possible! s'ria Bell.

--Cela n'est pas douteux; je regrette que nous ayons abattu ce pauvre animal! Pendant son hivernage, James Ross eut l'idée de prendre dans des pièges une grande quantité de renards blancs; on releva leur cou des colliers de cuivre sur lesquels étaient gravées l'indication de ses navires *l'Entreprise* et *l'Investigator*, ainsi que celle des noms de vivres. Ces animaux traversent d'immenses étendues de terrain en quête de leur nourriture, et James Ross espérait que l'un d'eux pourrait tomber entre les mains de quelques hommes de l'expédition Franklin. Voilà toute l'explication, et cette pauvre bête qui aurait pu sauver la vie de deux équipages, est venu inutilement tomber sous nos balles.

--Ma foi, nous ne le mangerons pas, dit Johnson; d'ailleurs, un renard de douze ans! En tous cas, nous conserverons sa peau en témoignage de cette curieuse rencontre.

Johnson chargea la bête sur ses aulés. Les chasseurs se dirigent vers le navire en s'orientant sur les étoiles; leur expédition ne fut pas cependant tout à fait infructueuse; ils purent abattre plusieurs couples de ptarmigans.

Une heure avant d'arriver au *Forward*, il survint un phénomène qui excita au plus haut degré l'attention du docteur. Ce fut une

visible pluie d'ovales filantes; on pouvait les compter par milliers, comme les fusées dans un bouquet de feu d'artifice d'une blancheur latente; la lumière de la lune pissait. L'oeil ne pouvait se lasser d'admirer ce phénomène qui dura plusieurs heures. Pareil miracle fut observé Groenland par les Fres Moraves en 1799. On eut dit une visible feu que le ciel donnait à la terre sous ces latitudes dolentes. Le docteur, de retour bord, passa la nuit entière suivre la marche de ce miracle, qui cessa vers les sept heures du matin, au milieu du profond silence de l'atmosphère.

CHAPITRE XXVI.

LE DERNIER MORCEAU DE CHARBON.

Les ours paraissaient diaboliquement imprenables; on tua quelques phoques pendant les jours des 4, 5 et 6 novembre, puis le vent venant changer, la température s'éleva de plusieurs degrés; mais les drifts^[1] de neige recommencent avec une incomparable violence. Il devint impossible de quitter le navire, et l'on eut fort à faire pour combattre l'humidité. À la fin de la semaine, les condensateurs recelaient plusieurs boisseaux de glace.

[1] Tourbillon.

Le temps changea de nouveau le 15 novembre, et le thermomètre, sous l'influence de certaines conditions atmosphériques, descendit vingt-quatre degrés au-dessous de zéro (-31 centigrades). Ce fut la plus basse température observée jusqu'alors. Ce froid et supportable dans une atmosphère tranquille; mais le vent soufflait alors, et semblait fait de lames aiguës qui traversaient l'air.

Le docteur regretta fort d'être ainsi captif, car la neige, raffermie par le vent, offrait un terrain solide pour la marche, et il eut pu tenter quelque lointaine excursion.

Cependant, il faut le dire, tout exercice violent par un tel froid amène vite l'essoufflement. Un homme ne peut alors produire le quart de son travail habituel; les outils de fer deviennent impossibles à manier; si la main les prend sans précaution, elle ressent une douleur semblable à celle d'une brûlure, et des lambeaux de sa peau restent attachés à l'objet imprudemment saisi.

L'unique plaisir, confiné dans le navire, fut donc celui de se promener pendant deux heures par jour sur le pont recouvert, où il avait la permission de fumer, car cela avait été permis dans la salle commune.

Le jour que le feu baissait un peu, la glace envahissait les murailles et les jointures du plancher; il n'y avait pas une cheville, un clou de fer, une plaque de métal qui ne se recouvrait immédiatement d'une couche glacée.

L'instantanéité du phénomène éveillait le docteur. L'haleine des hommes se condensait dans l'air et, sautant de l'état fluide à l'état solide, elle retomba en neige autour d'eux. À quelques pieds seulement de eux, le froid reprenait alors toute son énergie, et les hommes se tenaient près du feu, en groupe serré.

Cependant, le docteur leur conseillait de s'aguerrir, de se familiariser avec cette température, qui n'avait certainement pas dit son dernier mot; il leur recommandait de soumettre peu à peu leur organisme à ces cuissons intenses, et prouvait d'exemple; mais la

paresse ou l'engourdissement clouait la plupart d'entre eux l leur poste; ils n'en voulaient pas bouger, et priaient s'endormir dans cette mauvaise chaleur.

Cependant, d'après le docteur, il n'y avait aucun danger s' exposer un grand froid en sortant d'une salle chauffée; ces transitions brusques n'ont d'inconvénient en effet que pour les gens qui sont en moiteur; le docteur citait des exemples l'appui de son opinion, mais ses sens étaient perdus ou peu près.

Quant John Hatteras, il ne paraissait pas ressentir l'influence de cette température. Il se promenait silencieusement, ni plus ni moins vite. Le froid n'avait-il pas prise sur son héroïque constitution? Possait-il au suprême degré le principe de chaleur naturelle qu'il recherchait chez ses matelots? avait-il cuirassé dans son idée fixe, de manière se soustraire aux impressions extérieures? Ses hommes ne le voyaient pas sans un profond étonnement affronter ces vingt-quatre degrés au-dessous de zéro; il quittait le bord pendant des heures entières, et revenait sans que sa figure portât les marques du froid.

Cet homme est robuste, disait le docteur Johnson; il m'annonce moi-même! il porte en lui un foyer ardent! C'est une des plus puissantes natures que j'aie vues de ma vie!

--Le fait est, répondit Johnson, qu'il va, vient, circule en plein air, sans se voir plus chaudement qu'au mois de juin.

--Oh! la question de vêtements est peu de chose, répondait le docteur; pourquoi bon voir chaudement celui qui ne peut produire la chaleur de lui-même? C'est essayer d'empêcher un morceau de glace en l'enveloppant dans une couverture de laine! Mais Hatteras n'a pas besoin de cela; il est ainsi bâti, et je ne serais pas étonné qu'il fût véritablement chaud à ses côtés, comme au-dessus d'un charbon incandescent.

Johnson, chargé d'explorer chaque matin le trou fondé, remarqua que la glace mesurait plus de dix pieds d'épaisseur.

Presque toutes les nuits, le docteur pouvait observer de magnifiques aurores boréales; de quatre heures huit heures du soir, le ciel se colorait lentement dans le nord; puis, cette coloration prenait la forme régulière d'une bordure jaune pâle, dont les extrémités semblaient s'arc-bouter sur le champ de glace. Peu à peu, la zone brillante s'élevait dans le ciel suivant le méridien magnétique, et apparaissait striée de bandes noires; des jets d'une matière lumineuse s'animent, s'allongeaient alors, diminuant ou formant leur trajet; le méridien, arrivant à l'équateur, se composait souvent de plusieurs arcs, qui se baignaient dans les ondes rouges, jaunes ou vertes de la lumière. C'était un éblouissement, un incomparable spectacle. Bientôt, les diverses courbes se réunissaient en un seul point, et formaient des couronnes boréales d'une opulence toute céleste. Enfin, les arcs se pressaient les uns contre les autres, la splendide aurore pressait, les rayons intenses se fondaient en lueurs pesantes, vagues, indéfinies, indéfinies, et le merveilleux phénomène, affaibli, presque éteint, s'anéantissait insensiblement dans les nuages obscurcis du sud.

On ne saurait comprendre la fréquence d'un tel spectacle, sous les hautes latitudes, moins de huit degrés du pôle; les aurores boréales, entrevues dans les bons temps, n'en donnent aucune idée; me affaibli; il semble que la Providence ait voulu réserver ces climats ses plus étonnantes merveilles.

Des parasites nombreuses apparaissaient alternativement pendant la durée de la lune, dont plusieurs images se prenaient alors dans le ciel,

en accroissant son luit souvent aussi, de simples halos lunaires entouraient l'astre des nuits, qui brillait au centre d'un cercle lumineux avec une splendide intensité

Le 26 novembre, il y eut une grande marée, et l'eau s'éleva avec violence par le trou de la glace; l'ancienne couche de glace fut comme rompue par le soulèvement de la mer, et des craquements sinistres annoncent la lutte sous-marine; heureusement le navire tint ferme dans son lit, et ses chaînes seules travaillent avec bruit; d'ailleurs, en prison de l'ennemi, Hatteras les avait fait assujettir.

Les jours suivants furent encore plus froids; le ciel se couvrit d'un brouillard épais; le vent enlevait la neige amoncelée; il devenait difficile de voir si ces tourbillons prenaient naissance dans le ciel ou sur les ice-fields; c'était une confusion inexprimable.

L'ui page s'occupait de divers travaux l'indispensables, dont le principal consistait à briser la graisse et l'huile produites par les phoques; elles se convertissaient en blocs de glace qu'il fallait travailler à la hache; on concassait cette glace en morceaux, dont la dureté était celle du marbre; on en recueillit ainsi la valeur d'une dizaine de barils. Comme on le voit, toute espèce de vase devenait inutile ou peu propre; d'ailleurs ils se seraient brisés sous l'effort du liquide que la température transformait.

Le 28, le thermomètre descendit à trente-deux degrés au dessous de zéro (-36 centigr.); il n'y avait plus que pour dix jours de charbon, et chacun voyait arriver avec effroi le moment où ce combustible viendrait manquer.

Hatteras, par mesure d'onomastie, fit élever le poste de la dunette, et dès lors, Shandon, le docteur et lui durent partager la salle commune de l'ui page, Hatteras fut donc plus constamment en rapport avec ses hommes, qui jetaient sur lui des regards haineux et farouches. Il entendait leurs réprimandes, leurs reproches, leurs menaces même, et ne pouvait les punir. Du reste, il semblait sourd toute observation. Il ne réclamait pas la place la plus rapprochée du feu. Il restait dans un coin, les bras croisés, sans mot dire.

En dépit des recommandations du docteur, Pen et ses amis se refusaient à prendre le moindre exercice; ils passaient les journées entières accoudés au poste ou sous les couvertures de leur hamac; aussi leur santé tarda pas à s'altérer; ils ne purent résister contre l'influence funeste du climat, et le terrible scorbut fit son apparition bord.

Le docteur avait cependant commencé depuis longtemps à distribuer chaque matin le jus de citron et les pastilles de chaux; mais ces préventifs, si efficaces d'habitude, n'eurent qu'une action insensible sur les malades, et la maladie, suivant son cours, offrit bientôt ses plus horribles symptômes.

Quel spectacle que celui de ces malheureux dont les nerfs et les muscles se contractaient sous la douleur! Leurs jambes enflaient extraordinairement et se couvraient de larges taches d'un bleu noirâtre; leurs gencives sanglantes, leurs lèvres tuméfiées, ne livraient passage qu'à des sons inarticulés; la masse du sang complètement altérée, débilitée, ne transmettait plus la vie aux extrémités du corps.

Clifton, le premier, fut attaqué par cette cruelle maladie; bientôt Gripper, Brunton, Strong, durent renoncer à quitter leur hamac. Ceux que la maladie arrêtaient encore ne pouvaient fuir le spectacle de ces souffrances: il n'y avait pas d'autre abri que la salle commune; il y

fallait demeurer; aussi fut-elle promptement transformée en héral, car sur les dix-huit marins du Forward, treize furent en peu de jours frappés par le scorbut. Pen semblait devoir empêcher la contagion; sa vigoureuse nature l'en empêchait; Shandon ressentit les premiers symptômes du mal; mais cela n'alla pas plus loin, et l'exercice parvint à le maintenir dans un état de santé satisfaisant.

Le docteur soignait ses malades avec le plus entier dévouement, et son cœur se serrait en face de maux qu'il ne pouvait soulager. Cependant, il faisait surgir le plus de gaieté possible du sein de cet équipage douloureux; ses paroles, ses consolations, ses réflexions philosophiques, ses inventions heureuses, rompaient la monotonie de ces longs jours de douleur; il lisait voix haute; son bonnet de nuit lui fournissait des riens amusants, tandis que les hommes, encore valides, entouraient le poêle de leur cercle pressé; mais les gémissements des malades, les plaintes, les cris de désespoir l'interrompaient parfois, et, son histoire suspendue, il redevenait le médecin attentif et doux.

D'ailleurs, sa santé résistait; il ne maigrissait pas; sa corpulence lui tenait lieu du meilleur vêtement, et, disait-il, il se trouvait fort bien d'être habillé comme un phoque ou une baleine, qui, grâce à leurs épaisseurs de graisse, supportent facilement les atteintes d'une atmosphère arctique.

Hatteras, lui, n'apprenait rien, ni au physique ni au moral. Les souffrances de son équipage ne paraissaient même pas le toucher. Peut-être ne permettait-il pas une émotion de se traduire sur sa figure; et cependant un observateur attentif et surpris parfois un cœur d'homme battait sous cette enveloppe de fer.

Le docteur l'analysait, l'audiait, et ne parvenait pas à classer cette organisation étrange, ce tempérament surnaturel.

Le thermomètre baissa encore; le promenoir du pont restait détrempé; les chiens esquimaux l'arpentaient seuls en poussant de lamentables aboiements.

Il y avait toujours un homme de garde auprès du poêle, et qui veillait à son alimentation; il était important de ne pas le laisser s'éteindre; dès que le feu venait baisser, le froid se glissait dans la salle, la glace s'incrustait sur les murailles, et l'humidité subitement condensée, retombait en neige sur les infortunés habitants du brick.

Ce fut au milieu de ces tortures indicibles, que l'on atteignit le 8 décembre; ce matin-là le docteur alla consulter, suivant son habitude, le thermomètre placé à l'extérieur. Il trouva le mercure entièrement gelé dans la cuvette.

Quarante-quatre degrés au-dessous de zéro! se dit-il avec effroi,

Et ce jour-là on jeta dans le poêle le dernier morceau de charbon du bord.

CHAPITRE XXVII.

LES GRANDS FROIDS DE NO.

Il y eut alors un moment de désespoir. La pensée de la mort, et de la mort par le froid, apparut dans toute son horreur; ce dernier morceau

de charbon brlait avec un cri tement sinistre; le feu menait d
de manquer, et la tempature de la salle s'abaissait sensiblement.
Mais Johnson alla chercher quelques morceaux de ce nouveau combustible
que lui avaient fourni les animaux marins, et il en chargea le poe;
il y ajouta de l'oupe imprn d'huile gel, et obtint bient une
chaleur suffisante. L'odeur de cette graisse ait fort insupportable;
mais comment s'en dar rasser? il fallait s'y faire, Johnson convint
lui-me que son expi ent laissait di rer, et n'aurait aucun
succ dans les maisons bourgeoises de Liverpool.

Et pourtant, ajouta-t-il, cette odeur fort dl aisante amera
peut-r e de bons rultats.

--Et lesquels donc? demanda le charpentier.

--Elle attirera sans doute les ours de notre c car ils sont
friands de ces anat ions.

--Bon, rliqua Bell, et la nessi td' avoir des ours?

--Ami Bell, rondi t Johnson, il ne nous faut plus compter sur les
phoques; ils ont disparu et pour longtemps; si les ours ne viennent
pas l eur tour fournir leur part de combustible, je ne sais pas ce
que nous deviendrons.

--Tu dis vrai, Johnson; notre sort est loin d'r e assur cette
situation est effrayante. Et si ce genre de chauffage vient nous
manquer... je ne vois pas trop le moyen...

--Il y en aurait encore un!...

--Encore un? rondi t Bell.

--Oui, Bell! en desp oir de cause... mais jamais le capitaine... Et
cependant, il faudra peut-r e en venir l

Le vieux Johnson secoua tristement la te, et tomba dans des
rl exions silencieuses, dont Bell ne voulut pas le tirer. Il savait
que ces morceaux de graisse, si pi blement acquis, ne dureraient pas
huit jours, malgrl a plus se onomie.

Le mar e d'ui page ne se trompait pas. Plusieurs ours, attir par
ces exhalaisons fi des, furent signal sous le vent du Forward;
les hommes valides leur donnent la chasse; mais ces animaux sont
dou d'une vitesse remarquable et d'une finesse qui doue tous les
stratages; il fut impossible de les approcher, et les balles les
plus adroites ne purent les atteindre.

L'ui page du brick fut si eusement menace mourir de froid; il
ait incapable de ri ster quarante-huit heures une tempature
pareille, qui envahirait la salle commune. Chacun voyait venir avec
terreur la fin du dernier morceau de combustible.

Or, cela arriva le 20 dem bre, t rois heures du soir; le feu
s'eignit; les matelots, rang en cercle autour du poe, se
regardaient avec des yeux hagards. Hatteras demeurait immobile dans
son coin; le docteur, suivant son habitude, se promenait avec
agitation; il ne savait plus q uoi s'ingi er.

La tempature tomba subitement dans la salle sep t degr au-dessous
de zo. (-22 centig.)

Mais si le docteur ait bout d'imagination, s'il ne savait plus que
faire, d'autres le savaient pour lui. Aussi, Shandon, froid et rol u,
Pen, la cole aux yeux, et deux ou trois de leurs camarades, de ceux

qui pouvaient encore se traîner, s'avancèrent vers Hatteras.

Capitaine, dit Shandon.

Hatteras, absorbé dans ses pensées, ne l'entendit pas.

Capitaine! cria Shandon en le touchant de la main.

Hatteras se redressa.

Monsieur, dit-il.

--Capitaine, nous n'avons plus de feu.

--Eh bien? répondit Hatteras.

--Si votre intention est que nous mourions de froid, reprit Shandon avec une terrible ironie, nous vous prions de nous en informer!

--Mon intention, répondit Hatteras d'une voix grave, est que chacun ici fasse son devoir jusqu'au bout.

--Il y a quelque chose au-dessus du devoir, capitaine, répondit le second, c'est le droit à sa propre conservation. Je vous rappelle que nous sommes sans feu, et si cela continue, dans deux jours, pas un de nous ne sera vivant!

--Je n'ai pas de bois, répondit sourdement Hatteras.

--Eh bien! s'écria violemment Pen, quand on n'a plus de bois, on va en couper où il en pousse! Hatteras prit de la colère.

O cela? dit-il.

--A bord, répondit insolemment le matelot.

--A bord! reprit le capitaine, les poings crispés, l'œil incandescent.

--Sans doute, répondit Pen, quand le navire n'est plus bon pour porter son équipage, on brûle le navire!

Au commencement de cette phrase, Hatteras avait saisi une hache; à la fin, cette hache avait levé sur la tête de Pen.

Misérable! s'écria-t-il.

Le docteur se jeta au-devant de Pen, qu'il repoussa; la hache, retombant à terre, entailla profondément le plancher. Johnson, Bell, Simpson, groupés autour d'Hatteras, paraissaient décidés à le soutenir. Mais des voix lamentables, plaintives, douloureuses, sortirent de ces cadres transformés en lits de mort.

Du feu! du feu! criaient les infortunés malades, envahis par le froid sous leurs couvertures. Hatteras fit un effort sur lui-même, et, après quelques instants de silence, il prononça ces mots d'un ton calme:

Si nous détruisons notre navire, comment regagnerons-nous l'Angleterre?

--Monsieur, répondit Johnson, on pourrait peut-être brûler sans inconvénient les parties les moins utiles, le plat-bord, les bastingages...

--Il resterait toujours les chaloupes, reprit Shandon, et, d'ailleurs,

qui nous empêcherait de reconstruire un navire plus petit avec les débris de l'ancien?...

--Jamais! répondit Hatteras.

--Mais... reprirent plusieurs matelots en levant la voix...

--Nous avons de l'esprit-de-vin en grande quantité, répondit Hatteras; brlez-le jusqu'à la dernière goutte.

--Eh bien, va pour de l'esprit-de-vin! répondit Johnson, avec une confiance affectée qui était loin de son cœur.

Et, l'aide de larges mèches, trempées dans cette liqueur dont la flamme peuplait les parois du poêle, il put élever de quelques degrés la température de la salle.

Pendant les jours qui suivirent cette scène douloureuse, le vent revint dans le sud, le thermomètre remonta; la neige tourbillonna dans une atmosphère moins rigide. Quelques-uns des hommes purent quitter le navire aux heures les moins humides du jour; mais les ophthalmies et le scorbut retinrent la plupart d'entre eux bord; d'ailleurs, ni la chasse, ni la pêche ne furent praticables.

Au reste, ce n'était qu'un répit dans les atroces violences du froid, et, le 25, après une saute de vent inattendue, le mercure gel disparut de nouveau dans la cuvette de l'instrument; on dut alors s'en rapporter au thermomètre esprit-de-vin, que les plus grands froids ne parviennent pas à congeler.

Le docteur, ouvrant le trouva soixante-six degrés au-dessous de zéro (-52 centigrades). C'est peine s'il avait jamais donné l'homme de supporter une telle température.

La glace s'enclavait en longs miroirs ternis sur le plancher; un épais brouillard envahissait la salle; l'humidité tombait en neige épaisse; on ne se voyait plus; la chaleur humaine se retirait des extrémités du corps; les pieds et les mains devenaient bleus; la tête se cerclait de fer, et la pensée confuse, amoindrie, gelée, portait au diable. Symptôme effrayant: la langue ne pouvait plus articuler une parole.

Depuis ce jour où on le mena de brûler son navire, Hatteras restait pendant de longues heures sur le pont. Il surveillait, il veillait. Ce bois, c'était sa chair lui-même! On lui coupait un membre en en coupant un morceau! Il était armé, faisait bonne garde, insensible au froid, la neige, cette glace qui roidissait ses vêtements et l'enveloppait comme d'une cuirasse de granit. Duk, le comprenant, aboyait sur ses pas et l'accompagnait de ses hurlements.

Cependant, le 25 décembre, il descendit dans la salle commune. Le docteur, profitant d'un reste d'énergie, alla droit à lui.

Hatteras, lui dit-il, nous allons mourir faute de feu.

--Jamais! fit Hatteras, sachant bien quelle demande il faisait ainsi.

--Il le faut, reprit doucement le docteur.

--Jamais, reprit Hatteras avec plus de force, jamais je n'y consentirai! Que l'on me dobsse, si l'on veut!.

C'était la liberté d'agir donnée ainsi. Johnson et Bell s'ancrèrent sur le pont. Hatteras entendit le bois de son brick craquer sous la

hache. Il pleura.

Ce jour-là c'était le jour de Noël, la fête de la famille, en Angleterre, la soirée des réunions enfantines! Quel souvenir amer que celui de ces enfants joyeux autour de leur arbre encore vert! Qui ne se rappelait ces longues pièces de viande rôtie que fournissait le bœuf engrais pour cette circonstance? Et ces tourtes, ces minced-pies, ou les ingrédients de toutes sortes se trouvaient amalgamés pour ce jour si cher aux cœurs anglais? Mais ici, la douleur, le désespoir, la mise en son dernier degré et pour bûche de Noël ces morceaux du bois d'un navire perdu au plus profond de la zone glaciale!

Cependant, sous l'influence du feu, le sentiment et la force revinrent à l'esprit des matelots; les boissons brûlantes de thé ou de café produisirent un bien-être instantané et l'espoir est chose si tenace à l'esprit, que l'on se reprit à espérer. Ce fut dans ces alternatives que se termina cette funeste année 1860, dont le procès-hiver avait doué les hardis projets d'Hatteras.

Or, il arriva que priés ce premier janvier 1861 fut marqué par une douve inattendue. Il faisait un peu moins froid; le docteur avait repris ses habitudes accoutumées; il lisait les relations de sir Edward Belcher sur son expédition dans les mers polaires. Tout d'un coup, un passage, inaperçu jusqu'alors, le frappa d'onnement; il relut; on ne pouvait s'y méprendre.

Sir Edward Belcher racontait qu'après être parvenu à l'extrémité du canal de la Reine il avait découvert des traces importantes du passage et du séjour des hommes.

Ce sont, disait-il, des restes d'habitations bien supérieures à tout ce que l'on peut attribuer aux habitudes grossières des tribus errantes d'Esquimaux. Leurs murs sont bien assis dans le sol profondément creusé à l'intérieur, recouvert d'une couche épaisse de beau gravier, à peu près. Des ossements de rennes, de morses, de phoques, s'y voient en grande quantité. — Nous y rencontrâmes du charbon. —

Aux derniers mots, une idée surgit dans l'esprit du docteur; il emporta son livre et vint le communiquer à Hatteras.

Du charbon! s'écria ce dernier.

--Oui, Hatteras, du charbon; c'est dire le salut pour nous!

--Du charbon! sur cette ceinture! reprit Hatteras. Non, cela n'est pas possible!

--Pourquoi en douter, Hatteras? Belcher n'est pas avancé à tel point sans en être certain, sans l'avoir vu de ses propres yeux.

--Eh bien, monsieur docteur?

--Nous ne sommes pas cent milles de là où Belcher vit ce charbon! Qu'est-ce qu'une excursion de cent milles? Rien. On a souvent fait des recherches plus longues à travers les glaces, et par des froids aussi grands. Partons donc, capitaine!

--Partons! s'écria Hatteras, qui avait rapidement pris son parti, et, avec la mobilité de son imagination, entrevoyait des chances de salut.

Johnson fut aussitôt prévenu de cette résolution; il approuva fort le projet; il le communiqua ses camarades; les uns y applaudirent, les autres l'accueillirent avec indifférence.

Du charbon sur ces ces! dit Wall, enfoui dans son lit de douleur.

--Laissons-les faire, lui roudit mystérieusement Shandon.

Mais avant que les préparatifs de voyage fussent commencés, Hatteras voulut reprendre avec la plus parfaite exactitude la position du Forward. On comprend aisément l'importance de ce calcul, et pourquoi cette situation devait être mathématiquement connue. Une fois loin du navire, on ne saurait le retrouver sans chiffres certains.

Hatteras monta donc sur le pont; il recueillit divers moments plusieurs distances lunaires, et les hauteurs méridiennes des principales étoiles.

Ces observations présentèrent de si grandes difficultés, car, par cette basse température, le verre et les miroirs des instruments se couvraient d'une couche de glace au souffle d'Hatteras; plus d'une fois ses paupières furent entièrement brûlées en s'appuyant sur le cuivre des lunettes.

Cependant, il put obtenir des bases très-exactes pour ses calculs, et il revint les chiffrer dans la salle. Quand ce travail fut terminé il releva la tête avec stupéfaction, prit sa carte, la pointa et regarda le docteur.

Eh bien? demanda celui-ci.

--Par quelle latitude nous trouvons-nous au commencement de l'hivernage?

--Mais par soixante-dix-huit degrés, quinze minutes de latitude, et quatre-vingt-quinze degrés, trente-cinq minutes de longitude, près de la pointe du froid.

--Eh bien, ajouta Hatteras voix basse, notre champ de glace dit-elle! nous sommes de deux degrés plus au nord et plus à l'ouest, trois cents milles au moins de votre dépôt de charbon!

--Et ces infortunés qui ignorent!... s'écria le docteur.

--Silence! fit Hatteras en portant son doigt sur ses lèvres.

CHAPITRE XXVIII.

PRAÉPARATIFS DE DÉPART.

Hatteras ne voulut pas mettre son équipage au courant de cette situation nouvelle. Il avait raison. Ces malheureux, se sachant entraînés vers le nord avec une force irrésistible, se fussent livrés peut-être aux folies du désespoir. Le docteur le comprit, et approuva le silence du capitaine.

Celui-ci avait renfermé dans son cœur les impressions que lui causent cette découverte. Ce fut son premier instant de bonheur depuis ces longs mois passés dans sa lutte incessante contre les éléments. Il se trouvait reporté cent cinquante milles plus au nord, presque huit degrés du pôle! Mais cette joie, il la cacha si profondément, que le docteur ne put pas même la soupçonner; celui-ci se demanda bien pourquoi l'oeil d'Hatteras brillait d'un éclat inaccoutumé mais ce fut tout, et la réponse si naturelle cette

question ne lui vint me pas a l'esprit.

Le Forward, en se rapprochant du pôle, s'ait oit gndement ce gisement de charbon observé par sir Edward Belcher; au lieu de cent milles, il fallait, pour le chercher, revenir de deux cent cinquante milles vers le sud. Cependant, après une courte discussion cet accord entre Hatteras et Clawbonny, le voyage fut maintenu.

Si Belcher avait dit vrai, et l'on ne pouvait mettre sans aucun doute, les choses devaient se trouver dans l'endroit où il les avait laissées. Depuis 1853, pas une expédition nouvelle ne fut dirigée vers ces continents extrêmes. On ne rencontrait que peu ou point d'Esquimaux sous cette latitude. La dernière arrivée de Beechey ne pouvait se reproduire sur les côtes du Nouveau-Cornouailles. La basse température de ce climat conservait indistinctement les objets abandonnés sous son influence. Toutes les chances se réunissaient donc en faveur de cette excursion à travers les glaces.

On calcula que ce voyage pourrait durer quarante jours au plus, et les préparatifs furent faits par Johnson en conséquence.

Ses soins se portèrent d'abord sur le traieau; il avait de forme grolandaise, large de trente-cinq pouces et long de vingt-quatre pieds. Les Esquimaux en construisent qui durent souvent cinquante pieds en longueur. Celui-ci se composait de longues planches recourbées à l'avant et à l'arrière, et tendues comme un arc par deux fortes cordes. Cette disposition lui donnait un certain ressort de nature à rendre les chocs moins dangereux. Ce traieau courait aisément sur la glace; mais par les temps de neige, lorsque les couches blanches n'avaient pas encore durcies, on lui adaptait deux chais verticaux juxtaposés, et, évènement la sorte, il pouvait avancer sans accroître son tirage. D'ailleurs, en le frottant d'un mélange de soufre et de neige, suivant la méthode esquimau, il glissait avec une remarquable facilité.

Son attelage se composait de six chiens; ces animaux, robustes malgré leur maigreur, ne paraissaient pas trop souffrir de ce rude hiver; leurs harnais de peau de daim étaient en bon état; on devait compter sur un tel équipage, que les Grolandais d'Uppernawik avaient vendu en conscience. À eux six, ces animaux pouvaient traîner un poids de deux mille livres, sans se fatiguer outre mesure.

Les effets de campement furent une tente, pour le cas où la construction d'une snow-house[1] serait impossible, une large toile de mackintosh, destinée à s'étendre sur la neige, qu'elle empêchait de fondre au contact du corps, et enfin plusieurs couvertures de laine et de peau de buffle. De plus, on emporta l'halkett-boat.

[1] Maison de neige.

Les provisions consistent en cinq caisses de pemmican pesant environ quatre cent cinquante livres; on comptait une livre de pemmican par homme et par chien; ceux-ci étaient au nombre de sept, en comprenant Duk; les hommes ne devaient pas être plus de quatre. On emportait aussi douze gallons d'esprit-de-vin, c'est-à-dire cent cinquante livres peu près, du thé du biscuit en quantité suffisante, une petite cuisine portative, avec une notable quantité de machines et d'outils, de la poudre, des munitions, et quatre fusils deux coups. Les hommes de l'expédition, d'après l'invention du capitaine Parry, devaient se ceindre de ceintures en caoutchouc, dans lesquelles la chaleur du corps et le mouvement de la marche maintenaient du café du thé de l'eau à l'état liquide.

Johnson soigna tout particulièrement la confection des snow-shoes[1], fixés sur des montures en bois garnies de lanières de cuir; elles

servaient de patins; sur les terrains entièrement glacés et durcis, les moccassins de peau de daim les remplaçaient avec avantage; chaque voyageur dut être muni de deux paires de l'un et de l'autre.

[1] Chaussures neuves.

Ces préparatifs, si importants, puisqu'un dégel omis peut amener la perte d'une expédition, demandèrent quatre jours pleins. Chaque midi, Hatteras eut soin de relever la position de son navire; il ne disait rien plus, et il fallait cette certitude absolue pour organiser le retour.

Hatteras s'occupa de choisir les hommes qui devaient le suivre. C'était une grave décision à prendre; quelques-uns n'étaient pas bons à mener, mais on devait aussi regarder les laisser-bordés. Cependant, le salut commun pendant le reste du voyage, il parut opportun au capitaine de choisir avant tout des compagnons sages et robustes.

Shandon se trouva donc exclu; il ne manifesta, d'ailleurs, aucun regret de son sort. James Wall, complètement alité, ne pouvait prendre part à l'expédition.

L'état des malades, au surplus, n'empirait pas; leur traitement consistait en frictions sèches et en fortes doses de jus de citron; il n'était pas difficile à suivre, et ne nécessitait aucunement la présence du docteur. Celui-ci se mit donc en tête des voyageurs, et son départ n'amena point la moindre réclamation.

Johnson et vivement recommander le capitaine dans sa périlleuse entreprise; mais celui-ci le pria part, et d'une voix affectueuse, presque émue:

Johnson, lui dit-il, je n'ai de confiance qu'en vous. Vous êtes le seul officier auquel je puisse laisser mon navire. Il faut que vous sachiez pour surveiller Shandon et les autres. Ils sont enchaînés ici par l'hiver; mais qui sait les funestes révolutions dont leur malheur est capable? Vous serez muni de mes instructions formelles, qui remettront au besoin le commandement entre vos mains. Vous serez un autre moi-même. Notre absence durera quatre à cinq semaines au plus, et je serai tranquille, vous ayant tout ce que je ne puis rien. Il vous faut du bois, Johnson. Je le sais! mais, autant qu'il sera possible, arrangez mon pauvre navire. Vous m'entendez, Johnson?

--Je vous entends, capitaine, répondit le vieux marin, et je resterai, puisque cela vous convient ainsi.

--Merci! dit Hatteras en serrant la main de son marin d'adieu, et il ajouta:

Si vous ne nous voyez pas revenir, Johnson, attendez jusqu'à la diète prochaine, et tâchez de pousser une reconnaissance vers le pôle. Si les autres s'y opposent, ne pensez plus nous, et ramenez le Forward en Angleterre.

--C'est votre volonté, capitaine?

--Ma volonté absolue, répondit Hatteras.

--Vos ordres seront exécutés, dit simplement Johnson.

Cette décision prise, le docteur regretta son digne ami, mais il dut reconnaître qu'Hatteras faisait bien en agissant ainsi.

Les deux autres compagnons de voyage furent Bell, le charpentier, et Simpson. Le premier, bien portant, brave et robuste, devait rendre de

grands services pour les campements sur la neige; le second, quoique moins rôlé, accepta cependant de prendre part une expédition dans laquelle il pouvait être fort utile en sa double qualité de chasseur et de phareur.

Ainsi ce dachement se composa d'Hatteras, de Clawbonny, de Bell, de Simpson et du fidèle Duk, c'étaient donc quatre hommes et sept chiens nourrir. Les approvisionnements avaient calculé en conséquence.

Pendant les premiers jours de janvier, la température se maintint en moyenne trente-trois degrés au-dessous de zéro (-37 centigr.). Hatteras guettait avec impatience un changement de temps; plusieurs fois il consulta le baromètre, mais il ne fallait pas s'y fier; cet instrument semble perdre sous les hautes latitudes sa justesse habituelle; la nature, dans ces climats, apporte de notables exceptions ses lois générales: ainsi la pureté du ciel n'a-t-elle pas toujours accompagné de froid, et la neige ne ramenait pas une hausse dans la température; le baromètre restait incertain, ainsi que l'avaient démontré beaucoup de navigateurs des mers polaires; il descendait volontiers avec des vents du nord et de l'est; bas, il amenait du beau temps; haut, de la neige ou de la pluie. On ne pouvait donc compter sur ses indications.

Enfin, le 5 janvier, une brise de l'est ramena une reprise de quinze degrés; la colonne thermométrique remonta dix-huit degrés au-dessous de zéro (-28 centigr.). Hatteras rêva de partir le lendemain; il n'y tenait plus, voir sous ses yeux décroître son navire; la dunette avait passé tout entière dans le poêle.

Donc, le 6 janvier, au milieu de rafales de neige, l'ordre du départ fut donné; le docteur fit ses dernières recommandations aux malades; Bell et Simpson hochèrent de silencieux serrements de main avec leurs compagnons. Hatteras voulut adresser ses adieux haute voix, mais il se vit entouré de mauvais regards. Il crut surprendre un ironique sourire sur les lèvres de Shandon. Il se tut. Peut-être même hésita-t-il un instant à partir, en jetant les yeux sur le Forward.

Mais il n'y avait pas à revenir sur sa décision; le traîneau chargé et attelé tendait sur le champ de glace; Bell prit les devants; les autres suivirent. Johnson accompagna les voyageurs pendant un quart de mille; puis Hatteras le pria de retourner bord, ce que le vieux marin fit après un long geste d'adieu.

En ce moment, Hatteras, se retournant une dernière fois vers le brick, vit l'extrémité de ses mâts disparaître dans les sombres neiges du ciel.

CHAPITRE XXIX.

A TRAVERS LES CHAMPS DE GLACE.

La petite troupe descendit vers le sud-est. Simpson dirigeait l'ui page du traîneau. Duk l'aidait avec zèle, ne s'occupant pas trop du milieu de ses semblables. Hatteras et le docteur marchaient derrière, tandis que Bell, chargé d'indiquer la route, s'avancé en tête, sondant les glaces du bout de son bon fer.

La hausse du thermomètre annonçait une neige prochaine; celle-ci ne se fit pas attendre, et tomba bientôt en ais flocons. Ces tourbillons opaques ajoutaient aux difficultés du voyage; on s'arrêtait de la ligne droite; on n'allait pas vite; cependant, on put compter sur une

moyenne de trois milles l'heure.

Le champ de glace, tourmenté par les pressions de la gel, présentait une surface inégale et raboteuse; les heurts du traieau devenaient fréquents, et, suivant les pentes de la route, il s'inclinait parfois sous des angles inquiétants; mais enfin on se tira d'affaire.

Hatteras et ses compagnons se renfermaient avec soin dans leurs vêtements de peau taillés à la mode groenlandaise; ceux-ci ne brillaient pas par la coupe, mais ils s'approprièrent aux nécessités du climat; la figure des voyageurs se trouvait encadrée dans un bonnet capuchon imprévisible au vent et à la neige; la bouche, le nez, les yeux, subissaient seuls le contact de l'air, et il n'était pas fallu les en garantir; rien d'incommode comme les hautes cravates et les cache-nez, bien froissés par la glace; le soir, on n'eut pu les enlever qu'avec des coups de hache, ce qui, même dans les mers arctiques, est une vilaine manière de se débarrasser. Il fallait au contraire laisser un libre passage à la respiration, qui devant un obstacle se figeait immédiatement.

L'interminable plaine se poursuivait avec une fatigante monotonie; partout des glaces amoncelées sous des aspects uniformes, des hummocks dont l'irrégularité semblait raturée, des blocs fondus dans un même moule, et des ice-bergs entre lesquels serpentaient de tortueuses vallées; on marchait, la boussole à la main; les voyageurs parlaient peu. Dans cette froide atmosphère, ouvrir la bouche constituait une véritable souffrance; des cristaux de glace aigus se formaient soudain entre les lèvres, et la chaleur de l'haleine ne parvenait pas à les dissoudre. La marche restait silencieuse, et chacun tâchait de son bon côté son chemin inconnu. Les pas de Bell s'imprimaient dans les couches molles; on les suivait attentivement, et, lorsqu'il passait, le reste de la troupe pouvait se hasarder son tour.

Des traces nombreuses d'ours et de renards se croisaient en tous sens; mais il fut impossible pendant cette première journée d'apercevoir un seul de ces animaux; les chasser et d'ailleurs dangereux et inutile: on ne pouvait encombrer le traieau déjà lourdement chargé.

Ordinairement, dans les excursions de ce genre, les voyageurs ont soin de laisser des réserves de vivres sur leur route; il les placent dans des cachettes de neige à l'abri des animaux, se débarrassant d'autant pour leur voyage, et, au retour, ils reprennent peu à peu ces approvisionnements qu'ils n'ont pas eu la peine de transporter.

Hatteras ne pouvait recourir à ce moyen sur un champ de glace peut-être mobile; en terre ferme, ces réserves eussent été praticables, mais non traverser les ice-fields, et les incertitudes de la route rendaient fort problématique un retour aux endroits déjà parcourus.

À midi, Hatteras fit arrêter sa petite troupe à l'abri d'une muraille de glace; le déjeuner se composa de pemmican et de thé bouillonnant; les qualités revivifiantes de cette boisson produisirent un véritable bien-être, et les voyageurs ne s'en firent pas faute.

La route fut reprise après une heure de repos; vingt milles environ avaient franchis pendant cette première journée de marche; au soir, hommes et chiens étaient épuisés.

Cependant, malgré la fatigue, il fallut construire une maison de neige pour y passer la nuit; la tente était insuffisante. Ce fut l'affaire d'une heure et demie. Bell se montra fort adroit; les blocs de glace, taillés au couteau, se superposèrent avec rapidité s'arrondirent en forme de dôme, et un dernier quartier vint assurer la solidité de l'édifice, en formant clef de voûte; la neige molle servait de

mortier; elle remplissait les interstices, et, bien durcie, elle fit un bloc unique de la construction tout entière.

Une ouverture étroite, et par laquelle on se glissait en rampant, donnait accès dans cette grotte improvisée; le docteur s'y enfourma non sans peine, et les autres le suivirent. On parvint rapidement le souper sur la cuisine esprit-de-vin. La température intérieure de cette snow-house était fort supportable; le vent, qui faisait rage au dehors, ne pouvait y pénétrer.

À table! s'écria bientôt le docteur de sa voix la plus aimable.

Et ce repas, toujours le même, peu varié mais ronflant, se prit en commun. Quand il fut terminé on ne songea plus qu'au sommeil; les toiles de mackintosh, endues sur la couche de neige, prévenaient de toute humidité. On fit s'éteindre la flamme de la cuisine portative les bas et les chaussures; puis, trois des voyageurs, enveloppés dans leur couverture de laine, s'endormirent tour à tour sous la garde du quatrième; celui-ci devait veiller la nuit de tous, et empêcher l'ouverture de la maison de se boucher, car, faute de ce soin, on risquait d'être enterré vivant.

Duk partageait la chambre commune; l'unique page de chiens demeurait au dehors, et, après avoir pris sa part de souper, il se blottit sous une neige qui lui fit bientôt une imperméable couverture.

La fatigue de cette journée amena un prompt sommeil. Le docteur prit son quart de veille trois heures du matin; l'ouragan se déchaîna dans la nuit. Situation plus dangereuse que celle de ces gens isolés, perdus dans les neiges, enfouis dans ce tombeau dont les murailles s'écroulaient sous les rafales!

Le lendemain matin, six heures, la marche monotone fut reprise; toujours mes vagues, mes icebergs, une uniformité qui rendait difficile le choix des points de repère. Cependant la température, s'abaissant de quelques degrés, rendit plus rapide la course des voyageurs, en glissant les couches de neige. Souvent on rencontrait certains monticules qui ressemblaient des cairns ou des cachettes d'Esquimaux; le docteur en fit voler un pour l'acquit de sa conscience, et n'y trouva qu'un simple bloc de glace.

Qu'espérez-vous, Clawbonny? lui disait Hatteras; ne sommes-nous pas les premiers hommes fouler cette partie du globe?

--Cela est probable, répondit le docteur, mais enfin qui sait?

--Ne perdons pas de temps en vaines recherches, reprenait le capitaine; j'ai hâte d'avoir rejoint mon navire, quand même ce combustible si précieux ne nous manquerait.

--À cet égard, répondit le docteur, j'ai bon espoir.

--Docteur, disait souvent Hatteras, j'ai eu tort de quitter le Forward, c'est une faute! la place d'un capitaine est son bord, et non ailleurs.

--Johnson est là!

--Sans doute! enfin... honte à nous! honte à nous!

L'unique page marchait rapidement; on entendait les cris de Simpson qui excitait les chiens; ceux-ci, par suite d'un curieux phénomène de phosphorescence, couraient sur un sol enflammé et les chocs du traîneau semblaient soulever une poussière incandescente. Le docteur s'était porté avant pour examiner la nature de cette neige, quand

tout d'un coup, en voulant sauter un hummock, il disparut. Bell, qui se trouvait rapproché de lui, accourut aussit.

Eh bien, monsieur Clawbonny, cria-t-il avec inquiétude, pendant qu'Hatteras et Simpson le rejoignaient, o es- vous?

--Docteur! fit le capitaine.

--Par ici! au fond d'un trou, roudit une voix rassurante; un bout de corde, et je remonte à la surface du globe.

On tendit une corde au docteur, qui se trouvait blotti au fond d'un entonnoir creux d'une dizaine de pieds; il s'attacha par le milieu du corps, et ses trois compagnons le halent, non sans peine.

es- vous blessé demanda Hatteras.

--Jamais! il n'y a pas de danger avec moi, roudit le docteur en secouant sa bonne figure toute neigeuse.

--Mais comment cela vous est-il arrivé

--Eh! c'est la faute de la réaction! roudit-il en riant, toujours la réaction! j'ai cru franchir un intervalle large d'un pied, et je suis tombé dans un trou profond de dix! Ah! les illusions d'optique! ce sont les seules illusions qui me restent, mes amis, mais j'aurai de la peine à les perdre! Que cela vous apprenne à jamais faire un pas sans avoir sondé le terrain, car il ne faut pas compter sur ses sens! ici les oreilles entendent de travers et les yeux voient faux! C'est vraiment un pays de priélection.

--Pouvons-nous continuer notre route? demanda le capitaine.

--Continuons, Hatteras, continuons! cette petite chute m'a fait plus de bien que de mal.

La route au sud-est fut reprise, et, le soir venu, les voyageurs s'arrêtèrent, après avoir franchi une distance de vingt-cinq milles; ils avaient harassé, ce qui n'empêcha pas le docteur de gravir une montagne de glace pendant la construction de la maison de neige.

La lune, presque pleine encore, brillait d'un éclat extraordinaire dans le ciel pur; les étoiles jetaient des rayons d'une intensité surprenante; du sommet de l'ice-berg la vue s'étendait sur l'immense plaine, hérissée de monticules aux formes étranges; les voir arborés, resplendissant sous les faisceaux lunaires, doublant leurs profils nets sur les ombres avoisinantes, semblables des colonnes debout, des fûts renversés, des pierres tumulaires, on eût dit un vaste cimetière sans arbres, triste, silencieux, infini, dans lequel vingt nations du monde entier se fussent couchées à l'aise pour le sommeil éternel.

Malgré le froid et la fatigue, le docteur demeura dans une longue contemplation dont ses compagnons eurent beaucoup de peine l'arracher; mais il fallait songer au repos; la hutte de neige avait préparé: les quatre voyageurs s'y blottirent comme des taupes et ne tardèrent pas s'endormir.

Le lendemain et les jours suivants se passent sans amener aucun incident particulier; le voyage se faisait facilement ou difficilement, avec rapidité ou lenteur, suivant les caprices de la température, tant sèche et glaciale, tant humide et précipitante; il fallait, selon la nature du sol, employer soit les moccasins, soit les chaussures neige.

On atteignit ainsi le 15 janvier; la lune, dans son dernier quartier, restait peu de temps visible; le soleil, quoique toujours caché sous l'horizon, donnait dix heures d'une sorte de cruscule, insuffisant encore pour éclairer la route; il fallait la jalonner d'après la direction donnée par le compas. Puis Bell prenait la tête; Hatteras marchait en ligne droite derrière lui; Simpson et le docteur, les relevant l'un par l'autre, de manière à apercevoir qu'Hatteras, cherchaient ainsi se maintenir dans la ligne droite; et cependant, malgré leurs soins, ils s'en écartaient parfois de trente et quarante degrés; il fallait alors recommencer le travail des jalons.

Le 15 janvier, le dimanche, Hatteras estimait avoir fait peu près cent milles dans le sud; cette matinée fut consacrée à la réparation de divers objets de toilette et de campement; la lecture du service divin ne fut pas oubliée.

À midi, l'on se remit en marche; la température était froide; le thermomètre marquait seulement trente-deux degrés au-dessous de zéro (-36 centigr.), dans une atmosphère très pure.

Tout coup, et sans que rien pût faire pressentir ce changement soudain, il s'éleva de terre une vapeur dans un état complet de congélation; elle atteignit une hauteur de quatre-vingt-dix pieds environ, et resta immobile; on ne se voyait plus un pas de distance; cette vapeur s'attachait aux vêtements qu'elle hérissait de longs prismes aigus.

Les voyageurs, surpris par ce phénomène du frost-rime^[1], n'eurent qu'une pensée d'abord, celle de se mettre à l'abri; aussitôt ces divers appels se firent entendre:

[1] Fum-igel.

Oh! Simpson!

--Bell! par ici!

--Monsieur Clawbonny!

--Docteur!

--Capitaine! o es- vous?

Les quatre compagnons de route se cherchaient, les bras enduits dans ce brouillard intense, qui ne laissait aucune perception au regard. Mais ce qui devait les inquiéter, c'est qu'aucune réponse ne leur parvenait; on eût dit cette vapeur impropre à transmettre les sons.

Chacun eut donc l'idée de charger ses armes, afin de se donner un signal de ralliement. Mais, si le son de la voix paraissait trop faible, les détonations des armes furent trop fortes, car les hommes s'en emparent, et, repercutés dans toutes les directions, elles produisaient un roulement confus, sans direction appréciable.

Chacun agit alors suivant ses instincts. Hatteras s'arrêta, et, se croisant les bras, attendit. Simpson se contenta, non sans peine, de retenir son traieau. Bell revint sur ses pas, dont il rechercha soigneusement les marques avec la main. Le docteur, se heurtant aux blocs de glace, tombant et se relevant, alla de droite et de gauche, coupant ses traces et s'arrêtant de plus en plus.

Au bout de cinq minutes, il se dit:

Cela ne peut pas durer! Singulier climat! Un peu trop d'imprudence, par exemple! On ne sait sur quoi compter, sans parler de ces prismes aigus

qui vous dirent la figure. Aho! aho! capitaine! cria-t-il de nouveau.

Mais il n'obtint pas de réponse; à tout hasard, il rechargea son fusil, et malgré ses gants à cause du froid du canon lui brûlait les mains. Pendant cette opération, il lui sembla entrevoir une masse confuse qui se mouvait quelque pas de lui.

Enfin! dit-il, Hatteras! Bell! Simpson! Est-ce vous? Voyons, rendez!

Un sourd grognement se fit entendre.

Hatteras pensa le bon docteur, qu'est cela?

La masse se rapprochait; en perdant leur dimension première, ses contours s'accusaient davantage. Une pensée terrible se fit jour l'esprit du docteur.

Un ours! se dit-il.

En effet, ce devait être un ours de grande dimension; car dans le brouillard, il allait, venait, retournait sur ses pas, au risque de heurter ces voyageurs dont certainement il ne soupçonnait pas la présence.

Cela se complique! pensa le docteur en restant immobile.

Tant il sentait le souffle de l'animal, qui peu à peu se perdait dans ce frost-rime; tant il entrevoyait les pattes énormes du monstre, battant l'air, et elles passaient si près de lui que ses vêtements furent plus d'une fois déchirés par des griffes aiguës; il sautait en arrière, et alors la masse en mouvement s'annoyait à la face des spectres fantasmagoriques.

Mais en reculant ainsi le docteur sentit le sol s'élever sous ses pas; s'aidant des mains, se cramponnant aux arêtes des glaces, il gravit un bloc, puis deux; il tâcha du bout de son bonnet.

Un ice-berg! se dit-il; si j'arrive au sommet, je suis sauvé!

Et, ce disant, il grimpa avec une agilité surprenante quatre-vingts pieds d'altitude environ; il dépassa de la tête le brouillard gelé dont la partie supérieure se tranchait nettement!

Bon! se dit-il, et, portant ses regards autour de lui, il aperçut ses trois compagnons émergeant de ce fluide dense.

Hatteras!

--Monsieur Clawbonny!

--Bell!

--Simpson!

Ces quatre cris partirent presque en même temps; le ciel, allumé par un magnifique halo, jetait des rayons pesants qui coloraient le frost-rime à la face des nuages, et le sommet des ice-bergs semblait sortir d'une masse d'argent liquide. Les voyageurs se trouvaient circonscrits dans un cercle de moins de cent pieds de diamètre. Grâce à la pureté des couches d'air supérieures, par une température très-froide, leurs paroles s'entendaient avec une extrême facilité et ils purent converser du haut de leur glace. Après les premiers coups de fusil, chacun d'eux n'entendant pas de réponse n'avait eu rien de

mieux faire que de s'élever au-dessus du brouillard.

Le trateau! cria le capitaine.

--A quatre-vingts pieds au-dessous de nous, rondo Simpson.

--En bon at ?

--En bon at .

--Et l'ours? demanda le docteur.

--Quel ours? rondo Bell.

--L'ours que j'ai rencontré qui a failli me briser le cre.

--Un ours! fit Hatteras; descendons alors.

--Mais non! répliqua le docteur, nous nous perdrons encore, et ce serait recommencer.

--Et si cet animal se jette sur nos chiens?... dit Hatteras.

En ce moment, les aboiements de Duk retentirent; ils sortaient du brouillard, et ils arrivaient facilement aux oreilles des voyageurs.

C'est Duk! s'écria Hatteras! Il y a certainement quelque chose. Je descends.

Des hurlements de toute espèce sortaient alors de la masse, comme un concert effrayant; Duk et les chiens donnaient avec rage. Tout ce bruit ressemblait un bourdonnement formidable, mais sans l'at, ainsi qu'il arrive des sons produits dans une salle capitonnée. On sentait qu'il se passait là au fond de cette brume épaisse, quelque combat invisible, et la vapeur s'agitait parfois comme la mer pendant la lutte des monstres marins.

Duk! Duk, s'écria le capitaine en se disposant à rentrer dans le frost-rime.

--Attendez! Hatteras, attendez! rondo le docteur; il me semble que le brouillard se dissipe.

Il ne se dissipait pas, mais il baissait comme l'eau d'un anneau qui se vide peu à peu; il paraissait rentrer dans le sol où il avait pris naissance; les sommets resplendissants des ice-bergs grandissaient au-dessus de lui; d'autres, immergés jusqu'alors, sortaient comme des îles nouvelles; par une illusion d'optique facile à concevoir, les voyageurs, accrochés à leurs cerceaux de glace, croyaient s'élever dans l'atmosphère, tandis que le niveau supérieur du brouillard s'abaissait au-dessous d'eux.

Bientôt le haut du trateau apparut, puis les chiens d'attelage, puis d'autres animaux au nombre d'une trentaine, puis de grosses masses s'agitant, et Duk sautant, dont la tête sortait de la couche gelée et s'y replongeait tour à tour.

Des renards! s'écria Bell,

--Des ours, rondo le docteur! un! trois! cinq!

--Nos chiens! nos provisions! fit Simpson.

Une bande de renards et d'ours, ayant rejoint le trateau, faisait une large brèche aux provisions. L'instinct du pillage les mûssait dans

un parfait accord; les chiens aboyaient avec fureur, mais la troupe n'y prenait pas garde; et la scène de destruction se poursuivait avec acharnement.

Feu! s'écria le capitaine en déchargeant son fusil.

Ses compagnons l'imitent. Mais cette quadruple détonation les ours, relevant la tête et poussant un grognement comique, donnent le signal du départ; ils prirent un petit trot que le galop d'un cheval n'est pas égalé, suivis de la bande de renards, ils disparurent bientôt au milieu des glaces du nord.

CHAPITRE XXX.

LE CAIRN.

La durée de ce phoque particulier aux climats polaires avait de trois quarts d'heure environ; les ours et les renards eurent le temps d'en prendre leur aise; ces provisions arrivaient point pour remettre ces animaux, affamés pendant ce rude hiver; la bête du traieau défilait par des griffes puissantes, les caisses de pemmican ouvertes et donc, les sacs de biscuit pillés, les provisions de thé étalées sur la neige, un tonnelet d'esprit-de-vin aux douves disjointes et vide de son précieux liquide, les effets de campement dispersés, saccagés, tout témoignait de l'acharnement de ces bêtes sauvages, de leur avidité insatiable, de leur voracité.

Voilà malheur, dit Bell en contemplant cette scène de dévastation.

--Et probablement irréparable, répondit Simpson.

--alors d'abord le docteur, reprit le docteur, et nous en parlerons après.

Hatteras, sans mot dire, recueillait dans les caisses et les sacs les provisions; on ramassa le pemmican et les biscuits encore mangeables; la perte d'une partie de l'esprit-de-vin était une chose fâcheuse; sans lui, plus de boisson chaude, plus de thé, plus de café. En faisant l'inventaire des provisions restantes, le docteur constata la disparition de deux cents livres de pemmican, et de cent cinquante livres de biscuit; si le voyage continuait, il devenait nécessaire aux voyageurs de se mettre à l'économie.

On discuta donc le parti à prendre dans ces circonstances. Devait-on retourner au navire, et recommencer cette expédition? Mais comment se débarrasser de ces cent cinquante mille livres de provisions? Revenir sans ce combustible si nécessaire serait d'un effet désastreux sur l'esprit de l'équipage! Trouverait-on encore des gens déterminés à reprendre cette course à travers les glaces?

Indubitablement, le mieux était de se porter en avant, malgré les privations les plus dures.

Le docteur, Hatteras et Bell étaient pour ce dernier parti; Simpson poussait au retour; les fatigues du voyage avaient altéré sa santé; il s'affaiblissait visiblement; mais enfin, se voyant seul de son avis, il reprit sa place en tête du traieau, et la petite caravane continua sa route au sud.

Pendant les trois jours suivants, du 15 au 17 janvier, les incidents monotones du voyage se reproduisirent; on avançait plus lentement; les

voyageurs se fatiguaient; la lassitude les prenait aux jambes; les chiens de l'attelage tiraient péniblement; cette nourriture insuffisante n'était pas faite pour nourrir les bêtes et gens. Le temps variait avec sa mobilité accoutumée, sautant d'un froid intense des brouillards humides et précipitations.

Le 18 janvier, l'aspect des champs de glace changea soudain; un grand nombre de pics, semblables des pyramides terminés par une pointe aiguë et d'une grande altitude, se dressent à l'horizon; le sol, certaines places, perdit la couche de neige; il semblait formé de gneiss, de schiste et de quartz avec quelque apparence de roches calcaires. Les voyageurs foulèrent enfin la terre ferme, et cette terre devait être, d'après l'estimation, ce continent appelé le Nouveau-Cornouailles.

Le docteur ne put s'empêcher de frapper d'un pied satisfait ce terrain solide; les voyageurs n'avaient plus que cent milles à franchir pour atteindre le cap Belcher; mais leurs fatigues allaient singulièrement s'accroître sur ce sol tourmenté de roches aiguës, de ressauts dangereux, de crevasses et de précipices; il fallait s'enfoncer dans l'intérieur des terres, et gravir les hautes falaises de la cataracte, traverser des gorges étroites dans lesquelles les neiges s'amoncelaient sur une hauteur de trente à quarante pieds.

Les voyageurs vinrent regretter promptement le chemin peu précipité, presque facile, des ice-fields si propices au glissement du traieau; maintenant, il fallait tirer avec force; les chiens étaient n'y suffisaient plus; les hommes, forcés de s'atteler par eux-mêmes, s'efforçaient de soulager; plusieurs fois, il devint nécessaire de charger entièrement les provisions pour franchir des monticules extrêmement roides, dont les surfaces glacées ne donnaient aucune prise; tel passage de dix pieds demanda des heures entières; aussi, pendant cette première journée, on gagna cinq milles à peine sur cette terre de Cornouailles, bien nommée assurément, car elle prendrait les aspects, les pointes aiguës, les arêtes vives, les roches convulsionnées de l'extrémité sud-ouest de l'Angleterre.

Le lendemain, le traieau atteignit la partie supérieure des falaises; les voyageurs, boutés de forces, ne pouvant construire leur maison de neige, durent passer la nuit sous la tente, enveloppés dans les peaux de buffle, et chauffant leurs bas mouillés sur leur poitrine. On comprend les conséquences inévitables d'une pareille hygiène; le thermomètre, pendant cette nuit, descendit plus bas que quarante-quatre degrés (-42 centigr.), et le mercure gela.

La santé de Simpson s'altéra d'une façon inquiétante; un rhume de poitrine opiniâtre, des rhumatismes violents, des douleurs intolérables, l'obligeaient à se coucher sur le traieau qu'il ne pouvait plus guider. Bell le remplaça; il souffrait, mais ses souffrances n'étaient pas de nature à l'altérer. Le docteur ressentait aussi l'influence de cette excursion par un hiver terrible; cependant il ne laissait pas une plainte s'élever de sa poitrine; il marchait en avant, appuyé sur son bâton; il lui indiquait la route, il aidait tout. Hatteras, impassible, imprévoyable, insensible, valide comme au premier jour avec son tempérament de fer, suivait silencieusement le traieau.

Le 20 janvier, la température fut si rude, que le moindre effort amenait immédiatement une prostration complète. Cependant les difficultés du sol devinrent telles que le docteur, Hatteras et Bell, s'attelaient par des chiens; des chocs inattendus avaient brisé devant du traieau; on dut le raccommoier. Ces causes de retard se reproduisaient plusieurs fois par jour.

Les voyageurs suivaient une profonde ravine, engagés dans la neige

jusqu'à mi-corps, et suant au milieu d'un froid violent. Ils ne disaient mot. Tout coup, Bell, placqué par le docteur, se prend regarder celui-ci avec effroi; puis, sans prononcer une parole, il ramasse une poignée de neige, et en frotte vigoureusement la figure de son compagnon.

Eh bien, Bell! faisait le docteur en se datant tant.

Mais Bell continuait et frottait de son mieux.

Voyons! Bell, reprit le docteur, la bouche, le nez, les yeux pleins de neige, es-tu fou? Qu'y a-t-il donc?

--Il y a, rondoit Bell, que si vous possédez encore un nez, c'est moi que vous le devrez!

--Un nez! répliqua vivement le docteur en portant la main son visage.

--Oui, monsieur Clawbonny, vous êtes complètement frost-bitten; votre nez était tout blanc quand je vous ai regardé et sans mon traitement chirurgical vous seriez privé de cet ornement, incommode en voyage, mais nécessaire dans l'existence.

En effet, un peu plus le docteur avait le nez gelé la circulation du sang s'étant heureusement refaite par repos, grâce aux vigoureuses frictions de Bell, tout danger disparut.

Merci! Bell, dit le docteur, et charge de revanche.

--J'y compte, monsieur Clawbonny, rondoit le charpentier, et plût au ciel que nous n'eussions jamais de plus grands malheurs à redouter!

--Has, Bell! reprit le docteur, vous faites allusion à Simpson; le pauvre garçon est en proie de terribles souffrances.

--Craignez-vous pour lui? demanda vivement Hatteras

--Oui, capitaine, reprit le docteur.

--Et que craignez-vous?

--Une violente attaque de scorbut; ses jambes enflent et ses gencives se prennent; le malheureux est incapable de se couvrir du traieau, demuni de gel et les chocs ravivent chaque instant ses douleurs; je le plains, Hatteras, et je ne puis rien pour le soulager!

--Pauvre Simpson! murmura Bell.

--Peut-être faudrait-il nous arrêter un jour ou deux, reprit le docteur.

--S'arrêter! s'écria Hatteras, quand la vie de dix-huit hommes tient notre retour!

--Cependant... fit le docteur.

--Clawbonny, Bell, outez-moi, reprit Hatteras; il ne nous reste pas pour vingt jours de vivre! Voyez si nous pouvons perdre un instant!

Ni le docteur, ni Bell, ni rondoit un seul mot, et le traieau reprit sa marche un moment interrompue.

Le soir, on s'arrêta au pied d'un monticule de glace dans lequel Bell

tailla promptement une caverne; les voyageurs s'y rugirent; le docteur passa la nuit soignant Simpson; le scorbut exerça sur le malheureux ses affreux ravages, et les souffrances amenaient une plainte continuelle sur ses lèvres tumées.

Ah! monsieur Clawbonny!

--Du courage, mon garçon! disait le docteur.

--Je n'en reviendrai pas! je le sens! je n'en puis plus! j'aime mieux mourir!

A ces paroles desespérées, le docteur recourut par des soins incessants; quoique brisé lui-même des fatigues du jour, il employait la nuit à composer quelque potion calmante pour le malade; mais le lime-juice restait sans action, et les frictions n'empêchaient pas le scorbut de s'endormir un peu.

Le lendemain, il fallait replacer cet infortuné sur le traieau, quoiqu'il demandât à rester seul, abandonné et qu'on le laissât mourir en paix; puis on reprenait cette marche effroyable au milieu de difficultés sans cesse accumulées.

Les brumes glacées pressaient ces trois hommes jusqu'aux os; la neige, le grésil, leur fouettaient le visage; ils faisaient le miracle de braver le froid, et n'avaient plus une nourriture suffisante.

Duk, semblable son camarade, allait et venait, bravant les fatigues, toujours alerte, découvrant de lui-même la meilleure route à suivre; on s'en remettait son merveilleux instinct.

Pendant la matinée du 23 janvier, au milieu d'une obscurité presque complète, car la lune avait nouvelle, Duk avait pris les devants; durant plusieurs heures on le perdit de vue; l'inquiétude prit Hatteras, d'autant plus que de nombreuses traces d'ours sillonnaient le sol; il ne savait trop quel parti prendre, quand des aboiements se firent entendre avec force.

Hatteras haussa la marche du traieau, et bientôt il rejoignit le fidèle animal au fond d'une ravine.

Duk, en arrivant, immobile comme s'il était pétrifié, aboyait devant une sorte de cairn, fait de quelques pierres chausses recouvertes d'un ciment de glace.

Cette fois, dit le docteur en descendant ses courroies, c'est un cairn, il n'y a pas à s'y tromper.

--Que nous importe? répondit Hatteras.

--Hatteras, si c'est un cairn, il peut contenir un document précieux pour nous; il renferme peut-être un dépôt de provisions, et cela vaut la peine d'y regarder.

--Et quel Européen aurait poussé jusque-ici? fit Hatteras en haussant les épaules.

--Mais d'où d'Européens, répondit le docteur, les Esquimaux n'ont-ils pu faire une cache en cet endroit, et y déposer les produits de leur pêche ou de leur chasse? c'est assez leur habitude, ce me semble,

--Eh bien! voyez, Clawbonny, répondit Hatteras; mais je crains bien que vous n'en soyez pour vos peines.

Clawbonny et Bell, armés de pioches, se dirigent vers le cairn. Duk continuait d'aboyer avec fureur. Les pierres chauxaient fortement cimentées par la glace; mais quelques coups ne tardent pas à les arracher sur le sol.

Il y a évidemment quelque chose, dit le docteur.

--Je le crois, répondit Bell.

Ils découvrirent le cairn avec rapidité. Bientôt une cachette fut découverte; dans cette cachette se trouvait un papier tout humide. Le docteur s'en empara, le cœur palpitant. Hatteras accourut, prit le document et lut:

Altam..., Le Porpoise, 13 d. ... 1860, 12.. long... 8..35' lat...

Le Porpoise, dit le docteur.

--Le Porpoise, répondit Hatteras! Je ne connais pas de navire de ce nom fréquent sur ces mers.

--Il est évident, reprit le docteur, que des navigateurs, des naufragés peut-être, ont passé depuis moins de deux mois.

--Cela est certain, répondit Bell,

--Qu'allons-nous faire? demanda le docteur.

--Continuer notre route, répondit froidement Hatteras. Je ne sais ce qu'est ce navire Le Porpoise, mais je sais que le brick Le Forward attend notre retour.

CHAPITRE XXXI

LA MORT DE SIMPSON.

Le voyage fut repris; l'esprit de chacun s'emplissait d'idées nouvelles et inattendues, car une rencontre dans ces terres boréales est l'événement le plus grave qui puisse se produire. Hatteras fronça le sourcil avec inquiétude.

Le Porpoise! se demandait-il; qu'est-ce que ce navire? Et que vient-il faire si près du pôle?

A cette pensée, un frisson le prenait en dit de la température. Le docteur et Bell, eux, ne songeaient qu'aux deux résultats que pouvait amener la découverte de ce document: sauver leurs semblables ou être sauvés par eux.

Mais les difficultés, les obstacles, les fatigues revinrent bientôt, et ils ne purent songer qu'à leur propre situation, si dangereuse alors.

La situation de Simpson empirait; les symptômes d'une mort prochaine ne purent être démentis par le docteur. Celui-ci n'y pouvait rien; il souffrait cruellement lui-même d'une ophthalmie douloureuse qui pouvait aller jusqu'à la cécité s'il n'y prenait garde. Le crusculet donnait alors une quantité suffisante de lumière, et cette lumière, réfléchi par les neiges, brulait les yeux; il était difficile de se protéger contre cette réflexion, car les verres des lunettes, se

couvrant d'une croûte glacée, devenaient opaques et interceptaient la vue. Or, il fallait veiller avec soin aux moindres accidents de la route et les relever du plus loin possible; force était donc de braver les dangers de l'ophtalmie; cependant le docteur et Bell, se couvrant les yeux, laissaient tout pour chacun d'eux le soin de diriger le traîneau.

Celui-ci glissait mal sur ses chaises usées; le tirage devenait de plus en plus pénible; les difficultés du terrain ne diminuaient pas; on avait affaire à un continent de nature volcanique, hérissé de sillons de crues vives; les voyageurs avaient dû, peu à peu, s'élever à une hauteur de quinze cents pieds pour franchir le sommet des montagnes. La température était plus basse; les rafales et les tourbillons s'y élevaient avec une violence sans égale, et c'était un triste spectacle que celui de ces infortunés se traînant sur ces cimes dolentes.

Ils avaient pris aussi du mal de la blancheur; cet état uniforme leur était pénible; il enivrait, il donnait le vertige; le sol semblait manquer et n'offrir aucun point fixe sur cette immense nappe blanche; le sentiment restait celui du roulis, pendant lequel le pont du navire fuit sous le pied du marin; les voyageurs ne pouvaient s'habituer à cet effet, et la continuité de cette sensation leur portait préjudice. La torpeur s'emparait de leurs membres, la somnolence de leur esprit, et souvent ils marchaient comme des hommes peu profondément endormis; alors un chaos, un heurt inattendu, une chute soudaine, les tirait de cette inertie, qui les reprenait quelques instants plus tard.

Le 25 janvier, ils commencent à descendre des pentes abruptes; leurs fatigues s'accroissent encore sur ces défilés glacés; un faux pas, bien difficile à éviter, pouvait les précipiter dans des ravins profonds, et, là, ils eussent péri perdus sans ressource.

Vers le soir, une tempête d'une violence extrême balaya les sommets neigeux; on ne pouvait résister à la violence de l'ouragan; il fallait se coucher à terre; mais la température était fort basse, on risquait de se faire geler instantanément.

Bell, aidé par Hatteras, construisit avec beaucoup de peine une snow-house, dans laquelle les malheureux cherchaient un abri; il y prit quelques pinces de pemmican et un peu de thé chaud; il ne restait pas quatre gallons d'esprit-de-vin; or il avait essayé de s'en servir pour satisfaire la soif, car il ne faut pas croire que la neige puisse réellement absorber sous sa forme naturelle; on est forcé de la faire fondre. Dans les pays tempérés, où le froid descend péniblement au-dessous du point de congélation, elle ne peut réellement être malfaisante; mais au pôle, dans le cercle polaire il en est tout autrement; elle atteint une température si basse, qu'il n'est pas plus possible de la saisir avec la main qu'un morceau de fer rougi blanc, et cela, quoiqu'elle conduise très-mal la chaleur; il y a donc entre elle et l'estomac une différence de température telle, que son absorption produirait une suffocation véritable. Les Esquimaux préfèrent endurer les plus longs tourments se débattre de cette neige, qui ne peut aucunement remplacer l'eau et augmente la soif au lieu de l'apaiser. Les voyageurs ne pouvaient donc acheter leur salut que par la condition de fondre la neige en brulant l'esprit-de-vin.

À trois heures du matin, au plus fort de la tempête, le docteur prit le quart de veille; il était accoudé dans un coin de la maison, quand une plainte lamentable de Simpson appela son attention; il se leva pour lui donner ses soins, mais en se levant il se heurta fortement à la table à vote de glace; sans se préoccuper autrement de cet incident, il se courba sur Simpson et se mit à lui frictionner ses jambes enflées et bleues; après un quart d'heure de ce traitement,

il voulut se relever, et se heurta la tête une seconde fois, bien qu'il fut agenouillé alors.

Voilà qui est bizarre, se dit-il.

Il porta la main au-dessus de sa tête: la tête baissait sensiblement.

Grand Dieu! s'écria-t-il. Alerte, mes amis!

A ses cris, Hatteras et Bell se relevent vivement, et se heurtent l'un contre l'autre; ils étaient dans une obscurité profonde.

Nous allons reculer! dit le docteur; au dehors! au dehors!

Et tous les trois, traçant Simpson à travers l'ouverture, ils quittent cette dangereuse retraite; il était temps, car les blocs de glace, mal assujettis, s'effondrent avec fracas.

Les infortunés se trouvaient alors sans abri au milieu de la tempe, saisis par un froid d'une rigueur extrême. Hatteras se hâta de dresser la tente; on ne put la maintenir contre la violence de l'ouragan, et il fallut s'abriter sous les plis de la toile, qui fut bientôt chargée d'une couche épaisse de neige; mais au moins cette neige, empêchant la chaleur de rayonner au dehors, préserva les voyageurs du danger d'être gelés vivants.

Les rafales ne cessent pas avant le lendemain; en attelant les chiens insuffisamment nourris, Bell s'aperçut que trois d'entre eux avaient commencé à ronger leurs courroies de cuir; deux paraissaient fort malades et ne pouvaient aller loin.

Cependant la caravane reprit sa marche tant bien que mal; il restait encore soixante milles à franchir avant d'atteindre le point indiqué.

Le 26, Bell, qui allait en avant, appela tout coup ses compagnons. Ceux-ci accoururent, et il leur montra d'un air stupéfait un fusil appuyé sur un glaçon.

Un fusil! s'écria le docteur.

Hatteras le prit; il était en bon état et chargé.

Les hommes du «Porpoise» ne peuvent reculer loin, dit le docteur.

Hatteras, en examinant l'arme, remarqua qu'elle était d'origine américaine; ses mains se crispèrent sur le canon glacé.

En route! en route! dit-il d'une voix sourde.

On continua de descendre la pente des montagnes. Simpson paraissait privé de tout sentiment; il ne se plaignait plus; la force lui manquait.

La tempe ne discontinuait pas; la marche du traîneau devenait de plus en plus lente; on gagnait peine quelques milles par vingt-quatre heures, et, malgré l'économie la plus stricte, les vivres diminuaient sensiblement; mais, tant qu'il en restait au delà d'une certaine quantité, Hatteras marchait en avant.

Le 27, on trouva presque enfoui sous la neige un sextant, puis une gourde; celle-ci contenait de l'eau-de-vie, ou plutôt un morceau de glace, au centre duquel tout l'esprit de cette liqueur s'était rugifié sous la forme d'une boule de neige; elle ne pouvait plus servir.

Indistinctement Hatteras suivait sans le vouloir les traces d'une grande

catastrophe; il s'avani t par le seul chemin praticable, ramassant les avers de quelque naufrage horrible. Le docteur examinait avec soin si de nouveaux cairns ne s'offriraient pas sa vue; mais en vain.

De tristes penss lui venaient l'esprit: en effet, s'il dourrait ces infortun, quels secours pourrait-il leur apporter? Ses compagnons et lui commenent manquer de tout; leurs vêtements se dhiraient, leurs vivres devenaient rares. Que ces naufrag fussent nombreux, et ils pi ssaient tous de faim. Hatteras semblait port les fuir! N'avait-il pas raison, lui sur qui reposait le salut de son uipage? Devait-il, en ramenant des rangers bord, compromettre la sretde tous?

Mais ces rangers, c'ai ent des hommes, leurs semblables, peut-r e des compatriotes! Si faible que ft leur chance de salut, devait-on la leur enlever? Le docteur voulut connar e la pens de Bell cet ar d. Bell ne roudi t pas. Ses propres souffrances lui endurcissaient le coeur. Clawbonny n'osa pas interroger Hatteras: il s'en rapporta donc l a Providence.

Le 27 janvier, vers le soir, Simpson parut r e t oute extri t ses membres dr oidis et glac, sa respiration haletante qui formait un brouillard autour de sa te, des soubresauts convulsifs, annonient sa demie heure. L'expression de son visage ai t terrible, desp , avec des regards de cole impuissante adress au capitaine. Il y avait lt oute une accusation, toute une suite de reproches muets, mais significatifs, mi t peut-r e!

Hatteras ne s'approchait pas du mourant. Il l'i tait, il le fuyait, plus taciturne, plus concentr plus rejeten lui-me que jamais!

La nuit suivante fut ouvant able; la tempe redoublait de violence; trois fois la tente fut arrach, et le drift de neige s'abattit sur ces infortun, les aveuglant, les glant , les pernt de dards aigus arrach aux glans environnants. Les chiens hurlaient lamentablement; Simpson restait exposcet te cruelle tempat ure. Bell parvint r ablir le misabl e abri de toile, qui, s'il ne denda t pas du froid, proteai t au moins contre la neige. Mais une rafale, plus rapide, l'enleva une quatrie fois, et l'entraa dans son tourbillon au milieu d'ouvant ables sifflements.

Ah! c'est trop souffrir! s'r ia Bell.

--Du courage! du courage! roudi t le docteur en s'accrochant l uipour ne pas r e rouldans les ravins.

Simpson rai t. Tout coup , par un dernier effort, il se releva demi, tendit son poing fermver s Hatteras, qui le regardait de ses yeux fixes, poussa un cri dh irant et retomba mort au milieu de sa menace inachev.

Mort! s'r ia le docteur.

--Mort! ra Bell.

Hatteras, qui s'avani t vers le cadavre, recula sous la violence du vent.

C'ai t donc le premier de cet uipage qui tombait frappp ar ce climat meurtrier, le premier ne jamais revenir au port, le premier payer de sa vie, apr d'incalculables souffrances, l'entem ent intraitable du capitaine. Ce mort l'avait traitd' assassin, mais Hatteras ne courba pas la te sous l'accusation. Cependant, une larme, glissant de sa paupie, vint se congeler sur sa joue pe.

Le docteur et Bell le regardaient avec une sorte de terreur. Arc-bout sur son long bâton, il apparaissait comme le géant de ces régions hyperboréennes, droit au milieu des rafales surexcitées, et sinistre dans son effrayante immobilité.

Il demeura debout, sans bouger, jusqu'aux premières lueurs du crépuscule, hardi, tenace, indomptable, et semblant défier la tempête qui mugissait autour de lui.

CHAPITRE XXXII.

LE RETOUR AU FORWARD.

Le vent se calma vers six heures du matin, et, passant subitement dans le nord, il chassa les nuages du ciel; le thermomètre marquait trente-trois degrés au-dessous de zéro (-37 centigr.). Les premières lueurs du crépuscule argentèrent cet horizon qu'elles devaient dorer quelques jours plus tard.

Hatteras vint auprès de ses deux compagnons abattus, et d'une voix douce et triste il leur dit:

Mes amis, plus de soixante milles nous séparent encore du point signalé par sir Edward Belcher. Nous n'avons que le strict nécessaire de vivres pour rejoindre le navire. Aller plus loin, ce serait nous exposer à une mort certaine, sans profit pour personne. Nous allons retourner sur nos pas.

--C'est une bonne résolution, Hatteras, répondit le docteur; je vous aurais suivi jusqu'où il vous eût plu de me mener, mais notre santé s'affaiblit de jour en jour; peut-être pouvons-nous mettre un pied devant l'autre; j'approuve complètement ce projet de retour.

--Est-ce également votre avis, Bell? demanda Hatteras.

--Oui, capitaine, répondit le charpentier.

--Eh bien, reprit Hatteras, nous allons prendre deux jours de repos. Ce n'est pas trop. Le traîneau a besoin de réparations importantes. Je pense donc que nous devons construire une maison de neige, dans laquelle puissent se refaire nos forces.

Ce point décidé, les trois hommes se mirent à l'ouvrage avec ardeur; Bell prit les précautions nécessaires pour assurer la solidité de sa construction, et bientôt une retraite suffisante s'éleva au fond de la ravine où la dernière halte avait eu lieu.

Hatteras s'était fait sans doute une violence extrême pour interrompre son voyage! tant de peines, de fatigues perdues! une excursion inutile, payée de la mort d'un homme! Revenir bredouille sans un morceau de charbon! qu'allait devenir l'ui-même? qu'allait-il faire sous l'inspiration de Richard Shandon? Mais Hatteras ne pouvait lutter davantage.

Tous ses soins se reportèrent alors sur les préparatifs du retour; le traîneau fut réparé, sa charge avait bien diminué; ailleurs, et ne pesait pas deux cents livres. On raccommoda les vêtements usés, déchirés, imprégnés de neige et durcis par la gelée; des moccasins et des snow-shoes nouveaux remplacèrent les anciens mis hors d'usage. Ces travaux prirent la journée du 29 et la matinée du 30; d'ailleurs, les

trois voyageurs se reposaient de leur mieux et se ronfletaient pour l'avenir.

Pendant ces trente-six heures passées dans la maison de neige et sur les glaces de la ravine, le docteur avait observé Duk, dont les singulières allures ne lui semblaient pas naturelles; l'animal tournait sans cesse en faisant mille circuits imprévus qui paraissaient avoir entre eux un centre commun; c'était une sorte d'attraction, de renflement du sol produit par différentes couches de glaces superposées; Duk, en contournant ce point, aboyait petit bruit, remuant sa queue avec impatience, regardant son maître et semblant l'interroger.

Le docteur, après avoir réfléchi, attribua cette attitude d'inquiétude à la présence du cadavre de Simpson, que ses compagnons n'avaient pas encore eu le temps d'enterrer.

Il résolut donc de procéder cette triste nuit même; on devait repartir le lendemain matin dès le crépuscule.

Bell et le docteur se munirent de pioches et se dirigèrent vers le fond de la ravine; l'indication signalée par Duk offrait un emplacement favorable pour y déposer le cadavre; il fallait l'inhumier profondément pour le soustraire à la griffe des ours.

Le docteur et Bell commencent par enlever la couche superficielle de neige molle, puis ils attaquent la glace durcie; au troisième coup de pioche, le docteur rencontra un corps dur qui se brisa; il en retira les morceaux, et reconnut les restes d'une bouteille de verre.

De son côté Bell mettait jour un sac racorni, et dans lequel se trouvaient des miettes de biscuit parfaitement conservées.

Hein? fit le docteur.

--Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Bell en suspendant son travail.

Le docteur appela Hatteras, qui vint aussitôt.

Duk aboyait avec force, et, de ses pattes, il essayait de creuser l'ancienne couche de glace.

Est-ce que nous aurions mis la main sur un dépôt de provisions? dit le docteur.

--Cela y ressemble, répondit Bell.

--Continuez! fit Hatteras.

Quelques drôles d'aliments furent encore retirés, et une caisse au quart pleine de pemmican.

Si c'est une cache, dit Hatteras, les ours l'ont certainement visitée avant nous. Voyez, ces provisions ne sont pas intactes.

--Cela est curieux, répondit le docteur, car...

Il n'acheva pas sa phrase; un cri de Bell venait de l'interrompre: ce dernier, arrachant un bloc assez fort, montrait une jambe roide et glacée qui sortait par l'interstice des glaces.

Un cadavre! s'écria le docteur.

--Ce n'est pas une cache, répondit Hatteras, c'est une tombe.

Le cadavre, mis l'air, était celui d'un matelot d'une trentaine d'ans, dans un état parfait de conservation; il avait le vêtement des navigateurs arctiques; le docteur ne put dire quelle époque remontait sa mort.

Mais après ce cadavre Bell en découvrit un second, celui d'un homme de cinquante ans, portant encore sur sa figure la trace des souffrances qui l'avaient tué.

Ce ne sont pas des corps enterrés, dit le docteur; ces malheureux sont surpris par la mort, tels que nous les trouvons.

--Vous avez raison, monsieur Clawbonny, répondit Bell.

--Continuez! continuez! disait Hatteras.

Bell osait peine. Qui pouvait dire ce que ce monticule de glace renfermait de cadavres humains!

Ces gens ont été victimes de l'accident qui a failli nous arriver nous-mêmes, dit le docteur; leur maison de neige s'est affaissée. Voyons si quelqu'un d'eux ne respire pas encore!

La place fut déblayée avec rapidité et Bell ramena un troisième corps, celui d'un homme de quarante ans; il n'avait pas l'apparence cadavérique des autres; le docteur se baissa sur lui, et crut surprendre encore quelques symptômes d'existence.

Il vit! il vit! s'écria-t-il.

Bell et lui transportent ce corps dans la maison de neige, tandis qu'Hatteras, immobile, considérait la demeure réouï.

Le docteur douilla entièrement le malheureux exhumé; il ne trouva sur lui aucune trace de blessure; aidé par Bell, il le frictionna vigoureusement avec des coupes imbibées d'esprit-de-vin, et il sentit peu à peu la vie renaître; mais l'infortuné tomba dans un état de prostration absolue, et complètement privé de la parole; sa langue adhérait son palais, comme gel.

Le docteur chercha dans les poches de ses vêtements; elles étaient vides. Donc pas de document. Il laissa Bell continuer ses frictions et revint vers Hatteras.

Celui-ci, descendu dans les cavités de la maison de neige, avait fouillé le sol avec soin, et remontait en tenant à la main un fragment de papier d'une enveloppe de lettre. On pouvait encore y lire ces mots:

... Altamont, _orpoise_ w-Yorck,

Altamont, s'écria le docteur! du navire _le Porpoise_! de New-York!

--Un Américain! fit Hatteras en tressaillant.

--Je le sauverai! dit le docteur, j'en suis sûr, et nous saurons le mot de cette énigme.

Il retourna près du corps d'Altamont, tandis qu'Hatteras demeurait pensif. Grâce à ses soins, le docteur parvint à appeler l'infortuné à la vie, mais non au sentiment; il ne voyait, ni n'entendait, ni ne parlait, mais enfin il vivait!

Le lendemain matin, Hatteras dit au docteur

Il faut cependant que nous partions.

--Partons, Hatteras! le traieau n'est pas chargé nous y transporterons ce malheureux, et nous le ramènerons au navire.

--Faites, dit Hatteras. Mais auparavant ensevelissons ces cadavres.

Les deux matelots inconnus furent replacés sous les débris de la maison de neige; le cadavre de Simpson vint remplacer le corps d'Altamont.

Les trois voyageurs donnent, sous forme de prière, un dernier souvenir à leur compagnon, et, sept heures du matin, ils reprirent leur marche vers le navire.

Deux des chiens d'attelage étant morts, Duk vint de lui-même s'offrir pour tirer le traieau, et il le fit avec la conscience et la résolution d'un groenlandais.

Pendant vingt jours, du 31 janvier au 19 février, le retour prit à peu près les mêmes étapes que l'aller. Seulement, dans ce mois de février, le plus froid de l'hiver, la glace offrit partout une surface résistante; les voyageurs souffrirent terriblement de la température, mais non des tourbillons et du vent.

Le soleil avait reparu pour la première fois depuis le 31 janvier; chaque jour il se maintenait davantage au-dessus de l'horizon. Bell et le docteur arrivèrent au bout de leurs forces, presque aveugles et demi-incapables; le charpentier ne pouvait marcher sans bâtonnets.

Altamont vivait toujours, mais dans un état d'insensibilité complète; parfois on désespérait de lui, mais des soins intelligents le ramenaient à l'existence! Et cependant le brave docteur aurait eu grand besoin de se soigner lui-même, car sa santé en allait avec les fatigues.

Hatteras songeait au Forward! son brick! Dans quel état allait-il le retrouver? Que se serait-il passé? Johnson aurait-il pu résister à Sandon et aux siens? Le froid avait-t-il été terrible! Avait-on brûlé le malheureux navire? ses amis, sa care, avaient-ils respecté?

En pensant à tout cela, Hatteras marchait en avant, comme s'il eût voulu voir son Forward de plus loin.

Le 24 février, au matin, il s'arrêta subitement. A trois cents pas devant lui, une lueur rougeâtre apparaissait, au-dessus de laquelle se balançait une immense colonne de fumée noire qui se perdait dans les brumes grises du ciel!

Cette fumée! s'écria-t-il.

Son cœur battit se briser.

--Voyez! Ibas! cette fumée! dit-il ses deux compagnons qui l'avaient rejoint; mon navire brûle!

--Mais nous sommes encore plus de trois milles de lui, répartit Bell. Ce ne peut être le Forward!

--Si, roudit le docteur, c'est lui; il se produit un phénomène de mirage qui le fait paraître plus rapproché de nous!

--Courons! s'écria Hatteras en devant ses compagnons.

Ceux-ci, abandonnant le traieau l'a garde de Duk, s'ancent rapidement sur les traces du capitaine.

Une heure apr, ils arrivaient en vue du navire. Spectacle horrible! le brick brlait au milieu des glaces qui se fondaient autour de lui; les flammes enveloppaient sa coque, et la brise du sud rapportait l'oreille d'Hatteras des craquements inaccoutum.

A cinq cents pas, un homme levait les bras avec desp oir; il restait l' impuissant, en face de cet incendie qui tordait _le Forward_ dans ses flammes.

Cet homme ai t seul, et cet homme, c'ai t le vieux Johnson.

Hatteras courut l' ui.

Mon navire! mon navire! demanda-t-il d'une voix alt.

--Vous! capitaine! rondi t Johnson, vous! arrez! pas un pas de plus!

--Eh bien? demanda Hatteras avec un terrible accent de menace.

--Les misabl es! rondi t Johnson; partis depuis quarante-huit heures, apr avoir incendiil e navire;

--Mali ction! s'r ia Hatteras.

Alors une explosion formidable se produisit; la terre trembla; les ice-bergs se couchent sur le champ de glace; une colonne de fum alla s'enrouler dans les nuages, et _le Forward_, l' atant sous l'effort de sa poudrie enflamm, se perdit dans un abe de feu.

Le docteur et Bell arrivaient en ce moment aupr d'Hatteras. Celui-ci, abdans son desp oir, se releva tout d'un coup.

Mes amis, dit-il d'une voix er gique, les lh es ont pris la fuite! les forts rssi ront! Johnson, Bell, vous avez le courage; docteur, vous avez la science; moi, j'ai la foi! le pe nord est lbas! l'oeuvre donc, l'oeuvre!

Les compagnons d'Hatteras se sentirent renar e ces mes paroles.

Et cependant, la situation ai t terrible pour ces quatre hommes et ce mourant, abandonn sans ressource, perdus, seuls, sous le quatre-vingtie degrde latitude, au plus profond des ri ons polaires!

SECONDE PARTIE

LE DE RT DE GLACE

CHAPITRE I

L'INVENTAIRE DU DOCTEUR

C'était un hardi dessein qu'avait eu le capitaine Hatteras de s'élever jusqu'au nord, et de retrouver l'Angleterre, sa patrie, la gloire de découvrir le pôle boréal du monde. Cet audacieux marin venait de faire tout ce qui était dans la limite des forces humaines. Après avoir lutté pendant neuf mois contre les courants, contre les tempêtes, après avoir brisé les montagnes de glace et rompu les banquises, après avoir lutté contre les froids d'un hiver sans précédent dans les régions hyperboréennes, après avoir ruiné dans son expédition les travaux de ses devanciers, contre tout ce qu'il avait fait pour ainsi dire l'histoire des découvertes polaires, après avoir poussé jusqu'à l'extrême le *Forward* au-delà des mers connues, enfin, après avoir accompli la moitié de sa tâche, il voyait ses grands projets subitement anéantis! La trahison ou plutôt le dévouement de son équipage usé par les rigueurs, la folie criminelle de quelques meneurs, le laissaient dans une déplorable situation: des dix-huit hommes embarqués à bord du brick, il en restait quatre, abandonnés sans ressource, sans navire, plus de deux mille cinq cents milles de leur pays!

L'explosion du *Forward*, qui venait de sauter devant eux, leur enlevait les derniers moyens d'existence.

Cependant, le courage d'Hatteras ne faiblit pas en présence de cette terrible catastrophe. Les compagnons qui lui restaient, c'étaient les meilleurs de son équipage, des gens éprouvés. Il avait fait appel à l'érudition, à la science du docteur Clawbonny, au douanier de Johnson et de Bell, sa propre foi dans son entreprise, il osa parler d'espoir dans cette situation désespérée; il fut entendu de ses vaillants camarades, et le passé d'hommes aussi vaillants que lui leur courage venant à leur secours.

Le docteur, après les énergiques paroles du capitaine, voulut se rendre un compte exact de la situation, et, quittant ses compagnons à quelques pas du bâtiment, il se dirigea vers le théâtre de la catastrophe.

Du *Forward*, de ce navire construit avec tant de soin, de ce brick si cher, il ne restait plus rien; des glaces convulsionnées, des débris informes, noircis, calcinés, des barres de fer tordues, des morceaux de cuivre brulant encore comme des boulets d'artillerie, et, au loin, quelques spirales de fumée rampant et luisant sur l'ice-field, témoignaient de la violence de l'explosion. Le canon du gaillard d'avant, rejeté plusieurs toises, s'allongeait sur un glaçon semblable à un affût. Le sol était jonché de fragments de toute nature dans un rayon de cent toises; la quille du brick gisait sous un amas de glaces; les icebergs, en partie fondus à la chaleur de l'incendie, avaient découvert leur dureté de granit.

Le docteur se prit à songer alors à sa cabine d'astrolabe, ses collections perdues, ses instruments précieux mis en pièces, ses livres lacés, réduits en cendre. Tant de richesses anéanties! Il contemplait d'un œil humide cet immense désastre, pensant, non pas à l'avenir, mais à cet irréparable malheur qui le frappait si directement.

Il fut bientôt rejoint par Johnson; la figure du vieux marin portait la trace de ses dernières souffrances; il avait dû lutter contre ses compagnons révoltés, en attendant que le navire confisqué fût gardé.

Le docteur lui tendit une main que le marin d'équipage serra tristement.

Qu'allons-nous devenir, mon ami? dit le docteur.

--Qui peut le prévoir? répondit Johnson.

--Avant tout, reprit le docteur, ne nous abandonnons pas au desespoir, et soyons hommes!

--Oui, monsieur Clawbonny, roudit le vieux marin, vous avez raison; c'est au moment des grands dangers qu'il faut prendre les grandes résolutions; nous sommes dans une vilaine passe; songeons nous à en tirer.

--Pauvre navire! dit en soupirant le docteur; je m'ais attaché à lui; je l'aimais comme on aime son foyer domestique, comme la maison où l'on a passé sa vie entière, et il n'en reste pas un morceau reconnaissable!

--Qui croirait, monsieur Clawbonny, que cet assemblage de poutres et de planches peut ainsi nous tenir au cœur!

--Et la chaloupe? reprit le docteur en cherchant du regard autour de lui, elle n'a me pas subi la destruction?

--Si, monsieur Clawbonny, Shandon et les siens, qui nous ont abandonnés, l'ont emmenés avec eux!

--Et la pirogue?

--Brisées en mille pièces! tenez, ces quelques plaques de fer-blanc encore chaudes, voilà tout ce qu'il en reste.

--Nous n'avons plus alors que l'halkett-boat[1]?

[1] Canot de caoutchouc, fait en forme de vêtement, et qui se gonfle et se dégonfle à volonté.

--Oui, grâce à l'idée que vous avez eue de l'emporter dans votre excursion.

--C'est peu, dit le docteur.

--Les misérables traîtres qui ont fui! s'écria Johnson. Puisse le ciel les punir comme ils le méritent!

--Johnson, roudit doucement le docteur, il ne faut pas oublier que la souffrance les a durement réduits! Les meilleurs seuls savent rester bons dans le malheur, tandis que les faibles succombent! Plaignons nos compagnons d'infortune, et ne les maudissons pas!

Après ces paroles, le docteur demeura pendant quelques instants silencieux, et promena des regards inquiets sur le pays.

Qu'est devenu le traieau? demanda Johnson.

--Il est resté en arrière.

--Sous la garde de Simpson?

--Non! mon ami. Simpson, le pauvre Simpson a succombé à la fatigue.

--Mort! s'écria le marin d'ui page.

--Mort! roudit le docteur.

--L'infortuné dit Johnson, et qui sait, pourtant, si nous ne devrions pas envier son sort!

--Mais, pour un mort que nous avons laissé reprit le docteur, nous

rapportons un mourant.

--Un mourant?

--Oui! le capitaine Altamont.

Le docteur fit en quelques mots au marin d'ui page le récit de leur rencontre.

Un Ami cain! dit Johnson en râlissant.

--Oui, tout nous porte à croire que cet homme est citoyen de l'Union. Mais qu'est-ce que ce navire le _Porpoise_ indiquement naufragé et que venait-il faire dans ces régions?

--Il venait y pêcher, répondit Johnson; il entraînait son équipage à la mort, comme tous ceux que leur audace conduit sous de pareils cieux! Mais, au moins, monsieur Clawbonny, le but de votre excursion a-t-il atteint?

--Ce gisement de charbon! répondit le docteur.

--Oui, fit Johnson.

Le docteur secoua tristement la tête.

Rien? dit le vieux marin.

--Rien! les vivres nous ont manqué, la fatigue nous a brisé en route! Nous n'avons pas même gagné à ce signal par Edward Belcher!

--Ainsi, reprit le vieux marin, pas de combustible?

--Non!

--Pas de vivres?

--Non!

--Et plus de navire pour regagner l'Angleterre!

Le docteur et Johnson se turent. Il fallait un fier courage pour envisager en face cette terrible situation.

Enfin, reprit le marin d'ui page, notre position est franche, au moins! nous savons quoiqu'il nous en tienne! Mais allons au plus pressé, la température est glaciale; il faut construire une maison de neige.

--Oui, répondit le docteur, avec l'aide de Bell, ce sera facile; puis nous irons chercher le traîneau, nous ramerons l'Ami cain, et nous tiendrons conseil avec Hatteras.

--Pauvre capitaine! fit Johnson, qui trouvait moyen de s'oublier lui-même, il doit bien souffrir!

Le docteur et le marin d'ui page revinrent vers leurs compagnons.

Hatteras était debout, immobile, les bras croisés suivant son habitude, muet et regardant l'avenir dans l'espace. Sa figure avait repris sa ferme habitude. A quoi pensait cet homme extraordinaire? Se préoccupait-il de sa situation désespérée ou de ses projets anéantis? Songeait-il enfin à revenir en arrière puisque les hommes, les éléments, tout conspirait contre sa tentative?

Personne n'eut pu connaître sa pensée. Elle ne se trahissait pas.

au-dehors. Son fidèle Duk demeurait près de lui, bravant ses courtes
une température tombée à trente-deux degrés au-dessous de zéro (-36
centigrades).

Bell, endormi sur la glace, ne faisait aucun mouvement; il semblait
inanimé; son insensibilité pouvait lui coûter la vie; il risquait de
se faire geler tout d'un bloc.

Johnson le secoua vigoureusement, le frotta de neige, et parvint non
sans peine à le tirer de sa torpeur.

Allons, Bell, du courage! lui dit-il; ne te laisse pas abattre;
relève-toi; nous avons causé ensemble de la situation, et il nous
faut un abri! As-tu donc oublié comment se fait une maison de neige?
Viens m'aider, Bell! Voilà l'iceberg qui ne demande qu'à se
laisser creuser! Travaillons! Cela nous redonnera ce qui ne doit pas manquer
ici, du courage et du cœur!

Bell, un peu remis ces paroles, se laissa diriger par le vieux
marin.

Pendant ce temps, reprit celui-ci, monsieur Clawbonny prendra la
peine d'aller jusqu'au traieau et le ramènera avec les chiens.

--Je suis prêt à partir, répondit le docteur; dans une heure, je serai
de retour.

--L'accompagnez-vous, capitaine? ajouta Johnson en se dirigeant vers
Hatteras.

Celui-ci, quoique plongé dans ses réflexions, avait entendu la
proposition du marin et d'ui page, car il lui répondit d'une voix
douce:

Non, mon ami, si le docteur veut bien se charger de ce soin... Il
faut qu'avant la fin de la journée une résolution soit prise, et j'ai
besoin d'être seul pour réfléchir. Allez. Faites ce que vous jugerez
convenable pour le présent. Je songe à l'avenir.

Johnson revint vers le docteur.

C'est singulier, lui dit-il, le capitaine semble avoir oublié toute
colère; jamais sa voix ne m'a paru si affable.

--Bien! répondit le docteur; il a repris son sang-froid. Croyez-moi,
Johnson, cet homme-là est capable de nous sauver!

Ces paroles dites, le docteur s'encapuchonna de son mieux, et, le
bon fer à la main, il reprit le chemin du traieau, au milieu de
cette brume que la lune rendait presque lumineuse.

Johnson et Bell se mirent immédiatement à l'ouvrage; le vieux marin
excitait par ses paroles le charpentier, qui travaillait en silence;
il n'y avait pas beaucoup, mais creuser seulement un grand bloc; la
glace, très dure, rendait pénible l'emploi du couteau; mais, en
revanche, cette dureté assurait la solidité de la demeure; bientôt
Johnson et Bell purent travailler couverts dans leur cavité, rejetant
au-dehors ce qu'ils enlevaient à la masse compacte.

Hatteras marchait de temps en temps, et s'arrêtait court; incidemment,
il ne voulait pas aller jusqu'à l'emplacement de son malheureux brick.

Ainsi qu'il l'avait promis, le docteur fut bientôt de retour; il
ramenait Altamont endormi sur le traieau et enveloppé de plis de la
tente; les chiens grognants, maigris, affamés, tiraient

peine, et rongeaient leurs courroies; il avait temps que toute cette troupe, bes et gens, pr nourriture et repos.

Pendant que la maison se creusait plus profondent , le docteur, en furetant de cet d'autre, eut le bonheur de trouver un petit poe que l'explosion avait p eu pr respectet dont le tuyau dor mp ut r e redressf acilement; le docteur l'apporta d'un air triomphant. Au bout de trois heures, la maison de glace ai t logeable; on y installa le poe; on le bourra avec les l ats de bois; il ronfla bien, et randi t une bienfaisante chaleur.

L'Ami cain fut introduit dans la demeure et couchau fond sur les couvertures; les quatre Anglais prirent place au feu. Les dernies provisions du traeau, un peu de biscuit et du thbr lant, vinrent les ronf orter tant bien que mal. Hatteras ne parlait pas, chacun respecta son silence.

Quand ce repas fut termin le docteur fit signe Joh nson de le suivre au-dehors.

Maintenant, lui dit-il, nous allons faire l'inventaire de ce qui nous reste. Il faut que nous connaissions exactement l'at de nos richesses; elles sont randues et l il s'agit de les rassembler; la neige peut tomber d'un moment l 'autre, et il nous serait impossible de retrouver ensuite la moindre ave du navire.

--Ne perdons pas de temps alors, rondi t Johnson; vivres et bois, voilce qui a pour nous une importance immi ate.

--Eh bien, cherchons chacun de notre c rondi t le docteur, de manie p arcourir tout le rayon de l'explosion; commenns par le centre, puis nous gagnerons la circonfence.

Les deux compagnons se rendirent immi atement au lit de glace qu'avait occupl e _Forward_; chacun examina avec soin, l a lumie douteuse de la lune, les dr is du navire. Ce fut une vi table chasse. Le docteur y apporta la passion, pour ne pas dire le plaisir d'un chasseur, et le coeur lui battait fort quand il douvr ait quelque caisse p eu pr intacte; mais la plupart ai ent vides, et leurs dr is jonchaient le champ de glace.

La violence de l'explosion avait consi dabl e. Un grand nombre d'objets n'ai ent plus que cendre et poussie. Les grosses pies de la machine gisaient et l tordues ou briss; les branches rompues de l'hi ce, lances vi ngt toises du navire, pr aient profondent dans la neige durcie; les cylindres fauss avaient arrach de leurs tourillons; la chemin, fendue sur toute sa longueur et l aquelle pendaient encore des bouts de chaes, apparaissait dem ir as sous un or me glan; les clous, les crochets, les capes de mouton, les ferrures du gouvemail, les feuilles du doublage, tout le mal du brick s'ai t ar pillau loin comme une vi table mitraille.

Mais ce fer, qui et fait la fortune d'une tribu d'Esquimaux, n'avait aucune utiltdans la circonstance actuelle; ce qu'il fallait rechercher, avant tout, c'ai ent les vivres, et le docteur faisait peu de trouvailles en ce genre.

Cela va mal, se disait-il; il est i dent que la cambuse, situ pr de la soute aux poudres, a d r e entiem ent annt ie par l'explosion; ce qui n'a pas brldoi t r e rui t en miettes. C'est grave, et si Johnson ne fait pas meilleure chasse que moi, je ne vois pas trop ce que nous deviendrons.

Cependant, en ar gissant le cercle de ses recherches, le docteur

parvint à recueillir quelques restes de pemmican[1], une quinzaine de livres environ, et quatre bouteilles de grappe qui, lancées au loin sur une neige encore molle, avaient subi la destruction et renfermaient cinq ou six pintes d'eau-de-vie.

[1] Préparation de viande condensée.

Plus loin, il ramassa deux paquets de graines de chochlearia; cela venait probablement pour compenser la perte du lime-juice, si propre à combattre le scorbut.

Au bout de deux heures, le docteur et Johnson se rejoignirent. Ils se firent part de leurs découvertes; elles furent malheureusement peu importantes sous le rapport des vivres: peine quelques pièces de viande salée, une cinquantaine de livres de pemmican, trois sacs de biscuit, une petite réserve de chocolat, de l'eau-de-vie et environ deux livres de café et graine graine sur la glace.

Ni couvertures, ni hamacs, ni vêtements, ne purent être retrouvés; évidemment l'incendie les avait détruits.

En somme, le docteur et le marin d'aujourd'hui recueillirent des vivres pour trois semaines au plus du strict nécessaire; c'était peu pour refaire des gens usés. Ainsi, par suite de circonstances défavorables, après avoir manqué de charbon, Hatteras se voyait à la veille de manquer d'aliments.

Quant au combustible fourni par les arbres du navire, les morceaux de ses mâts et de sa carene, il pouvait durer trois semaines environ; mais encore le docteur, avant de l'employer au chauffage de la maison de glace, voulut savoir de Johnson si, de ces données informes, on ne saurait pas reconstruire un petit navire, ou tout au moins une chaloupe.

Non, monsieur Clawbonny, lui répondit le marin d'aujourd'hui, il n'y a pas à songer; il n'y a pas une pièce de bois intacte dont on puisse tirer parti; tout cela n'est bon qu'à nous chauffer pendant quelques jours, et après...

--Après? dit le docteur.

--A la grâce de Dieu! répondit le brave marin.

Cet inventaire terminé, le docteur et Johnson revinrent chercher le traîneau; ils y attelèrent, bon gré mal gré, les pauvres chiens fatigués, retournèrent sur le théâtre de l'explosion, chargèrent ces restes de la cargaison si rares, mais si précieux, et les rapportèrent auprès de la maison de glace; puis, dès le gel, ils prirent place auprès de leurs compagnons d'infortune.

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES PAROLES D'ALTAMONT

Vers les huit heures du soir, le ciel se dégela pendant quelques instants de ses brumes neigeuses; les constellations brillèrent d'un vif éclat dans une atmosphère plus refroidie.

Hatteras profita de ce changement pour aller prendre la hauteur de quelques étoiles. Il sortit sans mot dire, en emportant ses instruments. Il voulait relever la position et savoir si l'ice-field

n'avait pas encore di v

Au bout d'une demi-heure, il rentra, se coucha dans un angle de la maison, et resta plongé dans une immobilité profonde qui ne devait pas r e celle du sommeil.

Le lendemain, la neige se reprit t ommber avec une grande abondance; le docteur dut se fi cter d'avoir entrepris ses recherches d la veille, car un vaste rideau blanc recouvrit bient le champ de glace, et toute trace de l'explosion disparut sous un linceul de trois pieds d'ai sseur.

Pendant cette journ, il ne fut pas possible de mettre le pied dehors; heureusement, l'habitation ai t confortable, ou tout au moins paraissait telle ces voyageurs harass. Le petit poe allait bien, si ce n'est par de violentes rafales qui repoussaient parfois la fum l 'inti eur; sa chaleur procurait en outre des boissons brlantes de thou de caf dont l'influence est si merveilleuse par ces basses tempat ures.

Les naufrag, car on peut vi tablement leur donner ce nom, r ouvraient un bien-r e auquel ils n'ai ent plus accoutum depuis longtemps; aussi ne songeaient-ils qu'ce prent , cet te bienfaisante chaleur, ce repos momentan oubliant et di ant presque l'avenir, qui les menai t d'une mort si prochaine.

L'Ami cain souffrait moins et revenait peu p eu l a vie; il ouvrait les yeux, mais il ne parlait pas encore; ses lr es portaient les traces du scorbut et ne pouvaient formuler un son; cependant, il entendait, et fut mis au courant de la situation. Il remua la te en signe de remerciement; il se voyait sauvde son ensevelissement sous la neige, et le docteur eut la sagesse de ne pas lui apprendre de quel court espace de temps sa mort ai t retard, car enfin, dans quinze jours, dans trois semaines au plus, les vivres manqueraient absolument.

Vers midi, Hatteras sortit de son immobilit il se rapprocha du docteur, de Johnson et de Bell.

Mes amis, leur dit-il, nous allons prendre ensemble une rol ution di nitive sur ce qui nous reste f aire. Auparavant, je prierai Johnson de me dire dans quelles circonstances cet acte de trahison qui nous perd a accom pli.

--A quoi bon le savoir? rondi t le docteur; le fait est certain, il n'y faut plus penser.

--J'y pense, au contraire, rondi t Hatteras. Mais, apr le ri t de Johnson, je n'y penserai plus.

--Voici donc ce qui est arriv rondi t le mar e d'ui page. J'ai tout fait pour emph er ce crime....

--J'en suis sr, Johnson, et j'ajouterais que les meneurs avaient depuis longtemps l'id d'en arriver l

--C'est mon opinion, dit le docteur.

--C'est aussi la mienne, reprit Johnson; car presque aussit apr votre dar t, capitaine, d le lendemain, Shandon, aigri contre vous, Shandon, devenu mauvais, et, d'ailleurs, soutenu par les autres, prit le commandement du navire; je voulus ri ster, mais en vain. Depuis lors, chacun fit p eu pr sa guise; Shandon laissait agir; il voulait montrer l 'ui page que le temps des fatigues et des privations ai t pass Aussi, plus d'onom ie d'aucune sorte; on fit

grand feu dans le poë; on brlait m e le brick. Les provisions furent mises l a discri on des hommes, les liqueurs aussi, et, pour des gens priv depuis longtemps de boissons spiritueuses, je vous laisse p enser quel abus ils en firent! Ce fut ainsi depuis le 7 jusqu'au 15 janvier.

--Ainsi, dit Hatteras d'une voix grave, ce fut Shandon qui poussa l'ui page l a rol te?

--Oui, capitaine.

--Qu'il ne soit plus jamais question de lui. Continuez, Johnson.

--Ce fut vers le 24 ou le 25 janvier que l'on forma le projet d'abandonner le navire. On rol ut de gagner la ce occidentale de la mer de Baffin; de l avec la chaloupe, on devait courir l a recherche des baleiniers, ou me atteindre les abl issements grol andais de la ce orientale. Les provisions ai ent abondantes; les malades, excit par l'espace du retour, allaient mieux. On commen donc les prar atifs du dar t; un traeau fut construit, propre t ransporter les vivres, le combustible et la chaloupe; les hommes devaient s'y atteler. Cela prit jusqu'au 15 fr ier. J'espai s toujours vous voir arriver, capitaine, et cependant je craignais votre prence; vous n'auriez rien obtenu de l'ui page, qui vous et plut massacrq ue de rester bord. C'ai t comme une folie de libert Je pris tous mes compagnons les uns apr les autres; je leur parlai, je les exhortai, je leur fis comprendre les dangers d'une pareille expi tion, en me temps que cette lh etde vous abandonner! Je ne pus rien obtenir, me des meilleurs! Le dar t fut fixau 22 fr ier. Shandon ai t impatient. On entassa sur le traeau et dans la chaloupe tout ce qu'ils purent contenir de provisions et de liqueurs; on fit un chargement considabl e de bois; dl a muraille de tribord ai t dol ie jusqu'sa ligne de flottaison. Enfin, le demier jour fut un jour d'orgie; on pillaa, on saccagea, et ce fut au milieu de leur ivresse que Pen et deux ou trois autres mirent le feu au navire. Je me battis contre eux, je luttai; on me renversa, on me frappa; puis ces misabl es, Shandon en te, prirent par l'est et disparurent m es regards! Je restai seul; que pouvais-je faire contre cet incendie qui gagnait le navire tout entier? Le trou feu ai t obstrup ar la glace; je n'avais pas une goutte d'eau. Le _Forward_, pendant deux jours, se tordit dans les flammes, et vous savez le reste.

Ce ri t termin un assez long silence rna dans la maison de glace; ce sombre tableau de l'incendie du navire, la perte de ce brick si pri eux, se prent ent plus vivement l 'esprit des naufrag; ils se sentirent en prence de l'impossible; et l'impossible, c'ai t le retour en Angleterre. Ils n'osaient se regarder, de crainte de surprendre sur la figure de l'un d'eux les traces d'un desp oir absolu. On entendait seulement la respiration press de l'Ami cain.

Enfin, Hatteras prit la parole.

Johnson, dit-il, je vous remercie; vous avez tout fait pour sauver mon navire; mais, seul, vous ne pouviez ri ster. Encore une fois, je vous remercie, et ne parlons plus de cette catastrophe. Rni ssons nos efforts pour le salut commun. Nous sommes ici quatre compagnons, quatre amis, et la vie de l'un vaut la vie de l'autre. Que chacun donne donc son opinion sur ce qu'il convient de faire.

--Interrogez-nous, Hatteras, rondi t le docteur; nous vous sommes tout dou, nos paroles viendront du coeur. Et d'abord, avez-vous une id?

--Moi seul, je ne saurais en avoir, dit Hatteras avec tristesse. Mon

opinion pourrait paraître intéressante. Je veux donc connaître avant tout votre avis.

--Capitaine, dit Johnson, avant de nous prononcer dans des circonstances si graves, j'aurai une importante question vous faire.

--Parlez, Johnson.

--Vous essayez de relever notre position; eh bien, le champ de glace a-t-il encore de valeur ou se trouve-t-il là même place?

--Il n'a pas bougé depuis Hatteras. J'ai trouvé comme avant notre départ, quatre-vingts degrés quinze minutes pour la latitude, et quatre-vingt-dix-sept degrés trente-cinq minutes pour la longitude.

--Et, dit Johnson, quelle distance sommes-nous de la mer la plus rapprochée dans l'ouest?

--A six cents milles environ[1], depuis Hatteras.

[1] Deux cent quarante-sept lieues environ.

--Et cette mer, c'est...?

--Le détroit de Smith.

--Celui-là même que nous n'avons pu franchir au mois d'avril dernier?

--Celui-là même.

--Bien, capitaine, notre situation est connue maintenant, et nous pouvons prendre une résolution en connaissance de cause.

--Parlez donc, dit Hatteras, qui laissa sa tête retomber sur ses deux mains.

Il pouvait écouter ainsi ses compagnons sans les regarder.

Voyons, Bell, dit le docteur, quel est, suivant vous, le meilleur parti à suivre?

--Il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps, dit le charpentier: il faut revenir, sans perdre ni un jour, ni une heure, soit au sud, soit à l'ouest, et gagner la côte la plus prochaine... quand nous devrions employer deux mois au voyage!

--Nous n'avons que pour trois semaines de vivres, dit Hatteras sans relever la tête.

--Eh bien, reprit Johnson, c'est en trois semaines qu'il faut faire ce trajet, puisque c'est notre seule chance de salut; dussions-nous, en approchant de la côte, ramper sur nos genoux, il faut partir et arriver en vingt-cinq jours.

--Cette partie du continent boréal n'est pas connue, dit Hatteras. Nous pouvons rencontrer des obstacles, des montagnes, des glaciers qui barreront complètement notre route.

--Je ne vois pas, dit le docteur, une raison suffisante pour ne pas tenter le voyage; nous souffrirons, et beaucoup, c'est évident; nous devons restreindre notre nourriture au strict nécessaire, moins que les hasards de la chasse...

--Il ne reste plus qu'une demi-livre de poudre, dit Hatteras.

--Voyons, Hatteras, reprit le docteur, je connais toute la valeur de vos objections, et je ne me berce pas d'un vain espoir. Mais je crois lire dans votre pens; avez-vous un projet praticable?

--Non, roudit le capitaine, apr quelques instants d'hi tion.

--Vous ne doutez pas de notre courage, reprit le docteur; nous sommes gens vous suivre jusqu'au bout, vous le savez; mais ne faut-il pas en ce moment abandonner toute espace de nous ever au pe? La trahison a brisvos plans; vous avez pu lutter contre les obstacles de la nature et les renverser, non contre la perfidie et la faiblesse des hommes; vous avez fait tout ce qu'il ai t humainement possible de faire, et vous auriez rssi , j'en suis certain; mais dans la situation actuelle, n'es- vous pas forcde remettre vos projets, et me, pour les reprendre un jour, ne chercherez-vous pas r egagner l'Angleterre?

--Eh bien, capitaine! demanda Johnson H atteras, qui resta longtemps sans roudre.

Enfin, le capitaine releva la te et dit d'une voix contrainte:

Vous croyez-vous donc assur d'atteindre la ce du droit, fatigu comme vous l'es, et presque sans nourriture?

--Non, roudit le docteur, mais coup sr la ce ne viendra pas nous; il faut l'aller chercher. Peut-r e trouverons-nous plus au sud des tribus d'Esquimaux avec lesquelles nous pourrons entrer facilement en relation.

--D'ailleurs, reprit Johnson, ne peut-on rencontrer dans le droit quelque bi ment forcd' hiverner?

--Et au besoin, roudit le docteur, puisque le droit est pris, ne pouvons-nous en le traversant atteindre la ce occidentale du Groeland, et de l soit de la terre Prudho soit du cap York, gagner quelque abaissement danois? Enfin, Hatteras, rien de tout cela ne se trouve sur ce champ de glace! La route de l'Angleterre est lbas, au sud, et non ici, au nord!

--Oui, dit Bell, M. Clawbonny a raison, il faut partir, et partir sans retard. Jusqu'ici, nous avons trop oublinotre pays et ceux qui nous sont chers!

--C'est votre avis, Johnson! demanda encore une fois Hatteras.

--Oui, capitaine.

--Et le vr e, docteur?

--Oui, Hatteras.

Hatteras restait encore silencieux; sa figure, malgr ui, reproduisait toutes ses agitations intieures. Avec la di sion qu'il allait prendre se jouait le sort de sa vie entie; s'il revenait sur ses pas, c'en ai t fait j amais de ses hardis desseins; il ne fallait plus esper renouveler une quatrie tentative de ce genre.

Le docteur, voyant que le capitaine se taisait, reprit la parole:

J'ajouterai, Hatteras, dit-il, que nous ne devons pas perdre un instant; il faut charger le traeau de toutes nos provisions, et emporter le plus de bois possible. Une route de six cents milles dans ces conditions est longue, j'en conviens, mais non infranchissable; nous pouvons, ou plut, nous devons faire vingt milles[1] par jour,

ce qui en un mois nous permettra d'atteindre la ce, c'est-dire vers le 25 mars...

[1] Environ huit lieues.

--Mais, dit Hatteras, ne peut-on attendre quelques jours?

--Qu'espérez-vous? rondoit Johnson.

--Que sais-je? Qui peut prévoir l'avenir? Quelques jours encore! C'est d'ailleurs peine de quoi rassembler vos forces usées! Vous n'aurez pas fourni deux étapes, que vous tomberez de fatigue, sans une maison de neige pour vous abriter!

--Mais une mort horrible nous attend ici! s'écria Bell.

--Mes amis, reprit Hatteras d'une voix presque suppliante, vous vous dépêchez avant l'heure! Je vous proposerais de chercher au nord la route du salut, que vous refuseriez de me suivre! Et pourtant, n'existe-t-il pas près du pôle des tribus d'Esquimaux comme au droit de Smith? Cette mer libre, dont l'existence est pourtant certaine, doit baigner des continents. La nature est logique en tout ce qu'elle fait. Eh bien, on doit croire que la végétation reprend son empire lorsqu'ils cessent les grands froids. N'est-ce pas une terre promise qui nous attend au nord, et que vous voulez fuir sans retour?

Hatteras s'animait en parlant; son esprit surexcité illuminait les tableaux enchanteurs de ces contrées d'une existence si problématique.

Encore un jour, rondoit-il, encore une heure!

Le docteur Clawbonny, avec son caractère aventureux et son ardente imagination, se sentait ébranlé peu à peu; il allait céder; mais Johnson, plus sage et plus froid, le rappela à la raison et au devoir.

Allons. Bell, dit-il, au traicau!

--Allons! rondoit Bell.

Les deux marins se dirigèrent vers l'ouverture de la maison de neige.

Oh! Johnson! vous! vous! s'écria Hatteras. Eh bien! partez, je resterai! je resterai!

--Capitaine! fit Johnson, s'arrêtant malgré lui.

--Je resterai, vous dis-je! Partez! abandonnez-moi comme les autres! Partez... Viens, Duk, nous resterons tous les deux!

Le brave chien se rangea près de son maître en aboyant. Johnson regarda le docteur. Celui-ci ne savait que faire; le meilleur parti était de calmer Hatteras et de sacrifier un jour ses idées. Le docteur allait s'y résoudre, quand il se sentit toucher le bras.

Il se retourna. L'Américain venait de quitter ses couvertures; il rampa sur le sol; il se redressa enfin sur ses genoux, et de ses lèvres malades il fit entendre des sons inarticulés.

Le docteur, étonné presque effrayé, le regardait en silence. Hatteras, lui, s'approcha de l'Américain et l'examina attentivement. Il essayait de surprendre des paroles que le malheureux ne pouvait prononcer. Enfin, après cinq minutes d'efforts, celui-ci fit entendre ce mot: Porpoise.

--Le Porpoise! s'écria le capitaine.

L'Ami cain fit un signe affirmatif.

Dans ces mers? demanda Hatteras, le coeur palpitant.

Me signez du malade.

Au nord?

--Oui! fit l'infortuné

--Et vous savez sa position?

--Oui!

--Exacte?

--Oui! dit encore Altamont.

Il se fit un moment de silence. Les spectateurs de cette scène imprévue étaient palpitants.

Allez bien, dit enfin Hatteras au malade; il nous faut connaître la situation de ce navire! Je vais compter les degrés jusqu'à haute, vous m'arrêterez par un signe.

L'Ami cain remua la tête en signe d'acquiescement.

Voyons, dit Hatteras, il s'agit des degrés de longitude.--Cent cinq? Non.--Cent six? Cent sept? Cent huit?--C'est bien l'ouest?

--Oui, fit l'Ami cain.

--Continuons.--Cent neuf? Cent dix? Cent douze? Cent quatorze? Cent seize? Cent dix-huit? Cent dix-neuf? Cent vingt...?

--Oui, répondit Altamont.

--Cent vingt degrés de longitude? fit Hatteras. Et combien de minutes?

--Je compte...

Hatteras commença à numérotuer. Au nombre quinze, Altamont lui fit signe de s'arrêter.

Bon! dit Hatteras.--Passons à la latitude. Vous m'entendez?--Quatre-vingts? Quatre-vingt-un? Quatre-vingt-deux? Quatre-vingt-trois?

L'Ami cain l'arrêta du geste.

Bien!--Et les minutes? Cinq? Dix? Quinze? Vingt? Vingt-cinq? Trente? Trente-cinq?

Nouveau signe d'Altamont, qui sourit faiblement.

Ainsi, reprit Hatteras d'une voix grave, le Porpoise se trouve par cent vingt degrés et quinze minutes de longitude, et quatre-vingt-trois degrés et trente-cinq minutes de latitude?

--Oui! fit une dernière fois l'Ami cain en retombant sans mouvement dans les bras du docteur?

Cet effort l'avait brisé

Mes amis, s'écria Hatteras, vous voyez bien que le salut est au nord,

toujours au nord! Nous serons sauvés!

Mais, après ces premières paroles de joie, Hatteras parut subitement frappé d'une idée terrible. Sa figure s'altéra, et il se sentit mordré au cœur par le serpent de la jalousie.

Un autre, un Ami cain, l'avait dépassé de trois degrés sur la route du pôle. Pourquoi? Dans quel but?

CHAPITRE III

DIX-SEPT JOURS DE MARCHÉ

Cet incident nouveau, ces premières paroles prononcées par Altamont, avaient complètement changé la situation des naufragés; auparavant, ils se trouvaient hors de tout secours possible, sans espoir si ce n'est de gagner la mer de Baffin, menacés de manquer de vivres pendant une route trop longue pour leurs corps fatigués, et maintenant, moins de quatre cents milles^[1] de leur maison de neige, un navire existait qui leur offrait de vastes ressources, et peut-être les moyens de continuer leur audacieuse marche vers le pôle. Hatteras, le docteur, Johnson, Bell se reprirent espérer, après avoir senti le poids du désespoir; ce fut de la joie, presque du délire.

[1] Cent soixante lieues.

Mais les renseignements d'Altamont étaient encore incomplets, et après quelques minutes de repos, le docteur reprit avec lui cette précieuse conversation; il lui présenta ses questions sous une forme qui ne demandait pour toute réponse qu'un simple signe de tête, ou un mouvement des yeux.

Bientôt il sut que le *Porpoise* était un trois-mâts ami cain, de New York, naufragé au milieu des glaces, avec des vivres et des combustibles en grande quantité quoique couchés sur le flanc, il devait avoir rié et il serait possible de sauver sa cargaison.

Altamont et son équipage l'avaient abandonné depuis deux mois, emmenant la chaloupe sur un traieau; ils voulaient gagner le droit de Smith, atteindre quelque baleinier, et se faire rapatrier en Amérique; mais peu à peu les fatigues, les maladies frappèrent ces infortunés, et ils tombèrent un par un sur la route. Enfin, le capitaine et deux matelots restèrent seuls d'un équipage de trente hommes, et si lui, Altamont, survivait, c'était véritablement par un miracle de la Providence.

Hatteras voulut savoir de l'Ami cain pourquoi le *Porpoise* se trouvait engagé sous une latitude aussi élevée.

Altamont fit comprendre qu'il avait traversé les glaces sans pouvoir leur résister.

Hatteras, anxieux, l'interrogea sur le but de son voyage.

Altamont prétendit avoir tenté de franchir le passage du nord-ouest.

Hatteras n'insista pas davantage, et ne posa plus aucune question de ce genre.

Le docteur prit alors la parole:

Maintenant, dit-il, tous nos efforts doivent tendre à retrouver le Porpoise; au lieu de nous aventurer vers la mer de Baffin, nous pouvons gagner par une route moins longue d'un tiers un navire qui nous offrira toutes les ressources nécessaires un hivernage.

--Il n'y a pas d'autre parti à prendre, répondit Bell.

--J'ajouterai, dit le maître d'équipage, que nous ne devons pas perdre un instant; il faut calculer la durée de notre voyage sur la durée de nos provisions, contrairement ce qui se fait généralement, et nous mettre en route au plus tôt.

--Vous avez raison, Johnson, répondit le docteur; en partant demain, mardi 26 février, nous devons arriver le 15 mars au Porpoise, sous peine de mourir de faim. Qu'en pensez-vous, Hatteras?

--Faisons nos préparatifs immédiatement, dit le capitaine, et partons. Peut-être la route sera-t-elle plus longue que nous ne le supposons.

--Pourquoi cela? répliqua le docteur. Cet homme paraît être certain de la situation de son navire.

--Mais, répondit Hatteras, si le Porpoise a découvert son champ de glace, comme a fait le Forward?

--En effet, dit le docteur, cela a pu arriver!

Johnson et Bell ne répliquent rien à la possibilité d'une découverte, dont eux-mêmes ils avaient vu des exemples.

Mais Altamont, attentif à cette conversation, fit comprendre au docteur qu'il voulait parler. Celui-ci se rendit au diable à quatre de l'Américain, et après un grand quart d'heure de circonlocutions et d'histoires, il acquit cette certitude que le Porpoise, hors de portée d'une ceinture, ne pouvait pas avoir quitté son lit de rochers.

Cette nouvelle rendit la tranquillité aux quatre Anglais; cependant elle leur enlevait tout espoir de revenir en Europe, moins que Bell ne parvint à construire un petit navire avec les morceaux du Porpoise. Quoi qu'il en soit, le plus pressé fut de se rendre sur le lieu même du naufrage.

Le docteur fit encore une dernière question à l'Américain: celui-ci avait-il rencontré la mer libre sous cette latitude de quatre-vingt-trois degrés?

Non, répondit Altamont.

La conversation en resta là. Aussitôt les préparatifs de départ furent commencés; Bell et Johnson s'occupèrent d'abord du traîneau; il avait besoin d'une réparation complète; le bois ne manquant pas, ses montants furent remplacés d'une façon plus solide; on profita de l'expérience acquise pendant l'excursion au sud; on savait le caractère faible de ce mode de transport, et comme il fallait compter sur des neiges abondantes et épaisses, les chaises de glissement furent renforcées.

À l'intérieur, Bell disposa une sorte de couchette recouverte par la toile de la tente et destinée à l'Américain; les provisions, malheureusement peu considérables, ne devaient pas accroître beaucoup le poids du traîneau; mais en revanche, on compléta la charge avec tout le bois que l'on put emporter.

Le docteur, en arrangeant les provisions, les inventoria avec la plus scrupuleuse exactitude; de ses calculs il résulta que chaque voyageur

devait se rui re t rois quarts de ration pour un voyage de trois semaines. On rer va ration entie aux quatre chiens d'attelage. Si Duk tirait avec eux, il aurait droit sa ration comple.

Ces prar atifs furent interrompus par le besoin de sommeil et de repos qui se fit impi eusement sentir d sept heures du soir; mais, avant de se coucher, les naufrag se rni rent autour du poe, dans lequel on n'ar gna pas le combustible; les pauvres gens se donnaient un luxe de chaleur auquel ils n'ai ent plus habitu depuis longtemps; du pemmican, quelques biscuits et plusieurs tasses de caf ne tardent pas l es mettre en belle humeur, de compte dem i avec l'espance qui leur revenait si vite et de si loin.

A sept heures du matin, les travaux furent repris, et se trouvent entiem ent termin vers les trois heures du soir.

L'obscuritse taisait d le soleil avait reparu au-dessus de l'horizon depuis le 31 janvier, mais il ne donnait encore qu'une lumie faible et courte; heureusement, la lune devait se lever si x heures et demie, et, par ce ciel pur, ses rayons suffiraient l airer la route. La tempat ure, qui s'abaissait sensiblement depuis quelques jours, atteignit enfin trente-trois degr au-dessous de zo (--37 centigrades).

Le moment du dar t arriva. Altamont accueillit avec joie l'id de se mettre en route, bien que les cahots dussent accror e ses souffrances; il avait fait comprendre au docteur que celui-ci trouverait bor d du _Porpoise_ les antiscorbutiques si nessai res sa gui son.

On le transporta donc sur le traeau; il y fut installaussi commodet que possible; les chiens, y compris Duk, furent attel; les voyageurs jetent alors un dernier regard sur ce lit de glace, o fut le _Forward_. Les traits d'Hatteras parurent empreints un instant d'une violente pens de cole, mais il redevint mar e de lui-me, et la petite troupe, par un temps tr sec, s'enfon dans la brume du nord-nord-ouest.

Chacun reprit sa place accoutum, Bell en te, indiquant la route, le docteur et le mar e d'ui page aux c du traeau, veillant et poussant au besoin, Hatteras l 'arrie, rectifiant la route et maintenant l'ui page dans la ligne de Bell.

La marche fut assez rapide; par cette tempat ure tr basse, la glace offrait une duretet un poli favorables au glissage; les cinq chiens enlevaient facilement cette charge, qui ne dassai t pas neuf cents livres. Cependant hommes et bes s'essoufflaient rapidement et durent s'arrar souvent pour reprendre haleine.

Vers les sept heures du soir, la lune dagea son disque rouger e des brumes de l'horizon. Ses calmes rayons se firent jour t ravers l'atmosph et jetent quelque l at que les glaces rl h irent avec puret l'ice-field prent ait vers le nord-ouest une immense plaine blanche d'une horizontalitp arfaite. Pas un pack, pas un hummock. Cette partie de la mer semblait s'r e glac tranquillement comme un lac paisible.

C'ai t un immense der t, plat et monotone.

Telle est l'impression que ce spectacle fit nar e dans l'esprit du docteur, et il la communiqua son compaignon.

Vous avez raison, monsieur Clawbonny, rondi t Johnson; c'est un der t, mais nous n'avons pas la crainte d'y mourir de soif!

--Avantage ident, reprit le docteur; cependant cette immensité prouve une chose: c'est que nous devons rester fort éloignés de toute terre; en général, l'approche des côtes est signalée par une multitude de montagnes de glaces, et pas un iceberg n'est visible autour de nous.

--L'horizon est fort restreint par la brume, répondit Johnson.

--Sans doute, mais depuis notre départ nous avons foulé un champ plat qui menace de ne pas finir.

--Savez-vous, monsieur Clawbonny, que c'est une dangereuse promenade que la nôtre? On s'y habitue, on n'y pense pas, mais enfin, cette surface glacieuse sur laquelle nous marchons ainsi recouvre des gouffres sans fond!

--Vous avez raison, mon ami, mais nous n'avons pas craint d'être engloutis; la résistance de cette blanche ornière par ces froids de trente-trois degrés est considérable! Remarquez qu'elle tend de plus en plus s'accroître, car, sous ces latitudes, la neige tombe neuf jours sur dix, même en avril, même en mai, même en juin, et j'estime que sa plus forte épaisseur ne doit pas rester éloignée de mesurer trente ou quarante pieds.

--Cela est rassurant, répondit Johnson.

--En effet, nous ne sommes pas comme ces patineurs de la Serpentine-river[1] qui craignent chaque instant de sentir le sol fragile manquer sous leurs pas: nous n'avons pas un pareil danger à redouter.

[1] Rivière de Hyde-Park, Londres.

--Connaissez-vous la force de résistance de la glace? demanda le vieux marin, toujours avide de s'instruire dans la compagnie du docteur.

--Parfaitement, répondit ce dernier; qu'ignore-t-on maintenant de ce qui peut se mesurer dans le monde, sauf l'ambition humaine! N'est-ce pas elle, en effet, qui nous précipite vers ce précipice que l'homme veut enfin connaître? Mais, pour en revenir à votre question, voici ce que je puis vous répondre. À l'épaisseur de deux pouces, la glace supporte un homme; à l'épaisseur de trois pouces et demi, un cheval et son cavalier; à quatre pouces, une pièce de huit; à huit pouces, de l'artillerie de campagne tout attelée, et enfin, dix pouces, une armée, une foule innombrable! Or nous marchons en ce moment, on dirait la douane de Liverpool ou le palais du parlement de Londres.

--On a de la peine à concevoir une pareille résistance, dit Johnson; mais tout l'heure, monsieur Clawbonny, vous parliez de la neige qui tombe neuf jours sur dix en moyenne dans ces contrées; c'est un fait identique; aussi je ne le conteste pas; mais d'où vient toute cette neige, car, les mers antérieures prises, je ne vois pas trop comment elles peuvent donner naissance à cette immense quantité de vapeur qui forme les nuages.

--Votre observation est juste, Johnson: aussi, suivant moi, la plus grande partie de la neige ou de la pluie que nous recevons dans ces régions polaires est faite de l'eau des mers des zones tempérées; il y a tel flocon qui, simple goutte d'eau d'un fleuve de l'Europe, s'est évaporé dans l'air sous forme de vapeur, s'est formé en nuage, et est enfin venu se condenser jusqu'ici: il n'est donc pas impossible qu'en la buvant, cette neige, nous nous débarrassions aux fleuves de notre pays.

--C'est toujours cela, répondit le marin d'aujourd'hui.

En ce moment, la voix d'Hatteras, rectifiant les erreurs de la route, se fit entendre et interrompit la conversation. La brume s'assaisait et rendait la ligne droite difficile garder.

Enfin la petite troupe s'arrêta vers les huit heures du soir, après avoir franchi quinze milles; le temps se maintenait au sec; la tente fut dressée; on alluma le poêle; on soupa, et la nuit se passa paisiblement.

Hatteras et ses compagnons étaient réellement favorisés par le temps. Leur voyage se fit sans difficulté pendant les jours suivants, quoique le froid devint extrêmement violent et que le mercure demeurait dans le thermomètre. Si le vent s'en fût passé un des voyageurs n'eût pu supporter une semblable température. Le docteur constata dans cette occasion la justesse des observations de Parry, pendant son excursion à l'équateur. Ce célèbre marin rapporte qu'un homme convenablement vêtu peut se promener impunément à l'air libre par les grands froids, pourvu que l'atmosphère soit tranquille; mais, dès que le plus léger vent vient souffler, on remarque la figure une douleur cuisante et un mal de tête d'une violence extrême qui bientôt est suivi de mort. Le docteur ne laissait donc pas d'être inquiet, car un simple coup de vent les eût tous glacés jusqu'à la moelle des os.

Le 5 mars, il fut témoin d'un phénomène particulier à cette latitude: le ciel était parfaitement serein et brillant d'étoiles, une neige blanche vint tomber sans qu'il y eût apparence de nuage; les constellations resplendissaient à travers les flocons qui s'abattaient sur le champ de glace avec une abondance remarquable. Cette neige dura deux heures environ, et s'arrêta sans que le docteur eût trouvé une explication suffisante de sa chute.

Le dernier quartier de la lune s'était alors anoué; l'obscurité restait profonde pendant dix-sept heures sur vingt-quatre; les voyageurs durent se lier entre eux au moyen d'une longue corde, afin de ne pas se séparer les uns des autres; la rectitude de la route devenait presque impossible garder.

Cependant, ces hommes courageux, quoique soutenus par une volonté ferme, commençèrent à se fatiguer; les haltes devenaient plus fréquentes, et pourtant il ne fallait pas perdre une heure, car les provisions diminuaient sensiblement.

Hatteras relevait souvent la position à l'aide d'observations lunaires et stellaires. En voyant les jours se succéder et le but du voyage fuir indistinctement, il se demandait parfois si le Porpoise existait réellement, si cet Américain n'avait pas le cerveau égaré par les souffrances, ou même, par haine des Anglais, et se voyant perdu sans ressource, il ne voulait pas les entraîner avec lui une mort certaine.

Il communiqua ses suppositions au docteur; celui-ci les rejeta absolument, mais il comprit qu'une fâcheuse rivalité existait entre le capitaine anglais et le capitaine américain.

Ce seront deux hommes difficiles à maintenir en bonne relation, se dit-il.

Le 14 mars, après seize jours de marche, les voyageurs ne se trouvaient encore qu'à quatre-vingt-deux degrés de latitude; leurs forces étaient épuisées, et ils étaient encore cent milles du navire; pour surcroît de souffrances, il fallut réduire les hommes au quart de ration, pour conserver aux chiens leur ration entière.

On ne pouvait malheureusement pas compter sur les ressources de la chasse, car il ne restait plus alors que sept charges de poudre et six balles; en vain avait-on tirsur quelques lires blancs et des renards, très rares d'ailleurs: aucun d'eux ne fut atteint.

Cependant, le vendredi 13, le docteur fut assez heureux pour surprendre un phoque endormi sur la glace; il le blessa de plusieurs balles; l'animal, ne pouvant s'habiller par son trou d'oreille fut bientôt pris et assommé. Il avait de forte taille; Johnson le dévora adroitement, mais l'extrême maigreur de cet amphibie offrit peu de profit des gens qui ne pouvaient se résoudre à boire son huile, la manie des Esquimaux.

Cependant, le docteur essaya courageusement d'absorber cette visqueuse liqueur: malgré sa bonne volonté il ne put y parvenir. Il conserva la peau de l'animal, sans trop savoir pourquoi, par instinct de chasseur, et la chargea sur le traieau.

Le lendemain, 16, on aperçut quelques icebergs et des monticules de glace à l'horizon. avait-ce l'indice d'une catastrophe prochaine, ou seulement un bouleversement de l'ice-field? Il était difficile de savoir pourquoi s'en tenir.

Arrivé à l'un de ces hummocks, les voyageurs en profitèrent pour s'y creuser une retraite plus confortable que la tente, l'aide du couteau névige[1], et, après trois heures d'un travail opiniâtre, ils purent s'endormir enfin autour du poêle allumé.

[1] Large coutelas disposé pour tailler les blocs de glace.

CHAPITRE IV

LA DERNIÈRE CHARGE DE POUDRE

Johnson avait dû donner asile dans la maison de glace aux chiens harassés de fatigue: lorsque la neige tombe abondamment, elle peut servir de couverture aux animaux, dont elle conserve la chaleur naturelle. Mais, l'air, par ces froids secs de quarante degrés, les pauvres bêtes eussent gelés en peu de temps.

Johnson, qui faisait un excellent dog driver[1], essaya de nourrir ses chiens avec cette viande noire de phoque que les voyageurs ne pouvaient absorber, et, son grand onnement, l'attelage s'en fit un véritable régal; le vieux marin, tout joyeux, apprit cette particularité au docteur.

[1] Dresseur de chiens.

Celui-ci n'en fut aucunement surpris; il savait que dans le nord de l'Amérique les chevaux font du poisson leur principale nourriture, et de ce qui suffisait à un cheval herbivore, un chien omnivore pouvait se contenter plus forte raison.

Avant de s'endormir, bien que le sommeil devint une impérieuse nécessité pour des gens qui s'étaient traînés pendant quinze milles sur les glaces, le docteur voulut entretenir ses compagnons de la situation actuelle, sans en atténuer la gravité.

Nous ne sommes encore qu'à quatre-vingt-deuxième parallèle, dit-il, et les vivres menacent de nous manquer!

--C'est une raison pour ne pas perdre un instant, roudi t Hatteras!
Il faut marcher! les plus forts traer ont les plus faibles.

--Trouverons-nous seulement un navire l 'endroit indiqu roudi t
Bell, que les fatigues de la route abattaient malgr ui.

--Pourquoi en douter? roudi t Johnson; le salut de l'Ami cain rond
du nr e.

Le docteur, pour plus de sret voutut encore interroger de nouveau
Altamont. Celui-ci parlait assez facilement, quoique d'une voix
faible; il confirma tous les dai ls prem ment donn; il ra
que le navire, h ousur des roches de granit, n'avait pu bouger, et
qu'il se trouvait par 126 15' de longitude et 83 35' de latitude.

Nous ne pouvons douter de cette affirmation, reprit alors le docteur;
la difficultn' est pas de trouver le _Porpoise,_ mais d'y arriver.

--Que reste-t-il de nourriture? demanda Hatteras.

--De quoi vivre pendant trois jours au plus, roudi t le docteur.

--Eh bien, il faut arriver en trois jours! dit er giquement le
capitaine.

--Il le faut, en effet, reprit le docteur, et si nous rssi ssons,
nous ne devons pas nous plaindre, car nous aurons f avoris par
un temps exceptionnel. La neige nous a laissq uinze jours de ri t,
et le traeau a pu glisser facilement sur la glace durcie. Ah! que ne
porte-t-il deux cents livres d'aliments! nos braves chiens auraient eu
facilement raison de cette charge! Enfin, puisqu'il en est autrement,
nous n'y pouvons rien.

--Avec un peu de chance et d'adresse, roudi t Johnson, ne pourrait-on
pas utiliser les quelques charges de poudre qui restent? Si un ours
tomrait en notre pouvoir, nous serions approvisionn de nourriture
pour le reste du voyage.

--Sans doute, rl iqua le docteur, mais ces animaux sont rares et
fuyards; et puis, il suffit de songer l 'importance du coup de fusil
pour que l'oeil se trouble et que la main tremble.

--Vous es pourtant un habile tireur, dit Bell.

--Oui, quand le der de quatre personnes ne dend pas de mon
adresse; cependant, vienne l'occasion, je ferai de mon mieux. En
attendant, mes amis, contentons-nous de ce maigre souper de miettes de
pemmican, th ons de dormir, et d le matin nous reprendrons notre
route.

Quelques instants plus tard, l'exc de la fatigue l'emportant sur
toute autre considat ion, chacun dormait d'un sommeil assez profond.

Le samedi, de bonne heure, Johnson rei lla ses compagnons; les chiens
furent attel au traeau, et celui-ci reprit sa marche vers le nord.

Le ciel ai t magnifique, l'atmosphre d'une extre puret la
tempat ure tr basse; quand le soleil parut au-dessus de l'horizon,
il avait la forme d'une ellipse allong; son diamr e horizontal, par
suite de la rr action, semblait r e double de son diamr e vertical;
il lan son faisceau de rayons clairs, mais froids, sur l'immense
plaine glac. Ce retour l a lumie, sinon l a chaleur, faisait
plaisir.

Le docteur, son fusil l a main, s'ar ta d'un mille ou deux, bravant

le froid et la solitude; avant de s'ouvrir, il avait mesuré exactement ses munitions; il lui restait quatre charges de poudre seulement et trois balles, pas davantage. C'était peu, quand on considère qu'un animal fort et vivace comme l'ours polaire ne tombe souvent qu'au dixième ou au douzième coup de fusil.

Aussi l'ambition du brave docteur n'allait-elle pas jusqu'à rechercher un si terrible gibier; quelques livres, deux ou trois renards eussent fait son affaire et produit un surcroît de provisions très suffisant.

Mais pendant cette journée, s'il aperçut un de ces animaux, ou il ne put pas l'approcher, ou, trompé par la réaction, il perdit son coup de fusil. Cette journée lui coûta inutilement une charge de poudre et une balle.

Ses compagnons, qui avaient tressailli d'espoir à la donation de son arme, le virent revenir la tête basse. Ils ne dirent rien. Le soir, on se coucha comme d'habitude, après avoir mis de côté les deux quarts de ration réservés pour les deux jours suivants.

Le lendemain, la route parut redevenir de plus en plus pénible. On ne marchait pas on se traînait; les chiens avaient dormi jusqu'aux entrailles du phoque, et ils commencent à ronger leurs courroies.

Quelques renards passent au large du traieau, et le docteur, ayant encore perdu un coup de fusil en les poursuivant, n'osa plus risquer sa dernière balle et son avant-dernière charge de poudre.

Le soir, on fit halte de meilleure heure; les voyageurs ne pouvaient plus mettre un pied devant l'autre, et, quoique la route fût libre par une magnifique aurore boréale, ils durent s'arrêter.

Ce dernier repas, pris le dimanche soir, sous la tente glacée, fut bien triste. Si le Ciel ne venait pas au secours de ces infortunés, ils allaient perdus.

Hatteras ne parlait pas, Bell ne pensait plus, Johnson réfléchissait sans mot dire, mais le docteur ne se désespérait pas encore.

Johnson et l'idée de creuser quelques trappes pendant la nuit; n'ayant pas d'autre moyen, il comptait peu sur le succès de son invention, et il avait raison, car le matin, en allant reconnaître ses trappes, il vit bien des traces de renards, mais pas un de ces animaux ne s'était laissé prendre au piège.

Il revenait donc fort à point quand il aperçut un ours de taille colossale qui flairait les anations du traieau moins de cinquante toises. Le vieux marin eut l'idée que la Providence lui adressait cet animal inattendu pour le tuer; sans réveiller ses compagnons, il s'avança sur le fusil du docteur et gagna du côté de l'ours.

Arrivé à bonne distance, il le mit en joue; mais, au moment de presser la détente, il sentit son bras trembler; ses gros gants de peau le gênaient. Il les arracha rapidement et saisit son fusil d'une main plus assurée.

Soudain, un cri de douleur lui échappa. La peau de ses doigts, brûlée par le froid du canon, y restait adhérente, tandis que l'arme tombait à terre et partait au choc, en lançant sa dernière balle dans l'espace.

Au bruit de la donation, le docteur accourut; il comprit tout. Il vit l'animal s'enfuir tranquillement; Johnson se désespérait et ne pensait plus à ses souffrances.

Je suis une véritable femmelette! s'rait-il, un enfant qui ne sait pas supporter une douleur! Moi! moi! mon oncle!

Voyons, rentrez, Johnson, lui dit le docteur, vous allez vous faire geler; tenez, vos mains sont détrepanées; venez! venez!

--Je suis indigne de vos soins, monsieur Clawbonny! roudai t le maréchal d'ui page. Laissez-moi!

--Mais venez donc, ent venez donc! il sera bientôt trop tard!

Et le docteur, entraînant le vieux marin sous la tente lui fit mettre les deux mains dans une jatte d'eau que la chaleur du poêle avait maintenue liquide, quoique froide; mais peine les mains de Johnson y furent-elles plongées que l'eau se congela immédiatement! leur contact.

Vous le voyez, dit le docteur, il a eu le temps de rentrer, sans quoi j'aurais été obligé d'en venir à l'amputation.

Grâce à ses soins, tout danger disparut au bout d'une heure, mais non sans peine, et il fallut des frictions répétées pour rappeler la circulation du sang dans les doigts du vieux marin. Le docteur lui recommanda surtout d'éviter ses mains du poêle, dont la chaleur et amende graves accidents.

Ce matin-là on dut se priver de déjeuner; du pemmican, de la viande salée, il ne restait rien. Pas une miette de biscuit; peine une demi-livre de café il fallut se contenter de cette boisson brûlante, et on se remit en marche.

Plus de ressources! dit Bell Johnson, avec un indicible accent de désespoir.

--Ayons confiance en Dieu, dit le vieux marin; il est tout-puissant pour nous sauver!

--Ah! ce capitaine Hatteras! reprit Bell, il a pu revenir de ses premières expéditions, l'insensé mais de celle-ci il ne reviendra jamais, et nous ne reverrons plus notre pays!

--Courage, Bell! J'avoue que le capitaine est un homme audacieux, mais auprès de lui il se rencontre un autre homme habile en expéditions.

--Le docteur Clawbonny? dit Bell.

--Lui-même! roudi t Johnson.

--Que peut-il dans une situation pareille? répliqua Bell en haussant les épaules. Changera-t-il ces glaces en morceaux de viande? Est-ce un dieu, pour faire des miracles?

--Qui sait! roudi t le maréchal d'ui page aux doutes de son compagnon. J'ai confiance en lui.

Bell hochait la tête et retomba dans ce mutisme complet pendant lequel il ne pensait même plus.

Cette journée fut de trois mille peine: le soir, on ne mangea pas; les chiens menaient de se doré entre eux: les hommes ressentaient avec violence les douleurs de la faim.

On ne vit pas un seul animal. D'ailleurs, quoi bon? on ne pouvait chasser au couteau. Seulement Johnson crut reconnaître, un mille sous le vent, l'ours gigantesque qui suivait la malheureuse troupe.

Il nous guette! pensa-t-il: il voit en nous une proie assur!

Mais Johnson ne dit rien ses compagnons: le soir, on lit la halte habituelle, et le souper ne se composa que de café. Les infortunés sentaient leurs yeux devenir hagards, leur cerveau se prendre, et, torturé par la faim, ils ne pouvaient trouver une heure de sommeil; des résurgences et des plus douloureux s'emparaient de leur esprit.

Sous une latitude où le corps demande impérieusement se reposer, les malheureux n'avaient pas mangé depuis trente-six heures, quand le matin du mardi arriva. Cependant, animés par un courage, une volonté surhumaine, ils reprirent leur route, poussant le traîneau que les chiens ne pouvaient tirer.

Au bout de deux heures, ils tombent épuisés.

Hatteras voulait aller plus loin encore. Lui, toujours énergique, il employa les supplications, les prières, pour décider ses compagnons se relever: c'était demander l'impossible!

Alors, aidé Johnson, il tailla une maison de glace dans un iceberg. Ces deux hommes, travaillant ainsi, avaient l'air de creuser leur tombe.

Je veux bien mourir de faim, disait Hatteras, mais non de froid.

Après de cruelles fatigues, la maison fut prête, et toute la troupe s'y blottit.

Ainsi se passa la journée. Le soir, pendant que ses compagnons demeuraient sans mouvement, Johnson eut une sorte d'hallucination; il raconta d'ours gigantesque.

Ce mot, souvent répété par lui, attira l'attention du docteur, qui, tiré de son engourdissement, demanda au vieux marin pourquoi il parlait d'ours, et de quel ours il s'agissait.

L'ours qui nous suit, répondit Johnson.

--L'ours qui nous suit? raconte le docteur.

--Oui, depuis deux jours!

--Depuis deux jours! Vous l'avez vu?

--Oui, il se tient un mille sous le vent.

--Et vous ne m'avez pas prévenu, Johnson?

--A quoi bon?

--C'est juste, fit le docteur; nous n'avons pas une seule balle pour lui envoyer.

--Ni même un lingot, un morceau de fer, un clou quelconque! répondit le vieux marin.

Le docteur se tut et se prit à réfléchir. Bientôt il dit au marin de lui répondre:

Vous êtes certain que cet animal nous suit?

--Oui, monsieur Clawbonny. il compte sur un repas de chair humaine! il sait que nous ne pouvons pas lui échapper!

--Johnson! fit le docteur, u de l'accent desp de son compagnon.

--Sa nourriture est assur, l lui rliqua le malheureux, que le di re prenait; il doit r e affam et je ne sais pas pourquoi nous le faisons attendre!

--Johnson, calmez-vous!

--Non, monsieur Clawbonny; puisque nous devons y passer, pourquoi prolonger les souffrances de cet animal? Il a faim comme nous; il n'a pas de phoque dor er! Le Ciel lui envoie des hommes! eh bien, tant mieux pour lui!

Le vieux Johnson devenait fou; il voulait quitter la maison de glace. Le docteur eut beaucoup de peine l e contenir, et, s'il y parvint, ce fut moins par la force que parce qu'il pronon les paroles suivantes avec un accent de profonde conviction:

Demain, dit-il, je tuerai cet ours!

--Demain! fit Johnson, qui semblait sortir d'un mauvais re.

--Demain!

--Vous n'avez pas de balle!

--J'en ferai.

--Vous n'avez pas de plomb!

--Non, mais j'ai du mercure!

Et, cela dit, le docteur prit le thermomr e; il marquait l'inti eur cinquante degr au-dessus de zo (+ 10 centigrades). Le docteur sortit, pla l'instrument sur un glan et rentra bient. La tempat ure exti eure ai t de cinquante degr au-dessous de zo (-47 centigrades).

A demain, dit-il au vieux marin; dormez, et attendons le lever du soleil.

La nuit se passa dans les souffrances de la faim; seul, le mar e d'ui page et le docteur purent les temper par un peu d'espoir.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour, le docteur, suivi de Johnson, se pri pita dehors et courut au thermomr e; tout le mercure s'ai t rugi dans la cuvette, sous la forme d'un cylindre compact. Le docteur brisa l'instrument et en retira de ses doigts, prudemment gant, un vi table morceau de mal tr peu mallbl e et d'une grande duret C'ai t un vrai lingot.

Ah! monsieur Clawbonny, s'r ia le mar e d'ui page, voilq ui est merveilleux! Vous es un fier homme!

--Non, mon ami, rondi t le docteur, je suis seulement un homme dou d'une bonne moi re et qui a beaucoup lu.

--Que voulez-vous dire?

--Je me suis souvenu p ropos d'un fait relatp ar le capitaine Ross dans la relation de son voyage: il dit avoir percune planche d'un pouce d'ai sseur avec un fusil chargd' une balle de mercure gel si j'avais eu de l'huile m a disposition, c'et p resque la me chose, car il raconte al ement qu'une balle d'huile d'amande douce,

tir contre un poteau, le fendit et rebondit terre sans avoir cassé.

--Cela n'est pas croyable!

--Mais cela est, Johnson; voici donc un morceau de malin qui peut nous sauver la vie; laissons-le l'air avant de nous en servir, et voyons si l'ours ne nous a pas abandonnés.

En ce moment, Hatteras sortit de la hutte; le docteur lui montra le lingot et lui fit part de son projet; le capitaine lui serra la main, et les trois chasseurs se mirent observer l'horizon.

Le temps était clair. Hatteras, s'antéportant devant ses compagnons douvrait l'ours moins de six cents toises.

L'animal, assis sur son derrière, balançait tranquillement la tête, en aspirant les arômes de ces herbes inaccoutumées.

Le voilà s'ria le capitaine.

--Silence! fit le docteur.

Mais l'orme quadrupède, lorsqu'il aperçut les chasseurs, ne bougea pas. Il les regardait sans frayeur ni colère. Cependant il devait rendre fort difficile de l'approcher.

Mes amis, dit Hatteras, il ne s'agit pas ici d'un vain plaisir, mais de notre existence à sauver. Agissons en hommes prudents.

--Oui, répondit le docteur, nous n'avons qu'un seul coup de fusil à notre disposition. Il ne faut pas manquer l'animal; s'il s'enfuyait, il serait perdu pour nous, car il dresse un lièvre à la course.

--Eh bien, il faut aller droit lui, répondit Johnson; on risque sa vie! qu'importe? je demande à risquer la mienne.

--Ce sera moi! s'ria le docteur.

--Moi! répondit simplement Hatteras.

--Mais, s'ria Johnson, n'êtes-vous pas plus utile au salut de tous qu'un vieux bonhomme de mon âge?

--Non, Johnson, reprit le capitaine, laissez-moi faire; je ne risquerai pas ma vie plus qu'il ne faudra; il sera possible, au surplus, que je vous appelle à mon aide.

--Hatteras, demanda le docteur, allez-vous donc marcher vers cet ours?

--Si j'ai sûr certain de l'abattre, dit-il m'ouvrir le crâne, je le ferais, docteur, mais maintenant qu'il s'approche il pourrait s'enfuir. C'est un ruse plein de ruse; ils sont d'ailleurs plus rusés que lui.

--Que comptez-vous faire?

--M'avancer jusqu'à dix pas sans qu'il soupçonne ma présence.

--Et comment cela?

--Mon moyen est hasardeux, mais simple. Vous avez conservé la peau du phoque que vous avez tué.

--Elle est sur le traieau.

--Bien! regagnons notre maison de glace, pendant que Johnson restera en observation.

Le marin e d'ui page se glissa derrie un hummock qui le dobaie t
entierment l a vue de l'ours.

Celui-ci, toujours l a me place, continuait ses singuliers
balancements en reniflant l'air.

CHAPITRE V

LE PHOQUE ET L'OURS

Hatteras et le docteur rentrent dans la maison.

Vous savez, dit le premier, que les ours du pe chassent les
phoques, dont ils font principalement leur nourriture. Ils les
guettent au bord des crevasses pendant des jours enties et les
ouf fent dans leurs pattes d qu'ils apparaissent l a surface des
glaces. Un ours ne peut donc s'effrayer de la prence d'un phoque. Au
contraire.

--Je crois comprendre votre projet, dit le docteur; il est dangereux.

--Mais il offre des chances de succ, rondi t le capitaine: il faut
donc l'employer. Je vais revi r cette peau de phoque et me glisser
sur le champ de glace. Ne perdons pas de temps. Chargez votre fusil et
donnez-le moi.

Le docteur n'avait rien r ondr e: il et fait lui-me ce que son
compagnon allait tenter; il quitta la maison, en emportant deux
haches, l'une pour Johnson, l'autre pour lui; puis, accompagn
d'Hatteras, il se dirigea vers le traeau.

L Hatteras fit sa toilette de phoque et se glissa dans cette peau,
qui le couvrait presque tout entier.

Pendant ce temps, le docteur chargea son fusil avec sa dernie charge
de poudre, puis il glissa dans le canon le lingot de mercure qui
avait la duretdu fer et la pesanteur du plomb. Cela fait, il remit
l'arme H atteras, qui la fit disparar e sous la peau du phoque.

Allez, dit-il au docteur, rejoignez Johnson; je vais attendre
quelques instants pour dout er mon adversaire.

--Courage, Hatteras! dit le docteur.

--Soyez tranquille, et surtout ne vous montrez pas avant mon coup de
feu.

Le docteur gagna rapidement l'hummock derrie lequel se tenait
Johnson.

Eh bien? dit celui-ci.

--Eh bien, attendons! Hatteras se doue pour nous sauver.

Le docteur ai t u; il regarda l'ours, qui donnait des signes d'une
agitation plus violente, comme s'il se ft senti menacd' un danger
prochain.

Au bout d'un quart d'heure, le phoque rampait sur la glace; il avait fait un dour l'abri des gros blocs pour mieux tromper l'ours; il se trouvait alors cinquante toises de lui. Celui-ci l'aperçut et se ramassa sur lui-même, cherchant pour ainsi dire se dober.

Hatteras imitait avec une profonde habileté les mouvements du phoque, et, s'il n'était perçu, le docteur s'y fit certainement laisser prendre.

C'est cela! c'est bien cela! disait Johnson voix basse.

L'amphibie, tout en gagnant du côté l'animal, ne semblait pas l'apercevoir: il paraissait chercher une crevasse pour se replonger dans son élément.

L'ours, de son côté tournant les glans, se dirigeait vers lui avec une prudence extrême; ses yeux enflammés respiraient la plus ardente convoitise; depuis un mois, deux mois peut-être, il jénait, et le hasard lui envoyait une proie assurée.

Le phoque ne fut bientôt plus qu'à dix pas de son ennemi; celui-ci se dédoppa tout d'un coup, fit un bond gigantesque, et, stupéfait, ouvrant les bras s'arrêta trois pas d'Hatteras, qui, rejetant en arrière sa peau de phoque, un genou en terre, le visait au cœur.

Le coup partit, et l'ours roula sur la glace.

En avant! en avant! s'écria le docteur.

Et, suivi de Johnson, il se précipita sur le théâtre du combat.

L'ourme bientôt redressé, frappant l'air d'une patte, tandis que de l'autre elle arrachait une poignée de neige dont elle bouchait sa blessure.

Hatteras n'avait pas bronché; il attendait, son couteau à la main. Mais il avait bien visé et frappé d'une balle sûre, avec une main qui ne tremblait pas; avant l'arrivée de ses compagnons, son couteau avait plongé tout entier dans la gorge de l'animal, qui tombait pour ne plus se relever.

Victoire! s'écria Johnson.

--Hurrah! Hatteras! hurrah! fit le docteur.

Hatteras, nullement occupé, regardait le corps gigantesque en se croisant les bras.

A mon tour d'agir, dit Johnson; c'est bien d'avoir abattu ce gibier, mais il ne faut pas attendre que le froid l'ait durci comme une pierre; nos dents et nos couteaux n'y pourraient rien ensuite.

Johnson alors comment par ordre cher cette bête monstrueuse dont les dimensions atteignaient presque celles d'un boeuf; elle mesurait neuf pieds de longueur, sur six pieds de circonférence; deux énormes crocs longs de trois pouces sortaient de ses gencives.

Johnson l'ouvrit et ne trouva que de l'eau dans son estomac; l'ours n'avait évidemment pas mangé depuis longtemps; cependant il était fort gras et pesait plus de quinze cents livres; il fut divisé en quatre quartiers, dont chacun donna deux cents livres de viande, et les chasseurs traient toute cette chair jusqu'à la maison de neige, sans oublier le cœur de l'animal, qui, trois heures après, battait encore avec force.

Les compagnons du docteur se seraient volontiers jetés sur cette viande crue, mais celui-ci les retint et demanda le temps de la faire griller.

Clawbonny, en rentrant dans la maison, avait fait l'expérience du froid qui y régnait; il s'approcha du poêle et le trouva complètement éteint; les occupations de la matinée, les observations, avaient fait oublier Johnson ce soin dont il était habituellement chargé.

Le docteur se mit en devoir de rallumer le feu, mais il ne rencontra pas une seule étincelle parmi les cendres refroidies.

Allons, un peu de patience! se dit-il.

Il revint au traîneau chercher de l'amadou, et demanda son briquet Johnson.

Le poêle est éteint, lui dit-il.

--C'est de ma faute, répondit Johnson.

Et il chercha son briquet dans la poche où il avait l'habitude de le serrer; il fut surpris de ne pas l'y trouver.

Il tâcha ses autres poches, sans plus de succès; il rentra dans la maison de neige, retourna en tous sens la couverture sur laquelle il avait passé la nuit, et ne fut pas plus heureux.

Eh bien? lui criaient le docteur.

Johnson revint et regarda ses compagnons.

Le briquet, ne l'avez-vous pas, monsieur Clawbonny? dit-il.

--Non. Johnson.

--Ni vous, capitaine?

--Non, répondit Hatteras.

--Il a toujours été en votre possession, reprit le docteur.

--Eh bien, je ne l'ai plus... murmura le vieux marin en gémissant.

--Plus! s'écria le docteur, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

Il n'existait pas d'autre briquet, et cette perte pouvait amener des conséquences terribles.

Cherchez bien, Johnson, dit le docteur.

Celui-ci courut vers le glan derrière lequel il avait guetté l'ours, puis au lieu même du combat où il l'avait déçu, mais il ne trouva rien. Il revint désespéré. Hatteras le regarda sans lui faire un seul reproche.

Cela est grave, dit-il au docteur.

--Oui, répondit ce dernier.

--Nous n'avons pas même un instrument, une lunette dont nous puissions enlever la lentille pour nous procurer du feu.

--Je le sais, répondit le docteur, et cela est malheureux, car les rayons du soleil auraient eu assez de force pour allumer de l'amadou.

--Eh bien, roudi t Hatteras, il faut apaiser notre faim avec cette viande crue; puis nous reprendrons notre marche, et nous th erons d'arriver au navire.

--Oui! disait le docteur, plongdans ses r l exions, oui, cela serait possible l a rigueur. Pourquoi pas? On pourrait essayer...

--A quoi songez-vous? demanda Hatteras.

--Une id e qui me vient...

--Une id e! s'r ia Johnson. Une id e de vous! Nous sommes sauv alors!

--Rssi ra-t-elle, roudi t le docteur, c'est une question!

--Quel est votre projet? dit Hatteras.

--Nous n'avons pas de lentille, eh bien, nous en ferons une.

--Comment? demanda Johnson.

--Avec un morceau de glace que nous taillerons.

--Quoi? vous croyez?...

--Pourquoi pas? il s'agit de faire converger les rayons du soleil vers un foyer commun, et la glace peut nous servir cel a comme le meilleur cristal.

--Est-il possible? fit Johnson.

--Oui, seulement je prer ais de la glace d'eau douce l a glace d'eau sal; elle est plus transparente et plus dure.

--Mais, si je ne me trompe, dit Johnson en indiquant un hummock cent pas p eine, ce bloc d'aspect presque noirr e et cette couleur verte indiquent...

--Vous avez raison; venez, mes amis; prenez votre hache, Johnson.

Les trois hommes se dirigent vers le bloc signal qui se trouvait effectivement formde glace d'eau douce.

Le docteur en fit dacher un morceau d'un pied de diamr e, et il commen l e tailler grossiem ent avec la hache; puis il en rendit la surface plus al e au moyen de son couteau; enfin il le polit peu peu avec sa main, et il obtint bient une lentille transparente comme si elle et f aite du plus magnifique cristal.

Alors il revint l 'entr e de la maison de neige; l il prit un morceau d'amadou et commen son expi ence.

Le soleil brillait alors d'un assez vif l at; le docteur exposa sa lentille de glace aux rayons qu'il rencontra sur l'amadou.

Celui-ci prit feu en quelques secondes.

Hurrah! hurrah! s'r ia Johnson, qui ne pouvait en croire ses yeux. Ah! monsieur Clawbonny! monsieur Clawbonny!

Le vieux marin ne pouvait contenir sa joie; il allait et venait comme un fou.

Le docteur ai t rentré dans la maison; quelques minutes plus tard, le poe ronflait, et bientôt une savoureuse odeur de grillade tirait Bell de sa torpeur.

On devine combien ce repas fut f cependant le docteur conseilla ses compagnons de se moder ; il leur prh a d'exemple, et, tout en mangeant, il reprit la parole.

Nous sommes aujourd'hui dans un jour de bonheur, dit-il; nous avons des provisions assurés pour le reste de notre voyage. Pourtant il ne faut pas nous endormir dans les di ces de Capoue, et nous ferons bien de nous remettre en chemin.

--Nous ne devons pas r e oi gn de plus de quarante-huit heures du _Porpoise_, dit Altamont, dont la parole redevenait presque libre.

--J'espe, dit en riant le docteur, que nous y trouverons de quoi faire du feu?

--Oui, rondi t l'Ami cain.

--Car, si ma lentille de glace est bonne, reprit le docteur, elle laisserait di rer les jours o il n'y a pas de soleil, et ces jours-lsont nombreux m oins de quatre degr du pe!

--En effet, rondi t Altamont avec un soupir; m oins de quatre degr! mon navire est alll o jamais bi ment ne s'ai t aventur avant lui!

--En route! commanda Hatteras d'une voix bre.

--En route! ra le docteur en jetant un regard inquiet sur les deux capitaines.

Les forces des voyageurs s'ai ent promptement refaites; les chiens avaient eu large part des dr is de l'ours, et l'on reprit rapidement le chemin du nord.

Pendant la route, le docteur voulut tirer d'Altamont quelques l airissements sur les raisons qui l'avaient amensi loin, mais l'Ami cain rondi t asi vement.

Deux hommes sur veiller, dit le docteur l 'oreille du vieux mar e d'ui page.

--Oui! rondi t Johnson.

--Hatteras n'adresse jamais la parole l 'Ami cain, et celui-ci para peu dispo se montrer reconnaissant! Heureusement, je suis l

--Monsieur Clawbonny, rondi t Johnson, depuis que ce Yankee revient la vie, sa physionomie ne me va pas beaucoup.

--Ou je me trompe fort, rondi t le docteur, ou il doit soupnner les projets d'Hatteras!

--Croyez-vous donc que cet r anger ait eu les mes desseins que lui?

--Qui sait, Johnson? Les Ami cains sont hardis et audacieux; ce qu'un Anglais a voulu faire, un Ami cain a pu le tenter aussi!

--Vous pensez qu'Altamont?...

--Je ne pense rien, rondi t le docteur, mais la situation de son

bi ment sur la route du pe donne r l h ir.

--Cependant, Altamont dit avoir ent ram algrl ui!

--Il le dit! oui, mais j'ai cru surprendre un singulier sourire sur ses lr es.

--Diable! monsieur Clawbonny, ce serait une fh euse circonstance qu'une rivalitent re deux hommes de cette trempe.

--Fasse le Ciel que je me trompe, Johnson, car cette situation pourrait amener des complications graves, sinon une catastrophe!

--J'espe qu'Altamont n'oubliera pas que nous lui avons sauvl a vie!

--Ne va-t-il pas sauver la nr e son tour? J'avoue que sans nous il n'existerait plus; mais sans lui, sans son navire, sans ces ressources qu'il contient, que deviendrions-nous?

--Enfin, monsieur Clawbonny, vous es l et j'espe qu'avec votre aide tout ira bien.

--Je l'espe aussi, Johnson.

Le voyage se poursuivait sans incident; la viande d'ours ne manquait pas, et on en fit des repas copieux; il rna t me une certaine bonne humeur dans la petite troupe, gre aux saillies du docteur et son aimable philosophie; ce digne homme trouvait toujours dans son bissac de savant quelque enseignement t irer des faits et des choses. Sa santcont inuait d'r e bonne; il n'avait pas trop maigri, malgr les fatigues et les privations; ses amis de Liverpool l'eussent reconnu sans peine, surtout sa belle et inaltabl e humeur.

Pendant la matin du samedi, la nature de l'immense plaine de glace vint se modifier sensiblement; les glans convulsionn, les packs plus fruent s, les hummocks entass dont raient que l'ice-field subissait une grande pression; i demment, quelque continent inconnu, quelque e nouvelle, en rr i ssant les passes, avait d produire ce bouleversement. Des blocs de glace d'eau douce, plus fruent s et plus considabl es, indiquaient une ce prochaine.

Il existait donc p eu de distance une terre nouvelle, et le docteur brlait du di r d'en enrichir les cartes de l'hi sphe borl . On ne peut se figurer ce plaisir de relever des ces inconnues et d'en former le tracde la pointe du crayon; c'ai t le but du docteur, si celui d'Hatteras ai t de fouler de son pied le pe me, et il se roui ssait d'avance en songeant aux noms dont il baptiserait les mers, les dr oits, les baies, les moindres sinuosit de ces nouveaux continents. Certes, dans cette glorieuse nomenclature, il n'omettait ni ses compagnons, ni ses amis, ni Sa Gracieuse Majest ni la famille royale; mais il ne s'oubliait pas lui-me, et il entrevoyait un certain cap Clawbonny avec une li time satisfaction.

Ces penss l'occupent toute la journ. On disposa le campement du soir, suivant l'habitude, et chacun veilla t our de re pendant cette nuit pass pr de terres inconnues.

Le lendemain, le dimanche, apr un fort deuner fourni par les pattes de l'ours, et qui fut excellent, les voyageurs se dirigent au nord, en inclinant un peu vers l'ouest; le chemin devenait plus difficile; on marchait vite cependant.

Altamont, du haut du traeau, observait l'horizon avec une attention fr ile; ses compagnons ai ent en proie une inquiude involontaire. Les dernies observations solaires avaient donn pour

latitude exacte 83 35' et pour longitude 120 15'; c'était la situation assignée au navire américain; la question de vie ou de mort allait donc recevoir sa solution pendant cette nuit.

Enfin, vers les deux heures de l'après-midi, Altamont, se dressant tout debout, arracha la petite troupe par un cri retentissant, et, montrant du doigt une masse blanche que tout autre regard et confondue avec les icebergs environnants, il s'écria d'une voix forte:

«Le Porpoise!»

CHAPITRE VI

LE PORPOISE

Le 24 mars était ce jour de grande fête, ce dimanche des Rameaux, pendant lequel les rues des villages et des villes de l'Europe sont jonchées de fleurs et de feuillage; alors les cloches retentissent dans les airs et l'atmosphère se remplit de parfums printaniers.

Mais ici, dans ce pays douloureux, quelle tristesse! quel silence! Un vent rude et cuisant, pas une feuille desséchée, pas un brin d'herbe!

Et cependant, ce dimanche était aussi un jour de rouïssance pour les voyageurs, car ils allaient trouver enfin ces ressources dont la privation les avait condamnés à une mort prochaine.

Ils pressent le pas; les chiens tirent avec plus d'ardeur, Duk aboya de satisfaction, et la troupe arriva bientôt au navire américain.

Le «Porpoise» était entièrement enseveli sous la neige; il n'avait plus ni mâture, ni vergue, ni cordage; tout son gréement fut brisé l'oeuvre du naufrage. Le navire se trouvait encastré dans un lit de rochers complètement invisibles alors. Le «Porpoise», couché sur le flanc par la violence du choc, sa carène entrouverte, paraissait inhabitable.

C'est ce que le capitaine, le docteur et Johnson reconnurent, après avoir pu s'élever sans peine à l'intérieur du navire. Il fallut déblayer plus de quinze pieds de glace pour arriver au grand panneau; mais, à la joie générale, on vit que les animaux, dont le champ offrait des traces nombreuses, avaient respecté les provisions.

«Si nous avons ici, dit Johnson, du combustible et de la nourriture assurée, cette coque ne me paraît pas logeable.»

«--Eh bien, il faut construire une maison de neige, rondin à Hatteras, et nous installer de notre mieux sur le continent.»

«--Sans doute, reprit le docteur; mais ne nous pressons pas, et faisons bien les choses. À la rigueur, on peut se caser provisoirement dans le navire; pendant ce temps, nous bâtirons une solide maison, capable de nous protéger contre le froid et les animaux. Je me charge d'en être l'architecte, et vous me verrez à l'oeuvre!»

«--Je ne doute pas de vos talents, monsieur Clawbonny, rondin à Johnson; installons-nous ici de notre mieux, et nous ferons l'inventaire de ce que renferme ce navire; malheureusement, je ne vois ni chaloupe, ni canot, et ces drôles sont en trop mauvais état pour

nous permettre de construire une embarcation.

--Qui sait? rondoit le docteur; avec le temps et la réflexion, on fait bien des choses; maintenant, il n'est pas question de naviguer, mais de se créer une demeure saine: je propose donc de ne pas former d'autres projets et de faire chaque chose son heure.

--Cela est sage, rondoit Hatteras; commençons par le plus pressé

Les trois compagnons quittèrent le navire, revinrent au traieau et firent part de leurs idées à Bell et à l'Américain. Bell se dit qu'il fallait travailler; l'Américain secoua la tête en apprenant qu'il n'y avait rien à faire de son navire; mais, comme cette discussion et oiseuse en ce moment, on s'en tint au projet de se rugir d'abord dans le Porpoise et de construire une vaste habitation sur la glace.

À quatre heures du soir, les cinq voyageurs avaient installé tant bien que mal dans le faux pont; au moyen d'esparres et de drisses de bois, Bell avait installé un plancher presque horizontal; on y plaça les couchettes durcies par la gel, que la chaleur d'un poêle ramena bientôt à leur état naturel. Altamont, appuyé sur le docteur, put se rendre sans trop de peine au coin qui lui avait réservé un lit. En mettant le pied sur son navire, il laissa échapper un soupir de satisfaction qui ne parut pas de trop bon augure au maître d'équipage.

Il se sent chez lui, pensa le vieux marin, et on dirait qu'il nous invite!

Le reste de la journée fut consacré au repos. Le temps menaçait de changer, sous l'influence des coups de vent de l'ouest; le thermomètre plaça l'extremité au-dessus de vingt-six degrés (-32 centigrades).

En somme, le Porpoise se trouvait placé au-delà du pôle du froid et sous une latitude relativement moins glaciale, quoique plus rapproché du nord.

On acheva, ce jour-là, de manger les restes de l'ours, avec des biscuits trouvés dans la soute du navire et quelques tasses de thé puis la fatigue l'emporta, et chacun s'endormit d'un profond sommeil.

Le matin, Hatteras et ses compagnons se réveillèrent un peu tard. Leurs esprits suivaient la pente d'idées nouvelles; l'incertitude du lendemain ne les préoccupait plus; ils ne songeaient qu'à installer d'une confortable fan. Ces naufragés se considéraient comme des colons arrivés à leur destination, et, oubliant les souffrances du voyage, ils ne pensaient plus qu'à se créer un avenir supportable.

Ouf! s'écria le docteur en se dardant les bras, c'est quelque chose de n'avoir point à se demander où l'on couchera le soir et ce que l'on mangera le lendemain.

--Commençons par faire l'inventaire du navire, rondoit Johnson.

Le Porpoise avait parfaitement été approvisionné pour une campagne lointaine.

L'inventaire donna les quantités de provisions suivantes: six mille cent cinquante livres de farine, de graisse, de raisins secs pour les poudings; deux mille livres de bœuf et de cochon salé quinze cents livres de pemmican; sept cents livres de sucre, autant de chocolat; une caisse et demie de thé pesant quatre-vingt-seize livres: cinq cents livres de riz; plusieurs barils de fruits et de légumes conservés; du jus de lime en abondance, des graines de cochlearia, d'oseille, de cresson; trois cents gallons de rhum et d'eau-de-vie. La soute offrait une grande quantité de poudre, de balles et de plomb; le

charbon et le bois se trouvaient en abondance. Le docteur recueillit avec soin les instruments de physique et de navigation, et me une forte pile de Bunsen, qui avait emport dans le but de faire des expériences d'électricité

En somme, les approvisionnements de toutes sortes pouvaient suffire cinq hommes pendant plus de deux ans, ration entée. Toute crainte de mourir de faim ou de froid s'anouissait.

Voilnotre existence assur, dit le docteur au capitaine, et rien ne nous empêchera de remonter jusqu'au pôle.

--Jusqu'au pôle! rondoit Hatteras en tressaillant.

--Sans doute, reprit le docteur; pendant les mois d'été qui nous empêchera de pousser une reconnaissance travers les terres?

--A travers les terres, oui! mais travers les mers?

--Ne peut-on construire une chaloupe avec les planches du Porpoise?

--Une chaloupe américaine, n'est-ce pas? rondoit d'ailleurs Hatteras, et commandé par cet Américain!

Le docteur comprit la rugnance du capitaine et ne jugea pas nécessaire de pousser plus avant cette question. Il changea donc le sujet de la conversation.

Maintenant que nous savons quoi nous en tenir sur nos approvisionnements, reprit-il, il faut construire des magasins pour eux et une maison pour nous. Les matériaux ne manquent pas, et nous pouvons nous installer très commodément. J'espère, Bell, ajouta le docteur en s'adressant au charpentier, que vous allez vous distinguer, mon ami; d'ailleurs, je pourrai vous donner quelques bons conseils.

--Je suis prêt, monsieur Clawbonny, rondoit Bell; au besoin, je ne serais pas embarrassé de construire, au moyen de ces blocs de glace, une ville tout entière avec ses maisons et ses rues...

--Eh! il ne nous en faut pas tant; prenons exemple sur les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson: ils construisent des forts qui les mettent à l'abri des animaux et des Indiens; c'est tout ce qu'il nous faut; retranchons-nous de notre mieux; d'un côté l'habitation, de l'autre les magasins, avec une esplanade de courtine et deux bastions pour nous couvrir. Je tâcherai de me rappeler pour cette circonstance mes connaissances en castramétation.

--Ma foi! monsieur Clawbonny, dit Johnson, je ne doute pas que nous ne fassions quelque chose de beau sous votre direction.

--Eh bien, mes amis, il faut d'abord choisir notre emplacement; un bon ingénieur doit avant tout reconnaître son terrain. Venez-vous, Hatteras?

--Je m'en rapporte vous, docteur, rondoit le capitaine. Faites, tandis que je vais remonter la ceinture.

Altamont, trop faible encore pour prendre part aux travaux, fut laissé à bord de son navire, et les Anglais prirent pied sur le continent.

Le temps était orageux et aisé; le thermomètre même marquait onze degrés au-dessous de zéro (-23 centigrades); mais, en l'absence du vent, la température restait supportable.

A en juger par la disposition du rivage, une mer considérable,

entièrement prise alors, s'endait perdue de vue vers l'ouest; elle avait borné l'est par une ceinture arrondie, coupée d'estuaires profonds et relevés brusquement deux cents yards de la plage; elle formait ainsi une vaste baie hérissée de ces rochers dangereux sur lesquels le *Porpoise* fit naufrage; au loin, dans les terres, se dressait une montagne dont le docteur estima l'altitude cinquante cents toises environ. Vers le nord, un promontoire venait mourir à la mer, après avoir couvert une partie de la baie. Une entrée d'une endue moyenne, ou mieux un otter, s'ouvrait du champ de glace trois milles de la ceinture, de sorte que, n'étant pas la difficulté d'entrer dans cette rade, elle offrait un mouillage sûr et abrité. Il y avait même dans une baie ancrure du rivage un petit havre très accessible aux navires, si toutefois le delageait jamais cette partie de l'océan Arctique. Cependant, suivant les récits de Belcher et de Penny, toute cette mer devait rester libre pendant les mois d'

À mi-ciel, le docteur remarqua une sorte de plateau circulaire d'un diamètre de deux cents pieds environ; il dominait la baie sur trois de ses côtés, et le quatrième était fermé par une muraille perpendiculaire haute de vingt toises; on ne pouvait y parvenir qu'au moyen de marches incisées dans la glace. Cet endroit parut propre à servir de base à une construction solide, et il pouvait se fortifier aisément; la nature avait fait les premiers frais; il suffisait de profiter de la disposition des lieux.

Le docteur, Bell et Johnson atteignirent ce plateau en taillant à la hache les blocs de glace; il se trouvait parfaitement uni. Le docteur, après avoir reconnu l'excellence de l'emplacement, résolut de le couvrir des dix pieds de neige durcie qui le recouvraient; il fallait en effet abriter l'habitation et les magasins sur une base solide.

Pendant la journée du lundi, du mardi et du mercredi, on travailla sans relâche; enfin le sol apparut; il avait formé un granit très dur grain serré dont les arêtes vives avaient l'acuité du verre; il renfermait en outre des grenats et de grands cristaux de feldspath, que la pioche fit jaillir.

Le docteur donna alors les dimensions et le plan de la snow-house^[1]; elle devait avoir quarante pieds de long sur vingt de large et dix pieds de haut; elle était divisée en trois chambres, un salon, une chambre coucher et une cuisine; il n'en fallait pas davantage. À gauche se trouvait la cuisine; droite, la chambre coucher; au milieu, le salon.

[1] Maison de neige.

Pendant cinq jours, le travail fut assidu. Les matériaux ne manquaient pas; les murailles de glace devaient rester assez hautes pour résister aux deluges, car il ne fallait pas risquer de se trouver sans abri, même en

À mesure que la maison s'élevait, elle prenait bonne tournure; elle présentait quatre fenêtres de façade, deux pour le salon, une pour la cuisine, une autre pour la chambre coucher; les vitres étaient faites de magnifiques tables de glace, suivant la mode esquimaue, et laissaient passer une lumière douce comme celle du verre dépoli.

Au-devant du salon, entre ses deux fenêtres, s'allongeait un couloir semblable à un chemin couvert, et qui donnait accès dans la maison; une porte solide enlevait la cabine du *Porpoise*; elle fermait hermétiquement. La maison terminée, le docteur fut enchanté de son ouvrage; dire quel style d'architecture cette construction appartenait et difficile, bien que l'architecte et avoués préférences pour le gothique saxon, si répandus en Angleterre; mais il était question de solidité avant tout; le docteur se borna donc à revêtir la façade de robustes contreforts, trapus comme des piliers

romans; au-dessus, un toit p^{ente} roide s'appuyait l^a muraille de granit. Celle-ci servait al^{ement} de soutien aux tuyaux des poes qui conduisaient la fum^{ee} au-dehors.

Quand le gros oeuvre fut termin^e on s'occupa de l'installation int^{erieure}. On transporta dans la chambre les couchettes du _Porpoise_; elles furent dispos^{ees} circulairement autour d'un vaste poe. Banquettes, chaises, fauteuils, tables, armoires furent install^{ees} aussi dans le salon qui servait de salle m^{anger}; enfin la cuisine ret^{ena} les fourneaux du navire avec leurs divers ustensiles. Des voiles tendues sur le sol formaient tapis et faisaient aussi fonction de porties^{es} aux portes int^{erieures} qui n'avaient pas d'autre fermeture.

Les murailles de la maison mesuraient communent^{ent} cinq pieds d'ai^{ss}eur, et les baies des fen^{etres} ressemblaient des embrasures de canon.

Tout cela ai^t d'une extre^{me} solidit^e que pouvait-on exiger de plus? Ah! si l'on et out l^e docteur, que n'et-il pas fait au moyen de cette glace et de cette neige, qui se prent^{ent} si facilement t^{outes} les combinaisons! Il ruminait tout le long du jour mille projets superbes qu'il ne songeait que r^{el}iser, mais il amusait ainsi le travail commun par les ressources de son esprit.

D'ailleurs, en bibliophile qu'il ai^t, il avait lu un livre assez rare de M. Kraft, ayant pour titre: _Description dai^{ll} de la maison de glace construite S^{aint-Per} sbourg, en janvier 1740, et de tous les objets qu'elle renfermait_. Et ce souvenir surexcitait son esprit inventif. Il raconta me^{un} soir ses compagnons les merveilles de ce palais de glace.

Ce que l'on a fait S^{aint-Per} sbourg, leur dit-il, ne pouvons-nous le faire ici? Que nous manque-t-il? Rien, pas me^{me} l'imagination!

--C'ai^t donc bien beau? demanda Johnson.

--C'ai^t fr^{isque}, mon ami! La maison construite par ordre de l'impat^{rice} Anne, et dans laquelle elle fit faire les noces de l'un de ses bouffons, en 1740, avait p^{eu} pr^{es} la grandeur de la nr^e; mais, au-devant de sa fade, six canons de glace s'allongeaient sur leurs affts; on tira plusieurs fois boul^{et} et p^{oudre}, et ces canons n'l^{atent} pas; il y avait al^{ement} des mortiers taill^{es} pour des bombes de soixante livres; ainsi nous pourrions abl^{ir} au besoin une artillerie formidable: le bronze n'est pas loin, et il nous tombe du ciel. Mais o le got et l'art triomphant^e, ce fut au fronton du palais, ornde statues de glace d'une grande beaut^e le Perron offrait aux regards des vases de fleurs et d'orangers faits de la me^{me} matie; dr^{oite} se dressait un h^{aut} or^{me} qui lanit^{ait} de l'eau pendant le jour et du naphte enflammp^e pendant la nuit. Hein! quelle mager^{ie} comple^{te} nous ferions, si nous le voulions bien!

--En fait d'animaux, r^{iqua} Johnson, nous n'en manquerons pas, j'imagine, et, pour n'r^e pas de glace, ils n'en seront pas moins int^{essant} s!

--Bon, rondi^t le belliqueux docteur, nous saurons nous dendr^e contre leurs attaques; mais, pour en revenir m^a maison de Saint-Per^{sbourg}, j'ajouterai qu'l^{int}eur il y avait des tables, des toilettes, des miroirs, des candabr^{es}, des bougies, des lits, des matelas, des oreillers, des rideaux, des pendules, des chaises, des cartes j^{ouer}, des armoires avec service complet, le tout en glace cisel^e, guilloch^e, sculpt^e, enfin un mobilier auquel rien ne manquait.

--C'ai t donc un vi table palais? dit Bell.

--Un palais splendide et digne d'une souveraine! Ah! la glace! Que la Providence a bien fait de l'inventer, puisqu'elle se pre t ant de merveilles et qu'elle peut fournir le bien-r e aux naufrag!

L'amagem ent de la maison de neige prit jusqu'au 31 mars; c'ai t la fe de Pues, et ce jour fut consacrau repos; on le passa tout entier dans le salon, o la lecture de l'office divin fut faite, et chacun put appri er la bonne disposition de la snow-house.

Le lendemain, on s'occupa de construire les magasins et la poudrie; ce fut encore l'affaire d'une huitaine de jours, en y comprenant le temps employau dh argement complet du _Porpoise_, qui ne se fit pas sans difficult car la tempat ure tr basse ne permettait pas de travailler longtemps. Enfin, le 8 avril, les provisions, le combustible et les munitions se trouvaient en terre ferme et parfaitement l 'abri; les magasins ai ent situ au nord, et la poudrie au sud du plateau, soi xante pieds environ de chaque extri tde la maison; une sorte de chenil fut construit pr des magasins; il ai t destinl oger l'attelage grol andais, et le docteur l'honora du nom de Dog-Palace. Duk, lui, partageait la demeure commune.

Alors, le docteur passa aux moyens de dense de la place. Sous sa direction, le plateau fut entourd' une vi table fortification de glace qui le mit l 'abri de toute invasion; sa hauteur faisait une escarpe naturelle, et, comme il n'avait ni rentrant ni saillant, il ai t al ement fort sur toutes les faces. Le docteur, en organisant ce syste de dense, rappelait invinciblement l 'esprit le digne oncle Tobie de Sterne, dont il avait la douce bontet l'al it d'humeur. Il fallait le voir calculant la pente de son talus inti eur, l'inclinaison du terre-plein et la largeur de la banquette; mais ce travail se faisait si facilement avec cette neige complaisante, que c'ai t un vi table plaisir, et l'aimable ingi eur put donner jusqu'sep t pieds d'ai sseur sa muraille de glace; d'ailleurs, le plateau dominant la baie, il n'eut const ruire ni contre-escarpe, ni talus exti eur, ni glacis; le parapet de neige, apr avoir suivi les contours du plateau, prenait le mur du rocher en retour et venait se souder aux deux c de maison. Ces ouvrages de castramat ion furent termin vers le 15 avril. Le fort ai t au complet, et le docteur paraissait tr fier de son oeuvre.

En vi t cette enceinte fortifi et pu tenir longtemps contre une tribu d'Esquimaux, si de pareils ennemis se fussent jamais rencontr sous une telle latitude; mais il n'y avait aucune trace d'r es humains sur cette ce; Hatteras, en relevant la configuration de la baie, ne vit jamais un seul reste de ces huttes qui se trouvent communent dans les parages fruent des tribus grol andaises; les naufrag du _Forward_ et du _Porpoise_ paraissaient r e les premiers f ouler ce sol inconnu.

Mais, si les hommes n'ai ent pas cr aindre, les animaux pouvaient r e redoutables, et le fort, ainsi dendu, devait abriter sa petite garnison contre leurs attaques.

CHAPITRE VII

UNE DISCUSSION CARTOLOGIQUE

PENDANT ces prar atifs d'hivernage, Altamont avait repris entiem ent

ses forces et sa santé il put se s'employer au développement du navire. Sa vigoureuse constitution l'avait enfin emporté et sa peur ne put résister longtemps à la vigueur de son sang.

On vit renaître en lui l'individu robuste et sanguin des États-Unis, l'homme énergique et intelligent, doué d'un caractère loyal, l'Américain entreprenant, audacieux, prompt à tout; il était originaire de New York, et naviguait depuis son enfance, ainsi qu'il l'apprit ses nouveaux compagnons; son navire le *Porpoise* avait été mis en mer par une société de riches négociants de l'Union, la tête de laquelle se trouvait le fameux Grinnel.

Certains rapports existaient entre Hatteras et lui, des similitudes de caractère, mais non des sympathies. Cette ressemblance n'était pas de nature à faire des amis de ces deux hommes; au contraire. D'ailleurs un observateur et fini par distinguer entre eux de graves différences; ainsi, tout en paraissant donner plus de franchise, Altamont devait être moins franc qu'Hatteras; avec plus de laisser-aller, il avait moins de loyauté; son caractère ouvert n'inspirait pas autant de confiance que le tempérament sombre du capitaine. Celui-ci affirmait son identité une bonne fois, puis il se renfermait en elle. L'autre, en parlant beaucoup, ne disait souvent rien.

Voilà ce que le docteur reconnut peu à peu du caractère de l'Américain, et il avait raison de pressentir une inimitié future, sinon une haine, entre les capitaines du *Porpoise* et du *Forward*.

Et pourtant, de ces deux commandants, il ne fallait qu'un seul commander. Certes, Hatteras avait tous les droits à l'obéissance de l'Américain, les droits de l'antiquité et ceux de la force. Mais si l'un avait la tête des siens, l'autre se trouvait bordé de son navire. Cela se sentait.

Par politique ou par instinct, Altamont fut tout d'abord entravé vis-à-vis le docteur; il lui devait la vie, mais la sympathie le poussait vers ce digne homme plus encore que la reconnaissance. Tel était l'inimitable effet du caractère du digne Clawbonny; les amis poussaient autour de lui comme les bœufs au soleil. On avait vu des gens qui se levaient cinq heures du matin pour se faire des ennemis; le docteur se fit le voir quatre sans y réussir.

Cependant il réussit de tirer parti de l'amitié d'Altamont pour connaître la véritable raison de sa présence dans les mers polaires. Mais l'Américain, avec tout son verbiage, rondin et sans fond, et il reprit son thème accoutumé du passage du nord-ouest.

Le docteur soupçonnait cette expédition un autre motif, celui-là même que craignait Hatteras. Aussi réussit-il de ne jamais mettre les deux adversaires aux prises sur ce sujet; mais il n'y parvint pas toujours. Les plus simples conversations menaient de diriger malgré lui, et chaque mot pouvait faire jaillir au choc des intérêts rivaux.

Cela arriva bientôt, en effet. Lorsque la maison fut terminée, le docteur réussit de l'inaugurer par un repas splendide; une bonne idée de Clawbonny, qui voulait ramener sur ce continent les habitudes et les plaisirs de la vie européenne. Bell avait préparé quelques ptarmigans et un lièvre blanc, le premier messenger du printemps nouveau.

Ce festin eut lieu le 14 avril, le second dimanche de la Quasimodo, par un beau temps très sec; mais le froid ne se hasardait pas à pénétrer dans la maison de glace; les poésies qui ronflaient en auraient eu facilement raison.

On da bien; la chair frahe fit une agrbl e diversion au pemmican et aux viandes sals; un merveilleux pouding confectionnde la main du docteur eut les honneurs du bis; on en redemanda; le savant mar e coq, un tablier aux reins et le couteau l a ceinture, n'et pas dh onorl es cuisines du grand chancelier d'Angleterre.

Au dessert, les liqueurs firent leur apparition; l'Ami cain n'ai t pas soumis au ri me des Anglais _tee-totalers_[1]; il n'y avait donc aucune raison pour qu'il se priv d'un verre de gin ou de brandy; les autres convives, gens sobres d'ordinaire, pouvaient sans inconvi ent se permettre cette infraction l eur rle; donc, par ordonnance du meci n, chacun put trinquer l a fin de ce joyeux repas. Pendant les toasts port l 'Union, Hatteras s'ai t tu simplement.

[1] Ri me qui exclut toute boisson spiritueuse.

Ce fut alors que le docteur mit une question intessant e sur le tapis.

Mes amis, dit-il, ce n'est pas tout d'avoir franchi les dr oits, les banquises, les champs de glace, et d'r e venus jusqu'ici; il nous reste quelque chose f aire. Je viens vous proposer de donner des noms cet te terre hospitalie, o nous avons trouvl e salut et le repos; c'est la coutume suivie par tous les navigateurs du monde, et il n'est pas un d'eux qui y ait manquen pareille circonstance; il faut donc not re retour rapporter, avec la configuration hydrographique des ces, les noms des caps, des baies, des pointes et des promontoires qui les distinguent. Cela est de toute nessi t

--Voilq ui est bien parl s'r ia Johnson; d'ailleurs, quand on peut appeler toutes ces terres d'un nom spi al, cela leur donne un air si eux, et l'on n'a plus le droit de se consider comme abandonn sur un continent inconnu.

--Sans compter, rli qua Bell, que cela simplifie les instructions en voyage et facilite l'exut ion des ordres; nous pouvons r e forc de nous sar er pendant quelque expi tion, ou dans une chasse, et rien de tel pour retrouver son chemin que de savoir comment il se nomme.

--Eh bien, dit le docteur, puisque nous sommes tous d'accord ce sujet, th ons de nous entendre maintenant sur les noms donner , et n'oublions ni notre pays, ni nos amis dans la nomenclature. Pour moi, quand je jette les yeux sur une carte, rien ne me fait plus de plaisir que de relever le nom d'un compatriote au bout d'un cap, cd' une e ou au milieu d'une mer. C'est l'intervention charmante de l'amiti dans la ggr aphie.

--Vous avez raison, docteur, rondi t l'Ami cain, et, de plus, vous dites ces choses-ld' une fan qui en rehausse le prix.

--Voyons, rondi t le docteur, procons avec ordre.

Hatteras n'avait pas encore pris part l a conversation; il rli h issait. Cependant les yeux de ses compagnons s'ant fix sur lui, il se leva et dit:

Sauf meilleur avis, et personne ici ne me contredira, je pense--en ce moment, Hatteras regardait Altamont--il me para convenable de donner not re habitation le nom de son habile architecte, du meilleur d'entre nous, et de l'appeler Doctor's-House.

--C'est cela, rondi t Bell.

--Bien! s'r ia Johnson, la Maison du Docteur!

--On ne peut mieux faire, roudi t Altamont. Hurrah pour le docteur Clawbonny!

Un triple hurrah fut poussé d'un commun accord, auquel Duk ma des aboiements d'approbation.

Ainsi donc, reprit Hatteras, que cette maison soit ainsi appelée en attendant qu'une terre nouvelle nous permette de lui donner le nom de notre ami.

--Ah! fit le vieux Johnson, si le paradis terrestre avait encore un nom, le nom de Clawbonny lui irait merveille!

Le docteur, tranquille, voulut se dîner par modestie; il n'y eut pas moyen; il fallut en passer par là. Il fut donc bien et dement arrivé que ce joyeux repas venait d'être pris dans le grand salon de Doctor's-House, après avoir confectonné dans la cuisine de Doctor's-House, et qu'on irait gaiement se coucher dans la chambre de Doctor's-House.

Maintenant, dit le docteur, passons des points plus importants de nos découvertes.

--Il y a, roudi t Hatteras, cette mer immense qui nous environne, et dont pas un navire n'a encore sillonné les flots.

--Pas un navire! il me semble cependant, dit Altamont, que le Porpoise ne doit pas être oublié même moins qu'il ne soit venu par terre, ajouta-t-il railleusement.

--On pourrait le croire, répliqua Hatteras, voir les rochers sur lesquels il flotte en ce moment.

--Vraiment, Hatteras, dit Altamont d'un air piqué mais, tout prendre, cela ne vaut-il pas mieux que de s'arrêter à piller dans les airs, comme a fait le Forward?

Hatteras allait répliquer avec vivacité quand le docteur intervint.

Mes amis, dit-il, il n'est point question ici de navires, mais d'une mer nouvelle...

--Elle n'est pas nouvelle, roudi t Altamont. Elle est dénommée sur toutes les cartes du pôle. Elle s'appelle l'Océan boréal, et je ne crois pas qu'il soit opportun de lui changer son nom; plus tard, si nous découvrons qu'elle ne forme qu'un détroit ou un golfe, nous verrons ce qu'il conviendra de faire.

--Soit, fit Hatteras.

--Voilà qui est entendu, roudi t le docteur, regrettant presque d'avoir soulevé une discussion grosse de rivalités nationales.

--Arrivons donc à la terre que nous foulons en ce moment, reprit Hatteras. Je ne sais pas qu'elle ait un nom quelconque sur les cartes les plus récentes!

En parlant ainsi, il fixait du regard Altamont, qui ne baissa pas les yeux et roudi t:

Vous pourriez encore vous tromper, Hatteras.

--Me tromper! Quoi! cette terre inconnue, ce sol nouveau...

--A du nom, roudi t tranquillement l'Américain.

Hatteras se tut. Ses lèvres frissaient.

Et quel est ce nom? demanda le docteur, un peu ondu l'affirmation de l'Américain.

--Mon cher Clawbonny, rondoit Altamont, c'est l'habitude, pour ne pas dire le droit, de tout navigateur, de nommer le continent auquel il aborde le premier. Il me semble donc qu'en cette occasion j'ai pu, j'ai dû user de ce droit incontestable...

--Cependant... dit Johnson, auquel dilatait le sang-froid cassant d'Altamont.

--Il me paraît difficile de prendre, reprit ce dernier, que le Porpoise n'ait pas atterri sur cette terre, et me le reconnaissant qu'il y soit venu par terre, ajouta-t-il en regardant Hatteras, cela ne peut faire question.

--C'est une prétention que je ne saurais admettre, rondoit gravement Hatteras en se contenant. Pour nommer, il faut au moins découvrir, et ce n'est pas ce que vous avez fait, je suppose. Sans nous d'ailleurs, qu'oseriez-vous, monsieur, vous qui venez nous imposer des conditions? A vingt pieds sous la neige!

--Et sans moi, monsieur, rondoit vivement l'Américain, sans mon navire, que seriez-vous en ce moment? Morts de faim et de froid!

--Mes amis, fit le docteur, en intervenant de son mieux, voyons, un peu de calme, tout peut s'arranger. Calmez-moi.

--Monsieur, continua Altamont en dirigeant le capitaine, pourra nommer toutes les autres terres qu'il découvrirait, s'il en découvrait; mais ce continent m'appartient! je ne pourrais me reconnaître la prétention qu'il porte deux noms, comme la terre Grinnel, nommée également terre du Prince-Albert, parce qu'un Anglais et un Américain la reconnurent presque en même temps. Ici, c'est autre chose; mes droits d'antériorité sont incontestables. Aucun navire, avant le mien, n'a rascaté ce bord de son plat-bord. Pas un être humain, avant moi, n'a mis le pied sur ce continent; or, je lui ai donné un nom, et il le gardera.

--Et quel est ce nom? demanda le docteur.

--La Nouvelle-Amérique, rondoit Altamont.

Les poings d'Hatteras se crispèrent sur la table. Mais, faisant un violent effort sur lui-même, il se contenta.

Pouvez-vous me prouver, reprit Altamont, qu'un Anglais ait jamais foulé sol avant un Américain?

Johnson et Bell se taisaient, bien qu'ils fussent non moins irrités que le capitaine de l'impétueux aplomb de leur contradicteur. Mais il n'y avait rien à répondre.

Le docteur reprit la parole, après quelques instants d'un silence pénible:

Mes amis, dit-il, la première loi humaine est la loi de la justice; elle renferme toutes les autres. Soyons donc justes, et ne nous laissons pas aller de mauvais sentiments. La priorité d'Altamont me paraît incontestable. Il n'y a pas lieu à discuter; nous prendrons notre revanche plus tard, et l'Angleterre aura bonne part dans nos découvertes futures. Laissons donc cette terre le nom de la

Nouvelle-Ami que. Mais Altamont, en la nommant ainsi, n'a pas, j'imagine, disposés baies, des caps, des pointes, des promontoires qu'elle contient, et je ne vois aucun élément ce que nous nommons cette baie la baie Victoria?

--Aucun, rondoit Altamont, si le cap qui s'étend bas dans la mer porte le nom de cap Washington.

--Vous auriez pu, monsieur, s'il y avait Hatteras hors de lui, choisir un nom moins disgracieux et une oreille anglaise.

--Mais non plus cher une oreille américaine, rondoit Altamont avec beaucoup de fierté.

--Voyons! voyons! rondoit le docteur, qui avait fort à faire pour maintenir la paix dans ce petit monde, pas de discussion cela va sans dire! qu'il soit permis un Américain d'être fier de ses grands hommes! honorons le globe partout où il se rencontre, et puisque Altamont a fait son choix, parlons maintenant pour nous et les nôtres. Que notre capitaine...

--Docteur, rondoit ce dernier, cette terre n'est pas une terre américaine, je dirais que mon nom n'y figure pas.

--C'est une décision irrévocable? dit le docteur.

--Absolue, rondoit Hatteras.

Le docteur n'insista pas.

Eh bien, nous, dit-il en s'adressant au vieux marin et au charpentier; laissons ici quelque trace de notre passage. Je vous propose d'appeler l'île que nous voyons trois milles au large l'île Johnson, en l'honneur de notre maître d'équipage.

--Oh! fit ce dernier, un peu confus, monsieur Clawbonny!

--Quant à cette montagne que nous avons reconnue dans l'ouest, nous lui donnerons le nom de Bell-Mount, si notre charpentier y consent!

--C'est trop d'honneur pour moi, rondoit Bell.

--C'est justice, rondoit le docteur.

--Rien de mieux, fit Altamont.

--Il ne nous reste donc plus que notre fort baptiser, reprit le docteur; Idessus, nous n'aurons aucune discussion; ce n'est ni Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria, ni Washington, que nous devons d'y recourir en ce moment, mais Dieu, qui, en nous rendant, nous a sauvés tous. Que ce fort soit donc nommé Fort-Providence!

--C'est justement trouvé, répartit Altamont.

--Le Fort-Providence, reprit Johnson, cela sonne bien! Ainsi donc, en revenant de nos excursions du nord, nous prendrons par le cap Washington, pour gagner la baie Victoria, de l'île Fort-Providence, où nous trouverons repos et nourriture dans Doctor's-House!

--Voilà qui est entendu, rondoit le docteur; plus tard, au fur et mesure de nos découvertes, nous aurons d'autres noms donner, qui n'auront aucune discussion, je l'espère; car, mes amis, il faut ici se soutenir et s'aimer; nous représentons l'humanité tout entière sur ce bout de ce; ne nous abandonnons donc pas ces détestables passions qui harcèlent les sociétés; renouons-nous de fanfaronner.

forts et invulnérables contre l'adversité. Qui sait ce que le Ciel nous réserve de dangers courir, de souffrances supporter avant de revoir notre pays! Soyons donc cinq en un seul, et laissons de côté des rivalités qui n'ont jamais raison d'être, ici moins qu'ailleurs. Vous m'entendez, Altamont? Et vous, Hatteras?

Les deux hommes ne répondirent pas, mais le docteur fit comme s'ils eussent répondu.

Puis on parla d'autre chose. Il fut question de chasses organisées pour renouveler et varier les provisions de viandes; avec le printemps, les lièvres, les perdrix, les renards même, les ours aussi, allaient revenir; on résolut donc de ne pas laisser passer un jour favorable sans pousser une reconnaissance sur la terre de la Nouvelle-Amérique.

CHAPITRE VIII

EXCURSION AU NORD DE LA BAIE VICTORIA

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, Clawbonny gravit les rampes assez roides de cette muraille de rochers contre laquelle s'appuyait Doctor's-House; elle se terminait brusquement par une sorte de corniche. Le docteur parvint, non sans peine, au sommet, et de son regard s'endit sur une vaste étendue de terrain convulsif qui semblait être le résultat de quelque commotion volcanique; un immense rideau blanc recouvrait le continent et la mer, sans qu'il fût possible de les distinguer l'un de l'autre.

En reconnaissant que ce point culminant dominait toutes les plaines environnantes, le docteur eut une idée qui le convainquit de s'en occuper à l'instant.

Son idée, il la mûrit, il la combina, il la creusa, il en fut tout fait maître en rentrant dans la maison de neige, et il la communiqua à ses compagnons.

Il m'est venu l'esprit, leur dit-il, d'établir un phare au sommet de ce cône qui se dresse au-dessus de nos têtes.

--Un phare? s'écria-t-on.

--Oui, un phare! Il aura un double avantage, celui de nous guider la nuit, lorsque nous reviendrons de nos excursions lointaines, et celui d'éclairer le plateau pendant nos huit mois d'hiver.

--A coup sûr, répondit Altamont, un semblable appareil serait une chose utile; mais comment l'établirez-vous?

--Avec l'un des fanaux du "Porpoise".

--D'accord; mais avec quoi alimenterez-vous la lampe de votre phare? Est-ce avec de l'huile de phoque?

--Non pas! la lumière produite par cette huile ne jouit pas d'un pouvoir assez éclairant; elle pourrait même percer le brouillard.

--Prenez-vous donc tiré de notre houille l'hydrogène qu'elle contient, et nous faire du gaz d'éclairage?

--Bon! cette lumière serait encore insuffisante, et elle aurait le

tort grave de consommer une partie de notre combustible.

--Alors, fit Altamont, je ne vois pas...

--Pour mon compte, rondo t Johnson, depuis la balle de mercure, depuis la lentille de glace, depuis la construction du Fort-Providence, je crois M. Clawbonny capable de tout.

--Eh bien! reprit Altamont, nous direz-vous quel genre de phare vous prenez abli ir?

--C'est bien simple, rondo t le docteur, un phare ect rique.

--Un phare ect rique!

--Sans doute; n'aviez-vous pas bor d du _Porpoise_ une pile de Bunsen en parfait at ?

--Oui, rondo t l'Ami cain.

--i demment, en les emportant, vous aviez en vue quelque expi ence, car rien ne manque, ni les fils conducteurs parfaitement isol, ni l'acide nessai re pour mettre les ent s en activit Il est donc facile de nous procurer de la lumie ect rique. On y verra mieux, et cela ne cotera rien.

--Voilq ui est parfait, rondo t le mar e d'ui page, et moins nous perdrons de temps...

--Eh bien, les mati aux sont l rondo t le docteur, et en une heure nous aurons evune colonne de glace de dix pieds de hauteur, ce qui sera tr suffisant.

Le docteur sortit; ses compagnons le suivirent jusqu'au sommet du ce; la colonne s'eva promptement et fut bient couronn par l'un des fanaux du _Porpoise_.

Alors le docteur y adapta les fils conducteurs qui se rattachaient la pile; celle-ci, plac dans le salon de la maison de glace, ai t prer v de la gel par la chaleur des poes. De l les fils montaient jusqu'l a lanterne du phare.

Tout cela fut installr apidement, et on attendit le coucher du soleil pour jouir de l'effet. A la nuit, les deux pointes de charbon, maintenues dans la lanterne une distance convenable, furent rapprochs, et des faisceaux d'une lumie intense, que le vent ne pouvait ni moder ni ei ndre, jaillirent du fanal. C'ai t un merveilleux spectacle que celui de ces rayons frissonnants dont l'l at, rivalisant avec la blancheur des plaines, dessinait vivement l'ombre de toutes les saillies environnantes. Johnson ne put s'emph er de battre des mains.

VoilM . Clawbonny, dit-il, qui fait du soleil, p rent !

--Il faut bien faire un peu de tout, rondo t modestement le docteur.

Le froid mit fin l 'admiration gal e, et chacun alla se blottir sous ses couvertures.

La vie fut alors rul iem ent organis. Pendant les jours suivants, du 15 au 20 avril, le temps fut tr incertain; la tempat ure sautait subitement d'une vingtaine de degr, et l'atmosph e subissait des changements imprus, tant imprn de neige et agit par les tourbillons, tant froide et sh e au point que l'on ne pouvait mettre le pied au-dehors sans praut ion.

Cependant, le samedi, le vent vint tomber; cette circonstance rendait possible une excursion; on résolut donc de consacrer un jour à la chasse pour renouveler les provisions.

Du matin, Altamont, le docteur, Bell, armés chacun d'un fusil, deux coups, de munitions suffisantes, d'une hachette, et d'un couteau, partirent par un temps couvert.

Pendant leur absence, Hatteras devait reconnaître la cote et faire quelques relevés. Le docteur eut soin de mettre le phare en activité; ses rayons luttent avantageusement avec les rayons de l'astre radieux; en effet, la lumière électrique, qui valent celle de trois mille bougies ou de trois cents becs de gaz, est la seule qui puisse soutenir la comparaison avec l'illuminé solaire.

Le froid était vif, sec et tranquille. Les chasseurs se dirigèrent vers le cap Washington; la neige durcie favorisait leur marche. En une demi-heure, ils franchirent les trois milles qui séparaient le cap du Fort-Providence. Duk gambadait autour d'eux.

La cote s'infléchissait vers l'est, et les hauts sommets de la baie Victoria tendaient à s'abaïsser du côté nord. Cela donnait supposer que la Nouvelle-Amérique pourrait bien n'être qu'une ébauche; mais il n'était pas alors question de déterminer sa configuration.

Les chasseurs prirent par le bord de la mer et s'avancèrent rapidement. Nulle trace d'habitation, nul reste de hutte; ils foulaient un sol vierge de tout pas humain.

Ils firent ainsi une quinzaine de milles pendant les trois premières heures, mangeant sans s'arrêter; mais leur chasse menait d'être infructueuse. En effet, c'est peine s'ils virent des traces de lièvre, de renard ou de loup. Cependant, quelques snow-birds[1], voltigeant et annoncièrent le retour du printemps et des animaux arctiques.

[1] Oiseaux de neige

Les trois compagnons avaient dû s'enfoncer dans les terres pour tourner des ravins profonds et des rochers précipités qui se reliaient au Bell-Mount; mais, après quelques retards, ils parvinrent à regagner le rivage; les glaces n'avaient pas encore disparu. Loin de la mer restait toujours prise; cependant des traces de phoques annoncièrent les premières visites de ces amphibies, qui venaient découvrir la surface de l'ice-field. Il avait même vu, de larges empreintes, de fraîches cassures de glaces, que plusieurs d'entre eux avaient pris terre tout récemment.

Ces animaux sont très avides des rayons du soleil, et ils s'endorment volontiers sur les rivages pour se laisser précéder par sa bienfaisante chaleur.

Le docteur fit observer ces particularités à ses compagnons.

Remarquons cette place avec soin, leur dit-il; il est fort possible que, l'été, nous rencontrions ici des phoques par centaines; ils se laissent facilement approcher dans les parages peu fréquentés des hommes, et on s'en empare aisément. Mais il faut bien se garder de les effrayer, car alors ils disparaissent comme par enchantement et ne reviennent plus; c'est ainsi que des phoques maladroits, au lieu de les tuer isolément, les ont souvent attaqués en masse, avec bruit et vociférations, et ont perdu ou compromis leur chargement.

--Les chasse-t-on seulement pour avoir leur peau ou leur huile?
demanda Bell.

--Les Européens, oui, mais, ma foi, les Esquimaux les mangent; ils en vivent, et ces morceaux de phoque, qu'ils mangent dans le sang et la graisse, n'ont rien d'appétissant. Après tout, il y a manie de s'y prendre, et je me chargerais d'en tirer de fines celles qui ne seraient point destinées pour qui se ferait leur couleur noire.

--Nous vous verrons l'oeuvre, répondit Bell; je m'engage, de confiance, manger de la chair de phoque tant que cela vous fera plaisir. Vous m'entendez, monsieur Clawbonny?

--Mon brave Bell, vous voulez dire tant que cela vous fera plaisir. Mais vous aurez beau faire, vous n'aimerez jamais la voracité du Groenlandais, qui consomme jusqu'à dix et quinze livres de cette viande par jour.

--Quinze livres! fit Bell. Quels estomacs!

--Des estomacs polaires, répondit le docteur, des estomacs prodigieux, qui se dilatent volontiers, j'ajouterais, qui se contractent de même, aptes à supporter la disette comme l'abondance. Au commencement de son séjour, l'Esquimau est maigre; à la fin, il est gras, et on ne le reconnaît plus! Il est vrai que son séjour dure souvent une journée entière.

--Indemment, dit Altamont, cette voracité particulière aux habitants des pays froids?

--Je le crois, répondit le docteur; dans les régions arctiques, il faut manger beaucoup; c'est une des conditions non seulement de la force, mais de l'existence. Aussi, la Compagnie de la baie d'Hudson attribue-t-elle chaque homme ou huit livres de viande, ou douze livres de poisson, ou deux livres de pemmican par jour.

--Voilà un cri me ronflant, dit le charpentier.

--Mais pas tant que vous le supposez, mon ami, et un Indien, gardé la sorte, ne fournit pas une quantité de travail supérieure celle d'un Anglais nourri de sa livre de bœuf et de sa pinte de bière.

--Alors, monsieur Clawbonny, tout est pour le mieux.

--Sans doute, mais cependant un repas d'Esquimaux peut bien nous honorer. Aussi, à la terre Boothia, pendant son hivernage, Sir John Ross a été toujours surpris de la voracité de ses guides; il raconte quelque part que deux hommes, deux, entendez-vous, dorment pendant une matinée tout un quartier de bœuf jusqu'à ce qu'ils taillaient la viande en longues aiguillettes, qu'ils introduisaient dans leur gosier; puis chacun, coupant au ras du nez ce que sa bouche ne pouvait contenir, le passait son compagnon; ou bien, ces gloutons, laissant pendre des rubans de chair jusqu'à terre, les avalaient peu à peu, la fan du bœuf digérant un bœuf, et comme lui endus tout de leur long sur le sol!

--Pouah! lit Bell; les choses brutes!

--Chacun a sa manie de dire, répondit philosophiquement l'Américain.

--Heureusement! répliqua le docteur.

--Eh bien, reprit Altamont, puisque le besoin de se nourrir est si impérieux sous ces latitudes, je ne m'en occupe plus que, dans les régions

des voyageurs arctiques, il soit toujours question de repas.

--Vous avez raison, roudi t le docteur, et c'est une remarque que j'ai faite al ément: cela vient de ce que non seulement il faut une nourriture abondante, mais aussi de ce qu'il est souvent fort difficile de se la procurer. Alors, on y pense sans cesse, et, par suite, on en parle toujours.

--Cependant, dit Altamont, si mes souvenirs sont exacts, en Norve, dans les contrs les plus froides, les paysans n'ont pas besoin d'une alimentation aussi substantielle: un peu de laitage, des oeufs, du pain d'or ce de bouleau, quelquefois du saumon, jamais de viande; et cela n'en fait pas moins des gaillards solidement constitu.

--Affaire d'organisation, roudi t le docteur, et que je ne me charge pas d'expliquer. Cependant, je crois qu'une seconde ou une troisie gat étion de Norvi ens, transplant au Grol and, finirait par se nourrir l a fan grol andaise. Et nous-mes, mes amis, si nous restions dans ce bienheureux pays, nous arriverions vi vre en Esquimaux, pour ne pas dire en gloutons fieff.

--Monsieur Clawbonny, dit Bell, me donne faim p arler de la sorte.

--Ma foi non, roudi t Altamont, cela me dot erait plut et me ferait prendre la chair de phoque en horreur. Eh! mais, je crois que nous allons pouvoir nous mettre l 'r euvre. Je me trompe fort, ou j'aperi s lbas, endue sur les glans, une masse qui me para anim.

--C'est un morse! s'r ia le docteur; silence, et en avant!

En effet, un amphibie de la plus forte taille s'at tait deux cents yards des chasseurs; il s'endai t et se roulait voluptueusement aux pes rayons du soleil.

Les trois chasseurs se divisent de manie cer ner l'animal pour lui couper la retraite, ils arrivent ainsi q uelques toises de lui en se dobant derrie les hummocks, et ils firent feu.

Le morse se renversa sur lui-me, encore plein de vigueur; il r asait les glans, il voulait fuir; mais Altamont l'attaqua coup s de hache et parvint l ui trancher ses nageoires dorsales. Le morse essaya une dense desp ; de nouveaux coups de feu l'achevent , et il demeura endu sans vie sur l'ice-field rougi de son sang.

C'ai t un animal de belle taille; il mesurait pr de quinze pieds de long depuis son museau jusqu'l 'extri tde sa queue, et il et certainement fourni plusieurs barriques d'huile.

Le docteur tailla dans la chair les parties les plus savoureuses, et il laissa le cadavre l a merci de quelques corbeaux qui, cet te oq ue de l'ann, planaient ddans les airs.

La nuit commeni t veni r. On songea r egagner le Fort-Providence; le ciel s'ai t entiem ent purifi et, en attendant les rayons prochains de la lune, il s'l airait de magnifiques lueurs stellaires.

Allons, en route, dit le docteur; il se fait tard; en somme, notre chasse n'a pas t r heureuse; mais, du moment o il rapporte de quoi souper, un chasseur n'a pas le droit de se plaindre. Seulement, prenons par le plus court, et th ons de ne pas nous ar er; les oi les sont lp our nous indiquer la route.

Cependant, dans ces contrs o la polaire brille droit au-dessus de la te du voyageur, il est malaisde la prendre pour guide; en

effet, quand le nord est exactement au sommet de la voûte, les autres points cardinaux sont difficiles à déterminer: la lune et les grandes constellations vinrent heureusement aider le docteur à fixer sa route.

Il faut, pour abrégé son chemin, éviter les sinuosités du rivage et de couper au travers des terres; c'est plus direct, mais moins sûr: aussi, après quelques heures de marche, la petite troupe fut complètement arrêtée.

On agita la question de passer la nuit dans une hutte de glace, de s'y reposer, et d'attendre le jour pour s'orienter, dit-on revenir au rivage, afin de suivre l'ice-field; mais le docteur, craignant d'inquiéter Hatteras et Johnson, insista pour que la route fût continuée.

Duk nous conduit, dit-il, et Duk ne peut se tromper: il est cloué d'un instinct qui se passe de boussole et d'outil. Suivons-le donc.

Duk marchait en avant, et on s'en fia à son intelligence. On eut raison; bientôt une lueur apparut au loin dans l'horizon; on ne pouvait la confondre avec une étoile, qui ne fait pas sortir de brumes aussi basses.

Voilà notre phare! s'écria le docteur.

--Vous croyez, monsieur Clawbonny? dit le charpentier.

--J'en suis certain. Marchons.

À mesure que les voyageurs approchaient, la lueur devenait plus intense, et bientôt ils furent enveloppés par une traînée de poussière lumineuse; ils marchaient dans un immense rayon, et derrière eux leurs ombres gigantesques, nettement dessinées, s'allongeaient desurément sur le tapis de neige.

Ils doublèrent le pas, et, une demi-heure après, ils gravissaient le talus du Fort-Providence.

CHAPITRE IX

LE FROID ET LE CHAUD

Hatteras et Johnson attendaient les trois chasseurs avec une certaine inquiétude. Ceux-ci furent enchantés de retrouver un abri chaud et commode. La température, avec le soir, s'était singulièrement abaissée, et le thermomètre placé à l'extérieur marquait soixante-treize degrés au-dessous de zéro (-31 centigrades).

Les arrivants, exténués de fatigue et presque gelés, n'en pouvaient plus; les chiens heureusement marchaient bien; le fourneau n'attendait plus que les produits de la chasse; le docteur se transforma en cuisinier et fit griller quelques cébètes de morse. À neuf heures du soir, les cinq convives s'attablaient devant un souper ronfleur.

Ma foi, dit Bell, au risque de passer pour un Esquimau, j'avouerai que le repas est la grande chose d'un hivernage; quand on est parvenu à l'attraper, il ne faut pas boudier devant!

Chacun des convives, ayant la bouche pleine, ne put répondre.

immédiatement au charpentier; mais le docteur lui fit signe qu'il avait bien raison.

Les cellules de morse furent d'ars excellentes, ou, si on ne le dit pas, on les dira jusqu'à la dernière, ce qui valait toutes les démonstrations du monde.

Au dessert, le docteur prit le café suivant son habitude; il ne laissait personne le soin de distiller cet excellent breuvage; il le faisait sur la table, dans une cafetière esprit-de-vin, et le servait bouillant. Pour son compte, il fallait qu'il lui brûlât la langue, ou il le trouvait indigne de passer par son gosier. Ce soir-là il l'absorba une température si élevée, que ses compagnons ne purent l'imiter.

Mais vous allez vous incendier, docteur, lui dit Altamont.

--Jamais, répondit-il.

--Vous avez donc le palais doublé en cuivre? répliqua Johnson.

--Point, mes amis; je vous engage à prendre exemple sur moi. Il y a des personnes, et je suis du nombre, qui boivent le café à une température de cent trente et un degrés (+55 centigrades).

--Cent trente et un degrés! s'écria Altamont; mais la main ne supporterait pas une pareille chaleur!

--Indubitablement, Altamont, puisque la main ne peut pas endurer plus de cent vingt-deux degrés (+50 centigrades) dans l'eau; mais le palais et la langue sont moins sensibles que la main, et ils résistent là où celles-ci ne pourraient y tenir.

--Vous m'ouïssez, dit Altamont.

--Eh bien, je vais vous convaincre.

Et le docteur, ayant pris le thermomètre du salon, en plongea la boule dans sa tasse de café bouillant; il attendit que l'instrument ne marquât plus que cent trente et un degrés, et il avala sa liqueur bienfaisante avec une indolente satisfaction.

Bell voulut l'imiter bravement et se brûla à jeter les hauts cris.

Manque d'habitude, dit le docteur.

--Clawbonny, reprit Altamont, pourriez-vous nous dire quelles sont les plus hautes températures que le corps humain soit capable de supporter?

--Facilement, répondit le docteur; on l'a expérimenté et il y a des faits curieux à cet égard. Il m'en revient un ou deux à la mémoire, et ils vous prouveront qu'on s'accoutume tout, même à ne pas cuire ou à cuire un beefsteak. Ainsi, on raconte que des filles de service au four banal de la ville de La Rochefoucauld, en France, pouvaient rester dix minutes dans ce four, pendant que la température s'y trouvait trois cents degrés (+ 132 centigrades), c'est-à-dire supérieure de quatre-vingt-neuf degrés à l'eau bouillante, et tandis qu'autour d'elles des pommes et de la viande grillaient parfaitement.

--Quelles filles! s'écria Altamont.

--Tenez, voici un autre exemple qu'on ne peut mettre en doute. Neuf de nos compatriotes, en 1774, Fordyce, Banks, Solander, Blagdin, Home, Nooth, Lord Seaforth et le capitaine Philips, supportent une

température de deux cent quatre-vingt-quinze degrés (+ 128 centigrades), pendant que des oeufs et un roastbeef cuisaient auprès d'eux.

--Et c'étaient des Anglais! dit Bell avec un certain sentiment de fierté

--Oui, Bell, répondit le docteur.

--Oh! des Américains auraient mieux fait, fit Altamont.

--Ils eussent rié, dit le docteur en riant.

--Et pourquoi pas? répondit l'Américain.

--En tout cas, ils ne l'ont pas essayé donc je m'en tiens mes compatriotes. J'ajouterai un dernier fait, incroyable, si l'on pouvait douter de la vacuité des Anglais. Le duc de Raguse et le docteur Jung, un Français et un Autrichien, virent un Turc se plonger dans un bain qui marquait cent soixante-dix degrés (+78 centigrades).

--Mais il me semble, dit Johnson, que cela ne vaut ni les filles du four banal, ni nos compatriotes!

--Pardonnez-moi, dit le docteur; il y a une grande différence entre se plonger dans l'air chaud ou dans l'eau chaude; l'air chaud amène une transpiration qui garantit les chairs, tandis que dans l'eau bouillante on ne transpire pas, et l'on se brûle. Aussi la limite extrême de température assignée aux bains n'est-elle en général que de cent sept degrés (+42 centigrades). Il fallait donc que ce Turc fût un homme peu ordinaire pour supporter une chaleur pareille!

--Monsieur Clawbonny, demanda Johnson, quelle est donc la température habituelle des oiseaux?

--Elle varie suivant leur nature, répondit le docteur; ainsi les oiseaux sont les animaux dont la température est la plus élevée, et, parmi eux, le canard et la poule sont les plus remarquables; la chaleur de leur corps s'élève cent dix degrés (+43 centigrades), tandis que le chat-huant, par exemple, n'en compte que cent quatre (+40 centigrades), puis viennent en second lieu les mammifères, les hommes; la température des Anglais est en général de cent un degrés (+37 centigrades).

--Je suis sûr que M. Altamont va répliquer pour les Américains, dit Johnson en riant.

--Ma foi, dit Altamont, il y en a de très chauds; mais, comme je ne leur ai jamais plongé un thermomètre dans le thorax ou sous la langue, il m'est impossible d'être fixé à cet égard.

--Bon! répondit le docteur, la différence n'est pas sensible entre hommes de races différentes, quand ils sont placés dans des circonstances identiques et quel que soit leur genre de nourriture; je dirai même que la température humaine est peu près semblable à l'éléphant comme au pélican.

--Ainsi, dit Altamont, notre chaleur propre est la même ici qu'en Angleterre?

--Très sensiblement, répondit le docteur; quant aux autres mammifères, leur température est, en général, un peu supérieure à celle de l'homme. Le cheval se rapproche beaucoup de lui, ainsi que le lièvre, l'hermine, le marsouin, le tigre; mais le chat, l'ours, le rat, la panthère, le mouton, le bœuf, le chien, le singe, le bouc, la

chre atteignent cent trois degr, et enfin, le plus favorisde tous, le cochon, dasse cent quatre degr (+ 40 centigrades).

--C'est humiliant pour nous, fit Altamont.

--Viennent alors les amphibies et les poissons, dont la tempature varie beaucoup suivant celle de l'eau. Le serpent n'a que quatre-vingt-six degr (+30 centigrades), la grenouille soixante-dix (+25 centigrades), et le requin autant dans un milieu infieur d'un degret demi; enfin les insectes paraissent avoir la tempature de l'eau et de l'air.

--Tout cela est bien, dit Hatteras, qui n'avait pas encore pris la parole, et je remercie le docteur de mettre sa science notre disposition; mais nous parlons lcomme si nous devions avoir des chaleurs torrides braver. Ne serait-il pas plus opportun de causer du froid, de savoir quoi nous sommes expos, et quelles ont les plus basses tempatures observs jusqu'ici?

--C'est juste, roudit Johnson.

--Rien n'est plus facile, reprit le docteur, et je peux vous i fier cet ar d.

--Je le crois bien, fit Johnson, vous savez tout.

--Mes amis, je ne sais que ce que m'ont appris les autres, et, quand j'aurai parl vous serez aussi instruits que moi. Voildonc ce que je puis vous dire touchant le froid, et sur les basses tempatures que l'Europe a subies. On compte un grand nombre d'hivers morables, et il semble que les plus rigoureux soient soumis un retour pi odique tous les quarante et un ans peu pr, retour qui coci de avec la plus grande apparition des taches du soleil. Je vous citerai l'hiver de 1364, o le Rhe gela jusqu'Arles; celui de 1408, o le Danube fut glacdans tout son cours et o les loups traversent le Cattat pied sec; celui de 1509, pendant lequel l'Adriatique et la Mi terran furent solidifis Venise, C ette, M arseille, et la Baltique prise encore au 10 avril; celui de 1608, qui vit pir en Angleterre tout le bai l; celui de 1789, pendant lequel la Tamise fut glac jusqu'G ravesend, six lieues au-dessous de Londres; celui de 1813, dont les Fransi s ont conserve si terribles souvenirs; enfin, celui de 1829, le plus proce et le plus long des hivers du XIXe sil e. Voilpour l'Europe.

--Mais ici, au-deldu cercle polaire, quel degr la tempature peut-elle atteindre? demanda Altamont.

--Ma foi, roudit le docteur, je crois que nous avons r ouvl es plus grands froids qui aient jamais observ, puisque le thermomre al cool a marquun jour soixante-douze degr au-dessous de zo (-58 centigrades), et, si mes souvenirs sont exacts, les plus basses tempatures reconnues jusqu'ici par les voyageurs arctiques ont seul ement de soixante et un degr l'e Melville, de soixante-cinq degr au port Fi x, et de soixante-dix degr au Fort-Reliance (-56,7 centigrades).

--Oui, fit Hatteras, nous avons ar r par un rude hiver, et cela mal p ropos!

--Vous avez ar r? dit Altamont en regardant fixement le capitaine.

--Dans notre voyage l'ouest, se ha de dire le docteur.

--Ainsi, dit Altamont, en reprenant la conversation, les maxima et les

minima de tempat ures supports par l'homme ont un ar t de deux cents degr environ?

--Oui, rondi t le docteur; un thermomr e exposl 'air libre et abritcont re toute rer bat ion ne s'e jamais p lus de cent trente-cinq degr au-dessus de zo (+57 centigrades), de me que par les grands froids il ne descend jamais au-dessous de soixante-douze degr (-58 centigrades). Ainsi, mes amis, vous voyez que nous pouvons prendre nos aises.

--Mais cependant, dit Johnson, si le soleil venait s' ei ndre subitement, est-ce que la terre ne serait pas plong dans un froid plus considabl e?

--Le soleil ne s'ei ndra pas, rondi t le docteur; mais, vt -il s'ei ndre, la tempat ure ne s'abaisserait pas vraisemblablement au-dessous du froid que je vous ai indiqu

--Voilq ui est curieux.

--Oh! je sais qu'autrefois on admettait des milliers de degr pour les espaces situ en dehors de l'atmosph; mais, apr les expi ences d'un savant frani s, Fourier, il a fallu en rabattre; il a prouvq ue si la terre se trouvait plac dans un milieu dude toute chaleur, l'intensitdu froid que nous observons au pe serait bien autrement considabl e, et qu'entre la nuit et le jour il existerait de formidables diffences de tempat ure; donc, mes amis, il ne fait pas plus froid q uelques millions de lieues qu'ici me.

--Dites-moi, docteur, demanda Altamont, la tempat ure de l'Ami que n'est-elle pas plus basse que celle des autres pays du monde?

--Sans doute, mais n'allez pas en tirer vanit rondi t le docteur en riant.

--Et comment explique-t-on ce phom e?

--On a cherchl 'expliquer, mais d'une fan peu satisfaisante; ainsi, il vint l 'esprit d'Halley qu'une come, ayant jadis choqu obliquement la terre, changea la position de son axe de rotation, c'est-di re de ses pes; d'apr lui, le pe Nord, situaut refois l a baie d'Hudson, se trouva reportp lus l 'est, et les contrs de l'ancien pe, si longtemps gels, conservent un froid plus considabl e, que de longs sil es de soleil n'ont encore pu rh auffer.

--Et vous n'admettez pas cette thr ie?

--Pas un instant, car ce qui est vrai pour la ce orientale de l'Ami que ne l'est pas pour la ce occidentale, dont la tempat ure est plus ev. Non! il faut constater qu'il y a cl lignes isothermes diffent es des paralls terrestres, et voit out.

--Savez-vous, monsieur Clawbonny, dit Johnson, qu'il est beau de causer du froid dans les circonstances o nous sommes.

--Juste, mon vieux Johnson: nous sommes m e d'appeler la pratique au secours de la thr ie. Ces contrs sont un vaste laboratoire ou l'on peut taire de curieuses expi ences sur les basses tempat ures; seulement, soyez toujours attentifs et prudents; si quelque partie de votre corps se ge, frottez-la immi atement de neige pour rabl ir la circulation du sang, et si vous revenez pr du feu, prenez garde, car vous pourriez vous brler les mains ou les pieds sans vous en apercevoir; cela nessi terait des amputations, et il faut th er de ne rien laisser de nous dans les contrs borl es. Sur ce, mes amis,

je crois que nous ferons bien de demander au sommeil quelques heures de repos.

--Volontiers, rondoient les compagnons du docteur.

--Qui est de garde près du poêle?

--Moi, rondoit Bell.

--Eh bien, mon ami, veillez ce que le feu ne tombe pas, car il fait ce soir un froid de tous les diables.

--Soyez tranquille, monsieur Clawbonny, cela pique ferme, et cependant, voyez donc! le ciel est tout en feu.

--Oui, rondoit le docteur en s'approchant de la fenêtre, une aurore boréale de toute beauté. Quel magnifique spectacle! je ne me lasse vraiment pas de le contempler.

En effet, le docteur admirait toujours ces phénomènes cosmiques, auxquels ses compagnons ne prêtent plus grande attention; il avait remarqué d'ailleurs, que leur apparition avait toujours précédé de perturbations de l'aiguille aimantée, et il préparait sur ce sujet des observations destinées au *Weather Book* [1].

[1] Livre du temps de l'amiral Fitz-Roy, où sont rapportés tous les faits météorologiques.

Bientôt, pendant que Bell veillait près du poêle, chacun, endormi sur sa couchette, s'endormit d'un tranquille sommeil.

CHAPITRE X

LES PLAISIRS DE L'HIVERNAGE

La vie au pôle est d'une triste uniformité. L'homme se trouve entièrement soumis aux caprices de l'atmosphère, qui rameute ses tempêtes et ses froids intenses avec une désespérante monotonie. La plupart du temps, il y a impossibilité de mettre le pied dehors, et il faut rester enfermés dans les huttes de glace. De longs mois se passent ainsi, faisant aux hivernateurs une véritable existence de taupe.

Le lendemain, le thermomètre s'abaissa de quelques degrés, et l'air s'emplit de tourbillons de neige, qui absorbent toute la clarté du jour. Le docteur se vit donc cloué dans la maison et se croisa les bras; il n'y avait rien à faire, si ce n'est d'attendre toutes les heures le couloir d'entrée, qui pouvait se trouver obstrué et repolir les murailles de glace, que la chaleur de l'intérieur rendait humides; mais la snow-house avait été construite avec une grande solidité et les tourbillons ajoutaient encore sa résistance, en accroissant l'épaisseur de ses murs.

Les magasins se tenaient bien alignés. Tous les objets retirés du navire avaient rangés avec le plus grand ordre dans ces Docks des marchandises, comme les appelait le docteur. Or, bien que ces magasins fussent situés soixante pas pénétrés de la maison, cependant, par certains jours de drift, il était presque impossible de s'y rendre; aussi une certaine quantité de provisions devait toujours être conservée dans la cuisine pour les besoins journaliers.

La préparation de décharger le *Porpoise* avait été prévue. Le

navire subissait une pression lente, insensible, mais irrésistible, qui l'entraînait peu à peu; il avait senti qu'on ne pourrait rien faire de ces choses. Cependant le docteur espérait toujours en tirer une chaloupe quelconque pour revenir en Angleterre; mais le moment n'était pas encore venu de procéder à sa construction.

Ainsi donc, la plupart du temps, les cinq hivernés demeuraient dans une profonde oisiveté. Hatteras restait pensif, endormi sur son lit; Altamont buvait ou dormait, et le docteur se gardait bien de les tirer de leur somnolence, car il craignait toujours quelque querelle inutile. Ces deux hommes s'adressaient rarement la parole.

Aussi, pendant les repas, le prudent Clawbonny prenait toujours soin de guider la conversation et de la diriger de manière à ne pas mettre les amours-propres en jeu; mais il avait fort à faire pour dominer les susceptibilités surexcitées. Il cherchait, autant que possible, à instruire, à distraire, à intéresser ses compagnons; quand il ne mettait pas en ordre ses notes de voyage, il traitait à haute voix les sujets d'histoire, de géographie ou de météorologie qui sortaient de la situation même; il prenait les choses d'une façon plaisante et philosophique, tirant un enseignement salutaire des moindres incidents; son insupportable moi ne le laissait jamais courir; il faisait application de ses doctrines aux personnes présentes; il leur rappelait tel fait qui s'était produit dans telle circonstance, et il complétait ses thèses, par la force des arguments personnels.

On peut dire que ce digne homme avait l'âme de ce petit monde, une âme de laquelle rayonnaient les sentiments de franchise et de justice. Ses compagnons avaient en lui une confiance absolue; il imposait même au capitaine Hatteras, qui l'aimait d'ailleurs; il faisait si bien de ses paroles, de ses manières, de ses habitudes, que cette existence de cinq hommes abandonnés à eux-mêmes semblait toute naturelle; quand le docteur parlait, on croyait l'entendre dans son cabinet de Liverpool.

Et cependant, combien cette situation différait de celle des naufragés sur les îles de l'océan Pacifique, ces Robinsons dont l'attachante histoire fit presque toujours envie aux lecteurs. Là en effet, un sol prodigieux, une nature opulente, offrait mille ressources variées; il suffisait, dans ces beaux pays, d'un peu d'imagination et de travail pour se procurer le bonheur matériel; la nature allait au-devant de l'homme; la chasse et la pêche suffisaient à tous ses besoins; les arbres poussaient pour lui, les cavernes s'ouvraient pour l'abriter, les ruisseaux coulaient pour le rafraîchir: de magnifiques ombrages le défendaient contre la chaleur du soleil, et jamais le terrible froid ne venait le menacer dans ses hivers adoucis; une graine n'éclosait sur cette terre fertile qu'elle rendait une moisson quelques mois plus tard. C'était le bonheur complet en dehors de la société. Et puis, ces îles enchantées, ces terres charitables se trouvaient sur la route des navires; le naufragé pouvait toujours espérer d'être recueilli, et il attendait patiemment qu'on vint l'arracher à sa heureuse existence.

Mais ici, sur cette île de la Nouvelle-Amérique, quelle différence! Cette comparaison, le docteur la faisait quelquefois, mais il la gardait pour lui, et surtout il pestait contre son oisiveté forcée.

Il désirait avec ardeur le retour du détroit pour reprendre ses excursions, et cependant il ne voyait pas ce moment arriver sans crainte, car il craignait des scènes graves entre Hatteras et Altamont. Si jamais on poussait jusqu'au bout, qu'arriverait-il de la rivalité de ces deux hommes?

Il fallait donc parer tout d'abord, amener peu à peu ces rivaux à une entente sincère, à une franche communion d'intérêts; mais comment y parvenir?

un Américain et un Anglais, deux hommes que leur origine commune rendait plus ennemis encore, l'un pris de toute la morgue insulaire, l'autre doué de l'esprit subtil, audacieux et brutal de sa nation, quelle tâche remplie de difficultés!

Quand le docteur réfléchissait cette implacable concurrence des hommes, cette rivalité des nationalités, il ne pouvait se retenir, non de hausser les épaules, ce qui ne lui arrivait jamais, mais de s'attrister sur les faiblesses humaines.

Il causait souvent de ce sujet avec Johnson; le vieux marin et lui s'entendaient tous les deux à cœur; ils se demandaient quel parti prendre, par quelles attitudes arriver à leur but, et ils entrevoyaient bien des complications dans l'avenir.

Cependant, le mauvais temps continuait; on ne pouvait songer à quitter, même une heure, le Fort-Providence. Il fallait demeurer jour et nuit dans la maison de neige. On s'ennuyait, sauf le docteur, qui trouvait toujours moyen de s'occuper.

Il n'y a donc aucune possibilité de se distraire? dit un soir Altamont. Ce n'est vraiment pas vivre, que vivre de la sorte, comme des reptiles enfouis pour tout un hiver.

--En effet, répondit le docteur; malheureusement, nous ne sommes pas assez nombreux pour organiser un système quelconque de distractions!

--Ainsi, reprit l'Américain, vous croyez que nous aurions moins à faire pour combattre l'oisiveté si nous étions en plus grand nombre?

--Sans doute, et lorsque des volumes complets ont passé l'hiver dans les bibliothèques, ils trouvaient bien le moyen de ne pas s'ennuyer.

--Vraiment, dit Altamont, je serais curieux de savoir comment ils s'y prenaient; il fallait des esprits véritablement ingénieux pour extraire quelque gaieté d'une situation pareille. Ils ne se proposaient pas des charades deviner, je suppose!

--Non, mais il ne s'en fallait guère, répondit le docteur; et ils avaient introduit dans ces pays hyperboréens deux grandes causes de distraction: la presse et le théâtre.

--Quoi! ils avaient un journal? répartit l'Américain.

--Ils jouaient la comédie? s'écria Bell.

--Sans doute, et ils y trouvaient un véritable plaisir. Aussi, pendant son hivernage à l'île Melville, le commandant Parry proposa-t-il ces deux genres de plaisir ses volumes, et la proposition eut un succès immense.

--Eh bien, franchement, répondit Johnson, j'aurais voulu que l'un d'eux devait être curieux.

--Curieux et amusant, mon brave Johnson; le lieutenant Beechey devint directeur du théâtre, et le capitaine Sabine directeur en chef de la "Chronique d'hiver ou Gazette de la Grèce du Nord".

--Bons titres, fit Altamont.

--Ce journal parut chaque lundi, depuis le 1er novembre 1819 jusqu'au 20 mars 1820. Il rapportait tous les incidents de l'hivernage, les chasses, les faits divers, les accidents de météorologie, la température; il renfermait des chroniques plus ou moins plaisantes;

certes, il ne fallait pas chercher l'esprit de Sterne ou les articles charmants du *Daily Telegraph*; mais enfin, on s'en tirait, on se distrayait; les lecteurs n'ont ni difficultés ni blasés, et jamais, je crois, maître de journaliste ne fut plus agréable à exercer.

--Ma foi, dit Altamont, je serais curieux de connaître des extraits de cette gazette, mon cher docteur; ses articles devaient rester gelés depuis le premier mot jusqu'au dernier.

--Mais non, mais non, répondit le docteur; en tout cas, ce qui est paru un peu dans la Société philosophique de Liverpool, ou l'Institut littéraire de Londres, suffisait des deux pages enfouies sous les neiges. Voulez-vous en juger?

--Comment! votre maître vous fournirait au besoin?...

--Non, mais vous aviez bordé du *Porpoise* les voyages de Parry, et je n'ai qu'à vous lire son propre récit.

--Volontiers! s'écrièrent les compagnons du docteur.

--Rien n'est plus facile.

Le docteur alla chercher dans l'armoire du salon l'ouvrage demandé et il n'eut aucun peine à trouver le passage en question.

Tenez, dit-il, voici quelques extraits de la *Gazette de la Grèce du Nord*. C'est une lettre adressée au rédacteur en chef:

C'est avec une vraie satisfaction que l'on a accueilli parmi nous vos propositions pour l'abaissement d'un journal. J'ai la conviction que sous votre direction il nous procurera beaucoup d'amusements et allégera de beaucoup le poids de nos cent jours de travail.

L'intérêt que j'y prends, pour ma part, m'a fait examiner l'effet de votre annonce sur l'ensemble de notre société et je puis vous assurer, pour me servir des expressions consacrées dans la presse de Londres, que la chose a produit une sensation profonde dans le public.

Le lendemain de l'apparition de votre prospectus, il y a eu bordé une demande d'encre tout fait inusitée et sans précédent. Le tapis vert de nos tables s'est vu subitement couvert d'un déluge de rognures de plumes, au grand détriment d'un de nos servants, qui, en voulant les secouer, s'en est enfoncé sous l'ongle.

Enfin, je sais de bonne part que le sergent Martin n'a pas eu moins de neuf canifs à aiguiser.

On peut voir toutes nos tables gémant sous le poids inaccoutumé de pupitres rôtis, qui depuis deux mois n'avaient pas vu le jour, et l'on dit même que les profondeurs de la cale ont ouvert plusieurs reprises, pour donner issue maintes rames de papier qui ne s'attendaient pas sortir sitôt de leur repos.

Je n'oublierai pas de vous dire que j'ai quelques soupçons qu'on tentera de glisser dans votre boîte quelques articles qui, manquant du caractère de l'originalité complète, n'ont pas tout fait mérités, ne sauraient convenir à votre plan. Je puis affirmer que pas plus tard qu'hier soir on a vu un auteur, penché sur son pupitre, tenant d'une main un volume ouvert du *Spectateur*, tandis que de l'autre il faisait déborder son encre dans la flamme d'une lampe! Inutile de vous recommander de vous tenir en garde contre de pareilles ruses; il ne faut pas que nous voyions reparaitre dans la *Chronique d'hiver* ce que nos amis lisaient en deuant, il y a plus d'un

sil e.

--Bien, bien, dit Altamont, quand le docteur eut achevsa lecture; il y a vraiment de la bonne humeur ldedans, et l'auteur de la lettre devait r e un garn dour di.

--Dour di est le mot, rondi t le docteur. Tenez, voici maintenant un avis qui ne manque pas de gaiet

On di re trouver une femme d'e moyen et de bonne renomm, pour assister dans leur toilette les dames de la troupe du Tht re-Royal de la Gr gie septentrionale. On lui donnera un salaire convenable. et elle aura du thet de la bie di scri on. S'adresser au comit du tht re.--_N.B._ Une veuve aura la prence.

--Ma foi, ils n'ai ent pas dot , nos compatriotes, dit Johnson.

--Et la veuve s'est-elle rencontr? demanda Bell.

--On serait tentde le croire, rondi t le docteur, car voici une ronse adress au Comitdu tht re:

Messieurs, je suis veuve; j'ai vingt-six ans, et je puis produire des toi gnages irrusabl es en faveur de mes moeurs et de mes talents. Mais, avant de me charger de la toilette des actrices de votre tht re, je di re savoir si elles ont l'intention de garder leurs culottes, et si l'on me fournira l'assistance de quelques vigoureux matelots pour lacer et serrer convenablement leurs corsets. Cela ant , messieurs, vous pouvez compter sur votre servante.

A. B.

P. S. Ne pourriez-vous substituer l'eau-de-vie l a petite bie?

--Ah! bravo! s'r ia Altamont. Je vois d'ici ces femmes de chambre qui vous lacent au cabestan. Eh bien, ils ai ent gais, les compagnons du capitaine Parry.

--Comme tous ceux qui ont atteint leur but, rondi t Hatteras.

Hatteras avait jetcet te remarque au milieu de la conversation, puis il ai t retombdans son silence habituel. Le docteur, ne voulant pas s'appesantir sur ce sujet, se ha de reprendre sa lecture.

Voici maintenant, dit-il, un tableau des tribulations arctiques; on pourrait le varier l 'infini; mais quelques-unes de ces observations sont assez justes; jugez-en:

Sortir le matin pour prendre l'air, et, en mettant le pied hors du vaisseau, prendre un bain froid dans le trou du cuisinier.

Partir pour une partie de chasse, approcher d'un renne superbe, le mettre en joue, essayer de faire feu et r ouver l'affreux mom pte d'un rat pour cause d'humiditde l'amorce.

Se mettre en marche avec un morceau de pain tendre dans la poche, et, quand l'appi t se fait sentir, le trouver tellement durci par la gel qu'il peut bien briser les dents, mais non r e brisp ar elles.

Quitter pri pitamment la table en apprenant qu'un loup passe en vue du navire, et trouver au retour le der mangp ar le chat.

Revenir de la promenade en se livrant de profondes et utiles mi tations, et en r e subitement tirp ar les embrassements d'un ours.

--Vous le voyez, mes amis, ajouta le docteur, nous ne serions pas embarrassés d'imaginer quelques autres dangers polaires; mais, du moment qu'il fallait subir ces mises, cela devenait un plaisir de les constater.

--Ma foi, rondoit Altamont, c'est un amusant journal que cette Chronique d'hiver, et il est fâcheux que nous ne puissions nous y abonner!

--Si nous essayions d'en fonder un, dit Johnson.

--A nous cinq! dit Clawbonny; nous ferions tout au plus des lecteurs, et il ne resterait pas de lecteurs en nombre suffisant.

--Pas plus que de spectateurs, si nous nous mettions en tête de jouer la comédie, rondoit Altamont.

--Au fait, monsieur Clawbonny, dit Johnson, parlez-nous donc un peu du théâtre du capitaine Parry; y jouait-on des pièces nouvelles?

--Sans doute; dans le principe, deux volumes embarqués bord de l'Hioga furent mis contribution, et les représentations avaient lieu tous les quinze jours; mais bientôt le théâtre fut usé jusqu'à la corde; alors des auteurs improvisés mirent l'oeuvre, et Parry composa lui-même pour les festes de Noël une comédie tout faite en situation; elle eut un immense succès, et eut intitulé Le Passage du Nord-Ouest ou La Fin du Voyage.

--Un fameux titre, rondoit Altamont; mais j'avoue que si j'avais traité un pareil sujet, je serais fort embarrassé de le traiter.

--Vous avez raison, dit Bell, qui sait comment cela finira?

--Bon! s'écria le docteur, pourquoi songer au dernier acte, puisque les premiers marchent bien? Laissons faire la Providence, mes amis; jouons de notre mieux notre rôle, et puisque le succès appartient à l'auteur de toutes choses, ayons confiance dans son talent; il saura bien nous tirer d'affaire.

--Allons donc remettre tout cela, rondoit Johnson; il est tard, et puisque l'heure de dormir est venue, dormons.

--Vous êtes bien pressé mon vieil ami, dit le docteur.

--Que voulez-vous, monsieur Clawbonny, je me trouve si bien dans ma couchette! et puis, j'ai l'habitude de faire de bons rêves; je rêve de pays chauds! de sorte qu'il me paraît que ma vie se passe sous l'équateur, et la seconde moitié du jour.

--Diable, fit Altamont, vous possédez une heureuse organisation.

--Comme vous dites, rondoit le marquis d'Uxbridge.

--Eh bien, reprit le docteur, ce serait une cruauté de faire languir plus longtemps le brave Johnson. Son soleil des Tropiques l'attend. Allons nous coucher.

CHAPITRE XI

TRACES INQUIÉTANTES

Pendant la nuit du 26 au 27 avril, le temps vint changer; le thermomètre baissa sensiblement, et les habitants de Doctor's-House s'en aperçurent au froid qui se glissait sous leurs couvertures; Altamont, de garde auprès du poêle, eut soin de ne pas laisser tomber le feu, et il dut l'alimenter abondamment pour maintenir la température intérieure à cinquante degrés au-dessus de zéro (+10 centigrades).

Ce refroidissement annonçait la fin de la tempête, et le docteur s'en rouvrit; les occupations habituelles allaient reprendre, la chasse, les excursions, la reconnaissance des terres; cela mettrait un terme à cette solitude d'œuvre, pendant laquelle les meilleurs caractères finissent par s'aigrir.

Le lendemain matin, le docteur quitta son lit de bonne heure et se fraya un chemin à travers les glaces amoncelées jusqu'au sommet du phare.

Le vent avait sauté dans le nord; l'atmosphère était pure; de longues nappes blanches offraient au pied leur tapis ferme et résistant.

Bientôt les cinq compagnons d'hivernage eurent quitté Doctor's-House; leur premier soin fut de dégrader la maison des masses de glaces qui l'encombraient; on ne s'y reconnaissait plus sur le plateau; il était impossible d'y découvrir les vestiges d'une habitation; la tempête, comblant les inégalités du terrain, avait tout nivelé; le sol s'était exhausse de quinze pieds, au moins.

Il fallut procéder d'abord au déblaiement des neiges, puis redonner à l'édifice une forme plus architecturale, raviver ses lignes engorgées et rabaisser son aplomb. Rien ne fut plus facile d'ailleurs, et, après l'enlèvement des glaces, quelques coups de couteau neige ramènent les murailles à leur hauteur normale.

Au bout de deux heures d'un travail soutenu, le fond de granit apparut; l'accès des magasins de vivres et de la poudre redevint praticable.

Mais comme, par ces climats incertains, un tel état de choses pouvait se reproduire d'un jour à l'autre, on refit une nouvelle provision de comestibles qui fut transportée dans la cuisine. Le besoin de viande fraîche se faisait sentir; ces estomacs surexcités par les salaisons; les chasseurs furent donc chargés de modifier le système d'alimentation, et ils se préparèrent à partir.

Cependant, la fin d'avril n'amenait pas le printemps polaire; l'heure du renouvellement n'avait pas sonné; il s'en fallait de six semaines au moins; les rayons du soleil, trop faibles encore, ne pouvaient fouiller ces plaines de neige et faire jaillir du sol les maigres produits de la flore boréale. On devait craindre que les animaux ne fussent rares, oiseaux ou quadrupès. Cependant un jour, quelques couples de ptarmigans, un jeune renard méritèrent l'honneur sur la table de Doctor's-House, et les chasseurs résolurent de chasser avec acharnement tout ce qui passerait par le canon de leur fusil.

Le docteur, Altamont et Bell se chargèrent d'explorer le pays. Altamont, en jugeant par ses habitudes, devait être un chasseur adroit et déterminé; un merveilleux tireur, bien qu'un peu vantard. Il fut donc de la partie, tout comme Duk, qui le valait dans son genre, en ayant l'avantage d'être moins hâlé.

Les trois compagnons d'aventure remontèrent par le côté de l'est et s'enfoncèrent au travers des immenses plaines blanches; mais ils n'eurent pas besoin d'aller loin, car des traces nombreuses se

montrent moins de deux milles du fort; de là elles descendaient jusqu'au rivage de la baie Victoria, et paraissaient enlacer le Fort-Providence de leurs cercles concentriques.

Après avoir suivi ces piétements avec curiosité les chasseurs se regardent.

Eh bien! dit le docteur, cela me semble clair.

--Trop clair, répondit Bell; ce sont des traces d'ours.

--Un excellent gibier, répondit Altamont, mais qui me paraît phéer aujourd'hui par une qualité

--Laquelle? demanda le docteur.

--L'abondance, répondit l'Américain.

--Que voulez-vous dire? reprit Bell.

--Je veux dire qu'il y a bien des traces de cinq ours parfaitement distinctes, et cinq ours, c'est beaucoup pour cinq hommes!

--es- vous certain de ce que vous avancez? dit le docteur.

--Voyez et jugez par vous-même: voici une empreinte qui ne ressemble pas à cette autre; les griffes de celles-ci sont plus arrondies que les griffes de celles-là. Voici les pas d'un ours plus petit. Comparez bien, et vous trouverez dans un cercle restreint les traces de cinq animaux.

--C'est évident, dit Bell, après avoir examiné attentivement.

--Alors, fit le docteur, il ne faut pas faire de la bravoure inutile, mais au contraire se tenir sur ses gardes; ces animaux sont très affamés à la fin d'un hiver rigoureux; ils peuvent être extrêmement dangereux; et puisqu'il n'est plus possible de douter de leur nombre....

--Ni même de leurs intentions, répondit l'Américain.

--Vous croyez, dit Bell, qu'ils ont deviné notre présence sur cette île?

--Sans doute, moins que nous ne soyons tombés dans une passe d'ours; mais alors pourquoi ces empreintes s'entendent-elles circulairement, au lieu de s'ouvrir perpendiculairement de vue? Tenez! ces animaux-là sont venus du sud-est, ils se sont arrêtés à cet endroit, et ils ont commencé ici la reconnaissance du terrain.

--Vous avez raison, dit le docteur; il est même certain qu'ils sont venus cette nuit.

--Et sans doute les autres nuits, répondit Altamont; seulement, la neige a recouvert leurs traces.

--Non, répondit le docteur, il est plus probable que ces ours ont attendu la fin de la tempête; poussés par le besoin, ils ont gagné la baie, dans l'intention de surprendre quelques phoques, et alors ils nous auront entendus.

--C'est cela même, répondit Altamont; d'ailleurs, il est facile de savoir s'ils reviendront la nuit prochaine.

--Comment cela? dit Bell.

--En effaçant ces traces sur une partie de leur parcours; et si demain nous retrouvons des empreintes nouvelles, il sera bien évident que le Fort-Providence est le but auquel tendent ces animaux.

--Bien, répondit le docteur, nous saurons au moins quelque chose nous en tenir.

Les trois chasseurs se mirent à l'oeuvre, et, en grattant la neige, ils eurent bientôt fait disparaître les piétements sur un espace de cent toises peu près.

Il est pourtant singulier, dit Bell, que ces bêtes aient pu nous sentir une pareille distance; nous n'avons bravaucune substance grasseuse de nature à les attirer.

--Oh! répondit le docteur, les ours sont doués d'une vue perçante et d'un odorat très subtil; ils sont, en outre, très intelligents, pour ne pas dire les plus intelligents de tous les animaux, et ils ont flairé par ici quelque chose d'inaccoutumé.

--D'ailleurs, reprit Bell, qui nous dit que, pendant la tempête, ils ne se sont pas avancés jusqu'au plateau?

--Alors, répondit l'Américain, pourquoi se seraient-ils arrêtés cette nuit de cette limite?

--Oui, il n'y a pas de raison à cela, répliqua le docteur, et nous devons croire que peu près ils ont franchi le cercle de leurs recherches autour du Fort-Providence.

--Nous verrons bien, répondit Altamont.

--Maintenant, continuons notre marche, dit le docteur, mais ayons l'oeil au guet.

Les chasseurs veillent avec attention; ils pouvaient craindre que quelque ours ne fût embusqué derrière les monticules de glace; souvent même ils prirent les blocs gigantesques pour des animaux, dont ces blocs avaient la taille et la blancheur. Mais, en fin de compte, et leur grande satisfaction, ils en furent pour leurs illusions.

Ils revinrent enfin à l'endroit du plateau, et de leur regard se promena inutilement depuis le cap Washington jusqu'à l'île Johnson.

Ils ne virent rien; tout était immobile et blanc; pas un bruit, pas un craquement.

Ils rentrent dans la maison de neige.

Hatteras et Johnson furent mis au courant de la situation, et l'on résolut de veiller avec la plus scrupuleuse attention. La nuit vint; rien ne troubla son calme splendide, rien ne se fit entendre qui pût signaler l'approche d'un danger.

Le lendemain, dès l'aube, Hatteras et ses compagnons, bien armés, allèrent reconnaître l'état de la neige; ils retrouvent des traces identiques à celles de la veille, mais plus rapprochées. Évidemment, les ennemis prenaient leurs dispositions pour le siège du Fort-Providence.

Ils ont ouvert leur seconde parallèle, dit le docteur.

--Ils ont même fait une pointe en avant, répondit Altamont; voyez ces pas qui s'avancent vers le plateau; ils appartiennent à un puissant

animal.

--Oui, ces ours nous gagnent peu à peu, dit Johnson; il est évident qu'ils ont l'intention de nous attaquer.

--Cela n'est pas douteux, répondit le docteur; ils vont de nous montrer. Nous ne sommes pas de force comparable avec eux.

--Mais on peut vaincre ces damnés ours? s'écria Bell.

--Derrière quelques glaces de l'est, d'où ils nous guettent; n'allons pas nous aventurer imprudemment.

--Et la chasse? fit Altamont.

--Remettons-la quelques jours, répondit le docteur; effaçons de nouveau les traces les plus rapprochées, et nous verrons demain matin si elles se sont renouvelées. De cette façon, nous serons au courant des manœuvres de nos ennemis.

Le conseil du docteur fut suivi, et l'on revint se caser dans le fort; la présence de ces terribles bêtes empêcha toute excursion. On surveilla attentivement les environs de la baie Victoria. Le phare fut abattu; il n'avait aucune utilité et pouvait attirer l'attention des animaux; le fanal et les lanternes furent serrés dans la maison; puis, tout de suite, chacun se mit en observation sur le plateau supérieur.

C'étaient de nouveaux ennuis de solitude subis; mais le moyen d'agir autrement? On ne pouvait pas se compromettre dans une lutte si inégale, et la vie de chacun était trop précieuse pour la risquer imprudemment. Les ours, ne voyant plus rien, seraient peut-être distraits, et, s'ils se prenaient isolément pendant les excursions, on pourrait les attaquer avec chance de succès.

Cependant cette inaction était relevée par un intérêt nouveau: il y avait sur ce plateau à surveiller, et chacun ne regrettait pas d'être un peu sur le qui-vive.

Le jour du 28 avril se passa sans que les ennemis eussent donné signe d'existence. Le lendemain, on alla reconnaître les traces avec un vif sentiment de curiosité qui fut suivi d'exclamations d'admiration.

Il n'y avait plus un seul vestige, et la neige couvrait au loin son tapis intact.

Bon! s'écria Altamont. Les ours sont distraits! ils n'ont pas eu de persévérance! ils se sont fatigués d'attendre! ils sont partis! Bon voyage! et maintenant, en chasse!

--Eh! eh! répliqua le docteur, qui sait? Pour plus de sûreté mes amis, je vous demande encore un jour de surveillance. Il est certain que l'ennemi n'est pas revenu cette nuit, du moins de ce côté.

--Faisons le tour du plateau, dit Altamont, et nous saurons quelque chose de nous en tenir.

--Volontiers, dit le docteur.

Mais on eut beau relever avec soin tout l'espace dans un rayon de deux milles, il fut impossible de retrouver la moindre trace.

Eh bien, chassons-nous? demanda l'impatient Américain.

--Attendons demain, rondoit le docteur.

--A demain donc, rondoit Altamont, qui avait de la peine se rigoir.

On rentra dans le fort. Cependant, comme la veille, chacun dut, pendant une heure, aller reprendre son poste d'observation.

Quand le tour d'Altamont arriva, il alla relever Bell au sommet du ce.

D qu'il lut parti, Hatteras appela ses compagnons autour de lui. Le docteur quitta son cahier de notes, et Johnson ses fourneaux.

On pouvait croire qu'Hatteras allait causer des dangers de la situation; il n'y pensait me pas.

Mes amis, dit-il, profitons de l'absence de cet Amricain pour parler de nos affaires: il y a des choses qui ne peuvent le regarder et dont je ne veux pas qu'il se me.

Les interlocuteurs du capitaine se regardent, ne sachant pas o il voulait en venir.

Je dire, dit-il, m'entendre avec vous sur nos projets futurs.

--Bien, bien, rondoit le docteur; causons, puisque nous sommes seuls.

--Dans un mois, reprit Hatteras, dans six semaines au plus tard, le moment des grandes excursions va revenir. Avez-vous pense qu'il conviendrait d'entreprendre pendant l'

--Et vous, capitaine? demanda Johnson.

--Moi, je puis dire que pas une heure de ma vie ne s'oule, qui ne me trouve en prence de mon id, j'estime que pas un de vous n'a l'intention de revenir sur ses pas?...

Cette insinuation fut laiss sans ronse immi ate.

Pour mon compte, reprit Hatteras, dussj e aller seul, j'irai jusqu'au pe nord; nous en sommes t rois cent soixante milles au plus. Jamais hommes ne s'approchent autant de ce but dir et je ne perdrai pas une pareille occasion sans avoir tout tent me l'impossible. Quels sont vos projets cet ar d?

--Les vr es, rondoit vivement le docteur.

--Et les vr es. Johnson?

--Ceux du docteur, rondoit le mar e d'ui page.

--A vous de parler. Bell, dit Hatteras.

--Capitaine, rondoit le charpentier, nous n'avons pas de famille qui nous attende en Angleterre, c'est vrai, mais enfin le pays, c'est le pays! ne pensez-vous donc pas au retour?

--Le retour, reprit le capitaine, se fera aussi bien apr la douverte du pe. Mieux me. Les difficult ne seront pas accrues, car, en remontant, nous nous oi gnons des points les plus froids du globe. Nous avons pour longtemps encore du combustible et des provisions. Rien ne peut donc nous arrer, et nous serions coupables de ne pas r e all jusqu'au bout.

--Eh bien, roudi t Bell, nous sommes tous de votre opinion, capitaine.

--Bien, roudi t Hatteras. Je n'ai jamais douté de vous. Nous réussirons, mes amis, et l'Angleterre aura toute la gloire de notre succès.

--Mais il y a un Américain parmi nous, dit Johnson.

Hatteras ne put retenir un geste de colère à cette observation.

Je le sais, dit-il d'une voix grave.

--Nous ne pouvons l'abandonner ici, reprit le docteur.

--Non! nous ne le pouvons pas! roudi t machinalement Hatteras.

--Et il viendra certainement!

--Oui! il viendra! mais qui commandera?

--Vous, capitaine.

--Et si vous m'obsédez, vous autres, ce Yankee refusera-t-il d'obéir ?

--Je ne le pense pas, roudi t Johnson; mais enfin s'il ne voulait pas se soumettre vos ordres?...

--Ce serait alors une affaire entre lui et moi.

Les trois Anglais se turent en regardant Hatteras. Le docteur reprit la parole.

Comment voyagerons-nous? dit-il.

--En suivant la côte autant que possible, roudi t Hatteras.

--Mais si nous trouvons la mer libre, comme cela est probable?

--Eh bien, nous la franchirons.

--De quelle manie? nous n'avons pas d'embarcation.

Hatteras ne roudi t pas; il avait visiblement embarrassé

On pourrait peut-être, dit Bell, construire une chaloupe avec les débris du Porpoise.

--Jamais! s'ria violemment Hatteras.

--Jamais! fit Johnson.

Le docteur secouait la tête; il comprenait la rugnance du capitaine.

Jamais, reprit ce dernier. Une chaloupe faite avec le bois d'un navire américain serait américaine.

--Mais, capitaine... reprit Johnson.

Le docteur fit signe au vieux marin de ne pas insister en ce moment. Il fallait réserver cette question pour un moment plus opportun: le docteur, tout en comprenant les rugnances d'Hatteras, ne les partageait pas, et il se promit bien de faire revenir son ami sur une décision aussi absolue.

Il parla donc d'autre chose, de la possibilité de remonter la ceinture directement jusqu'au nord, et de ce point inconnu du globe qu'on appelle le pôle boréal.

Bref, il dura les cinq derniers jours de la conversation, jusqu'au moment où elle se termina brusquement, c'est-à-dire l'entrée d'Altamont.

Celui-ci n'avait rien à signaler.

Le jour finit ainsi, et la nuit se passa tranquillement. Les ours avaient immédiatement disparu.

CHAPITRE XII

LA PRISON DE GLACE

Le lendemain, il fut question d'organiser une chasse, à laquelle devaient prendre part Hatteras, Altamont et le charpentier; les traces inquiétantes ne s'étaient pas renouvelées, et les ours avaient évidemment renoncé à leur projet d'attaque, soit par frayeur de ces ennemis inconnus, soit que rien de nouveau ne leur était apparu dans le pays d'ours sous ce massif de neige.

Pendant l'absence des trois chasseurs, le docteur devait pousser jusqu'à l'île Johnson, pour reconnaître l'état des glaces et faire quelques relevés hydrographiques. Le froid se montrait très vif, mais les hivernateurs le supportaient bien; leur indurcissement avait fait ces temps durs exagérés.

Le maître d'équipage devait rester à Doctor's-House, en attendant de garder la maison.

Les trois chasseurs firent leurs préparatifs de départ; ils s'armèrent chacun d'un fusil deux coups, canon rayé à balles coniques; ils prirent une petite provision de pemmican, pour le cas où la nuit les surprendrait avant la fin de leur excursion; ils portaient en outre l'inséparable couteau à neige, le plus indispensable outil de ces régions, et une hachette s'enfonça dans la ceinture de leur jaquette en peau de daim.

Ainsi équipés, armés, ils pouvaient aller loin, et, adroits et audacieux, ils devaient compter sur le bon résultat de leur chasse.

Ils furent prêts à huit heures du matin, et partirent. D'abord ils prirent en gambadant; ils remontèrent la colline de l'est, tournèrent le cap du phare et s'enfoncèrent dans les plaines du sud baignées par le Bell-Mount.

De son côté le docteur, après être convenu avec Johnson d'un signal d'alarme en cas de danger, descendit vers le rivage, de manière à gagner les glaces multiformes qui hérissaient la baie Victoria.

Le maître d'équipage demeura seul au Fort-Providence, mais non oisif. Il commença par donner la liberté aux chiens groenlandais qui s'agitaient dans le Dog-Palace; ceux-ci, enchantés, allèrent se rouler sur la neige. Johnson ensuite s'occupa des détails compliqués du ménage. Il avait renouvelé le combustible et les provisions, remis les magasins en ordre, réparé les ustensiles brisés, repris les couvertures en mauvais état, refait des chaussures pour les longues excursions de l'été. L'ouvrage ne manquait pas, et le

mar e d'ui page travaillait avec cette habileté du marin auquel rien n'est r anger des mi ers de toutes sortes.

En s'occupant, il r h issait l a conversation de la veille; il pensait au capitaine et surtout son entem ent, tr houé et tr honorable apr tout, de ne pas vouloir qu'un Ami cain, me une chaloupe ami caine atteign avant lui ou avec lui le pe du monde.

Il me semble difficile pourtant, se disait-il, de passer l'ocn sans bateau, et, si nous avons la pleine mer devant nous, il faudra bien se rendre l a nesi tde naviguer. On ne peut pas faire trois cents milles l a nage, ft-on le meilleur Anglais de la terre. Le patriotisme a des limites. Enfin, on verra. Nous avons encore du temps devant nous; M. Clawbonny n'a pas dit son dernier mot dans la question; il est adroit; et c'est un homme f aire revenir le capitaine sur son id. Je gage me qu'en allant du cde l'e, il jettera un coup d'oeil sur les dr is du _Porpoise_ et saura au juste ce qu'on en peut faire.

Johnson en ai t lde ses r l exions, et les chasseurs avaient quitt le fort depuis une heure, quand une donat ion forte et claire retentit deux ou trois milles sous le vent.

Bon! se dit le vieux marin, ils ont trouvq uelque chose, et sans aller trop loin, puisqu'on les entend distinctement. Apr cela, l'atmosphé est si pure!

Une seconde donat ion, puis une troisie se rent coup sur coup.

Allons, reprit Johnson, ils sont arriv au bon endroit.

Trois autres coups de feu plus rapproch l atent encore.

Six coups! fit Johnson; leurs armes sont dh args maintenant. L'affaire a ch aude! Est-ce que par hasard?...

A l'id qui lui vint, Johnson pi t; il quitta rapidement la maison de neige et gravit en quelques instants le coteau jusqu'au sommet du ce.

Ce qu'il vit le fit fri r.

Les ours! s'r ia-t-il.

Les trois chasseurs, suivis de Duk, revenaient t outes jambes, poursuivis par cinq animaux gigantesques; leurs six balles n'avaient pu les abattre; les ours gagnaient sur eux; Hatteras, resten arrie, ne parvenait m ainttenir sa distance entre les animaux et lui qu'en lannt peu p eu son bonnet, sa hachette, son fusil me. Les ours s'arrai ent, suivant leur habitude, pour flairer l'objet jet leur curiosit et perdaient un peu de ce terrain sur lequel ils eussent dassl e cheval le plus rapide.

Ce fut ainsi qu'Hatteras, Altamont, Bell, oum on par leur course, arrivent pr de Johnson, et, du haut du talus, ils se laissent glisser avec lui jusqu'l a maison de neige.

Les cinq ours les touchaient presque, et de son couteau le capitaine avait d parer un coup de patte qui lui fut violemment port

En un clin d'oeil, Hatteras et ses compagnons furent renferm dans la maison. Les animaux s'ai ent arr sur le plateau supieur form par la troncature du ce.

Enfin, s'ria Hatteras, nous pourrions nous en débarrasser plus avantageusement, cinq contre cinq!

--Quatre contre cinq! s'ria Johnson d'une voix terrifiée.

--Comment? fit Hatteras.

--Le docteur! rondoit Johnson, en montrant le salon vide.

--Eh bien!

--Il est du côté de l'éclaircie!

--Le malheureux! s'ria Bell.

--Nous ne pouvons l'abandonner ainsi, dit Altamont.

--Courons! fit Hatteras.

Il ouvrit rapidement la porte, mais il eut à peine le temps de la refermer; un ours avait failli lui briser le crâne d'un coup de griffe.

Ils sont où s'ria-t-il.

--Tous? demanda Bell.

--Tous! rondoit Hatteras.

Altamont se précipita vers les fenêtres, dont il combla les baies avec des morceaux de glace enlevés aux murailles de la maison. Ses compagnons l'imitèrent sans parler; le silence ne fut interrompu que par les jappements sourds de Duk.

Mais, il faut le dire, ces hommes n'avaient qu'une seule pensée; ils oubliaient leur propre danger et ne songeaient qu'au docteur. A lui, non eux. Pauvre Clawbonny! si bon, si doux l'éclaircie de cette petite colonie! pour la première fois, il n'avait pas l'air des pilotes extrêmes, une mort ouvragée peut-être l'attendaient, car, son excursion terminée, il reviendrait tranquillement au Fort-Providence et se trouverait en présence de ces féroces animaux.

Et nul moyen pour le prévenir!

Cependant, dit Johnson, ou je me trompe fort, ou il doit rester sur ses gardes; vos coups de feu résonnent d'avertir, et il ne peut manquer de croire quelque événement extraordinaire.

--Mais s'il est si loin alors, rondoit Altamont, et s'il n'a pas compris? Enfin, sur dix chances, il y en a huit pour qu'il revienne sans se douter du danger! Les ours sont abrités par l'escarpe du fort, et il ne peut les apercevoir!

--Il faut donc se débarrasser de ces dangereuses bêtes avant son retour, rondoit Hatteras.

--Mais comment? fit Bell.

La réponse à cette question était difficile. Tenter une sortie paraissait impraticable. On avait eu soin de barricader le couloir, mais les ours pouvaient avoir facilement raison de ces obstacles, si l'idée leur en prenait; ils savaient qu'il ne faut pas s'en tenir sur le nombre et la force de leurs adversaires, et il leur serait aisé d'arriver jusqu'eux.

Les prisonniers s'étaient postés dans chacune des chambres de Doctor's-House afin de surveiller toute tentative d'invasion; en prenant l'oreille, ils entendaient les ours aller, venir, grogner sourdement, et gratter de leurs ormes pattes les murailles de neige.

Cependant il fallait agir; le temps pressait. Altamont voulut de pratiquer une meurtrie, afin de tirer sur les assaillants; en quelques minutes, il eut creusé une sorte de trou dans le mur de glace; il y introduisit son fusil; mais, peine l'arme passa-t-elle au-dehors, qu'elle lui fut arrachée des mains avec une puissance irrésistible, sans qu'il pût faire feu.

Diab! s'écria-t-il, nous ne sommes pas de force.

Et il se ha! de reboucher la meurtrie.

Cette situation durait depuis une heure, et rien n'en faisait prévoir le terme. Les chances d'une sortie furent encore discutées; elles étaient faibles, puisque les ours ne pouvaient être combattus séparément. Néanmoins, Hatteras et ses compagnons, pressés d'en finir, et, il faut le dire, très confus d'être ainsi tenus en prison par des bêtes, allaient tenter une attaque directe, quand le capitaine imagina un nouveau moyen de défense.

Il prit le poker [1] qui servait Johnson à allumer ses fourneaux et le plongea dans le brasier du poêle; puis il pratiqua une ouverture dans la muraille de neige, mais sans la prolonger jusqu'au-dehors, et de manière à conserver extérieurement une épaisse couche de glace.

[1] Longue tige de fer destinée à allumer le feu des fourneaux.

Ses compagnons le regardaient faire. Quand le poker fut rouge blanc. Hatteras prit la parole et dit:

Cette barre incandescente va me servir à repousser les ours, qui ne pourront la saisir, et traversant la meurtrie il sera facile de faire un feu nourri contre eux, sans qu'ils puissent nous arracher nos armes.

--Bien imaginé, s'écria Bell, en se postant près d'Altamont.

Alors Hatteras, retirant le poker du brasier, l'enfonça rapidement dans la muraille. La neige, se vaporisant sous son contact, siffla avec un bruit assourdissant. Deux ours accoururent, saisirent la barre rougie et poussèrent un hurlement terrible, au moment où quatre détonations retentissaient coup sur coup.

Touché! s'écria l'Ami cain.

--Touché! riposta Bell.

--Recommence, dit Hatteras, en rebouchant momentanément l'ouverture.

Le poker fut plongé dans le fourneau; au bout de quelques minutes, il était rouge.

Altamont et Bell revinrent prendre leur place, après avoir rechargé les armes; Hatteras reboucha la meurtrie et y introduisit de nouveau le poker incandescent.

Mais cette fois une surface impraticable l'arrêta.

Maldit! s'écria l'Ami cain.

--Qu'y a-t-il? demanda Johnson.

--Ce qu'il y a! il y a que ces maudits animaux entassent blocs sur blocs, qu'ils nous murent dans notre maison, qu'ils nous enterrent vivants!

--C'est impossible!

--Voyez, le poker ne peut traverser! cela finit par r e ridicule, la fin!

Plus que ridicule, cela devenait inquiant . La situation empirait. Les ours en bes tr intelligentes, employaient ce moyen pour ouf fer leur proie. Ils entassaient les glans de manie r rendre toute fuite impossible.

C'est dur! dit le vieux Johnson d'un air tr mortifi Que des hommes vous traitent ainsi, passe encore, mais des ours!

Apr cette r l exion, deux heures s'oul ent sans amener de changement dans la situation des prisonniers; le projet de sortie ai t devenu impraticable; les murailles ai ssies arrai ent tout bruit exti eur. Altamont se promenait avec l'agitation d'un homme audacieux qui s'exaspe de trouver un danger supi eur son courage. Hatteras songeait avec effroi au docteur, et au pi l tr si eux qui le menai t son retour.

Ah! s'r ia Johnson, si M. Clawbonny ai t ici!

--Eh bien! que ferait-il? rondi t Altamont.

--Oh! il saurait bien nous tirer d'affaire!

--Et comment? demanda l'Ami cain avec humeur.

--Si je le savais, rondi t Johnson, je n'aurais pas besoin de lui. Cependant, je devine bien quel conseil il nous donnerait en ce moment!

--Lequel?

--Celui de prendre quelque nourriture! cela ne peut pas nous faire de mal. Au contraire. Qu'en pensez-vous, monsieur Altamont?

--Mangeons si cela vous fait plaisir, rondi t ce dernier, quoique la situation soit bien sott e, pour ne pas dire humiliante.

--Je gage, dit Johnson, qu'apr der , nous trouverons un moyen quelconque de sortir de l

On ne rondi t pas au mar e d'ui page, mais on se mit t able.

Johnson, evl 'ol e du docteur, essaya d'r e philosophe dans le danger, mais il n'y rssi t que; ses plaisanteries lui restaient dans la gorge. D'ailleurs, les prisonniers commeni ent se sentir mal l eur aise; l'air s'ai ssissait dans cette demeure hermi quement ferm; l'atmosph e ne pouvait se refaire t ravers le tuyau des fourneaux qui tiraient mal, et il ai t facile de proi r que, dans un temps fort limit le feu viendrait s' ei ndre; l'oxyge, absorbp ar les poumons et le foyer, ferait bien t place l'acide carbonique, dont on connai t l'influence mortelle.

Hatteras s'apert le premier de ce nouveau danger; il ne voulut point le cacher ses compagnons.

Alors, il faut sortir t out prix! rondi t Altamont.

--Oui! reprit Hatteras; mais attendons la nuit; nous ferons un trou la vote, cela renouvellera notre provision d'air; puis, l'un de nous prendra place ce poste, et de là il fera feu sur les ours.

--C'est le seul parti prendre, répliqua l'Américain.

Ceci convenu, on attendit le moment de tenter l'aventure, et, pendant les heures qui suivirent, Altamont n'argua pas ses imprudences contre un état de choses dans lequel, disait-il, des ours et des hommes antédonnés, ces derniers ne jouaient pas le plus beau rôle.

CHAPITRE XIII

LA MINE

La nuit arriva, et la lampe du salon commença à brûler dans cette atmosphère pauvre d'oxygène.

A huit heures, on fit les derniers préparatifs. Les fusils furent chargés avec soin, et l'on pratiqua une ouverture dans la vote de la snow-house.

Le travail dura depuis quelques minutes, et Bell s'en tira adroitement, quand Johnson, quittant la chambre coucher, dans laquelle il se tenait en observation, revint rapidement vers ses compagnons.

Il semblait inquiet.

Qu'avez-vous? lui demanda le capitaine.

--Ce que j'ai? rien! répondit le vieux marin en hésitant, et pourtant.

--Mais qu'y a-t-il? dit Altamont.

--Silence! n'entendez-vous pas un bruit singulier?

--De quel côté?

--Là où il se passe quelque chose dans la muraille de la chambre!

Bell suspendit son travail; chacun s'arrêta.

Un bruit sourd laissait percevoir, qui semblait produit dans le mur latéral; on faisait évidemment un trou dans la glace.

On gratte! fit Johnson.

--Ce n'est pas douteux, répondit Altamont.

--Les ours? dit Bell.

--Oui! les ours, dit Altamont.

--Ils ont changé de tactique, reprit le vieux marin; ils ont renoncé nous ouvrir!

--Ou ils nous croient ouvrir! reprit l'Américain, que la colère gagnait tristement.

--Nous allons r e attaqu, fit Bell.

--Eh bien! rondi t Hatteras, nous lutterons corps cor ps.

--Mille diables! s'r ia Altamont, j'aime mieux cela! j'en ai assez pour mon compte de ces ennemis invisibles! on se verra et on se battra!

--Oui, rondi t Johnson, mais pas coup s de fusil; c'est impossible dans un espace aussi r oit.

--Soit! l a hache! au couteau!

Le bruit augmentait; on entendait distinctement l'ai llure des griffes; les ours avaient attaqu l a muraille l 'angle me o elle rejoignait le talus de neige adossau rocher.

L'animal qui creuse, dit Johnson, n'est pas maintenant si x pieds de nous.

--Vous avez raison, Johnson, rondi t l'Ami cain; mais nous avons le temps de nous prar er l e recevoir!

L'Ami cain prit sa hache d'une main, son couteau de l'autre; arc-boutsur son pied droit, le corps rejeta en arrie, il se tint en posture d'attaque. Hatteras et Bell l'imitent . Johnson prar a son fusil pour le cas o l'usage d'une arme f eu serait nessai re.

Le bruit devenait de plus en plus fort; la glace arrach craquait sous la violente incision de griffes d'acier.

Enfin une crote mince sar a seulement l'assaillant de ses adversaires; soudain, cette crote se fendit comme le cerceau tendu de papier sous l'effort du clown, et un corps noir, or me, apparut dans la demi-obscuritde la chambre.

Altamont ramena rapidement sa main arm e pour frapper.

Arrez! par le Ciel! dit une voix bien connue.

--Le docteur! le docteur! s'r ia Johnson.

C'ai t le docteur, en effet, qui, emportp ar sa masse, vint rouler au milieu de la chambre.

Bonjour, mes braves amis, dit-il en se relevant lestement.

Ses compagnons demeurent stupai ts; mais l a stupact ion succa la joie; chacun voulut serrer le digne homme dans ses bras; Hatteras, tr u, le retint longtemps sur sa poitrine. Le docteur lui rondi t par une chaleureuse poign e de main.

Comment, vous, monsieur Clawbonny! dit le mar e d'ui page.

--Moi, mon vieux Johnson, et j'ai s plus inquiet de votre sort que vous n'avez pu l'r e du mien.

--Mais comment avez-vous su que nous i ons assaillis par une bande d'ours? demanda Altamont; notre plus vive crainte ai t de vous voir revenir tranquillement au Fort-Providence, sans vous douter du danger.

--Oh! j'avais tout vu, rondi t le docteur; vos coups de fusil m'ont donn l 'ei l; je me trouvais en ce moment pr des dr is du _Porpoise_; j'ai gravi un hummock; j'ai aper les cinq ours qui vous poursuivaient de pr; ah! quelle peur j'ai ressentie pour vous! Mais

enfin votre dringolade du haut de la colline et l'hiitation des animaux m'ont rassurément ; j'ai compris que vous aviez eu le temps de vous barricader dans la maison. Alors, peu peu, je me suis approché tant rampant, tant me glissant entre les glans; je suis arrivé du fort, et j'ai vu ces ormes bes au travail, comme de gros castors; ils battaient la neige, ils amoncelaient les blocs, en un mot ils vous muriaient tout vivants. Il est heureux que l'id ne leur soit pas venue de prier des blocs de glace du sommet du ce, car vous auriez ras sans merci.

--Mais, dit Bell, vous n'irez pas en sret monsieur Clawbonny; ne pouvaient-ils abandonner la place et revenir vers vous?

--Ils n'y pensaient que; les chiens grolandais, l' par Johnson, sont venus plusieurs fois rerp petite distance, et ils n'ont pas songé à donner la chasse; non, ils se croyaient srs d'un gibier plus savoureux.

--Grand merci du compliment, dit Altamont en riant.

--Oh! il n'y a pas de quoi r e fier. Quand j'ai compris la tactique des ours, j'ai rol u de vous rejoindre. Il fallait attendre la nuit, par prudence; aussi, d les premières ombres du cruscule, je me suis glissans bruit vers le talus, du cde la poudrie. J'avais mon id en choisissant ce point; je voulais percer une galerie. Je me suis donc mis au travail; j'ai attaqué la glace avec mon couteau neige, un fameux outil, ma foi! Pendant trois heures j'ai pioché j'ai creusé j'ai travaillé et me voilà fam ei nt mais arrivé. .

--Pour partager notre sort? dit Altamont.

--Pour nous sauver tous; mais donnez-moi un morceau de biscuit et de viande; je tombe d'inanition.

Bient le docteur mordait de ses dents blanches un respectable morceau de boeuf salé. Tout en mangeant, il se montra dispos à répondre aux questions dont on le pressait.

Nous sauver! avait repris Bell.

--Sans doute, répondit le docteur, en faisant place sa ronse par un vigoureux effort des muscles staphylins.

--Au fait, dit Bell, puisque M. Clawbonny est venu, nous pouvons nous en aller par le me chemin.

--Oui-d roudit le docteur, et laisser le champ libre cette engeance malfaisante, qui finira par ouvrir nos magasins et les piller!

--Il faut demeurer ici, dit Hatteras.

--Sans doute, répondit le docteur, et nous dar rasser nmoins de ces animaux.

--Il y a donc un moyen? demanda Bell.

--Un moyen sr, répondit le docteur.

--Je le disais bien, s'ria Johnson en se frottant les mains; avec M. Clawbonny, jamais rien n'est desp il a toujours quelque invention dans son sac de savant.

--Oh! oh! mon pauvre sac est bien maigre, mais en fouillant bien....

--Docteur, dit Altamont, les ours ne peuvent-ils passer par cette galerie que vous avez creusé?

--Non, j'ai eu soin de reboucher solidement l'ouverture; et maintenant, nous pouvons aller d'ici là poudrière sans qu'ils s'en doutent.

--Bon! nous direz-vous maintenant quel moyen vous comptez employer pour nous débarrasser de ces ridicules visiteurs?

--Un moyen bien simple, et pour lequel une partie du travail est déjà fait.

--Comment cela?

--Vous le verrez. Mais j'oublie que je ne suis pas venu seul ici.

--Que voulez-vous dire? demanda Johnson.

--J'ai un compagnon vous présenter.

Et, en parlant de la sorte, le docteur tira de la galerie le corps d'un renard fraîchement tué.

Un renard! s'écria Bell.

--Ma chasse de ce matin, répondit modestement le docteur, et vous verrez que jamais renard n'aura tenu plus longtemps.

--Mais enfin, quel est votre dessein? demanda Altamont.

--J'ai la prétention, répondit le docteur, de faire sauter les ours tous ensemble avec cent livres de poudre.

On regarda le docteur avec surprise.

Mais la poudre? lui demanda-t-on.

--Elle est au magasin.

--Et le magasin?

--Ce boyau y conduit. Ce n'est pas sans motif que j'ai creusé une galerie de dix toises de longueur; j'aurais pu attaquer le parapet plus près de la maison, mais j'avais mon idée.

--Enfin, cette mine, où prenez-vous l'abîme? demanda l'Américain.

--À la face même de notre talus, c'est-à-dire au point le plus éloigné de la maison, de la poudrière et des magasins.

--Mais comment y attirer les ours tous à la fois?

--Je m'en charge, répondit le docteur; assez parler, agissons. Nous avons cent pieds de galerie creusée pendant la nuit; c'est un travail fatigant; mais cinq, nous nous en tirerons en nous relayant. Bell va commencer, et pendant ce temps nous prendrons quelque repos.

--Parbleu! s'écria Johnson plus j'y pense, plus je trouve le moyen de M. Clawbonny excellent.

--Il est sûr, répondit le docteur.

--Oh! du moment que vous le dites, ce sont des ours morts, et je me sens diller fourrure sur les aulx.

--A l'ouvrage donc!

Le docteur s'enfonça dans la galerie sombre, et Bell le suivit; on passait le docteur, ses compagnons avaient assuré de se trouver à l'aise. Les deux mineurs arrivèrent à la poudrière et douchèrent au milieu des barils rangés en bon ordre. Le docteur donna à Bell les indications nécessaires; le charpentier attaqua le mur opposé sur lequel s'appuyait le talus, et son compagnon revint dans la maison.

Bell travailla pendant une heure et creusa un boyau long de dix pieds perpendiculaire, dans lequel on pouvait s'avancer en rampant. Au bout de ce temps, Altamont vint le remplacer, et dans le même temps il fit perpendiculaire le même travail; la neige, retirée de la galerie, avait été transportée dans la cuisine, où le docteur la faisait fondre au feu, afin qu'elle tienne moins de place.

À l'Américain succéda le capitaine, puis Johnson. En dix heures, c'est-à-dire vers les huit heures du matin, la galerie avait été entièrement ouverte.

Aux premières lueurs de l'aurore, le docteur vint considérer les ours par une meurtrière qu'il pratiqua dans le mur du magasin à poudre.

Ces patients animaux n'avaient pas quitté la place. Ils étaient là allant, venant, grognant, mais, en somme, faisant leur faction avec une persévérance exemplaire; ils rôdèrent autour de la maison, qui disparaissait sous les blocsamoncel. Mais un moment vint pourtant où ils semblent avoir utilisé leur patience, car le docteur les vit tout coup repousser les glans qu'ils avaient entassés.

Bon! dit-il au capitaine, qui se trouvait près de lui.

--Que font-ils? demanda celui-ci.

--Ils m'ont tout l'air de vouloir finir leur ouvrage et d'arriver jusqu'à nous! Mais un instant! ils seront dehors auparavant. En tout cas, pas de temps à perdre.

Le docteur se glissa jusqu'au point où la mine devait être pratiquée; il fit arrêter la chambre de toute la largeur et de toute la hauteur du talus; il ne resta bientôt plus que la partie supérieure qu'une couche de glace ajoutée d'un pied au plus; il fallut même la soutenir pour qu'elle ne s'effondrât pas.

Un pieu solidement appuyé sur le sol de granit fit l'office de poteau; le cadavre du renard fut attaché au sommet, et une longue corde, nouée à sa partie inférieure, se déroula à travers la galerie jusqu'à la poudrière.

Les compagnons du docteur suivaient ses instructions sans trop les comprendre.

Voici l'appareil, dit-il, en leur montrant le renard.

Au pied du poteau, il fit rouler un tonnelet pouvant contenir cent livres de poudre.

Et voici la mine, ajouta-t-il.

--Mais, demanda Hatteras, ne nous ferons-nous pas sauter en même temps que les ours?

--Non! nous sommes suffisamment éloignés du théâtre de l'explosion; d'ailleurs, notre maison est solide; si elle se disjoint un peu, nous

en serons quittes pour la refaire.

--Bien, roudi t Altamont; mais maintenant comment prenez- vous
oper ?

--Voici, en halant cette corde, nous abattons le pieu qui soutient la
crote de la glace au-dessus de la mine; le cadavre du renard
apparar a subitement hors du talus, et vous admettrez sans peine que
des animaux affam par un long jene n'hi teront pas se pri piter
sur cette proie inattendue.

--D'accord.

--Eh bien, ce moment, je mets le feu l a mine, et je fais sauter
d'un seul coup les convives et le repas.

--Bien! bien! s'r ia Johnson, qui suivait l'entretien avec un vif
int.

Hatteras, ayant confiance absolue dans son ami, ne demandait aucune
explication. Il attendait. Mais Altamont voulait savoir jusqu'au bout.

Docteur, dit-il, comment calculerez-vous la dur de votre mh e avec
une pri sion telle que l'explosion se fasse au moment opportun?

--C'est bien simple, roudi t le docteur, je ne calculerai rien.

--Vous avez donc une mh e de cent pieds de longueur?

--Non.

--Vous ferez donc simplement une tra de poudre?

--Point! cela pourrait rater.

--Il faudra donc que quelqu'un se doue et aille mettre le feu l a
mine?

--S'il faut un homme de bonne volont dit Johnson avec empressement,
je m'offre volontiers.

--Inutile, mon digne ami, roudi t le docteur, en tendant la main au
vieux mar e d'ui page, nos cinq existences sont pri euses, et elles
seront ar gns, Dieu merci.

--Alors, fit l'Ami cain, je renonce devi ner.

--Voyons, roudi t le docteur en souriant, si l'on ne se tirait pas
d'affaire dans cette circonstance, q uoi servirait d'avoir appris la
physique?

--Ah! fit Johnson rayonnant, la physique!

--Oui! n'avons-nous pas ici une pile ect rique et des fils d'une
longueur suffisante, ceux-lm es qui servaient not re phare?

--Eh bien?

--Eh bien, nous mettrons le feu l a mine quand cela nous plaira,
instantanent et sans danger.

--Hurrah! s'r ia Johnson.

--Hurrah! rent ses compagnons, sans se soucier d'r e ou non
entendus de leurs ennemis.

Aussit, les fils électriques furent déroulés dans la galerie depuis la maison jusqu'à la chambre de la mine. Une de leurs extrémités demeura enroulée à la pile, et l'autre plongea au centre du tonnelet, les deux bouts restant placés à une petite distance l'un de l'autre.

À neuf heures du matin, tout fut terminé. Il était temps; les ours se livraient avec furie à leur rage de dévotion.

Le docteur jugea le moment arrivé. Johnson fut placé dans le magasin à poudre, et chargé de tirer sur la corde rattachée au poteau. Il prit place son poste.

Maintenant, dit le docteur à ses compagnons, préparez vos armes, pour le cas où les assaillants ne seraient pas tués du premier coup, et rangez-vous auprès de Johnson: aussitôt après l'explosion, faites irruption au-dehors.

--Convenu, répondit l'Américain.

--Et maintenant, nous avons fait tout ce que des hommes peuvent faire! nous nous sommes aidés! que le Ciel nous aide!

Hatteras, Altamont et Bell se rendirent à la poudrière. Le docteur resta seul près de la pile.

Bientôt, il entendit la voix orgueilleuse de Johnson qui criait:

Attention!

--Tout va bien, répondit-il.

Johnson tira vigoureusement la corde; elle vint à lui, entraînant le pieu; puis, il se précipita à la meurtrière et regarda.

La surface du talus s'était affaissée. Le corps du renard apparaissait au-dessus des débris de glace. Les ours, surpris d'abord, ne tardèrent pas se précipiter en groupe serrés sur cette proie nouvelle.

Feu! cria Johnson.

Le docteur abaissa aussitôt le courant électrique entre ses fils; une explosion formidable eut lieu; la maison oscilla comme dans un tremblement de terre; les murs se fendirent. Hatteras, Altamont et Bell se précipitèrent hors du magasin à poudre, prêts à faire feu.

Mais leurs armes furent inutiles; quatre ours sur cinq, englobés dans l'explosion, retombèrent en morceaux, monnaies, mutilés, carbonisés, tandis que le dernier, demi-rivé, s'enfuyait toutes jambes.

Hurrah! hurrah! hurrah! s'écrièrent les compagnons de Clawbonny, pendant que celui-ci se précipitait en souriant dans leurs bras.

CHAPITRE XIV

LE PRINTEMPS POLAIRE

Les prisonniers avaient dit vrai; leur joie se manifesta par de chaudes démonstrations et de vifs remerciements au docteur. Le vieux Johnson regretta bien un peu les peaux d'ours, brisées et hors de

service; mais ce regret n'influa pas sensiblement sur sa belle humeur.

La journée se passa à restaurer la maison de neige, qui s'était fort ressentie de l'explosion. On la débarassa des blocs entassés par les animaux, et ses murailles furent rejointoyées. Le travail se fit rapidement, à la voix du maître d'équipage, dont les bonnes chansons faisaient plaisir à entendre.

Le lendemain, la température s'améliora singulièrement, et, par une brusque saute de vent, le thermomètre remonta quatorze degrés au-dessus de zéro (-9 centigrades). Une différence si considérable fut vivement ressentie par les hommes et les choses. La brise du sud ramenait avec elle les premiers indices du printemps polaire.

Cette chaleur relative persista pendant plusieurs jours; le thermomètre, à l'abri du vent, marqua même trente et un degrés au-dessus de zéro (-1 centigrade), des symptômes de dégel vinrent se manifester.

La glace commença à se crevasser; quelques jaillissements d'eau salée se produisaient et l'on vit comme les jets liquides d'un parc anglais; quelques jours plus tard, la pluie tombait en grande abondance.

Une vapeur intense s'élevait des neiges; c'était de bon augure, et la fonte de ces masses immenses paraissait prochaine. Le disque pâle du soleil tendait à se colorer davantage et traçait des spirales plus allongées au-dessus de l'horizon; la nuit durait trois heures à peine.

Autre symptôme non moins significatif, quelques ptarmigans, les oies boréales, les pluviers, les gelinottes, revenaient par bandes; l'air s'emplit peu à peu de ces cris assourdissants dont les navigateurs du printemps dernier se souvenaient encore. Des lièvres, que l'on chassa avec succès, firent leur apparition sur les rivages de la baie, ainsi que la souris arctique, dont les petits terriers formaient un système d'abris rudimentaires.

Le docteur fit remarquer ses compagnons que presque tous ces animaux commencent à perdre le poil ou la plume blanche de l'hiver pour revêtir leur parure d'été; ils se printanisaient à vue d'œil, tandis que la nature laissait poindre leur nourriture sous forme de mousses, de pavots, de saxifrages et de gazon nain. On sentait toute une nouvelle existence percer sous les neiges dormantes.

Mais avec les animaux inoffensifs revinrent leurs ennemis affamés; les renards et les loups arrivèrent en quête de leur proie; des hurlements lugubres retentirent pendant la courte obscurité des nuits.

Le loup de ces contrées est très proche parent du chien; comme lui, il aboie, et souvent de façon à tromper les oreilles les plus exercées, celles de la race canine, par exemple; on dit même que ces animaux emploient cette ruse pour attirer les chiens et les dérober. Ce fait fut observé sur les terres de la baie d'Hudson, et le docteur put le constater à la Nouvelle-Amérique; Johnson eut soin de ne pas laisser courir ses chiens d'attelage, qui auraient pu se laisser prendre ce piège.

Quant à Duk, il en avait vu bien d'autres, et il était trop fin pour aller se jeter dans la gueule du loup.

On chassa beaucoup pendant une quinzaine de jours; les provisions de viandes fraîches furent abondantes; on tua des perdrix, des ptarmigans et des ortolans de neige, qui offraient une alimentation délicieuse. Les chasseurs ne s'occupaient pas du Fort-Providence. On peut dire que le menu gibier venait de lui-même au-devant du coup de fusil; il

animait singulièrement par sa présence ces plages silencieuses, et la baie Victoria prenait un aspect inaccoutumé qui rouvrait les yeux.

Les quinze jours qui suivirent la grande affaire des ours furent remplis par ces diverses occupations. Le déficit des progrès visibles; le thermomètre remonta trente-deux degrés au-dessus de zéro (0 centigrade); les torrents commencent à mugir dans les ravines, et des milliers de cataractes s'improvisent sur le penchant des coteaux.

Le docteur, après avoir défrayé un acre de terrain, y sema des graines de cresson, d'oseille et de cochléaria, dont l'influence antiscorbutique est excellente; il voyait éclore de terre de petites feuilles verdoyantes, quand tout coup, et avec une inconcevable rapidité le froid reparut en maître dans son empire.

En une seule nuit, et par une violente brise du nord, le thermomètre reperdit près de quarante degrés; il retomba huit degrés au-dessous de zéro (-22 centigrades). Tout fut gelé oiseaux, quadrupes, amphibiens, disparurent par enchantement; les trous profondes se refermèrent, les crevasses disparurent, la glace reprit sa dureté de granit, et les cascades, saisies dans leur chute, se figèrent en longs pendicules de cristal.

Ce fut un véritable changement de vue; il se produisit dans la nuit du 11 au 12 mai. Et quand Bell, le matin, mit le nez au-dehors par cette gelée foudroyante, il faillit l'y laisser.

Oh! nature bouillonnante, s'écria le docteur un peu d'appoint voilà bien de tes coups! Allons! j'en serai quitte pour recommencer mes semis.

Hatteras prenait la chose moins philosophiquement, tant il avait hâte de reprendre ses recherches. Mais il fallait se résigner.

En avons-nous pour longtemps de cette température? demanda Johnson.

--Non, mon ami, non, roudi-tu Clawbonny; c'est le dernier coup de patte du froid! vous comprenez bien qu'il est ici chez lui, et on ne peut que le chasser sans qu'il revienne.

--Il se défend bien, répondit Bell en se frottant le visage.

--Oui! mais j'aurais dû m'y attendre, répondit le docteur, et ne pas sacrifier mes graines comme un ignorant, d'autant plus que je pouvais, là-bas, à la rigueur, les faire pousser près des fourneaux de la cuisine.

--Comment, dit Altamont, vous deviez prévoir ce changement de température?

--Sans doute, et sans rien de sorcier! Il fallait mettre mes semis sous la protection immédiate de saint Mamert, de saint Pancrace et de saint Servais, dont la fête tombe les 11, 12 et 13 de ce mois.

--Par exemple, docteur, s'écria Altamont, vous allez me dire quelle influence les trois saints en question peuvent avoir sur la température?

--Une très grande, si l'on en croit les horticulteurs, qui les appellent les trois saints de glace.

--Et pourquoi cela, je vous prie?

--Parce que généralement il se produit un froid périodique dans le mois de mai, et que ce plus grand abaissement de température a lieu du 11 au 13 de ce mois. C'est un fait, voilà tout.

--Il est curieux, mais l'explique-t-on? demanda l'Ami cain.

--Oui, de deux manies: ou par l'interposition d'une grande quantité d'astères [1] cette ouverture de l'année entre la terre et le soleil, ou simplement par la dissolution des neiges qui, en fondant, absorbent nécessairement une très grande quantité de chaleur. Ces deux causes sont plausibles; faut-il les admettre absolument? Je l'ignore; mais, si je ne suis pas certain de la valeur de l'explication, j'aurais dû l'être de l'authenticité du fait, ne point l'oublier, et ne pas compromettre mes plantations.

[1] Les filantes, probablement les débris d'une grande glace.

Le docteur disait vrai. Soit par une raison, soit par une autre, le froid fut très intense pendant le reste du mois de mai; les chasses furent rarement interrompues, non pas tant par la rigueur de la température que par l'absence complète du gibier; heureusement, la réserve de viande fraîche n'aurait pas encore été consommée.

Les hivernés se retrouvent donc condamnés à une nouvelle inactivité pendant quinze jours, du 11 au 25 mai, leur existence monotone ne fut marquée que par un seul incident, une maladie grave, une angine couenneuse, qui vint frapper le charpentier inopinément; ses amygdales fortement tuméfiées et la fausse membrane qui les tapissait, le docteur ne put se rendre sur la nature de ce terrible mal; mais il se trouvait dans son entourage, et la maladie, qui n'avait pas compté sur lui sans doute, fut rapidement guérie. Le traitement suivi par Bell fut très simple, et la pharmacie n'était pas loin; le docteur se contenta de mettre quelques petits morceaux de glace dans la bouche du malade; en quelques heures, la tuméfaction commença à diminuer, et la fausse membrane disparut. Vingt-quatre heures plus tard, Bell était sur pied.

Comme on s'en veillait de la mission du docteur:

C'est ici le pays des angines, roudit-il; il faut bien que le remède soit auprès du mal.

--Le remède et surtout le médecin, ajouta Johnson, dans l'esprit duquel le docteur prenait des proportions pyramidales.

Pendant ces nouveaux loisirs, celui-ci voulut d'avoir avec le capitaine une conversation importante: il s'agissait de faire revenir Hatteras sur cette idée de reprendre la route du nord sans emporter une chaloupe, un canot quelconque, un morceau de bois, enfin de quoi franchir les bras de mer ou les détroits. Le capitaine, si absolu dans ses idées, s'exprima formellement pour l'emploi d'une embarcation faite des débris du navire américain.

Le docteur ne savait trop comment entrer en matière, et cependant il importait que ce point fût promptement décidé car le mois de juin arriverait bientôt l'ouverture des grandes excursions. Enfin, après avoir longtemps réfléchi, il prit un jour Hatteras à part, et, avec son air de douce bonté il lui dit:

Hatteras, me croyez-vous votre ami?

--Certes, roudit le capitaine avec vivacité le meilleur, et moi le seul.

--Si je vous donne un conseil, reprit le docteur, un conseil que vous ne me demandez pas, le regarderez-vous comme digne?

--Oui, car je sais que l'intendant personnel ne vous a jamais guidé.

mais o voulez-vous en venir?

--Attendez, Hatteras, j'ai encore une demande vous faire. Me croyez-vous un bon Anglais, comme vous, et ambitieux de gloire pour mon pays?

Hatteras fixa le docteur d'un oeil surpris.

Oui, roudi t-il, en l'interrogeant du regard sur le but de sa demande.

--Vous voulez arriver au pe nord, reprit le docteur; je conis votre ambition, je la partage; mais, pour parvenir ce but, il faut faire le nessai re.

--Eh bien, jusqu'ici, n'ai-je pas tout sacrifi our rssi r?

--Non, Hatteras, vous n'avez pas sacrifivos rulsions personnelles, et en ce moment je vous vois pr rrefuser les moyens indispensables pour atteindre le pe.

--Ah! roudi t Hatteras, vous voulez parler de cette chaloupe, de cet homme...

--Voyons, Hatteras, raisonnons sans passion, froidement, et examinons cette question sous toutes ses faces. La ce sur laquelle nous venons d'hiverner peut re interrompue; rien ne nous prouve qu'elle se prolonge pendant six degr au nord; si les renseignements qui vous ont amenj usqu'ici se justifient, nous devons, pendant le mois d' trouver une vaste endue de mer libre. Or, en prence de l'ocn Arctique, dagde glace et propice une navigation facile, comment ferons-nous, si les moyens de le traverser nous manquent?

Hatteras ne roudi t pas.

Voulez-vous donc vous trouver q uelques milles du pe Nord sans pouvoir y parvenir?

Hatteras avait laissr etomber sa te dans ses mains.

Et maintenant, reprit le docteur, examinons la question son point de vue moral. Je conis qu'un Anglais sacrifie sa fortune et son existence pour donner l 'Angleterre une gloire de plus! Mais parce qu'un canot fait de quelques planches arrachs un navire ami cain, un bi ment naufraget sans valeur, aura touchl a ce nouvelle ou parcouru l'ocn inconnu, cela pourra-t-il rui re l'honneur de la douver te? Est-ce que si vous aviez rencontrvous- me, sur cette plage, la coque d'un navire abandonn vous auriez hi tvous en servir? N'est-ce pas au chef seul de l'expi tion qu'appartient le bi ce de la rssi te? Et je vous demande si cette chaloupe, construite par quatre Anglais, ne sera pas anglaise depuis la quille jusqu'au plat-bord?

Hatteras se taisait encore.

Non, fit Clawbonny, parlons franchement, ce n'est pas la chaloupe qui vous tient au coeur, c'est l'homme.

--Oui, docteur, oui, roudi t le capitaine, cet Ami cain, je le hais de toute une haine anglaise, cet homme que la fatalita jetsur mon chemin...

--Pour vous sauver!

--Pour me perdre! Il me semble qu'il me nargue, qu'il parle en mar e

ici, qu'il s' imagine tenir ma destinée entre ses mains et qu'il a deviné mes projets. Ne s'est-il pas donné tout entier quand il s'est agi de nommer ces terres nouvelles? A-t-il jamais avoué qu'il ait venu faire sous ces latitudes? Vous ne m'erez pas de l'esprit une idée qui me tue: c'est que cet homme est le chef d'une expédition de découverte envoyée par le gouvernement de l'Union.

--Et quand cela serait, Hatteras, qui prouve que cette expédition cherchait gagner le pôle? L'Ami qui ne peut-elle pas tenter, comme l'Angleterre, le passage du nord-ouest? En tout cas, Altamont ignore absolument vos projets, car ni Johnson, ni Bell, ni vous, ni moi, nous n'en avons dit un seul mot devant lui.

--Eh bien, qu'il les ignore toujours!

--Il finira nécessairement par les connaître, car nous ne pouvons pas le laisser seul ici?

--Et pourquoi? demanda le capitaine avec une certaine violence; ne peut-il demeurer au Fort-Providence?

--Il n'y consentirait pas, Hatteras; et puis abandonner cet homme que nous ne serions pas certains de retrouver au retour, ce serait plus qu'imprudent, ce serait inhumain; Altamont viendra, il faut qu'il vienne! mais, comme il est inutile de lui donner maintenant des idées qu'il n'a pas, ne lui disons rien, et construisons une chaloupe destinée en apparence à la reconnaissance de ces nouveaux rivages.

Hatteras ne pouvait se décider se rendre aux idées de son ami; celui-ci attendait une réponse qui ne se faisait pas.

Et si cet homme refusait de consentir au départ de son navire? dit enfin le capitaine.

--Dans ce cas, vous auriez le bon droit pour vous; vous construiriez cette chaloupe malgré lui, et il n'aurait plus rien à répondre.

--Fasse donc le Ciel qu'il refuse! s'écria Hatteras.

--Avant un refus, répondit le docteur, il faut une demande; je me charge de la faire.

En effet, le soir même, au souper, Clawbonny amena la conversation sur certains projets d'excursions pendant les mois d'été destinés à faire le relevé hydrographique des côtes.

Je pense, Altamont, dit-il, que vous serez des nôtres?

--Certes, répondit l'Américain, il faut bien savoir jusqu'où s'étend cette terre de la Nouvelle-Amérique.

Hatteras regardait son rival fixement pendant qu'il répondait ainsi.

Et pour cela, reprit Altamont, il faut faire le meilleur emploi possible des débris du *Porpoise*; construisons donc une chaloupe solide et qui nous porte loin.

--Vous entendez, Bell, dit vivement le docteur, d'ici demain nous nous mettrons à l'ouvrage.

LE PASSAGE DU NORD-OUEST

Le lendemain, Bell, Altamont et le docteur se rendirent au Porpoise; le bois ne manquait pas; l'ancienne chaloupe du trois-ms, donc par le choc des glans, pouvait encore fournir les parties principales de la nouvelle. Le charpentier se mit donc immédiatement l'oeuvre; il fallait une embarcation capable de tenir la mer, et cependant assez légère pour pouvoir être transportée sur le traieau.

Pendant les derniers jours de mai, la température s'éleva; le thermomètre remonta au degré congélation; le printemps revint pour tout de bon, cette fois, et les hivernés durent quitter leurs vêtements d'hiver.

Les pluies avaient fructifié; la neige commençait à profiter des moindres dénivelés du terrain pour s'en aller en chutes et en cascades.

Hatteras ne put contenir sa satisfaction en voyant les champs de glace donner les premiers signes de dégel. La mer libre, c'était pour lui la liberté.

Si ses devanciers se trompent ou non sur cette grande question du bassin polaire, c'est ce qu'il espérait savoir avant peu. De l'endroit, il attendait tout le succès de son entreprise.

Un soir, après une assez chaude journée, pendant laquelle les symptômes de décomposition des glaces s'accusaient plus manifestement, il mit la conversation sur ce sujet si intéressant de la mer libre.

Il reprit la suite des arguments qui lui étaient familiers, et trouva comme toujours dans le docteur un chaud partisan de sa doctrine. D'ailleurs ses conclusions ne manquaient pas de justesse.

Il est évident, dit-il, que si l'Océan se débarrasse de ses glaces devant la baie Victoria, sa partie méridionale sera également libre jusqu'au Nouveau-Cornouailles et jusqu'au canal de la Reine. Penny et Belcher l'ont vu tel, et ils ont certainement bien vu.

--Je le crois comme vous, Hatteras, répondit le docteur, et rien n'autorisait même à douter la bonne foi de ces illustres marins; on tentait vainement d'expliquer leur découverte par un effet de mirage; mais ils se montraient trop affirmatifs pour ne pas être certains du fait.

--J'ai toujours pensé à cette fan, dit Altamont, qui prit alors la parole; le bassin polaire s'étend non seulement dans l'ouest, mais aussi dans l'est.

--On peut le supposer, en effet, répondit Hatteras.

--On doit le supposer, reprit l'Américain, car cette mer libre, que les capitaines Penny et Belcher ont vue par ces bords de la terre Grinnel, Morton, le lieutenant de Kane, l'a également aperçue dans le droit qui porte le nom de ce hardi savant!

--Nous ne sommes pas dans la mer de Kane, répondit simplement Hatteras, et par conséquent nous ne pouvons vérifier le fait.

--Il est supposable, du moins, dit Altamont.

--Certainement, répliqua le docteur, qui voulait éviter une discussion inutile. Ce que pense Altamont doit être la vérité, mais de dispositions particulières des terrains environnants, les mêmes effets

se produisent sous les mêmes latitudes. Aussi, je crois la mer libre dans l'est aussi bien que dans l'ouest.

--En tout cas, peu nous importe! dit Hatteras.

--Je ne dis pas comme vous, Hatteras, reprit l'Américain, que l'indifférence affect du capitaine commença à s'effacer, cela pourra avoir pour nous une certaine importance!

--Et quand, je vous prie?

--Quand nous songerons au retour.

--Au retour! s'écria Hatteras. Et qui y pense?

--Personne, répondit Altamont, mais enfin nous nous arrêterons quelque part, je suppose.

--O cela? fit Hatteras.

Pour la première fois, cette question avait directement posé l'Américain. Le docteur et donna de ses bras pour arrêter net la discussion.

Altamont ne répondant pas, le capitaine renouvela sa demande.

O cela? fit-il en insistant.

--O nous allons! répondit tranquillement l'Américain.

--Et qui le sait? dit le conciliant docteur.

--Je prends donc, reprit Altamont, que si nous voulons profiter du bassin polaire pour revenir, nous pourrions tenter de gagner la mer de Kane; elle nous mènera plus directement à la mer de Baffin.

--Vous croyez? fit ironiquement le capitaine.

--Je le crois, comme je crois que si jamais ces mers boréales devenaient praticables, on s'y rendrait par ce chemin, qui est plus direct. Oh! c'est une grande découverte que celle du docteur Kane!

--Vraiment! fit Hatteras en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

--Oui, dit le docteur, on ne peut le nier, et il faut laisser chacun son métier.

--Sans compter qu'avant ce crâne marin, reprit l'Américain obstinément, personne ne s'était avancé aussi profondément dans le nord.

--J'aime croire, reprit Hatteras, que maintenant les Anglais ont le pas sur lui!

--Et les Américains! fit Altamont.

--Les Américains! répondit Hatteras.

--Que suis-je donc? dit fièrement Altamont.

--Vous êtes, répondit Hatteras d'une voix peiné contenue, vous êtes un homme qui prend accord au hasard et à la science une part de gloire! Votre capitaine américain s'est avancé loin dans le nord, mais le hasard seul...

--Le hasard! s'écria Altamont; vous osez dire que Kane n'est pas

redevable son énergie et son savoir de cette grande découverte?

--Je dis, riposta Hatteras, que ce nom de Kane n'est pas un nom prononcé dans un pays illustré par les Parry, les Franklin, les Ross, les Belcher, les Penny, dans ces mers qui ont livré le passage du nord-ouest à l'Anglais Mac Clure...

--Mac Clure! riposta vivement l'Américain, vous citez cet homme, et vous vous êtes opposés contre les chances du hasard? N'est-ce pas le hasard seul qui l'a favorisé?

--Non, répondit Hatteras en s'animant, non! C'est son courage, son obstination à passer quatre hivers au milieu des glaces...

--Je le crois bien, répondit l'Américain; il avait pris, il ne pouvait revenir, et il a fini par abandonner son navire l'_Investigator_' pour regagner l'Angleterre!

--Mes amis, dit le docteur...

D'ailleurs, reprit Altamont en l'interrompant, laissons l'homme, et voyons le résultat. Vous parlez du passage du nord-ouest: eh bien, ce passage est encore à trouver!

Hatteras bondit à cette phrase; jamais question plus irritante n'avait surgi entre deux nationalités rivales!

Le docteur essaya encore d'intervenir.

Vous avez tort, Altamont, dit-il.

--Non pas! je soutiens mon opinion, reprit l'entêté; le passage du nord-ouest est encore à trouver, à franchir, si vous l'aimez mieux! Mac Clure ne l'a pas remonté et jamais, jusqu'à ce jour, un navire parti du droit de Behring n'est arrivé à la mer de Baffin!

Le fait était vrai, absolument parlant. Que pouvait-on répondre à l'Américain?

Cependant Hatteras se leva et dit:

Je ne souffrirai pas qu'en ma présence la gloire d'un capitaine anglais soit plus longtemps attaquée!

--Vous ne souffrirez pas! répondit l'Américain en se levant également, mais les faits sont là et votre puissance ne va pas jusqu'à les détruire.

--Monsieur! fit Hatteras, peu de colère.

--Mes amis, reprit le docteur, un peu de calme! nous discutons un point scientifique!

Le bon Clawbonny ne voulait voir qu'une discussion de science; la haine d'un Américain et d'un Anglais était en jeu.

Les faits, je vais vous les dire, reprit avec menace Hatteras, qui n'aurait plus rien.

--Et moi, je parlerai! riposta l'Américain.

Johnson et Bell ne savaient quelle contenance tenir.

Messieurs, dit le docteur avec force, vous me permettrez de prendre la parole! je le veux, dit-il; les faits me sont connus comme vous,

mieux qu'à vous, et vous m'accorderez que j'en puis parler sans partialité

--Oui! oui! firent Bell et Johnson, qui s'inquièrent de la tournure de la discussion, et crurent une majorité favorable au docteur.

--Allez, monsieur Clawbonny, dit Johnson, ces messieurs vous outèreront, et cela nous instruira tous.

--Parlez donc! fit l'Américain.

Hatteras reprit sa place en faisant un signe d'acquiescement, et se croisa les bras.

Je vais vous raconter les faits dans toute leur vérité, dit le docteur, et vous pourrez me reprendre, mes amis, si j'ometts ou si j'altère un détail.

--Nous vous connaissons, monsieur Clawbonny, répondit Bell, et vous pouvez conter sans rien craindre.

--Voici la carte des mers polaires, reprit le docteur, qui s'apprête à lever pour aller chercher les pièces du procès; il sera facile d'y suivre la navigation de Mac Clure, et vous pourrez juger en connaissance de cause.

Le docteur alla sur la table l'une de ces excellentes cartes publiées par ordre de l'Amirauté et qui contenait les découvertes les plus modernes faites dans les régions arctiques; puis il reprit en ces termes:

En 1848, vous le savez, deux navires, l'*Herald*, capitaine Kellet, et le *Plover*, commandant Moore, furent envoyés au droit de Behring pour tenter d'y retrouver les traces de Franklin; leurs recherches demeurent infructueuses; en 1850, ils furent rejoints par Mac Clure, qui commandait l'*Investigator*, navire sur lequel il venait de faire la campagne de 1849 sous les ordres de James Ross. Il avait suivi du capitaine Collinson, son chef, qui montait l'*Entreprise*; mais il le devança, et, arrivé au droit de Behring, il déclara qu'il n'attendrait pas plus longtemps, qu'il partirait seul sous sa propre responsabilité et, entendez-moi bien, Altamont, qu'il découvrirait Franklin ou le passage.

Altamont ne manifesta ni approbation ni improbation.

Le 5 août 1850, reprit le docteur, après avoir communiqué dernièrement avec le *Plover*, Mac Clure s'enfonça dans les mers de l'est par une route peu connue; voyez, c'est peine si quelques terres sont indiquées sur cette carte. Le 30 août, le jeune officier relevait le cap Bathurst; le 6 septembre, il découvrit la terre Baring qu'il reconnut depuis faire partie de la terre de Banks, puis la terre du Prince-Albert; alors il prit résolument par ce droit allongé qui sépare ces deux grandes terres, et qu'il nomma le droit du Prince-de-Galles. Entrez-y par là pensés avec le courageux navigateur! Il espérait franchir dans le bassin de Melville que nous avons traversé et il avait raison de l'espérer; mais les glaces, l'extrémité du droit, lui opposent une infranchissable barrière. Alors, arrêtés dans sa marche, Mac Clure hiverna de 1850 à 1851, et pendant ce temps il va au travers de la banquise s'assurer de la communication du droit avec le bassin de Melville.

--Oui, fit Altamont, mais il ne le traversa pas.

--Attendez, fit le docteur. Pendant cet hivernage, les officiers de Mac Clure parcoururent les côtes avoisinantes, Creswell, la terre de

Baring, Haswelt, la terre du Prince-Albert au sud, et Wynniat le cap Walker au nord. En juillet, aux premiers dégelés, Mac Clure tente une seconde fois d'entraîner l'_Investigator_ dans le bassin de Melville; il s'en approche vingt milles, vingt milles seulement! mais les vents l'entraient irrésistiblement au sud, sans qu'il puisse forcer l'obstacle. Alors, il se décide à redescendre le droit du Prince-de-Galles et contourner la terre de Banks pour tenter par l'ouest ce qu'il n'a pu faire par l'est; il vire de bord; le 18, il releve le cap Kellet, et le 19, le cap du Prince-Alfred, deux degrés plus haut; puis, après une lutte effroyable avec les icebergs, il demeure soudain dans le passage de Banks, l'entrée de cette suite de droits qui ramènent à la mer de Baffin.

--Mais il n'a pu les franchir, rondin Altamont.

--Attendez encore, et ayez la patience de Mac Clure. Le 26 septembre, il prit ses positions d'hiver dans la baie de la Mercy, au nord de la terre de Banks, et y demeura jusqu'en 1852; avril arrive; Mac Clure n'avait plus d'approvisionnements que pour dix-huit mois. Cependant, il ne veut pas revenir; il part, traverse en traneau le droit de Banks et arrive l'est de Melville. Suivons-le. Il espère trouver sur ces ces les navires du commandant Austin envoyés à sa rencontre par la mer de Baffin et le droit de Lancaster; il touche le 28 avril Winter-Harbour, au point même où Parry hiverna trente-trois ans auparavant; mais de navires, aucun; seulement, il découvre dans un cairn un document par lequel il apprend que Mac Clintock, le lieutenant d'Austin, avait passé l'année précédente, et était reparti. Oubliant que Mac Clure ne désespère pas. Il place tout au hasard dans le cairn un nouveau document, où il annonce son intention de revenir en Angleterre par le passage du nord-ouest qu'il a trouvé en gagnant le droit de Lancaster et la mer de Baffin. Si l'on n'entend plus parler de lui, c'est qu'il aura été raaté au nord ou l'ouest de l'est de Melville; puis il revient, non pour aller à la baie de la Mercy refaire un troisième hivernage, de 1852 à 1853.

--Je n'ai jamais mis son courage en doute, rondin Altamont, mais son succès.

--Suivons-le encore, rondin le docteur. Au mois de mars, ruinés à deux tiers de ration, à la suite d'un hiver très rigoureux où le gibier manqua. Mac Clure se décide à envoyer en Angleterre la moitié de son équipage, soit par la mer de Baffin, soit par la rivière Mackenzie et la baie d'Hudson; l'autre moitié devait ramener l'_Investigator_ en Europe. Il choisit les hommes les moins valides, auxquels un quatrième hivernage et fastidieux; tout était prêt pour leur départ, fixau 15 avril, quand le 6, se promenant avec son lieutenant Creswell sur les glaces, Mac Clure aperçoit, accourant du nord et gesticulant, un homme, et cet homme, c'était le lieutenant Pim, du _Herald_, le lieutenant de ce même capitaine Kellet, qu'il avait laissé deux ans auparavant au droit de Behring, comme je vous l'ai dit en commençant. Kellet, parvenu Winter-Harbour, avait trouvé le document laissé tout au hasard par Mac Clure; ayant appris de la sorte sa situation dans la baie de la Mercy, il envoya son lieutenant Pim au-devant du hardi capitaine. Le lieutenant était suivi d'un détachement de marins du _Herald_, parmi lesquels se trouvait un enseigne de vaisseau français, M. de Bray, qui servait comme volontaire dans l'atmosphère-major du capitaine Kellet. Vous ne mettez pas en doute cette rencontre de nos compatriotes!

--Aucunement, rondin Altamont.

--Eh bien, voyons ce qui va arriver dorénavant, et si ce passage du nord-ouest aura réellement été franchi. Remarquez que si l'on reliait les découvertes de Parry celles de Mac Clure, on trouverait que les

ces septentrionales de l'Ami que ont contournés.

--Pas par un seul navire, rondin Altamont.

--Non, mais par un seul homme. Continuons. Mac Clure alla visiter le capitaine Kellet l'île Melville; il fit en douze jours les cent soixante-dix milles qui seraient la baie de la Mercy de Winter-Harbour; il convint avec le commandant du Herald de lui envoyer ses malades, et revint son bord; d'autres croiraient avoir assez fait à la place de Mac Clure, mais l'intrépide jeune homme voulut encore tenter la fortune. Alors, et c'est ici que j'appelle votre attention, alors son lieutenant Creswell, accompagnant les malades et les infirmes de l'Investigator, quitta la baie de la Mercy, gagna Winter-Harbour, puis de là après un voyage de quatre cent soixante-dix milles sur les glaces, il atteignit, le 2 juin, l'île de Beechey, et quelques jours après, avec douze de ses hommes, il prit passage bord du Phoenix.

--O je servais alors, dit Johnson, avec le capitaine Inglefield, et nous revînmes en Angleterre.

--Et, le 7 octobre 1853, reprit le docteur, Creswell arrivait Londres, après avoir franchi tout l'espace compris entre le droit de Behring et le cap Farewell.

--Eh bien, fit Hatteras, riez-vous arrivés un côté et sortis par l'autre, cela s'appelle-t-il avoir passé ?

--Oui, rondin Altamont, mais en franchissant quatre cent soixante-dix milles sur les glaces.

--Eh! qu'importe ?

--Tout est là rondin l'Américain. Le navire de Mac Clure a-t-il fait la traversée, oui ?

--Non, rondin le docteur, car, après un quatrième hivernage, Mac Clure dut l'abandonner au milieu des glaces.

--Eh bien, dans un voyage maritime, c'est au vaisseau et non à l'homme de passer. Si jamais la traversée du nord-ouest doit devenir praticable, c'est des navires et non des traîneaux. Il faut donc que le navire accomplisse le voyage, ou du moins du navire, la chaloupe.

--La chaloupe! s'écria Hatteras, qui vit une intention insidieuse dans ces paroles de l'Américain.

--Altamont, se hâta de dire le docteur, vous faites une distinction puérile, et, cet après-midi, nous vous donnons tous tort.

--Cela ne vous est pas difficile, messieurs, rondin l'Américain, vous êtes quatre contre un. Mais cela ne m'empêchera pas de garder mon avis.

--Gardez-le donc, s'écria Hatteras, et si bien, qu'on ne l'entende plus.

--Et de quel droit me parlez-vous ainsi? reprit l'Américain en fureur.

--De mon droit de capitaine! rondin Hatteras avec colère.

--Suis-je donc sous vos ordres? riposta Altamont.

--Sans aucun doute! et malheur vous, si...

Le docteur, Johnson, Bell intervinrent. Il ai t temps; les deux ennemis se mesuraient du regard. Le docteur se sentait le coeur bien gros.

Cependant, apr quelques paroles de conciliation, Altamont alla se coucher en sifflant l'air national du _Yankee Doodle_, et, dormant ou non, il ne dit pas un seul mot.

Hatteras sortit de la tente et se promena gr ands pas au-dehors; il ne rentra qu'une heure apr, et se coucha sans avoir prononcune parole.

CHAPITRE XVI

L'ARCADIE BORLE

Le 29 mai, pour la premie fois, le soleil ne se coucha pas; son disque vint raser le bord de l'horizon, l'effleura p eine et se releva aussit; on entra dans la pi ode des jours de vingt-quatre heures. Le lendemain, l'astre radieux parut entourd' un halo magnifique, cercle lumineux brillant de toutes les couleurs du prisme; l'apparition tr fruent e de ces phom es attirait toujours l'attention du docteur; il n'oubliait jamais d'en noter la date, les dimensions et l'apparence; celui qu'il observa ce jour-lp rent ait, par sa forme elliptique, des dispositions encore peu connues.

Bient toute la gent criarde des oiseaux reparut; des bandes d'outardes, cl troupes d'oies du Canada, venant des contrs lointaines de la Floride ou de l'Arkansas, filaient vers le nord avec une onnant e rapiditet ramenaient le printemps sous leurs ailes. Le docteur put en abattre quelques-unes, ainsi que trois ou quatre grues proces et me une cigogne solitaire.

Cependant les neiges fondaient de toutes parts, sous l'action du soleil; l'eau sal, randue sur l'ice-field par les crevasses et les trous de phoque, en hai t la dom position; mang l'eau de mer, la glace formait une sorte de pe sale l aquelle les navigateurs arctiques donnent le nom de slush. De larges mares s'abl issaient sur les terres qui avoisinaient la baie, et le sol dar rassem blait pousser comme une production du printemps borl .

Le docteur reprit alors ses plantations: les graines ne lui manquaient pas; d'ailleurs il fut surpris de voir une sorte d'oseille poindre naturellement entre les pierres dessh s, et il admirait cette force crt rice de la nature qui demande si peu pour se manifester. Il sema du cresson, dont les jeunes pousses, trois semaines plus tard, avaient dp r de dix lignes de longueur.

Les bruyes aussi commencent m ontrer timidement leurs petites fleurs d'un rose incertain et presque dol or d'un rose dans lequel une main inhabile et mis trop d'eau. En somme, la flore de la Nouvelle-Ami que laissait di rer; cependant cette rare et craintive vat ion faisait plaisir voi r; c'ai t tout ce que pouvaient donner les rayons affaiblis du soleil, dernier souvenir de la Providence, qui n'avait pas complem ent oublices contrs lointaines.

Enfin, il se mit f aire vi tablement chaud; le 15 juin, le docteur constata que le thermomr e marquait cinquante-sept degr au-dessus de zo (+ 14centigrades); il ne voulait pas en croire ses yeux, mais

il lui fallut se rendre l'indénce; le pays se transformait; des cascades innombrables et bruyantes tombaient de tous les sommets caressés du soleil; la glace se disloquait, et la grande question de la mer libre allait enfin se décider. L'air était rempli du bruit des avalanches qui se précipitaient du haut des collines dans le fond des ravins, et les craquements de l'ice-field produisaient un fracas assourdissant.

On fit une excursion jusqu'à l'île Johnson; ce n'était rien qu'un ot sans importance, aride et désert; mais le vieux marin d'ui page ne fut pas moins enchanté d'avoir donné son nom ces quelques rochers perdus en mer. Il voulut même le graver sur un rocher et pensa se rompre le cou.

Hatteras, pendant ces promenades, avait soigneusement reconnu les terres jusqu'au-delà du cap Washington; la fonte des neiges modifiait sensiblement la contrée; des ravins et des coteaux apparaissaient l'o le vaste tapis blanc de l'hiver semblait recouvrir des plaines uniformes.

La maison et les magasins menaient de se dissoudre, et il fallait souvent les remettre en bon état; heureusement les températures de cinquante-sept degrés sont rares sous ces latitudes, et leur moyenne est presque supérieure au point de congélation.

Vers le 15 du mois de juin, la chaloupe avait fait un bon port et prenait bonne tournure. Tandis que Bell et Johnson travaillaient à sa construction, quelques grandes chasses furent tentées qui réussirent bien. On parvint à tuer des rennes; ces animaux sont très difficiles à approcher; cependant Altamont mit profit à la méthode des Indiens de son pays; il rampa sur le sol en disposant son fusil et ses bras de manière à figurer les cornes de l'un de ces timides quadrupès, et de cette façon, arrivant à bon port, il put les frapper coup sur coup.

Mais le gibier par excellence, le bœuf musqué dont Parry trouva de nombreux troupeaux l'île Melville, ne paraissait pas hanter les rivages de la baie Victoria. Une excursion lointaine fut donc résolue, autant pour chasser ce précieux animal que pour reconnaître les terres orientales. Hatteras ne se proposait pas de remonter au pôle par cette partie du continent, mais le docteur n'avait pas fini de prendre une idée générale du pays. On se décida donc à faire une pointe dans l'est du Fort-Providence. Altamont comptait chasser. Duk fut naturellement de la partie.

Donc, le lundi 17 juin, par un joli temps, le thermomètre marquant quarante et un degrés (+ 5 centigrades) dans une atmosphère tranquille et pure, les trois chasseurs, armés chacun d'un fusil deux coups, de la hachette, du couteau neige, et suivis de Duk, quittèrent Doctor's-House six heures du matin; ils allèrent uniquement pour une excursion qui pouvait durer deux ou trois jours; ils emportaient des provisions en conséquence.

À huit heures du matin, Hatteras et ses deux compagnons avaient franchi une distance de sept milles environ. Pas un renne vivant n'avait encore venu solliciter un coup de fusil de leur part, et leur chasse menait de tourner l'excursion.

Ce pays nouveau offrait de vastes plaines qui se perdaient au-delà des limites du regard; des ruisseaux n'avaient hier les sillonnaient en grand nombre, et de vastes mares, immobiles comme des anses, miroitaient sous l'oblique lumière du soleil. Les couches de glace dissoute livraient au pied un sol appartenant à la grande division des terrains si mentales dus à l'action des eaux, et si largementendus à la surface du globe.

On voyait cependant quelques blocs erratiques d'une nature fort étrange au sol qu'ils recouvraient, et dont la présence s'expliquait difficilement; mais les schistes ardois, les divers produits des terrains calcaires, se rencontraient en abondance, et surtout des espèces de cristaux curieux, transparents, incolores et doux de la réaction particulière au spath d'Islande.

Mais, bien qu'il ne chassât pas, le docteur n'avait pas le temps de faire le glorieux; il ne pouvait rester savant qu'au pas de course, car ses compagnons marchaient rapidement. Cependant il examinait le terrain, et il causait le plus possible, car, sans lui, un silence absolu régnait dans la petite troupe. Altamont n'avait aucune envie de parler au capitaine, qui ne dirait pas lui rondin.

Vers les dix heures du matin, les chasseurs s'étaient avancés d'une douzaine de milles dans l'est; la mer se cachait au-dessous de l'horizon; le docteur proposa une halte pour déjeuner. Ce repas fut pris rapidement; au bout d'une demi-heure, la marche recommença.

Le sol s'abaissait alors par des rampes douces; certaines plaques de neige conservées, soit par l'exposition, soit par la direction des rocs, lui donnaient une apparence moutonneuse; on entendait des vagues déferlant en pleine mer par une forte brise.

La contrée présentait toujours des plaines sans végétation que pas un rondin animé paraissait avoir jamais fréquentées.

Disant, dit Altamont au docteur, nous ne sommes pas heureux dans nos chasses; je conviens que le pays offre peu de ressources aux animaux; mais le gibier des terres boréales n'a pas le droit d'être difficile, et il aurait pu se montrer plus complaisant.

--Ne nous désespérons pas, répondit le docteur; la saison commence péniblement, et si Parry a rencontré tant d'animaux divers l'équateur, il n'y a aucune raison pour n'en pas trouver ici.

--Cependant nous sommes plus au nord, répondit Hatteras.

--Sans doute; mais le nord n'est qu'un mot dans cette question; c'est le poids du froid qu'il faut considérer, c'est-à-dire cette immense glace au milieu de laquelle nous avons hiverné avec le *Forward*; or, mesure que nous montons, nous nous éloignons de la partie la plus froide du globe; nous devons donc retrouver au-delà de ce que Parry, Ross et d'autres navigateurs rencontrent en descendant.

--Enfin, fit Altamont avec un soupir de regret, jusqu'ici nous faisons plutôt plaisir de voyageurs que de chasseurs!

--Patience, répondit le docteur, le pays tend à changer peu à peu, et je serai bien content si le gibier nous manque dans les ravins où la végétation aura trouvé moyen de se glisser.

--Il faut avouer, répondit l'Américain, que nous traversons une contrée bien inhabitée et bien inhabitable!

--Oh! bien inhabitable, c'est un gros mot, répartit le docteur; je ne crois pas aux contrées inhabitables; l'homme, force de sacrifices, en usant généreusement sur généreusement, et avec toutes les ressources de la science agricole, finirait par fertiliser un pareil pays!

--Vous pensez? fit Altamont.

--Sans doute! si vous alliez aux contrées désertes des premiers jours du monde, aux lieux où fut Thésée, où fut Ninive, où fut Babylone, dans ces vallées fertiles de nos pays, il vous semblerait impossible

que l'homme y et jamais pu vivre, et l'atmosphère même s'y est viciée depuis la disparition des races humaines. C'est la loi générale de la nature qui rend insalubres et stériles les contrées où nous ne vivons pas comme celles où nous ne vivons plus. Sachez-le bien, c'est l'homme qui fait lui-même son pays, par sa présence, par ses habitudes, par son industrie, je dirai plus, par son haleine; il modifie peu à peu les exhalaisons du sol et les conditions atmosphériques, et il assainit par cela même qu'il respire! Donc, qu'il existe des lieux inhabités, d'accord, mais inhabitables, jamais.

En causant ainsi, les chasseurs, devenus naturalistes, marchaient toujours, et ils arrivèrent une sorte de vallon, largement ouvert, au fond duquel serpentait une rivière peu profonde; son exposition au midi avait échauffé ses bords et même ici une certaine végétation. Le sol y montrait une visible envie de se fertiliser; avec quelques pouces de terre valonnée, il n'en demandait guère que de produire. Le docteur fit observer ces tendances manifestes.

Voyez, dit-il, quelques colons entreprenants ne pourraient-ils, à la rigueur, s'abriter dans cette ravine? Avec de l'industrie et de la persévérance, ils en feraient tout autre chose, non pas les campagnes des zones tempérées, je ne dis pas cela, mais enfin un pays habitable. Eh! si je ne me trompe, voyez-moi quelques habitants quatre pattes! Les gaillards connaissent les bons endroits.

--Ma foi, ce sont des lièvres polaires, s'écria Altamont, en armant son fusil.

--Attendez, s'écria le docteur, attendez, chasseur enragé! Ces pauvres animaux ne songent guère à fuir! Voyons, laissez-les faire; ils viennent nous!

En effet, trois ou quatre jeunes lièvres, gambadant parmi les petites bruyères et les mousses nouvelles, s'avancèrent vers ces trois hommes, dont ils ne paraissaient pas redouter la présence; ils accouraient avec de jolis airs nasaux, qui ne parvenaient guère à égarer Altamont.

Bientôt, ils furent entre les jambes du docteur, et celui-ci les caressa de la main en disant:

Pourquoi des coups de fusil qui viennent chercher des caresses? La mort de ces petites bêtes nous est bien inutile.

--Vous avez raison, docteur, répondit Hatteras; il faut leur laisser la vie.

--Et ces ptarmigans qui volent vers nous! s'écria Altamont, ces chevaliers qui s'avancent gravement sur leurs longues hanches!

Toute une gent emplumée venait au-devant des chasseurs, ne soupçonnant pas ce piège que la présence du docteur venait de conjurer. Duk lui-même, se contenant, demeurait en admiration.

C'était un spectacle curieux et touchant que celui de ces jolis animaux qui couraient, bondissaient et voltigeaient sans défiance; ils se posaient sur les aulx du bon Clawbonny; ils se couchaient sur leurs pieds; ils s'offraient d'eux-mêmes ces caresses inaccoutumées; ils semblaient faire de leur mieux pour recevoir chez eux ces hôtes inconnus; les oiseaux nombreux, poussant de joyeux cris, s'appelaient l'un l'autre, et il en venait des divers points de la ravine; le docteur ressemblait à un charmeur végétal. Les chasseurs continuèrent leur chemin en remontant les berges humides du ruisseau, suivis par cette bande familière, et, un tourment du vallon, ils

aperçurent un troupeau de huit ou dix rennes qui broutaient quelques lichens demi-enterrés sous la neige, animaux charmants, vifs, gracieux et tranquilles, avec ces andouillers dentelés que la femelle portait aussi fièrement que le mâle; leur pelage, d'apparence laineuse, abandonnait déjà la blancheur hivernale pour la couleur brune et grisâtre de l'été; ils ne paraissaient ni plus effrayés ni moins apprivoisés que les lièvres ou les oiseaux de cette contrée paisible. Telles furent les relations du premier homme avec les premiers animaux, au jeune âge du monde.

Les chasseurs arrivèrent au milieu du troupeau sans que celui-ci eût fait un pas pour fuir; cette fois, le docteur eut beaucoup de peine à contenir les instincts d'Altamont; l'Américain ne pouvait voir tranquillement ce magnifique gibier sans qu'une ivresse de sang lui montât au cerveau. Hatteras regardait d'un air amusé ces douces bêtes, qui venaient frotter leurs naseaux sur les vêtements du docteur, l'ami de tous les autres animaux.

Mais enfin, disait Altamont, est-ce que nous ne sommes pas venus pour chasser?

--Pour chasser le boeuf musqué, répondit Clawbonny, et pas autre chose! Nous ne saurions que faire de ce gibier; nos provisions sont suffisantes; laissez-nous donc jouir de ce spectacle touchant de l'homme se mêlant aux instincts de ces paisibles animaux et ne leur inspirant aucune crainte.

--Cela prouve qu'ils ne l'ont jamais vu, dit Hatteras.

--Indubitablement, répondit le docteur, et de cette observation on peut tirer la remarque suivante: c'est que ces animaux ne sont pas d'origine américaine.

--Et pourquoi cela? dit Altamont.

--S'ils avaient niché sur les terres de l'Amérique septentrionale, ils sauraient ce qu'on doit penser de ce mammifère bipède et biman qui s'appelle l'homme, et, notre vue, ils n'auraient pas manqué de s'enfuir! Non, il est probable qu'ils sont venus du nord, qu'ils sont originaires de ces contrées inconnues de l'Asie dont nos semblables ne se sont jamais approchés, et qu'ils ont traversé les continents voisins du pôle. Ainsi, Altamont, vous n'avez point le droit de les traiter comme des compatriotes.

--Oh! répondit Altamont, un chasseur n'y regarde pas de si près, et le gibier est toujours du pays de celui qui le tue!

--Allons, calmez-vous, mon brave Nemrod! pour mon compte, je renoncerais à tirer un coup de fusil de ma vie, plutôt que de jeter l'effroi parmi cette charmante population. Voyez! Duk lui-même fraternise avec ces jolies bêtes. Croyez-moi, restons bons, quand cela se peut! La bonté est une force!

--Bien, bien, répondit Altamont, qui comprenait peu cette sensibilité mais je voudrais vous voir avec votre bonté pour toute arme au milieu d'une bande d'ours et de loups!

--Oh! je ne prends point à charmer les bêtes féroces, répondit le docteur; je crois peu aux enchantements d'Orphée; d'ailleurs, les ours et les loups ne viendraient pas nous attaquer comme ces lièvres, ces perdrix et ces rennes.

--Pourquoi pas, répondit Altamont, s'ils n'avaient jamais vu d'hommes?

--Parce que ces animaux sont naturellement féroces, et que la

focit comme la mh ancet engendre le soupn; c'est une remarque que les observateurs ont pu faire sur l'homme aussi bien que sur les animaux. Qui dit mh ant dit mi ant, et la crainte est facile ceux-lq ui peuvent l'inspirer.

Cette petite len de philosophie naturelle termina l'entretien.

Toute la journ se passa dans cette ravine, que le docteur voulut appeler l'Arcadie-Borl e, q uoi ses compagnons ne s'opposent nullement, et, le soir venu, apr un repas qui n'avait cotl a vie aucun des habitants de cette contr, les trois chasseurs s'endormirent dans le creux d'un rocher dispos tout expr pour leur offrir un confortable abri.

CHAPITRE XVII

LA REVANCHE D'ALTAMONT

Le lendemain, le docteur et ses deux compagnons se rei llent apr la nuit pass dans la plus parfaite tranquillit Le froid, sans r e vif, les avait un peu piqu aux approches du matin; mais, bien couverts, ils avaient dormi profondent , sous la garde des animaux paisibles.

Le temps se maintenant au beau, ils rol urent de consacrer encore cette journ l a reconnaissance du pays et l a recherche des boeufs musqu. Il fallait bien donner A ltamont la possibilitde chasser un peu, et il fut di dq ue, quand ces boeufs seraient les animaux les plus nas du monde, il aurait le droit de les tirer. D'ailleurs, leur chair, quoique fortement imprn de musc, fait un aliment savoureux, et les chasseurs se roui ssaient de rapporter au Fort-Providence quelques morceaux de cette viande frah e et ronf ortante.

Le voyage n'offrit aucune particularit pendant les premies heures de la matin; le pays, dans le nord-est, commenit ch anger de physionomie; quelques ressauts de terrain, premies ondulations d'une contr montueuse, faisaient prager un sol nouveau. Cette terre de la Nouvelle-Ami que, si elle ne formait pas un continent, devait r e au moins une e importante; d'ailleurs, il n'ai t pas question de vi fier ce point ggr aphique.

Duk courait au loin, et il tomba bient en arr sur des traces qui appartenaient un troupeau de boeufs musqu; il prit alors les devants avec une extre rapiditet ne tarda pas di sparar e aux yeux des chasseurs.

Ceux-ci se guident sur ses aboiements clairs et distincts, dont la pri pitation leur apprit que le fide chien avait enfin douver t l'objet de leur convoitise.

Ils s'ancet en avant, et, apr une heure et demie de marche, ils se trouvent en prence de deux animaux d'assez forte taille et d'un aspect vi tablement redoutable; ces singuliers quadrupes paraissaient onn des attaques de Duk, sans s'en effrayer d'ailleurs; ils broutaient une sorte de mousse rose qui veloutait le sol dur vu de neige. Le docteur les reconnut facilement l eur taille moyenne, l eurs cornes tr ar gies et souds l a base, cette curieuse absence de mufle, l eur chanfrein busqucom me celui du mouton et l eur queue tr courte: l'ensemble de cette structure leur a fait donner, par les naturalistes, le nom d' ovibos, mot composq ui rappelle les deux natures d'animaux dont ils tiennent. Une

bourre de poils aigre et longue, et une sorte de soie brune et fine formaient leur pelage.

A la vue des chasseurs, les deux animaux ne tardent pas à prendre la fuite, et ceux-ci les poursuivirent toutes jambes.

Mais les atteindre était difficile des gens qu'une course soutenue d'une demi-heure essouffla complètement. Hatteras et ses compagnons s'arrêtèrent.

Diab! fit Altamont.

--Diab! est le mot, répondit le docteur, dont qu'il put reprendre haleine. Je vous donne ces ruminants-là pour des Américains, et ils ne paraissent pas avoir de vos compatriotes une identité plus avantageuse.

--Cela prouve que nous sommes de bons chasseurs, répondit Altamont.

Cependant les boeufs musqués, ne se voyant plus poursuivis, s'arrêtèrent dans une posture d'ornement. Il devenait évident qu'on ne les forcerait pas à la course; il fallait donc chercher à les cerner; le plateau qu'ils occupaient alors se prêtait cette manoeuvre. Les chasseurs, laissant Duk harceler ces animaux, descendirent par les ravines avoisinantes, de manière à tourner le plateau. Altamont et le docteur se cachèrent l'un de ses extrémités derrière des saillies de roc, tandis qu'Hatteras, en remontant l'improviste par l'extrémité opposée, devait les rabattre sur eux.

Au bout d'une demi-heure, chacun avait gagné son poste.

Vous ne vous opposez pas cette fois ce qu'on réclame ces quadrupès coupés de fusil? dit Altamont.

--Non! c'est de bonne guerre, répondit le docteur, qui, malgré sa douceur naturelle, était chasseur au fond de l'âme.

Ils causaient ainsi, quand ils virent les boeufs musqués s'avancer, Duk leurs talons; plus loin, Hatteras, poussant de grands cris, les chassait du côté du docteur et de l'Américain, qui s'avançaient bientôt au-devant de cette magnifique proie.

Aussit, les boeufs s'arrêtèrent, et, moins effrayés de la vue d'un seul ennemi, ils revinrent sur Hatteras; celui-ci les attendit de pied ferme, coucha en joue le plus rapproché des deux quadrupès, fit feu, sans que sa balle, frappant l'animal en plein front, parvint à en arrêter sa marche. Le second coup de fusil d'Hatteras ne produisit d'autre effet que de rendre ces bestes furieuses; elles se jetèrent sur le chasseur d'instinct et le renversèrent en un instant.

Il est perdu! s'écria le docteur.

Au moment où Clawbonny prononça ces paroles avec l'accent du désespoir, Altamont fit un pas en avant pour voler au secours d'Hatteras; puis il s'arrêta, luttant contre lui-même et contre ses préjugés.

Non! s'écria-t-il, ce serait une lâcheté.

Il s'avança vers le théâtre du combat avec Clawbonny.

Son hésitation n'avait pas duré une demi-seconde.

Mais si le docteur vit ce qui se passait dans l'âme de l'Américain, Hatteras le comprit, lui qui se fit laisser aller plutôt que d'implorer l'intervention de son rival. Toutefois, il eut à peine le temps de

s'en rendre compte, car Altamont apparut près de lui.

Hatteras, renversé par terre, essayait de parer les coups de cornes et les coups de pieds des deux animaux; mais il ne pouvait prolonger longtemps une pareille lutte.

Il allait inévitablement être mis en pièces, quand deux coups de feu retentirent; Hatteras sentit les balles lui raser la tête.

Hardi! s'écria Altamont, qui rejetant loin de lui son fusil d'acier se précipita sur les animaux irrités.

L'un des boeufs, frappé au cœur, tomba foudroyé; l'autre, au comble de la fureur, allait entrer le malheureux capitaine lorsque Altamont, se prenant en face de lui, plongea entre ses mâchoires ouvertes sa main armée du couteau négligé; de l'autre, il lui fendit la tête d'un terrible coup de hache.

Cela fut fait avec une rapidité merveilleuse, et un éclair et illumina toute cette scène.

Le second boeuf se courba sur ses jarrets et tomba mort.

Hurrah! hurrah! s'écria Clawbonny.

Hatteras avait sauvé

Il devait donc la vie à l'homme qu'il considérait le plus au monde! Que se passa-t-il dans son être en cet instant? Quel mouvement humain s'y produisit qu'il, ne put marquer?

C'est l'un de ces secrets du cœur qui défient toute analyse.

Quoi qu'il en soit, Hatteras, sans hésiter, s'avança vers son rival et lui dit d'une voix grave:

Vous m'avez sauvé la vie, Altamont.

--Vous aviez sauvé la mienne, répondit l'Américain.

Il y eut un moment de silence; puis Altamont ajouta: Nous sommes quittes, Hatteras.

--Non. Altamont, répondit le capitaine; lorsque le docteur vous a retiré votre tombeau de glace, j'ignorais qui vous êtes, et vous m'avez sauvé pendant plusieurs de vos jours, sachant qui je suis.

--Eh! vous êtes mon semblable, répondit Altamont, et quoi qu'il en soit, un Américain n'est point un lâche!

--Non, certes, s'écria le docteur, c'est un homme comme vous, Hatteras!

--Et, comme moi, il partagera la gloire qui nous est réservée!

--La gloire d'aller au pôle Nord! dit Altamont.

--Oui! fit le capitaine avec un accent superbe.

--Je l'avais donc deviné s'écria l'Américain. Vous avez donc osé concevoir un pareil dessein! Vous avez osé tenter d'atteindre ce point inaccessible! Ah! c'est beau, cela! Je vous le dis, moi, c'est sublime!

--Mais vous, demanda Hatteras d'une voix rapide, vous ne vous aviez

donc pas, comme nous, sur la route du pe?

Altamont semblait hi ter r ondr e.

Eh bien? fit le docteur.

--Eh bien, non! s'r ia l'Ami cain. Non! la vi tavant l'amour-propre! Non! je n'ai pas eu cette grande pens qui vous a entra jusqu'ici. Je cherchais f ranchir, avec mon navire, le passage du nord-ouest, et voilt out.

--Altamont, dit Hatteras en tendant la main l 'Ami cain, soyez donc notre compagnon de gloire, et venez avec nous douvr ir le pe Nord!

Ces deux hommes serrent alors, dans une chaleureuse r einte, leur main franche et loyale.

Quand ils se retournent vers le docteur, celui-ci pleurait.

Ah! mes amis, murmura-t-il en s'essuyant les yeux, comment mon coeur peut-il contenir la joie dont vous le remplissez! Ah! mes chers compagnons, vous avez sacrifi pour vous rni r dans un succ commun, cette misabl e question de nationalit Vous vous es dit que l'Angleterre et l'Ami que ne faisaient rien dans tout cela, et qu'une r oite sympathie devait nous lier contre les dangers de notre expi tion! Si le pe Nord est atteint, n'importe qui l'aura douvr e t! Pourquoi se rabaisser ainsi et se targuer d'r e Ami cains ou Anglais, quand on peut se vanter d'r e hommes!

Le bon docteur pressait dans ses bras les ennemis ronci li; il ne pouvait calmer sa joie; les deux nouveaux amis se sentaient plus rapproch encore par l'amitiq ue le digne homme leur portait t ous deux. Clawbonny parlait, sans pouvoir se contenir, de la vanitdes compi tions, de la folie des rivalit, et de l'accord si nessai re entre des hommes abandonn loin de leur pays. Ses paroles, ses larmes, ses caresses, tout venait du plus profond de son coeur.

Cependant il se calma, apr avoir embrassune vingtie fois Hatteras et Altamont.

Et maintenant, dit-il, l 'ouvrage, l 'ouvrage! Puisque je n'ai bon r ien comme chasseur, utilisons mes autres talents.

Et il se mit en train de decer le boeuf, qu'il appelait le boeuf de la ronci liation, mais si adroitement, qu'il ressemblait un chirurgien pratiquant une autopsie di cate.

Ses deux compagnons le regardaient en souriant. Au bout de quelques minutes, l'adroit praticien eut retirdu corps de l'animal une centaine de livres de chair appi ssante; il en fit trois parts, dont chacun se chargea, et l'on reprit la route de Fort-Providence.

A dix heures du soir, les chasseurs, marchant dans les rayons obliques du soleil, atteignirent Doctor's-House, o Johnson et Bell leur avaient prar un bon repas.

Mais, avant de se mettre t able, le docteur s'ai t r id' une voix triomphante, en montrant ses deux compagnons de chasse:

Mon vieux Johnson, j'avais emmenavec moi un Anglais et un Ami cain, n'est-il pas vrai?

--Oui, monsieur Clawbonny, rondi t le mar e d'ui page.

--Eh bien, je rame deux fres.

Les marins tendirent joyeusement la main à Itamont; le docteur leur raconta ce qu'avait fait le capitaine américain pour le capitaine anglais, et, cette nuit-là, la maison de neige abrita cinq hommes parfaitement heureux.

CHAPITRE XVIII

LES DERNIERS PRÉPARATIFS

Le lendemain, le temps changea; il y eut un retour au froid; la neige, la pluie et les tourbillons se succédèrent pendant plusieurs jours.

Bell avait terminé sa chaloupe; elle rondait parfaitement au but qu'elle devait remplir; pont en partie, haute de bord, elle pouvait tenir la mer par un gros temps, avec sa misaine et son foc; sa lette lui permettait d'être halé sur le traieau sans peser trop l'attelage de chiens.

Enfin, un changement d'une haute importance pour les hivernés se produisit dans l'atmosphère du bassin polaire. Les glaces commencent à s'éloigner au milieu de la baie; les plus hautes, incessamment minées par les chocs, ne demandaient qu'une tempête assez forte pour s'arracher du rivage et former des icebergs mobiles. Cependant Hatteras ne voulut pas attendre la dislocation du champ de glace pour commencer son excursion. Puisque le voyage devait se faire par terre, peu lui importait que la mer fût libre ou non; il fixa donc le départ au 25 juin; d'ici-là tous les préparatifs pouvaient être entièrement terminés. Johnson et Bell s'occupèrent de remettre le traieau en parfait état; les chaises furent renforcées et les patins refaits neuf. Les voyageurs comptèrent profiter pour leur excursion de ces quelques semaines de beau temps que la nature accorde aux contrées hyperboréennes. Les souffrances seraient donc moins cruelles à affronter, les obstacles plus faciles vaincre.

Quelques jours avant le départ, le 20 juin, les glaces laissent entre elles quelques passes libres dont on profita pour essayer la chaloupe dans une promenade jusqu'au cap Washington. La mer n'était pas absolument dag, mais il s'en fallait; mais enfin elle ne présentait plus une surface solide, et il était impossible de tenter pied une excursion à travers les ice-fields rompus.

Cette demi-journée de navigation permit d'apprécier les bonnes qualités nautiques de la chaloupe.

Pendant leur retour, les navigateurs furent témoins d'un incident curieux. Ce fut la chasse d'un phoque faite par un ours gigantesque; celui-ci avait heureusement trop occupé pour apercevoir la chaloupe, car il n'est pas manqué de se mettre à sa poursuite; il se tenait l'affût auprès d'une crevasse de l'ice-field par laquelle le phoque avait récemment plongé. L'ours avait donc sa répartition avec la patience d'un chasseur ou plutôt d'un pêcheur, car il pêche véritablement. Il guettait en silence; il ne remuait pas; il ne donnait aucun signe de vie.

Mais, tout d'un coup, la surface du trou vint s'agiter; l'amphibie remontait pour respirer; l'ours se coucha tout de son long sur le champ glacé et arrondit ses deux pattes autour de la crevasse.

Un instant après, le phoque apparut, la tête hors de l'eau; mais il n'eut pas le temps de l'y replonger; les pattes de l'ours, comme

dendues par un ressort, se rejoignirent, rejoignirent l'animal avec une irrésistible vigueur, et l'enlevèrent hors de son entrepriection.

Ce fut une lutte rapide; le phoque se datait pendant quelques secondes et fut ouffsur la poitrine de son gigantesque adversaire; celui-ci, l'emportant sans peine, bien qu'il fût d'une grande taille, et sautant lement d'un glan l'autre jusqu'à terre ferme, disparut avec sa proie.

Bon voyage! lui cria Johnson; cet ours-là un peu trop de pattes sa disposition.

La chaloupe regagna bientôt la petite anse que Bell lui avait mag entre les glaces.

Quatre jours seraient encore Hatteras et ses compagnons du moment fix pour leur départ.

Hatteras pressait les derniers préparatifs; il avait hâte de quitter cette Nouvelle-Amérique, cette terre qui n'était pas sienne et qu'il n'avait pas nommée; il ne se sentait pas chez lui.

Le 22 juin, on commençait transporter sur le traieau les effets de campement, la tente et les provisions. Les voyageurs emportaient deux cents livres de viande salée, trois caisses de légumes et de viandes conservés, cinquante livres de saumure et de lime-juice, cinq quarters[1] de farine, des paquets de cresson et de cochlearia, fournis par les plantations du docteur; en y ajoutant deux cents livres de poudre, les instruments, les armes et les menus bagages, en y comprenant la chaloupe, l'halket-boat et le poids du traieau, c'était une charge de près de quinze cents livres à traîner, et fort pesante pour quatre chiens; d'autant plus que, contrairement l'habitude des Esquimaux, qui ne les font pas travailler plus de quatre jours de suite, ceux-ci, n'ayant pas de remplantes, devaient tirer tous les jours; mais les voyageurs se promettaient de les aider au besoin, et ils ne comptaient marcher qu'peut-être quelques jours; la distance de la baie Victoria au pôle arctique est de trois cent cinquante-cinq milles au plus[2], et, douze milles[3] par jour, il fallait un mois pour la franchir; d'ailleurs, lorsque la terre viendrait manquer, la chaloupe permettrait d'achever le voyage sans fatigues, ni pour les chiens, ni pour les hommes.

[1] 380 livres.

[2] 150 lieues.

[3] 5 lieues.

Ceux-ci se portaient bien; la santgalée était excellente; l'hiver, quoique rude, se terminait dans de suffisantes conditions de bien-être; chacun, après avoir oublié les avis du docteur, hâta aux maladies inhérentes à ces durs climats. En somme, on avait un peu maigri, ce qui ne laissait pas d'enchanter le digne Clawbonny; mais on s'était fait le corps et l'écarter l'existence, et maintenant ces hommes acclimatés pouvaient affronter les plus brutales rigueurs de la fatigue et du froid sans y succomber.

Et puis enfin, ils allaient marcher au but du voyage, ce pôle inaccessible, après quoi il ne serait plus question que du retour. La sympathie qui unissait maintenant les cinq membres de l'expédition devait les aider résister dans leur audacieux voyage, et pas un d'eux ne doutait du succès de l'entreprise.

En prévision d'une expédition lointaine, le docteur avait engagés ses compagnons s'y préparer longtemps d'avance et s'entraîner avec le plus grand soin.

Mes amis, leur disait-il, je ne vous demande pas d'imiter les coureurs anglais, qui diminuent de dix-huit livres après deux jours d'entraînement, et de vingt-cinq après cinq jours; mais enfin il faut faire quelque chose afin de se placer dans les meilleures conditions possibles pour accomplir un long voyage. Or, le premier principe de l'entraînement est de supprimer la graisse chez le coureur comme chez le jockey, et cela, au moyen de purgatifs, de transpirations et d'exercices violents; ces gentlemen savent qu'ils perdront tant par méconnaissance, et ils arrivent des résultats d'une justesse incroyable; aussi, tel qui avant l'entraînement ne pouvait courir l'espace d'un mille sans perdre haleine, en fait facilement vingt-cinq après! On a cité un certain Townsend qui faisait cent milles en douze heures sans s'arrêter.

--Beau résultat, répondit Johnson, et bien que nous ne soyons pas très gras, s'il faut encore maigrir...

--Inutile, Johnson; mais, sans exagérer, on ne peut nier que l'entraînement n'ait de bons effets; il donne aux os plus de résistance, plus d'astucieux muscles, de la finesse l'équilibre, et de la netteté à vue; ainsi, ne l'oublions pas.

Enfin, entraîné ou non, les voyageurs furent prêts le 23 juin; c'était un dimanche, et ce jour fut consacré au repos absolu.

L'instant du départ approchait, et les habitants du Fort-Providence ne le voyaient pas arriver sans une certaine émotion. Cela leur faisait quelque peine au cœur de laisser cette hutte de neige, qui avait si bien rempli son rôle de maison, cette baie Victoria, cette plage hospitalière où s'étaient passés les derniers mois de l'hivernage. Retrouverait-on ces constructions au retour? Les rayons du soleil n'allaient-ils pas achever de fondre leurs fragiles murailles?

En somme, de bonnes heures s'y étaient écoulées! Le docteur, au repas du soir, rappela ses compagnons ces évènements souvenirs, et il n'oublia pas de remercier le Ciel de sa visible protection.

Enfin l'heure du sommeil arriva. Chacun se coucha tranquillement pour se lever de grand matin. Ainsi s'écoula la dernière nuit passée au Fort-Providence.

CHAPITRE XIX

MARCHE AU NORD

Le lendemain, dès l'aube, Hatteras donna le signal du départ. Les chiens furent attelés au traicau; bien nourris, bien reposés, après un hiver passé dans des conditions très confortables, ils n'avaient aucune raison pour ne pas rendre de grands services pendant l'expédition. Ils ne se firent donc pas prier pour revêtir leur harnachement de voyage.

Bonnes bêtes, après tout, que ces chiens groenlandais; leur sauvage nature s'était formée peu à peu; ils perdaient de leur ressemblance avec le loup, pour se rapprocher de Duk, ce modèle achevé de la race canine: en un mot, ils se civilisaient.

Duk pouvait certainement demander une part dans leur éducation; il leur avait donné des leçons de bonne compagnie et prouvait d'exemple; en sa qualité d'Anglais, très pointilleux sur la question du cant, il fut longtemps se familiariser avec des chiens qui ne lui avaient pas parlé, et, dans le principe, il ne leur parlait pas;

mais, force de partager les mes dangers, les mes privations, la me fortune, ces animaux de race différente frayent peu pe ensemble. Duk, qui avait bon coeur, fit les premiers pas, et toute la gent quatre pattes devint bientôt une troupe d'amis.

Le docteur caressait les grolands, et Duk voyait sans jalousie ces caresses distribuées sur ses congères.

Les hommes n'aimaient pas en moins bon animal que les animaux; si ceux-ci devaient bien tirer, les autres se proposaient de bien marcher.

On partit six heures du matin, par un beau temps; après avoir suivi les contours de la baie, et dépassé le cap Washington, la route fut donnée droit au nord par Hatteras; sept heures, les voyageurs perdaient dans le sud le cône du phare et le Fort-Providence.

Le voyage s'annonçait bien, et mieux surtout que cette expédition entreprise en plein hiver à la recherche du charbon! Hatteras laissait alors derrière lui, bord de son navire, la route et le despoir, sans rien de certain du but vers lequel il se dirigeait; il abandonnait un équipage à demi mort de froid; il partait avec des compagnons affaiblis par les misères d'un hiver arctique; lui, l'homme du nord, il revenait vers le sud! Maintenant, au contraire, entouré d'amis vigoureux et bien portants, soutenu, encouragé, poussé, il marchait au peuple, ce but de toute sa vie! Jamais homme n'avait plus près d'acquiescer cette gloire immense pour son pays et pour lui-même!

Songeait-il toutes ces choses si naturellement inspirées par la situation présente? Le docteur aimait à le supposer, et n'en pouvait guère douter à le voir si ardent. Le bon Clawbonny se rouissait de ce qui devait rouir son ami, et, depuis la jonction des deux capitaines, de ses deux amis, il se trouvait le plus heureux des hommes, lui auquel ces idées de haine, d'envie, de compétition, avaient rangées, lui la meilleure des choses! Qu'arriverait-il, que lui valait-il de ce voyage? Il l'ignorait; mais enfin il commençait bien. C'était beaucoup.

La côte occidentale de la Nouvelle-Amérique se prolongeait dans l'ouest par une suite de baies au-delà du cap Washington; les voyageurs, pour éviter cette immense courbure, après avoir franchi les premières rampes de Bell-Mount, se dirigent vers le nord, en prenant par les plateaux supérieurs. C'était une notable économie de route; Hatteras voulait, moins que des obstacles imprévus de droite et de gauche ne s'y opposassent, tirer une ligne droite de trois cent cinquante milles depuis le Fort-Providence jusqu'au pôle.

Le voyage se faisait aisément; les plaines élevées offraient de vastes tapis blancs, sur lesquels le traieau, garni de ses chaises souffrantes, glissait sans peine, et les hommes, chaussés de leurs snow-shoes, y trouvaient une marche sûre et rapide.

Le thermomètre indiquait trente-sept degrés (+ 3 centigrades). Le temps n'était pas absolument fixé tant clair, tant embrumé, mais ni le froid ni les tourbillons n'eussent arrêtés les voyageurs si diablement se porter en avant.

La route se relevait facilement au compas; l'aiguille devenait moins paresseuse en s'orientant du pôle magnétique; elle n'hésitait plus; il est vrai que, le point magnétique étant qu'elle se retournait vers lui, et marquait pour ainsi dire le sud des gens qui marchaient au nord; mais cette indication inverse ne donnait lieu aucun calcul embarrassant.

D'ailleurs, le docteur imagina un moyen de jalonnement bien simple, qui évitait de recourir constamment à la boussole; une fois la

position absolue, les voyageurs relevaient, par les temps clairs, un objet exactement placé au nord et situé à trois milles en avant; ils marchaient alors vers lui jusqu'à ce qu'il fût atteint; puis ils choisissaient un autre point de repère dans la même direction, et ainsi de suite. De cette façon, on s'arrêtait très peu du droit chemin.

Pendant les deux premiers jours du voyage, on marcha à raison de vingt milles par douze heures; le reste du temps était consacré aux repas et au repos; la tente suffisait pour se protéger du froid pendant les instants du sommeil.

La température tendait à varier; la neige fondait entièrement par endroits, suivant les caprices du sol, tandis que d'autres places conservaient leur blancheur immaculée; de grandes flaques d'eau se formaient et il y avait souvent de vrais lacs, qu'un peu d'imagination et fait prendre pour des lacs; les voyageurs s'y enfonçaient parfois jusqu'aux cuisses; ils en riaient, d'ailleurs; le docteur était heureux de ces bains inattendus.

L'eau n'a pourtant pas la permission de nous mouiller dans ce pays, disait-il; cet élément n'a droit ici qu'à l'état solide et l'état gazeux; quant à l'état liquide, c'est un abus! Glace ou vapeur, très bien; mais eau, jamais!

La chasse n'était pas oubliée pendant la marche, car elle devait procurer une alimentation fraîche; aussi Altamont et Bell, sans trop s'arrêter, battaient les ravines voisines; ils tiraient des ptarmigans, des guillemots, des oies, quelques lièvres gris; ces animaux passaient peu à peu de la confiance à la crainte, ils devenaient très fuyards et fort difficiles à approcher.

Sans Duk, les chasseurs en eussent souvent manqué pour leur poudre.

Hatteras leur recommandait de ne pas s'occuper de plus d'un mille, car il n'avait ni un jour ni une heure à perdre, et ne pouvait compter que sur trois mois de beau temps.

Il fallait, d'ailleurs, que chacun fît son poste près du traîneau, quand un endroit difficile, quelque gorge étroite, des plateaux inclinés, se présentait à franchir; chacun alors s'attachait ou s'accotait au véhicule, le tirant, le poussant, ou le soutenant; plus d'une fois, on dut le décharger entièrement, et cela ne suffisait pas pour éviter des chocs, et par conséquent des avaries, que Bell réparait de son mieux.

Le troisième jour, le mercredi, 26 juin, les voyageurs rencontrent un lac de plusieurs acres d'étendue, et encore entièrement glacé par suite de son orientation à l'abri du soleil; la glace était très épaisse, forte pour supporter le poids des voyageurs et du traîneau. Cette glace paraissait dater d'un hiver ancien car ce lac ne devait jamais dégelé, par suite de sa position; c'était un miroir compacte sur lequel les esquimaux n'avaient aucune prise; ce qui semblait confirmer cette observation, c'est que ses bords étaient entourés d'une neige épaisse, dont les couches inférieures appartenaient certainement aux années précédentes.

À partir de ce moment, le pays s'abaissa sensiblement, d'où le docteur conclut qu'il ne pouvait avoir une grande étendue vers le nord; d'ailleurs, il était très vraisemblable que la Nouvelle-Ami que n'était qu'une ébauche et ne se développait pas jusqu'au pôle. Le sol s'aplanissait peu à peu; par endroits dans l'ouest quelques collines élevées par l'oscillation et baignées dans une brume bleue.

Jusqu'à l'expédition se faisait sans fatigue; les voyageurs ne

souffraient que de la réflexion des rayons solaires sur les neiges; cette réflexion intense pouvait leur donner des snow-blindness[1] impossibles à éviter. En tout autre temps, ils eussent voyagé à nuit, pour éviter cet inconvénient; mais alors la nuit manquait. La neige tendait heureusement se dissoudre et perdait beaucoup de son éclat, lorsqu'elle était sur le point de se rouler en eau.

[1] Maladie des paupières occasionnée par la réflexion des neiges.

La température s'éleva, le 28 juin, quarante-cinq degrés au-dessus de zéro (+ 7 centigrades); cette hausse du thermomètre fut accompagnée d'une pluie abondante, que les voyageurs reçurent stouement, avec plaisir même; elle venait accélérer la décomposition des neiges; il fallut reprendre les mocassins de peau de daim, et changer le mode de glissement du traieau. La marche fut retardée sans doute; mais, en l'absence d'obstacles sérieux, on avançait toujours.

Quelquefois le docteur ramassait sur son chemin des pierres arrondies ou plates, l'éclat des galets usés par le remous des vagues, et alors il se croyait près du bassin polaire; cependant la plaine se déroulait sans cesse perpétuellement de vue.

Elle n'offrait aucun vestige d'habitation, ni huttes, ni cairns, ni caches d'Esquimaux; les voyageurs étaient évidemment les premiers fouler cette contrée nouvelle; les Groenlandais, dont les tribus hantent les terres arctiques, ne poussaient jamais aussi loin, et cependant, en ce pays, la chasse et fructueuse pour ces malheureux, toujours affamés; on voyait parfois des ours qui suivaient sous le vent la petite troupe, sans manifester l'intention de l'attaquer; dans le lointain, des boeufs musqués et des rennes apparaissaient par bandes nombreuses; le docteur aurait bien voulu s'emparer de ces derniers pour renforcer son attelage; mais ils étaient très fuyards et impossibles à rendre vivants.

Le 29, Bell tua un renard, et Altamont fut assez heureux pour abattre un boeuf musqué de moyenne taille, après avoir donné ses compagnons une haute idée de son sang-froid et de son adresse; c'était vraiment un merveilleux chasseur, et le docteur, qui s'y connaissait, l'admirait fort. Le boeuf fut découpé et fournit une nourriture fraîche et abondante.

Ces hasards de bons et succulents repas étaient toujours bien reçus; les moins gourmands ne pouvaient s'empêcher de jeter des regards de satisfaction sur les tranches de chair vive. Le docteur riait lui-même, quand il se surprenait en extase devant ces opulents morceaux.

Ne faisons pas les petites bouches, disait-il; le repas est une chose importante dans les expéditions polaires.

--Surtout, roudit Johnson, quand il dardait d'un coup de fusil plus ou moins adroit!

--Vous avez raison, mon vieux Johnson, répliquait le docteur, et l'on songe moins à manger lorsqu'on sait le pot-au-feu en train de bouillir roulement sur les fourneaux de la cuisine.

Le 30, le pays, contrairement aux prévisions, devint très accidenté comme s'il et soulèvement par une commotion volcanique; les pics, les pics aigus se multipliaient à l'infini et atteignirent de grandes hauteurs.

Une brise du sud-est se prit à souffler avec violence et devint bientôt en un véritable ouragan; elle s'engouffrait à travers les

rochers couronnés de neige et parmi des montagnes de glace, qui, en pleine terre, affectaient cependant des formes d'hummocks et d'icebergs; leur présence sur ces plateaux élevés demeura inexplicable, même au docteur, qui cependant expliquait tout.

A la température succéda un temps chaud et humide; ce fut un violent déluge; de tous côtés retentissait le craquement des glaces, qui se mêlaient au bruit plus imposant des avalanches.

Les voyageurs insistèrent avec soin de longer la base des collines, et même de parler haut, car le bruit de la voix pouvait, en agitant l'air, déclencher des catastrophes; ils évitèrent toutes les chutes précipitées et terribles qu'ils n'auraient pas eu le temps de prévoir; en effet, le caractère principal des avalanches polaires est une effrayante instantanéité; elles diffèrent en cela de celles de la Suisse ou de la Norvège; là, en effet, se forme une boule, peu considérable d'abord, qui, se grossissant des neiges et des rocs de sa route, tombe avec une rapidité croissante, d'instinct elle se renverse les villages, mais enfin emploie un temps appréciable se précipiter; or, il n'en est pas ainsi dans les contrées frappées par le froid arctique; le déplacement du bloc de glace y est inattendu, foudroyant; sa chute n'est que l'instant de son départ, et qui le verrait osciller dans sa ligne de protection serait inutilement rasé par lui; le boulet de canon n'est pas plus rapide, ni la foudre plus prompte; se dasheder, tomber, rasé ne fait qu'un pour l'avalanche des terres boréales, et cela avec le roulement formidable du tonnerre, et des répercussions résonnantes d'harmones plus plaintifs que bruyants.

Aussi, aux yeux des spectateurs stupéfaits, se produisait-il parfois de violentes changements de vue; le pays se métamorphosait; la montagne devenait plaine sous l'attraction d'un brusque déluge; lorsque l'eau du ciel, infiltrée dans les fissures des grands blocs, se solidifiait au froid d'une seule nuit, elle brisait alors tout obstacle par son irrésistible expansion, plus puissante encore en se faisant glace qu'en devenant vapeur, et le phénomène s'accomplissait avec une étonnante rapidité.

Aucune catastrophe ne vint heureusement menacer le traîneau et ses conducteurs; les précautions prises, tout danger fut évité. D'ailleurs, ce pays hérissé de crêtes, de contreforts, de croupes, d'icebergs, n'avait pas une grande étendue, et trois jours après, le 3 juillet, les voyageurs se retrouvèrent dans les plaines plus faciles.

Mais leurs regards furent alors surpris par un nouveau phénomène, qui pendant longtemps excita les patientes recherches des savants des deux mondes; la petite troupe suivait une chaîne de collines hautes de cinquante pieds au plus, qui paraissait se prolonger sur plusieurs milles de longueur; or, son versant oriental était couvert de neige, mais d'une neige entièrement rouge.

On constata la surprise de chacun, et ses exclamations, et même le premier effet un peu terrifiant de ce long rideau cramoisi. Le docteur se hâta sinon de rassurer, au moins d'instruire ses compagnons; il connaissait cette particularité des neiges rouges, et les travaux d'analyse chimique faits à leur sujet par Wollaston, de Candolle et Baer; il raconta donc que cette neige se rencontre non seulement dans les contrées arctiques, mais en Suisse, au milieu des Alpes; de Saussure en recueillit une notable quantité sur le Breven en 1760, et, depuis, les capitaines Ross, Sabine, et d'autres navigateurs en rapportèrent de leurs expéditions boréales.

Altamont interrogea le docteur sur la nature de cette substance extraordinaire, et celui-ci lui apprit que cette coloration provenait uniquement de la présence de corpuscules organiques; longtemps les

chimistes se demandent si ces corpuscules ai ent d'une nature animale ou val ée; mais ils reconnurent enfin qu'ils appartenait la famille des champignons microscopiques du genre Uredo, que Baer proposa d'appeler Uredo nivalis.

Alors le docteur, fouillant cette neige de son bon ferr fit voir ses compagnons que la couche ar late mesurait neuf pieds de profondeur, et il leur donna cal culer ce qu'il pouvait y avoir, sur un espace de plusieurs milles, de ces champignons dont les savants comptent jusqu'q uarante-trois mille dans un centimr e carr

Cette coloration, d'apr la disposition du versant, devait remonter un temps tr ecul car ces champignons ne se dom posent ni par l'ap oration ni par la fusion des neiges, et leur couleur ne s'alte pas.

Le phom e, quoique expliqu n'en ai t pas moins r ange; la couleur rouge est peu randue par larges endues dans la nature; la rer bat ion des rayons du soleil sur ce tapis de pourpre produisait des effets bizarres; elle donnait aux objets environnants, aux rochers, aux hommes, aux animaux, une teinte enflamm, comme s'ils eussent l air par un brasier inti eur, et lorsque cette neige se fondait, il semblait que des ruisseaux de sang vinsent coul er jusque sous les pieds des voyageurs.

Le docteur, qui n'avait pu examiner cette substance, lorsqu'il l'apert sur les Crimson-cliffs de la mer de Baffin, en prit ici son aise, et il en recueillit pri eusement plusieurs bouteilles.

Ce sol rouge, ce Champ de Sang, comme il l'appela, ne fut dass qu'apr trois heures de marche, et le pays reprit son aspect habituel.

CHAPITRE XX

EMPREINTES SUR LA NEIGE

La journ du 4 juillet s'oula au milieu d'un brouillard tr ai s. La route au nord ne put r e maintenue qu'avec la plus grande difficult ch aque instant, il fallait la rectifier au compas. Aucun accident n'arriva heureusement pendant l'obscurit Bell seulement perdit ses snow-shoes, qui se brisent contre une saillie de roc.

Ma foi, dit Johnson, je croyais qu'apr avoir fruent l a Mersey et la Tamise on avait le droit de se montrer difficile en fait de brouillards, mais je vois que je me suis tromp

--Eh bien, rondi t Bell, nous devrions allumer des torches comme Londres ou Liverpool!

--Pourquoi pas? rli qua le docteur; c'est une id, cela; on l airerait peu la route, mais au moins on verrait le guide, et nous nous dirigerions plus directement.

--Mais, dit Bell, comment se procurer des torches?

--Avec de l'oupe imbib d'esprit-de-vin et fix au bout de nos bons.

--Bien trouv rondi t Johnson, et ce ne sera pas long abl ir.

Un quart d'heure après, la petite troupe reprenait sa marche aux flambeaux au milieu de l'humide obscurité

Mais si l'on alla plus droit, on n'alla pas plus vite, et ces tristes vapeurs ne se dissipèrent pas avant le 6 juillet; la terre s'ant alors refroidie, un coup de vent du nord vint emporter tout ce brouillard comme les lambeaux d'une étoffe déchirée.

Aussit, le docteur releva la position et constata que les voyageurs n'avaient pas fait dans cette brume une moyenne de huit milles par jour.

Le 6, on se ha donc de regagner le temps perdu, et l'on partit de bon matin. Altamont et Bell reprirent leur poste de marche l'avant, sondant le terrain et entendant le gibier; Duk les accompagnait; le temps, avec son onnant et sa mobilité, était redevenu très clair et très sec, et, bien que les guides fussent deux milles du traieau, le docteur ne perdait pas de vue un seul de leurs mouvements.

Il fut donc fort étonné de les voir s'arrêter tout d'un coup et demeurer dans une posture de stupeur; ils semblaient regarder vivement au loin, comme des gens qui interrogent l'horizon.

Puis, se courbant vers le sol, ils l'examinaient avec attention et se relevaient surpris. Bell parut même vouloir se porter en avant; mais Altamont le retint de la main.

Ah ! que font-ils donc? dit le docteur Johnson.

--Je les examine comme vous, monsieur Clawbonny, rondin le vieux marin, et je ne comprends rien à leurs gestes.

--Ils ont trouvé des traces d'animaux, rondin Hatteras.

--Cela ne peut rien, dit le docteur.

--Pourquoi?

--Parce que Duk aboierait.

--Ce sont pourtant bien des empreintes qu'ils observent.

--Marchons, fit Hatteras; nous saurons bientôt ce qu'il nous en tenira.

Johnson excita les chiens d'attelage, qui prirent une allure plus rapide.

Au bout de vingt minutes, les cinq voyageurs étaient rassis, et Hatteras, le docteur, Johnson partageaient la surprise de Bell et d'Altamont.

En effet, des traces d'hommes, visibles, incontestables et fraîches comme si elles eussent été faites la veille, se montraient à ras sur la neige.

Ce sont des Esquimaux, dit Hatteras.

--En effet, rondin le docteur, voilà des empreintes de leurs raquettes.

--Vous croyez? dit Altamont.

--Cela est certain.

--Eh bien, et ce pas? reprit Altamont en montrant une autre trace

plusieurs fois-r.

--Ce pas?

--Prenez- vous qu'il appartienne un Esquimau?

Le docteur regarda attentivement et fut stupéfait; la marque d'un soulier européen, avec ses clous, sa semelle et son talon, avait profondément creusé dans la neige; il n'y avait pas en doute, un homme, un ranger, avait passé!

Des Européens ici! s'écria Hatteras.

--indubitablement, fit Johnson.

--Et cependant, dit le docteur, c'est tellement improbable qu'il faut y regarder deux fois avant de se prononcer.

Le docteur examina donc l'empreinte deux fois, trois fois, et il fut bien obligé de reconnaître son origine extraordinaire.

Le hosié de Daniel de Fone fut pas plus stupéfait en rencontrant la marque d'un pied creusé sur le sable de son é; mais si ce qu'il découvrit fut de la crainte, ici ce fut du doute pour Hatteras. Un Européen si près du pôle!

On marcha en avant pour reconnaître ces traces; elles se raient pendant un quart de mille, mais d'autres vestiges de raquettes et de mocassins; puis elles s'infléchissaient vers l'ouest.

Arrivé ce point, les voyageurs se demandent s'il fallait les suivre plus longtemps.

Non, répondit Hatteras. Allons...

Il fut interrompu par une exclamation du docteur, qui venait de ramasser sur la neige un objet plus convaincant encore et sur l'origine duquel il n'y avait pas de doute. C'était l'objectif d'une lunette de poche.

Cette fois, dit-il, on ne peut plus mettre en doute la présence d'un ranger sur cette terre!...

--En avant! s'écria Hatteras.

Et il prononça énergiquement cette parole, que chacun le suivit; le traieau reprit sa marche un moment interrompue.

Chacun surveillait l'horizon avec soin, sauf Hatteras, qu'une sourde colère animait et qui ne voulait rien voir. Cependant, comme on risquait de tomber dans un dachement de voyageurs, il fallait prendre ses précautions; c'était véritablement jouer de malheur que de se voir poursuivre cette route inconnue! Le docteur, sans retrouver la colère d'Hatteras, ne pouvait se défendre d'un certain doute, malgré sa philosophie naturelle. Altamont paraissait également vexé; Johnson et Bell grommelaient entre leurs dents des paroles menaçantes.

Allons, dit enfin le docteur, faisons contre fortune bon cœur.

--Il faut avouer, dit Johnson, sans se rendre compte d'Altamont, que si nous trouvions la place prise, ce serait dommage de faire un voyage au pôle!

--Et cependant, répondit Bell, il n'y a pas moyen de douter...

--Non, répliqua le docteur; j'ai beau retourner l'aventure dans mon esprit, me dire que c'est improbable, impossible, il faut bien se rendre; ce soulier ne s'est pas empreint dans la neige sans avoir au bout d'une jambe et sans que cette jambe ait attaché un corps humain. Des Esquimaux, je le pardonnerais encore, mais un Européen!

--Le fait est, répondit Johnson, que si nous allions trouver les lits retenus dans l'auberge du bout du monde, ce serait vexant.

--Particulièrement vexant, répondit Altamont.

--Enfin, on verra, fit le docteur Et l'on se remit en marche.

Cette journée s'accomplit sans qu'un fait nouveau vint confirmer la présence d'angers sur cette partie de la Nouvelle-Amérique, et l'on prit enfin place au campement du soir.

Un vent assez, violent ayant sauté dans le nord, il avait fallu chercher pour la tente un abri sûr au fond d'un ravin; le ciel était menaçant; des nuages allongés sillonnaient l'air avec une grande rapidité ils rasaient le sol d'assez près, et l'on avait de la peine à les suivre dans leur course hâve; parfois, quelques lambeaux de ces vapeurs traînaient jusqu'à terre, et la tente ne se maintenait contre l'ouragan qu'avec la plus grande difficulté.

Une vilaine nuit qui se préparait, dit Johnson après le souper.

--Elle ne sera pas froide, mais bruyante, répondit le docteur; prenons nos précautions, et assurons la tente avec de grosses pierres.

--Vous avez raison, monsieur Clawbonny; si l'ouragan entraînait notre abri de toile, Dieu sait où nous pourrions le rattraper.

Les précautions les plus minutieuses furent donc prises pour parer ce danger, et les voyageurs fatigués essayèrent de dormir.

Mais cela leur fut impossible; la tempe s'était élevée et se précipitait du sud au nord avec une incomparable violence; les nuages s'arrêtaient dans l'espace comme la vapeur hors d'une chaudière qui vient de faire explosion; les dernières avalanches, sous les coups de l'ouragan, tombaient dans les ravines, et les échos renvoyaient en écho leurs sourdes répercussions; l'atmosphère semblait être le théâtre d'un combat acharné entre l'air et l'eau, deux éléments formidables dans leurs collisions, et le feu seul manquait à la bataille.

L'oreille surexcitée percevait dans le grondement général des bruits particuliers, non pas le brouhaha qui accompagne la chute des corps pesants, mais bien le craquement clair des corps qui se brisent; on entendait distinctement des fracas nets et francs, comme ceux de l'acier qui se rompt, au milieu des roulements allongés de la tempe.

Ces derniers s'expliquaient naturellement par les avalanches tordues dans les tourbillons, mais le docteur ne savait qu'attribuer les autres.

Profitant de ces instants de silence anxieux, pendant lesquels l'ouragan semblait reprendre sa respiration pour souffler avec plus de violence, les voyageurs échangeaient leurs suppositions.

Il se produit là, disait le docteur, des chocs, comme si des icebergs et des ice-fields se heurtaient.

--Oui, répondit Altamont, on dirait que l'orbite terrestre se disloque tout entière. Tenez, entendez-vous?

--Si nous allons près de la mer, reprenait le docteur, je croirais certainement une rupture des glaces.

--En effet, répondit Johnson, ce bruit ne peut s'expliquer autrement.

--Nous serions donc arrivés là ce? dit Hatteras.

--Cela ne serait pas impossible, répondit le docteur; tenez, ajouta-t-il après un craquement d'une violence extrême, ne dirait-on pas un rasement de glans? Nous pourrions bien être fort rapprochés de l'Océan.

--S'il en est ainsi, reprit Hatteras, je n'hésiterai pas même à lancer au travers des champs de glace.

--Oh! fit le docteur, ils ne peuvent manquer d'être brisés après une tempête pareille. Nous verrons demain; quoi qu'il en soit, s'il y a quelque troupe d'hommes voyageant par une nuit pareille, je la plains de tout mon cœur.

L'ouragan dura pendant dix heures sans interruption, et aucun des habitants de la tente ne put prendre un instant de sommeil; la nuit se passa dans une profonde inquiétude.

En effet, en pareilles circonstances, tout incident nouveau, une tempête, une avalanche, pouvait amener des retards graves. Le docteur aurait bien voulu aller au-dehors reconnaître l'état des choses; mais comment s'aventurer dans ces vents d'hiver?

Heureusement, l'ouragan s'apaisa dans les premières heures du jour; on put enfin quitter cette tente qui avait vaillamment résisté. Le docteur, Hatteras et Johnson se dirigèrent vers une colline haute de trois cents pieds environ; ils la gravirent assez facilement.

Leurs regards s'endirent alors sur un pays mammoth fait de roches vives, d'arêtes aiguës, et entièrement couvert de glace. C'était l'aspect brusquement l'hiver chassé par la tempête; la neige, rasée par l'ouragan comme par une lame affilée, n'avait pas eu le temps de se rouler en eau, et le sol apparaissait dans toute son aridité primitive.

Mais ses regards d'Hatteras se portèrent rapidement, ce fut vers le nord. L'horizon y paraissait baigné dans des vapeurs noires.

Voilà qui pourrait bien être l'effet produit par l'Océan, dit le docteur.

--Vous avez raison, dit Hatteras, la mer doit être là!

--Cette couleur est ce que nous appelons le blink de l'eau libre, dit Johnson.

--Présentement, reprit le docteur.

--Eh bien, au traicieu! s'écria Hatteras, et marchons vers l'Océan nouveau!

--Voilà qui vous rouillera le cœur, dit Clawbonny au capitaine.

--Oui, certes, répondit celui-ci avec enthousiasme; avant peu, nous aurons atteint le pôle! Et vous, mon bon docteur, est-ce que cette perspective ne vous rend pas heureux?

--Moi! je suis toujours heureux, et surtout du bonheur des autres!

Les trois Anglais revinrent à la ravine, et, le traieau préparé, on leva le campement. La route fut reprise; chacun craignait de retrouver encore les traces de la veille; mais, pendant le reste du chemin, pas un vestige de passages ou d'indigènes ne se montra sur le sol. Trois heures après, on arrivait à ce.

La mer! la mer! dit-on d'une seule voix.

--Et la mer libre! s'écria le capitaine. Il était dix heures du matin.

En effet, l'ouragan avait fait place nette dans le bassin polaire; les glaces, brisées et disloquées, s'en allaient dans toutes les directions; les plus grosses, formant des icebergs, venaient de lever l'ancre, suivant l'expression des marins, et voguaient en pleine mer. Le champ avait subi un rude assaut de la part du vent; une grande lame mince, de bavures et de poussière de glace avait été randue sur les rochers environnants. Le peu qui restait de l'ice-field l'arasement du rivage paraissait pourri; sur les rocs, on apercevait le flot, s'allongeaient de larges algues marines et des touffes d'un varech doré.

L'Océan s'étendait au-delà du port du regard, sans qu'aucune île, aucune terre nouvelle, vint en limiter l'horizon.

La ceinture formait dans l'est et dans l'ouest deux caps qui allaient se perdre en pente douce au milieu des vagues; la mer brisait à leur extrémité et une multitude de nappes blanches sur les ailes du vent, le sol de la Nouvelle-Amérique venait ainsi mourir l'Océan polaire, sans convulsions, tranquille et légèrement incliné; il s'arrondissait en baie tranquille et formait une rade foraine délimitée par les deux promontoires. Au centre, un saillant du roc faisait un petit port naturel abrité sur trois points du compas: il se trouvait dans les terres par le large lit d'un ruisseau, chemin ordinaire des neiges fondues après l'hiver, et torrentueux en ce moment.

Hatteras, après s'être rendu compte de la configuration de la ceinture, résolut de faire ce jour même les préparatifs du départ, de lancer la chaloupe à la mer, de donner le traieau et de l'embarquer pour les excursions venant.

Cela pouvait demander la fin de la journée. La tente fut donc dressée, et après un repas ronflant, les travaux commencèrent; pendant ce temps, le docteur prit ses instruments pour aller faire son point et déterminer le relevé hydrographique d'une partie de la baie.

Hatteras pressait le travail; il avait hâte de partir; il voulait avoir quitté la terre ferme et pris les devants, au cas où quelque danger arriverait à la mer.

A cinq heures du soir, Johnson et Bell n'avaient plus qu'à se croiser les bras. La chaloupe se balançait gracieusement dans le petit havre, son mâtre dressé son foc halbas et sa misaine sur les cargues; les provisions et les parties dont se composait le traieau y avaient été transportés; il ne restait plus que la tente et quelques objets de campement à embarquer le lendemain.

Le docteur, son retour, trouva ces apprêts terminés. En voyant la chaloupe tranquillement abritée des vents, il lui vint l'idée de donner un nom à ce petit port, et proposa celui d'Altamont.

Cela ne fit aucune difficulté et chacun trouva la proposition parfaitement juste.

En conséquence, le port fut appelé Altamont-Harbour.

Suivant les calculs du docteur, il se trouvait situé à 87° 05' de latitude et 118° 35' de longitude à l'orient de Greenwich, c'est-à-dire moins de 300 milles.

Les voyageurs avaient franchi une distance de deux cents milles depuis la baie Victoria jusqu'au port Altamont.

CHAPITRE XXI

LA MER LIBRE

Le lendemain matin, Johnson et Bell procédèrent à l'embarquement des effets de campement. À huit heures, les préparatifs de départ étaient terminés. Au moment de quitter cette caverne, le docteur se prit à songer aux voyageurs dont on avait rencontré les traces, incident qui ne laissait pas de le préoccuper.

Ces hommes voulaient-ils gagner le nord? avaient-ils la disposition quelque moyen de franchir l'océan polaire? Allait-on encore les rencontrer sur cette route nouvelle?

Aucun vestige n'avait, depuis trois jours, donné l'apparence de ces voyageurs et certainement, quels qu'ils fussent, ils ne devaient point avoir atteint Altamont-Harbour. C'était un lieu encore vierge de tout pas humain.

Cependant, le docteur, poursuivi par ses pensées, voulut jeter un dernier coup d'œil sur le pays, et il gravit une éminence haute d'une centaine de pieds au plus; de là son regard pouvait parcourir tout l'horizon du sud.

Arrivé au sommet, il porta sa lunette sur ses yeux. Quelle fut sa surprise de ne rien apercevoir, non pas au loin dans les plaines, mais quelques pas de lui! Cela lui parut fort singulier; il examina de nouveau, et enfin il regarda sa lunette.... L'objectif manquait.

L'objectif! s'écria-t-il.

On comprend la réaction subite qui se faisait dans son esprit; il poussa un cri assez fort pour que ses compagnons l'entendissent, et leur anxieuse attention fut grande en le voyant descendre la colline toutes jambes.

Bon! qu'y a-t-il encore? demanda Johnson.

Le docteur, essoufflé ne pouvait prononcer une parole; enfin, il fit entendre ces mots:

Les traces... les pas... le déplacement!...

--Eh bien, quoi? fit Hatteras... des rangiers ici?

--Non!... non!... reprenait le docteur... l'objectif... mon objectif... moi!...

Et il montrait son instrument incomplet. Ah! s'écria l'Américain... vous avez perdu?...

--Oui!

--Mais alors, ces traces...

--Les nœuds, mes amis, les nœuds s'ria le docteur. Nous nous sommes arrêtés dans le brouillard! Nous avons tourné en cercle, et nous sommes retombés sur nos pas!

--Mais cette empreinte de souliers? dit Hatteras.

--Les souliers de Bell, de Bell lui-même, qui, après avoir cassés snow-shoes, a marché toute une journée dans la neige.

--C'est parfaitement vrai, dit Bell.

Et l'erreur fut si évidente que chacun partit d'un flot de rire, sauf Hatteras, qui n'était cependant pas le moins heureux de cette découverte.

Avons-nous assez ridicules! reprit le docteur, quand l'hilarité fut calmée. Les bonnes suppositions que nous avons faites! Des raisonnements sur cette affaire! allons donc! Dites-moi, il faut réfléchir ici avant de parler. Enfin, puisque nous voyons des indices d'inquiétude, cet arrêt, il ne nous reste plus qu'à partir.

--En route! dit Hatteras.

Un quart d'heure après, chacun avait pris place à bord de la chaloupe, qui, sa misaine déployée et son foc hissé, s'éleva rapidement d'Altamont-Harbour.

Cette traversée maritime commença le mercredi 10 juillet; les navigateurs se trouvaient à une distance très rapprochée du pôle, exactement cent soixante-quinze milles^[1]; pour peu qu'une terre fût située à ce point du globe, la navigation par mer devait être très courte.

[1] 70 lieues 1/3.

Le vent était faible, mais favorable. Le thermomètre marquait cinquante degrés au-dessus de zéro (+10 centigrades); il faisait très légèrement chaud.

La chaloupe n'avait pas souffert du voyage sur le traîneau; elle était en parfait état, et se manoeuvrait facilement. Johnson tenait la barre; le docteur, Bell et l'Américain s'étaient accotés de leur mieux parmi les effets de voyage, disposés par partie sur le pont, partie au-dessous.

Hatteras, placé à l'avant, fixait du regard ce point mystérieux vers lequel il se sentait attiré avec une insurmontable puissance, comme l'aiguille aimantée au pôle magnétique. Si quelque rivage se présentait, il voulait être le premier à le reconnaître. Cet honneur lui appartenait très légèrement.

Il remarquait d'ailleurs que la surface de l'Océan polaire était faite de lames courtes, telles que les mers encaissées en produisent. Il voyait l'indice d'une terre prochaine, et le docteur partageait son opinion à cet égard.

Il est facile de comprendre pourquoi Hatteras désirait si vivement rencontrer un continent au pôle nord. Quel était le pointement et le déroulement de la mer incertaine, insaisissable, s'enroulant sur une portion de terre, si petite qu'elle fût, avait tenu ses projets! En effet, comment nommer d'un nom spécial un espace d'océan

Comment planter en pleins flots le pavillon de son pays?
Comment prendre possession au nom de Sa Gracieuse Majesté d'une partie
de l'entassement liquide?

Aussi, l'oeil fixe, Hatteras, sa boussole à la main, regardait le nord
de ses regards.

Rien, d'ailleurs, ne limitait l'étendue du bassin polaire jusqu'à la
ligne de l'horizon; il s'en allait au loin se confondre avec le ciel
pur de ces zones. Quelques montagnes de glace, fuyant au large,
semblaient laisser passage à ces hardis navigateurs.

L'aspect de cette région offrait de singuliers caractères d'aspect
Cette impression tenait-elle à la disposition d'esprit de voyageurs
tristes et supranerveux? Il est difficile de se prononcer. Cependant
le docteur, dans ses notes quotidiennes, a décrit cette physionomie
bizarre de l'Océan; il en parle comme en parlait Penny, suivant
lequel ces contrées présentent un aspect offrant le contraste le plus
frappant d'une mer animée par des millions de créatures vivantes.

La plaine liquide, colorée des nuances les plus vagues de l'outre-mer,
se montrait admirablement transparente et douée d'un incroyable pouvoir
dispersif, comme si elle était faite de carbure de soufre. Cette
diaphanéité permettait de la fouiller du regard jusqu'à des
profondeurs incommensurables; il semblait que le bassin polaire fût
l'airain ar-dessous la forme d'un immense aquarium; quelque
phénomène électrique, produit au fond des mers, en illuminait sans
doute les couches les plus reculées. Aussi la chaloupe semblait
suspendue sur un abîme sans fond.

À la surface de ces eaux onnantes, les oiseaux volaient en bandes
innombrables, pareilles des nuages blancs et gros de tempêtes.
Oiseaux de passage, oiseaux de rivage, oiseaux rameurs, ils offraient
dans leur ensemble tous les spécimens de la grande famille aquatique,
depuis l'albatros, si commun aux contrées australes jusqu'au pingouin
des mers arctiques, mais avec des proportions gigantesques. Leurs cris
produisaient un assourdissement continu. À les considérer, le
docteur perdait sa science de naturaliste; les noms de ces espèces
prodigieuses lui échappaient, et il se surprenait à courber la tête,
quand leurs ailes battaient l'air avec une indescriptible puissance.

Quelques-uns de ces monstres aériens déployaient jusqu'à vingt pieds
d'envergure; ils couvraient entièrement la chaloupe sous leur vol, et
il y avait l'apparence de ces oiseaux dont la nomenclature ne parut
jamais dans l'Index Ornithologus de Londres.

Le docteur était abasourdi, et, en somme, stupéfait de trouver sa
science en défaut.

Puis, lorsque son regard, quittant les merveilles du ciel, glissait
sur la surface de cet océan paisible, il rencontrait des productions non
moins onnantes du règne animal, et, entre autres, des mures dont
la largeur atteignait jusqu'à trente pieds; elles servaient à la
nourriture générale de la gent aérienne, et flottaient comme de
violettes otites au milieu d'algues et de varechs gigantesques. Quel
sujet d'admiration! Quelle différence avec ces autres mures
microscopiques observés par Scoresby dans les mers du Groenland, et
dont ce navigateur évalua le nombre à vingt-trois milliards huit cent
quatre-vingt-huit milliards de milliards dans un espace de deux milles
carrés [1]!

[1] Ce nombre frappant toute appropriation de l'esprit, le
baleinier anglais, afin de le rendre plus compréhensible, disait
qu'il en comptait quatre-vingt mille individus occupés
jour et nuit depuis la création du monde.

Enfin, lorsqu'au-delà de la surface liquide le regard plongeait dans les eaux transparentes, le spectacle n'était pas moins surmaturel de cet entassement par des milliers de poissons de toutes les espèces; tant ces animaux s'enfonçaient rapidement au plus profond de la masse liquide, et l'œil les voyait diminuer peu à peu, disparaître, s'effacer à la faveur des spectres fantasmagoriques; tant, quittant les profondeurs de l'Océan, ils remontaient en grandissant la surface des flots. Les monstres marins ne paraissaient aucunement effrayés de la présence de la chaloupe; ils la caressaient au passage de leurs nageoires orbes; les baleiniers de profession se fussent bon droit étonnés, les navigateurs n'avaient pas même la conscience d'un danger couru, et cependant quelques-uns de ces habitants de la mer atteignaient de formidables proportions.

Les jeunes veaux marins se jouaient entre eux; le narwal, fantastique comme la licorne, armé de sa dense longue, droite et conique, outil merveilleux qui lui sert à scier les champs de glace, poursuivait les cacops plus craintifs; des baleines innombrables, chassant par leurs entrées des colonnes d'eau et de mucilage, remplissaient l'air d'un sifflement particulier, le nord-caper à la queue de poisson, aux larges nageoires caudales, fendait la vague avec une incommensurable vitesse, se nourrissant dans sa course d'animaux rapides comme lui, de gades ou de scombres, tandis que la baleine blanche, plus paresseuse, engloutissait paisiblement des mollusques tranquilles et indolents comme elle.

Plus au fond, les baleinoptères au museau pointu, les anamacks groenlandais allongés et noirs, les cachalots gigantesques, espérant au sein de toutes les mers, nageaient au milieu des bancs d'ambre gris, où se livraient des batailles homériques qui rougissaient l'Océan sur une surface de plusieurs milles; les physales cylindriques, le gros tegusik du Labrador, les dauphins dorés en lame de sabre, toute la famille des phoques et des morses, les chiens, les chevaux, les ours marins, les lions, les habitants de mer semblaient parer les humides parages de l'Océan, et le docteur admirait ces animaux innombrables aussi facilement qu'il en fait des crustacés et des poissons traverser les bassins de cristal du Zoological-Garden.

Quelle beauté! quelle variété! quelle puissance dans la nature! Comme tout paraissait riche et prodigieux au sein de ces régions circumpolaires!

L'atmosphère acquiescissait une surmaturelle pureté, on l'eût dite surchargée d'oxygène; les navigateurs aspiraient avec délices cet air qui leur versait une vie plus ardente; sans se rendre compte de ce résultat, ils étaient en proie à une véritable combustion, dont on ne peut donner une idée, même affaiblie; leurs fonctions passionnelles, digestives, respiratoires, s'accomplissaient avec une énergie surhumaine; les individus surexcités dans leur cerveau, se débattaient jusqu'au délire: en une heure, ils vivaient la vie d'un jour entier.

Au milieu de ces onnemements et de ces merveilles, la chaloupe voguait paisiblement au souffle d'un vent modeste que les grands albatros activaient parfois de leurs vastes ailes.

Vers le soir, Hatteras et ses compagnons perdirent de vue la ceinture de la Nouvelle-Amérique. Les heures de la nuit sonnaient pour les zones tempêtes comme pour les zones équinoxiales; mais ici, le soleil, arborant ses spirales, traçait un cercle rigoureusement parallèle à celui de l'Océan. La chaloupe, baignée dans ses rayons obliques, ne pouvait quitter ce centre lumineux qui se dilatait avec elle.

Les res animés des rions hyperbornes sentirent pourtant venir le soir, comme si l'astre radieux se fit dobder rier l'horizon. Les oiseaux, les poissons, les cac disparurent. O? Au plus profond du ciel? Au plus profond de la mer? Qui l'et pu dire? Mais, leurs cris, leurs sifflements, au frissement des vagues agits par la respiration des monstres marins, succa bient la silencieuse immobilité des flots s'endormirent dans une insensible ondulation, et la nuit reprit sa paisible influence sous les regards incelants du soleil.

Depuis le dar t d'Altamont-Harbour, la chaloupe avait gagnun degré dans le nord; le lendemain, rien ne paraissait encore l'horizon, ni ces hauts pics qui signalent de loin les terres, ni ces signes particuliers auxquels un marin pressent l'approche des es ou des continents.

Le vent tenait bon sans r e fort; la mer ai t peu houleuse; le corte des oiseaux et des poissons revint aussi nombreux que la veille; le docteur, penchsur les flots, put voir les cac quitter leur profonde retraite et monter peu peu l a surface de la mer; quelques icebergs, et et ldes glans ar s, rompaient seuls l'immense monotonie de l'Ocn.

Mais, en somme, les glaces ai ent rares, et elles n'auraient pu ger la marche d'un navire. Il faut remarquer que la chaloupe se trouvait alors dix degré au-dessus du pe du froid, et, au point de vue des parallèles de tempat ure, c'est comme si elle et dix degré au-dessous. Rien d'onnant , d lors, que la mer ft libre cet te oq ue, comme elle le devait r e par le travers de la baie de Disko, dans la mer de Baffin. Ainsi donc, un bi ment aurait eu lses couds franches pendant les mois d'

Cette observation a une grande importance pratique; en effet, si jamais les baleiniers peuvent s'ever dans le bassin polaire, soit par les mers du nord de l'Ami que, soit par les mers du nord de l'Asie, ils sont assur d'y faire rapidement leur cargaison, car cette partie de l'Ocn para r e le vivier universel, le rer voir gal des baleines, des phoques et de tous les animaux marins.

A midi, la ligne d'eau se confondait encore avec la ligne du ciel; le docteur commeni t dout er de l'existence d'un continent sous ces latitudes evs.

Cependant, en rl h issant, il ai t forcent conduit cr oire l'existence d'un continent borl ; en effet, aux premiers jours du monde, apr le refroidissement de la crote terrestre, les eaux, forms par la condensation des vapeurs atmosphi ques, durent obr la force centrifuge, s'ancer vers les zones uat oriales et abandonner les extri t immobiles du globe. De ll 'er sion nessai re des contrs voisines du pe. Le docteur trouvait ce raisonnement fort juste.

Et il semblait tel H atteras.

Aussi les regards du capitaine essayaient de percer les brumes de l'horizon. Sa lunette ne quittait pas ses yeux. Il cherchait dans la couleur des eaux, dans la forme des vagues, dans le souffle du vent, les indices l'une terre prochaine. Son front se penchait en avant, et qui n'et pas connu ses penss l'et admir ependant, tant il y avait dans son attitude d'er giques di rs et d'anxieuses interrogations.

CHAPITRE XXII

LES APPROCHES DU PE

Le temps s'oulaît au milieu de cette incertitude. Rien ne se montrait cet te circonférence si nettement arr. Pas un point qui ne fût ciel ou mer. Pas même à la surface des flots, un brin de ces herbes terrestres qui firent tressaillir le cœur de Christophe Colomb marchant à l'avant de l'Ami que.

Hatteras regardait toujours.

Enfin, vers six heures du soir, une vapeur de forme indéfinie, mais sensiblement év, apparut au-dessus du niveau de la mer; on eût dit un panache de fum; le ciel était parfaitement pur: donc cette vapeur ne pouvait s'expliquer par un nuage; elle disparaissait par instants, et reparaissait, comme agit.

Hatteras fut le premier observer ce phénomène; ce point indéfini, cette vapeur inexplicable, il l'encadra dans le champ de sa lunette, et pendant une heure encore il l'examina sans relâche.

Tout coup, quelque indice, certain apparemment, lui vint au regard, car il tendit le bras vers l'horizon, et d'une voix latente il s'écria:

Terre! terre!

A ces mots, chacun se leva comme ébranlé par une commotion électrique.

Une sorte de fumée s'élevait sensiblement au-dessus de la mer.

Je vois! je vois! s'écria le docteur.

--Oui! certes... oui, fit Johnson.

--C'est un nuage, dit Altamont.

--Terre! terre! répondit Hatteras avec une irrésistible conviction.

Les cinq navigateurs examinent encore avec la plus grande attention.

Mais, comme il arrive souvent aux objets que leur éloignement rend indéfinis, le point observé semblait avoir disparu. Enfin les regards le saisirent de nouveau, et le docteur crut même surprendre une lueur rapide vingt ou vingt-cinq milles dans le nord.

C'est un volcan! s'écria-t-il.

--Un volcan? fit Altamont.

--Sans doute.

--Sous une latitude si élevée!

--Et pourquoi pas? reprit le docteur; l'Islande n'est-elle pas une terre volcanique et pour ainsi dire faite de volcans?

--Oui! l'Islande, reprit l'Américain; mais si près du pôle!

--Eh bien, notre illustre compatriote, le commodore James Ross, n'a-t-il pas constaté sur le continent austral, l'existence de l'_Erebus_ et du _Terror_, deux monts ignivomes en pleine activité à cent soixante-dix degrés de longitude et soixante-dix-huit degrés de

latitude? Pourquoi donc des volcans n'existeraient-ils pas au pôle Nord?

--Cela est possible, en effet, répondit Altamont.

--Ah! s'écria le docteur, je le vois distinctement: c'est un volcan!

--Eh bien, fit Hatteras, courons droit dessus.

--Le vent commence venir de bout, dit Johnson.

--Bordez la misaine, et au plus près.

Mais cette manoeuvre eut pour résultat d'éloigner la chaloupe du point observé et les plus attentifs regards ne purent le reprendre.

Cependant on ne pouvait plus douter de la proximité de la cee. C'était donc l'endroit but du voyage entrevu, sinon atteint, et vingt-quatre heures ne se passeraient pas, sans doute, sans que ce nouveau sol fut foulé par un pied humain. La Providence, après leur avoir permis de s'en approcher de si près, ne voudrait pas empêcher ces audacieux marins d'y atterrir.

Cependant, dans les circonstances actuelles, personne ne manifesta la joie qu'une semblable découverte devait produire; chacun se renfermait en lui-même et se demandait ce que pouvait être cette terre du pôle. Les animaux semblaient la fuir; l'heure du soir, les oiseaux, au lieu d'y chercher un refuge, s'envolaient dans le sud à tire-d'ailes! avait-elle donc si inhospitalière qu'une mouette ou un ptarmigan n'y pussent trouver asile? Les poissons eux-mêmes, les grands cachalots, fuyaient rapidement cette cee à travers les eaux transparentes. D'où venait ce sentiment de répulsion, sinon de terreur, commun à tous les animaux qui hantaient cette partie du globe?

Les navigateurs avaient subi l'impression générale; ils se laissaient aller aux sentiments de leur situation, et, peu à peu, chacun d'eux sentit le sommeil alourdir ses paupières.

Le quart revenait Hatteras! Il prit la barre; le docteur, Altamont, Johnson et Bell, endormis sur les bancs, s'endormirent l'un après l'autre, et bientôt ils furent plongés dans le monde des rêves.

Hatteras essaya de résister au sommeil; il ne voulait rien perdre de ce temps précieux; mais le mouvement lent de la chaloupe le berçait insensiblement, et il tomba malgré lui dans une irrésistible somnolence.

Cependant l'embarcation marchait péniblement; le vent ne parvenait pas à gonfler sa voile détrempée. Au loin, quelques glaciers immobiles dans l'ouest réfléchissaient les rayons lumineux et formaient des plaques incandescentes en plein Océan.

Hatteras se prit à réfléchir. Sa pensée rapide erra sur toute son existence; il remonta le cours de sa vie avec cette vitesse particulière aux songes, qu'aucun savant n'a encore pu calculer; il fit un retour sur ses jours oubliés; il revit son hivernage, la baie Victoria, le Fort-Providence, la Maison-du-Docteur, la rencontre de l'Américain sous les glaces.

Alors il retourna plus loin dans le passé il rappela son navire, du "Forward" incendié de ses compagnons, des trahisons qui l'avaient abandonné. Qu'étaient-ils devenus? Il pensa Sandon, Wall, au brutal Pen. Où étaient-ils? Avaient-ils pu gagner la mer de Baffin à travers les glaces?

Puis, son imagination de reur plana plus haut encore, et il se retrouva son dar t d'Angleterre, ses voyages prent s, ses tentatives avorts, ses malheurs. Alors il oublia sa situation prent e, sa rssi te prochaine, ses espances dem i rl iss. De la joie son re le rejeta dans les angoisses.

Pendant deux heures ce fut ainsi; puis, sa pens reprit un nouveau cours; elle le ramena vers le pe; il se vit posant enfin le pied sur ce continent anglais, et dl oyant le pavillon du Royaume-Uni.

Tandis qu'il sommeillait ainsi, un nuage or me, de couleur olivr e, montait sur l'horizon et assombrissait l'Ocn.

On ne peut se figurer avec quelle foudroyante rapiditl es ouragans envahissent les mers arctiques. Les vapeurs engendr s dans les contrs uat oriales viennent se condenser au-dessus des immenses glaciers du nord, et appellent avec une irri stible violence des masses d'air pour les remplacer. C'est ce qui peut expliquer l'er gie des tempes borl es.

Au premier choc du vent, le capitaine et ses compagnons s'ai ent arrach l eur sommeil, prs m anoeuvrer.

La mer se soulevait en lames hautes, base peu del opp; la chaloupe, ballott par une violente houle, plongeait dans des gouffres profonds, ou oscillait sur la pointe d'une vague aigu en s'inclinant sous des angles de plus de quarante-cinq degr.

Hatteras avait repris d'une main ferme la barre, qui jouait avec bruit dans la te du gouvernail; quelquefois, cette barre, violemment prise dans une embard, le repoussait et le courbait malgr l ui. Johnson et Bell s'occupaient sans relh e vi der l'eau embarqu dans les plongeons de la chaloupe.

Voilune tempe sur laquelle nous ne comptons gue, dit Altamont en se cramponnant son banc.

--Il faut s'attendre t out ici, rondi t le docteur.

Ces paroles s'h angeaient au milieu des sifflements de l'air et du fracas des flots, que la violence du vent rui sait une impalpable poussie liquide; il devenait presque impossible de s'entendre.

Le nord ai t difficile t enir; les embruns ai s ne laissaient pas entrevoir la mer au-delde quelques toises; tout point de repe avait disparu.

Cette tempe subite, au moment o le but allait r e atteint, semblait renfermer de ses avertissements; elle apparaissait des esprits surexcit comme une dense d'aller plus loin. La nature voulait-elle donc interdire l'acc du pe? Ce point du globe ai t-il entourd' une fortification d'ouragans et d'orages qui ne permettait pas d'en approcher?

Cependant, voi r la figure er gique de ces hommes, on et compris qu'ils ne cer aient ni au vent ni aux flots, et qu'ils iraient jusqu'au bout.

Ils luttent ainsi pendant toute la journ, bravant la mort ch aque instant, ne gagnant rien dans le nord, mais ne perdant pas, tremp sous une pluie tie, et mouill par les paquets de mer que la tempe leur jetait au visage; aux sifflements de l'air se mai ent parfois de sinistres cris d'oiseaux.

Mais au milieu me d'une recrudescence du courroux des flots, vers

six heures du soir, il se fit une accalmie subite. Le vent se tut miraculeusement. La mer se montra calme et unie, comme si la houle ne l'eût pas soulevé pendant douze heures. L'ouragan semblait avoir respecté cette partie de l'Océan polaire.

Que se passait-il donc? Un phénomène extraordinaire, inexplicable, et dont le capitaine Sabine fut témoin pendant ses voyages aux mers glaciales.

Le brouillard, sans se lever, s'était fait transparent lumineux.

La chaloupe naviguait dans une zone de lumière électrique, un immense feu Saint-Elme resplendissait, mais sans chaleur. Le mât, la voile, les agrès se dessinaient en noir sur le fond phosphorescent du ciel avec une incomparable netteté. Les navigateurs demeuraient plongés dans un bain de rayons transparents, et leurs figures se coloraient de reflets enflammés.

L'accalmie soudaine de cette portion de l'Océan provenait sans doute du mouvement ascendant des colonnes d'air, tandis que la tempe, appartenant au genre des cyclones[1], tournait avec rapidité autour de ce centre paisible.

[1] Tempêtes tournantes.

Mais cette atmosphère en feu fit venir une pensée à l'esprit d'Hatteras.

Le volcan! s'écria-t-il.

--Est-ce possible? fit Bell.

--Non! non! répondit le docteur; nous serions ouffrés si ses flammes s'endaient jusqu'à nous.

--C'est peut-être son reflet dans le brouillard, fit Altamont.

--Pas davantage. Il faudrait admettre que nous fussions près de terre, et, dans ce cas, nous entendrions les fracas de l'upliftation.

--Mais alors?... demanda le capitaine.

--C'est un phénomène cosmique, répondit le docteur, phénomène peu observé jusqu'ici!... Si nous continuons notre route, nous ne tarderons pas sortir de cette sphère lumineuse pour retrouver l'obscurité de la tempe.

--Quoi qu'il en soit, en avant! répondit Hatteras.

--En avant! s'écrièrent ses compagnons, qui ne songent même pas reprendre haleine dans ce bassin tranquille.

La voile, avec ses plis de feu, pendait le long du mât incandescent; les avirons plongent dans les vagues ardentes et parurent soulever des flots d'incandescentes faites de gouttes d'eau vivement incandescentes.

Hatteras, la boussole à la main, reprit la route du nord; peu à peu le brouillard perdit de sa lumière, puis de sa transparence; le vent fit entendre ses rugissements quelques toises, et bientôt la chaloupe, se couchant sous une violente rafale, rentra dans la zone des tempêtes.

Mais l'ouragan avait heureusement tourné un point vers le sud, et l'embarcation put courir vent arrière, allant droit au port, risquant de sombrer, mais se précipitant avec une vitesse insensée; recueilli,

rocher ou glan, pouvait surgir chaque instant des flots, et elle s'y fit infailliblement mise en pies.

Cependant, pas un de ces hommes n'élevait une objection; pas un ne faisait entendre la voix de la prudence. Ils avaient pris de la folie du danger. La soif de l'inconnu les envahissait. Ils allaient ainsi non pas aveugles, mais aveuglés, trouvant l'effroyable rapidité de cette course trop faible au gré de leur impatience. Hatteras maintenait sa barre dans son imperturbable direction, au milieu des vagues montant sous le fouet de la tempe.

Cependant l'approche de la cataracte se faisait sentir; il y avait dans l'air des symptômes étranges.

Tout coup le brouillard se fendit comme un rideau déchiré par le vent, et, pendant un laps de temps rapide comme l'éclair, on put voir à l'horizon un immense panache de flammes se dresser vers le ciel.

Le volcan! le volcan!...

Ce fut le mot qui s'échappa de toutes les bouches; mais la fantastique vision avait disparu; le vent, sautant dans le sud-est, prit l'embarcation par le travers et l'obligea de fuir encore cette terre inabordable.

Malediction! fit Hatteras en bordant sa misaine; nous n'irons pas trois milles de la cataracte!

Hatteras ne pouvait résister à la violence de la tempe; mais, sans lui céder, il biaisa dans le vent, qui se déchirait avec un emportement indescriptible. Par instants, la chaloupe se renversait sur le côté, mais craignant que sa quille n'émergât tout entière; cependant elle finissait par se relever sous l'action du gouvernail, comme un coursier dont les jarrets fléchissent et que son cavalier relève de la bride et de l'étrépage.

Hatteras, hâtant la main sur sa barre, semblait ramer de cette barque et ne faire qu'un avec elle, ainsi que l'homme et le cheval au temps des centaures.

Soudain, un spectacle étonnant se offrit ses regards.

À moins de dix toises, un glan se balançait sur la crête houleuse des vagues; il descendait et montait comme la chaloupe; il la menaçait de sa chute, et l'étrépage à la toucher seulement.

Mais, avec ce danger d'être précipité dans l'abîme, s'en présentait un autre non moins terrible; car ce glan, courant l'aventure, était chargé d'ours blancs, serrés les uns contre les autres, et fous de terreur.

Des ours! des ours! s'écria Bell d'une voix étranglée.

Et chacun, terrifié, vit ce qu'il voyait.

Le glan faisait d'effrayantes embardées; quelquefois il s'inclinait sous des angles si aigus, que les animaux roulaient pêle-mêle les uns sur les autres. Alors ils poussaient des grognements qui luttaient avec les fracas de la tempe, et un formidable concert s'élevait de cette magerie flottante.

Que ce radeau de glace vînt culbuter, et les ours, se précipitant vers l'embarcation, en eussent tenté l'abordage.

Pendant un quart d'heure, long comme un siècle, la chaloupe et le

glan naviguent de conserve, tant ar t de vingt toises, tant prs se heurter; parfois l'un dominait l'autre, et les monstres n'avaient qu'se laisser choir. Les chiens grolandais tremblaient d'ouvant e. Duk restait immobile.

Hatteras et ses compagnons ai ent muets; il ne leur venait pas me l'id de mettre la barre dessous pour s'ar ter de ce redoutable voisinage, et ils se maintenaient dans leur route avec une inflexible rigueur. Un sentiment vague, qui tenait plus de l'onnem ent que de la terreur, s'emparait de leur cerveau; ils admiraient, et ce terrifiant spectacle complai t la lutte des ent s.

Enfin, le glan s'oi gna peu p eu, poussp ar le vent auquel ri stait la chaloupe avec sa misaine bord p lat, et il disparut au milieu du brouillard, signalant de temps en temps sa prence par les grognements oi gn de son monstrueux ui page.

En ce moment, il y eut redoublement de la tempe, ce fut un dh aem ent sans nom des ondes atmosphi ques; l'embarcation, soulev hors des flots, se prit t ourmoyer avec une vitesse vertigineuse; sa misaine arrach s'enfuit dans l'ombre comme un grand oiseau blanc; un trou circulaire, un nouveau Mast roem, se forma dans le remous des vagues, les navigateurs, enlac dans ce tourbillon, coururent avec une rapiditt elle que ses lignes d'eau leur semblaient immobiles, malgr leur incalculable rapidit Ils s'enfoni ent peu peu. Au fond du gouffre, une aspiration puissante, une succion irri stible se faisait, qui les attirait et les engloutissait vivants.

Ils s'ai ent lev tous les cinq. Ils regardaient d'un regard effar Le vertige les prenait. Ils avaient en eux ce sentiment indi nissable de l'abe!

Mais, tout d'un coup, la chaloupe se releva perpendiculairement. Son avant domina les lignes du tourbillon; la vitesse dont elle ai t dou la projeta hors du centre d'attraction, et, s'h appant par la tangente de cette circonfence qui faisait plus de mille tours l a seconde, elle fut lanc au-dehors avec la vitesse d'un boulet de canon.

Altamont, le docteur, Johnson, Bell furent renvers sur leurs bancs.

Quand ils se relevent , Hatteras avait disparu.

Il ai t deux heures du matin.

CHAPITRE XXIII

LE PAVILLON D'ANGLETERRE

Un cri, parti de quatre poitrines, succa au premier instant de stupeur.

Hatteras? dit le docteur.

--Disparu! firent Johnson et Bell.

--Perdu!

Ils regardent autour d'eux. Rien n'apparaissait sur cette mer houleuse. Duk aboyait avec un accent desp il voulait se

prériter au milieu des flots, et Bell parvenait péniblement à se
retenir.

Prenez place au gouvernail, Altamont, dit le docteur, et tentons tout
au monde pour retrouver notre infortuné capitaine!

Johnson et Bell reprirent leurs bancs. Altamont saisit la barre, et la
chaloupe errante revint au vent.

Johnson et Bell se mirent à nager vigoureusement; pendant une heure,
on ne quitta pas le lieu de la catastrophe. On chercha, mais en vain!
Le malheureux Hatteras, emporté par l'ouragan, avait été perdu.

Perdu! si près du but! si près de ce but qu'il n'avait fait
qu'entrevoir!

Le docteur appela, cria, fit feu de ses armes; Duk joignit ses
lamentables aboiements à sa voix; mais rien ne répondit aux deux amis
du capitaine. Alors une profonde douleur s'empara de Clawbonny; sa
tête retomba sur ses mains, et ses compagnons l'entendirent pleurer.

En effet, cette distance de la terre, sans un aviron, sans un
morceau de bois pour se soutenir, Hatteras ne pouvait avoir gagné
vivement la côte, et si quelque chose de lui touchait enfin cette terre
divine, ce serait son cadavre tuméfié et meurtri.

Après une heure de recherche, il fallut reprendre la route au nord et
lutter contre les dernières fureurs de la tempête.

A cinq heures du matin, le 11 juillet, le vent s'apaisa; la houle
tomba peu à peu; le ciel reprit sa clarté sereine, et, moins de
trois milles, la terre s'offrit dans toute sa splendeur.

Ce continent nouveau n'était qu'une île, ou plutôt un volcan dressé
comme un phare au périmètre du monde.

La montagne, en pleine éruption, vomissait une masse de pierres
brûlantes et de quartiers de rocs incandescents; elle semblait
s'agiter sous des secousses rythmées comme une respiration de géant;
les masses projetées montaient dans les airs à une grande hauteur, au
milieu des jets d'une flamme intense, et des coulés de lave se
débattaient sur ses flancs en torrents impétueux; ici, des serpents
embrasés se fauilaient entre les roches fumantes; là des cascades
ardentes retombaient au milieu d'une vapeur pourpre, et plus bas, un
fleuve de feu, formé de mille rivières ignées, se jetait à la mer
par une embouchure bouillonnante.

Le volcan paraissait n'avoir qu'un cratère unique d'où s'élevait la
colonne de feu, zébrée d'airs transversaux; on entendait que
l'écoulement coulait dans ce magnifique phœnix.

Au-dessus des flammes haletantes ondoyait un immense panache de fumée,
rouge à sa base, noir son sommet. Il s'élevait avec une incomparable
majesté se débattait largement en aériennes volutes.

Le ciel, à une grande hauteur, revêtait une couleur cendrée;
l'obscurité couvrait pendant la tempête, et dont le docteur n'avait pu
se rendre compte, venait à l'instinct des colonnes de cendres denses
devant le soleil comme un imprévisible rideau. Il se souvint alors
d'un fait semblable survenu en 1812, l'éruption de la Barbade, qui, en
plein midi, fut plongé dans les ténèbres profondes, par la masse des
cendres rejetées du cratère de l'île Saint-Vincent.

Cet énorme rocher ignivome, poussé par le vent, mesurait mille
toises de hauteur, presque l'altitude de l'Himalaya.

La ligne men de son sommet sa base formait avec l'horizon un angle de onze degr environ.

Il semblait sortir peu peu du sein des flots, mesure que la chaloupe s'en approchait. Il ne prenait aucune trace de vation. Le rivage me lui faisait daute, et ses flancs tombaient pic dans la mer.

Pourrons-nous atterrir? dit le docteur.

--Le vent nous porte, rondit Altamont.

--Mais je ne vois pas un bout de plage sur lequel, nous puissions prendre pied!

--Cela para ainsi de loin, rondit Johnson; mais nous trouverons bien de quoi loger notre embarcation; c'est tout ce qu'il nous faut.

--Allons donc! rondit tristement Clawbonny. Le docteur n'avait plus de regards pour cet range continent qui se dressait devant lui. La terre du peait bien l mais non l'homme qui l'avait douverte!

A cinq cents pas des rocs, la mer bouillonnait sous l'action des feux souterrains. L'e qu'elle entourait pouvait avoir huit dix milles de circonferece, pas davantage, et, d'apr l'estime, elle se trouvait tr pr du pe, si me l'axe du monde n'y passait pas exactement.

Aux approches de l'e, les navigateurs remarquent un petit fiord en miniature suffisant pour abriter leur embarcation; ils s'y dirigent aussit, avec la crainte de trouver le corps du capitaine rejete a ce par la tempe!

Cependant, il semblait difficile qu'un cadavre s'y repos; il n'y avait pas de plage, et la mer der lait sur des rocs abrupts; une cendre aisse et vierge de toute trace humaine recouvrait leur surface au-delde la port des vagues.

Enfin la chaloupe se glissa par une ouverture roite entre deux brisants fleur d'eau, et le l se trouva parfaitement abrit contre le ressac.

Alors les hurlements lamentables de Duk redoublent; le pauvre animal appelait le capitaine dans son langage u, il le redemandait cette mer sans piti ces rochers sans ho. Il aboyait en vain, et le docteur le caressait de la main sans pouvoir le calmer, quand le fide chien, comme s'il et voulu remplacer son mar e, fit un bond prodigieux et s'ant le premier sur les rocs, au milieu d'une poussie de cendre qui vola en nuage autour de lui.

Duk! ici, Duk! fit le docteur.

Mais Duk ne l'entendit pas et disparut. On proca alors au dar quement; Clawbonny et ses trois compagnons prirent terre, et la chaloupe fut solidement amarr.

Altamont se disposait gravir un or me amas de pierres, quand les aboiements de Duk retentirent quelque distance avec une ergie inaccoutum; ils exprimaient non la cole, mais la douleur.

out ez, fit le docteur.

--Quelque animal dist dit le mar e d'ui page.

--Non! non! roudit le docteur en tressaillant, c'est de la plainte! ce sont des pleurs! le corps d'Hatteras est l

A ces paroles, les quatre hommes s'ancrrent sur les traces de Duk, au milieu des cendres qui les aveuglaient; ils arrivrent au fond d'un fiord, un espace de dix pieds sur lequel les vagues venaient mourir insensiblement.

L Duk aboyait aupr d'un cadavre enveloppdans le pavillon d'Angleterre.

Hatteras! Hatteras! s'ria le docteur en se prpitant sur le corps de son ami.

Mais aussit il poussa une exclamation impossible r rendre.

Ce corps ensanglant inanimen apparence, venait de palpiter sous sa main.

Vivant! vivant! s'ria-t-il.

--Oui, dit une voix faible, vivant sur la terre du pe o m'a jetl a tempe, vivant sur _l'e de la Reine!_

--Hurrah pour l'Angleterre! s'rirent les cinq hommes d'un commun accord.

--Et pour l'Ami que! reprit le docteur en tendant une main Hatteras et l'autre l 'Ami cain.

Duk, lui aussi, criait hurrah sa manie, qui en valait bien une autre.

Pendant les premiers instants, ces braves gens furent tout entiers au bonheur de revoir leur capitaine; ils sentaient leurs yeux inond de larmes.

Le docteur s'assura de l'at d'Hatteras. Celui-ci n'ai t pas griement bless Le vent l'avait portj usqu' a ce, o l'abordage fut fort pi lleux; le hardi marin, plusieurs fois rejet au large, parvint enfin, f orce d'er gie, se cramponner un morceau de roc, et il rssi t se hisser au-dessus des flots.

L il perdit connaissance, apr s'r e rouldans son pavillon, et il ne revint au sentiment que sous les caresses de Duk et au bruit de ses aboiements.

Apr les premiers soins, Hatteras put se lever et reprendre, au bras du docteur, le chemin de la chaloupe.

Le pe! le pe Nord! rait-il en marchant.

--Vous es heureux! lui disait le docteur.

--Oui, heureux! Et vous, mon ami, ne sentez-vous pas ce bonheur, cette joie de se trouver ici? Cette terre que nous foulons, c'est la terre du pe! Cette mer que nous avons travers, c'est la mer du pe! Cet air que nous respirons, c'est l'air du pe! Oh! le pe Nord! le pe Nord!

En parlant ainsi, Hatteras ai t en proie une exaltation violente, une sorte de fir e, et le docteur essayait en vain de le calmer. Ses yeux brillaient d'un l at extraordinaire, et ses penss bouillonnaient dans son cerveau. Clawbonny attribua cet at de surexcitation aux ouvant ables pi ls que le capitaine venait de

traverser.

Hatteras avait évidemment besoin de repos, et l'on s'occupait de chercher un lieu de campement.

Altamont trouva bientôt une grotte faite de rochers que leur chute avait arrangé en forme de caveme; Johnson et Bell y apportèrent les provisions et lâchèrent les chiens groenlandais.

Vers onze heures, tout fut préparé pour un repas; la toile de la tente servait de nappe; le déjeuner, composé de pemmican, de viande salée, de thé et de café salait terre et ne demandait qu'à se laisser dorcir.

Mais auparavant, Hatteras exigea que le relevé fût fait; il voulait savoir exactement ce qu'il s'en tenait sur sa position.

Le docteur et Altamont prirent alors leurs instruments, et, après observation, ils obtinrent, pour la position prise de la grotte, 89° 59' 15" de latitude. La longitude, cette hauteur, n'avait plus aucune importance, car tous les méridiens se confondaient quelques centaines de pieds plus haut.

Donc, en réalité l'endroit se trouvait situé au pôle Nord, et le quatre-vingt-dixième degré de latitude n'était qu'à quarante-cinq secondes de l'exactement trois quarts de mille [1], c'est-à-dire vers le sommet du volcan.

[1] 1,237 mètres.

Quand Hatteras connut ce résultat, il demanda qu'il fût consigné dans un procès-verbal fait en double, qui devait rester dans un cairn sur la glace.

Donc, séance tenante, le docteur prit la plume et rédigea le document suivant, dont l'un des exemplaires figure maintenant aux archives de la Société royale géographique de Londres.

Ce 11 juillet 1861, par 89° 59' 15" de latitude septentrionale, à douze heures de la Reine, au pôle Nord, par le capitaine Hatteras, commandant le brick le Forward, de Liverpool, qui a signé ainsi que ses compagnons.

Quiconque trouvera ce document est prié de le faire parvenir à l'Amirauté.

Signé John HATTERAS, commandant du Forward; docteur CLAWBONNY; ALTAMONT, commandant du Porpoise; JOHNSON, maître d'équipage; BELL, charpentier.

Et maintenant, mes amis, table! dit gaiement le docteur.

CHAPITRE XXIV

COURS DE COSMOGRAPHIE POLAIRE

Il va sans dire que, pour se mettre à table, on s'asseyait à terre.

Mais, disait Clawbonny, qui ne donnerait toutes les tables et toutes les salles à manger du monde pour être par 89° 59' et 15" de latitude boréale!

Les pensées de chacun se rapportaient en effet à la situation présente; les esprits étaient en proie à cette prometteuse idée du pôle Nord. Dangers bravés pour l'atteindre, périls vaincus pour en revenir, s'oubliaient dans ce succès sans précédent. Ce que ni les anciens, ni les modernes, ce que ni les Européens, ni les Américains, ni les Asiatiques n'avaient pu faire jusqu'ici, venait d'être accompli.

Aussi le docteur fut-il bien content de ses compagnons quand il raconta tout ce que sa science et son inuisable maître purent lui fournir de propos de la situation actuelle.

Ce fut avec un véritable enthousiasme qu'il proposa de porter tout d'abord un toast au capitaine.

À John Hatteras! dit-il.

--À John Hatteras! firent ses compagnons d'une seule voix.

--Au pôle Nord! répondit le capitaine, avec un accent rageur, chez cet être jusque-là froid, si contenu, et maintenant en proie à une impie surexcitation.

Les tasses se choquèrent, et les toasts furent suivis de chaleureuses poignées de main.

Voilà donc, dit le docteur, le fait géographique le plus important de notre époque! Qui est dit que cette découverte précéderait celles du centre de l'Afrique ou de l'Australie! Vraiment, Hatteras, vous êtes au-dessus des Sturt et des Livingstone, des Burton et des Barth! Honneur vous!

--Vous avez raison, docteur, répondit Altamont; il semble que, par les difficultés de l'entreprise, le pôle Nord devait être le dernier point de la terre découverte. Le jour où un gouvernement et absolument voulu conquérir le centre de l'Afrique, il y eût investi inévitablement plus d'hommes et d'argent; mais ici, rien de moins certain que le succès, et il pouvait se présenter des obstacles absolument infranchissables.

--Infranchissables! s'écria Hatteras avec vengeance, il n'y a pas d'obstacles infranchissables, il y a des volontés plus ou moins énergiques, voilà tout!

--Enfin, dit Johnson, nous y sommes, c'est bien. Mais enfin, monsieur Clawbonny, me direz-vous une bonne fois ce que ce pôle a de particulier?

--Ce qu'il a, mon brave Johnson, il a qu'il est le seul point du globe immobile pendant que tous les autres points tournent avec une extrême rapidité.

--Mais je ne m'aperçois guère, répondit Johnson, que nous soyons plus immobiles ici qu'à Liverpool!

--Pas plus qu'à Liverpool vous ne vous apercevez de votre mouvement; cela tient ce que, dans ces deux cas, vous participez vous-même au mouvement ou au repos! Mais le fait n'en est pas moins certain. La terre est douée d'un mouvement de rotation qui s'accomplit en vingt-quatre heures, et ce mouvement est supposé se faire sur un axe dont les extrémités passent au pôle Nord et au pôle Sud. Eh bien! nous sommes l'une des extrémités de cet axe nécessairement immobile.

--Ainsi, dit Bell, quand nos compatriotes tournent rapidement, nous

restons en repos?

--A peu pr, car nous ne sommes pas absolument au pe!

--Vous avez raison, docteur! dit Hatteras d'un ton grave et en secouant la te, il s'en faut encore de quarante-cinq secondes que nous ne soyons arriv au point pri s!

--C'est peu de chose, rondi t Altamont, et nous pouvons nous consider comme immobiles.

--Oui, reprit le docteur, tandis que les habitants de chaque point de l'uat eur font trois cent quatre-vingt-seize lieues par heure!

--Et cela sans en r e plus fatigu! fit Bell.

--Justement! rondi t le docteur.

--Mais, reprit Johnson, indendam ment de ce mouvement de rotation, la terre n'est-elle pas dou d'un autre mouvement autour du soleil?

--Oui, un mouvement de translation qu'elle accomplit en un an.

--Est-il plus rapide que l'autre? demanda Bell.

--Infiniment plus, et je dois dire que, quoique nous soyons au pe, il nous entrae comme tous les habitants de la terre. Ainsi donc, notre prendue immobilitn' est qu'une chime: immobiles par rapport aux autres points du globe, oui; mais par rapport au soleil, non.

--Bon! dit Bell avec un accent de regret comique, moi qui me croyais si tranquille! il faut renoncer cet te illusion! On ne peut di dent pas avoir un instant de repos en ce monde.

--Comme tu dis, Bell, rli qua Johnson; et nous apprendrez-vous, monsieur Clawbonny, quelle est la vitesse de ce mouvement de translation?

--Elle est considabl e, rondi t le docteur; la terre marche autour du soleil soixante-seize fois plus vite qu'un boulet de vingt-quatre, qui fait cependant cent quatre-vingt-quinze toises par seconde. Sa vitesse de translation est donc de sept lieues six dixies par seconde; vous le voyez, c'est bien autre chose que le dl acement des points de l'uat eur.

--Diable! fit Bell, c'est ne pas vous croire, monsieur Clawbonny! Plus de sept lieues par seconde, et cela quand il et si facile de rester immobiles, si Dieu l'avait voulu!

--Bon! fit Altamont, y pensez-vous, Bell! Alors, plus de jour, plus de nuit, plus de printemps, plus d'automne, plus d' plus d'hiver!

--Sans compter un rul tat tout simplement ouvant able! reprit le docteur.

--Et lequel donc? dit Johnson.

--C'est que nous serions tomb sur le soleil!

--Tomb sur le soleil! rli qua Bell avec surprise.

--Sans doute. Si ce mouvement de translation venait s' arrer , la terre serait pri pit sur le soleil en soixante-quatre jours et demi.

--Une chute de soixante-quatre jours! rija Johnson.

--Ni plus ni moins, rinda le docteur; car il y a une distance de trente-huit millions de lieues à parcourir.

--Quel est donc le poids du globe terrestre? demanda Altamont.

--Il est de cinq mille huit cent quatre-vingt-un quadrillions de tonnes.

--Bon! fit Johnson, voilà des nombres qui ne disent rien à l'oreille! on ne les comprend plus!

--Aussi, mon digne Johnson, je vais vous donner deux termes de comparaison qui vous resteront dans l'esprit: rappelez-vous qu'il faut soixante-quinze lunes pour faire le poids de la terre et trois cent cinquante mille terres pour faire le poids du soleil.

--Tout cela est rassurant! fit Altamont.

--Rassurant, c'est le mot, rinda le docteur; mais je reviens au pôle, puisque jamais l'art de cosmographie sur cette partie de la terre n'aura plus d'opportunité, si toutefois cela ne vous ennue pas.

--Allez, docteur, allez! fit Altamont.

--Je vous ai dit, reprit le docteur, qui avait autant de plaisir à enseigner que ses compagnons en apprenaient, je vous ai dit que le pôle est un point immobile par rapport aux autres points de la terre. Eh bien, ce n'est pas tout fait vrai.

--Comment! dit Bell, il faut encore en rabattre?

--Oui, Bell, le pôle n'occupe pas toujours la même place exactement; autrefois, le pôle polaire était plus éloigné du pôle que qu'elle ne l'est maintenant. Notre pôle est donc doué d'un certain mouvement; il décrit un cercle en vingt-six mille ans environ. Cela vient de la pression des ouragans, dont je vous parlerai tout à l'heure.

--Mais, dit Altamont, ne pourrait-il se faire que le pôle se déplace un jour d'une plus grande quantité?

--Eh! mon cher Altamont, rinda le docteur, vous touchez une grande question que les savants discutent longtemps à la suite d'une singulière découverte.

--Laquelle donc?

--Voici. En 1771, on découvrit le cadavre d'un rhinocéros sur les bords de la mer Glaciale, et, en 1799, celui d'un hippopotame sur les côtes de la Sibirie. Comment ces quadrupès des pays chauds se rencontraient-ils sous une pareille latitude? De là s'éleva une rumeur parmi les géologues, qui n'étaient pas aussi savants que le fut depuis un Français, M. Elie de Beaumont, lequel démontra que ces animaux vivaient sous des latitudes élevées, et que les torrents et les fleuves avaient tout bonnement amenés leurs cadavres lorsqu'on les avait trouvés. Mais, comme cette explication n'était pas encore satisfaisante, devinez ce qu'inventa l'imagination des savants?

--Les savants sont capables de tout, dit Altamont en riant.

--Oui, de tout pour expliquer un fait; eh bien, ils supposent que le pôle de la terre avait autrefois l'équateur, et l'équateur au pôle.

--Bah!

--Comme je vous le dis, et si seulement; or, s'il en est ainsi, comme la terre est aplatie au pôle de plus de cinq lieues, les mers, transports au pôle par la force centrifuge, auraient recouvert des montagnes deux fois hautes comme l'Himalaya; tous les pays qui avoisinent le cercle polaire, la Suède, la Norvège, la Russie, la Sibirie, le Groenland, la Nouvelle-Bretagne, eussent ensevelis sous cinq lieues d'eau, tandis que les régions équatoriales, rejets au pôle, auraient formés des plateaux élevés de cinq lieues.

--Quel changement! fit Johnson.

--Oh! cela n'effrayait guère les savants.

--Et comment expliquaient-ils ce bouleversement? demanda Altamont.

--Par le choc d'une comète. La comète est le Deus ex machina; toutes les fois qu'on est embarrassé en cosmographie, on appelle une comète son secours. C'est l'astre le plus complaisant que je connaisse, et, au moindre signe d'un savant, il se dresse pour tout arranger!

--Alors, dit Johnson, selon vous, monsieur Clawbonny, ce bouleversement est impossible?

--Impossible!

--Et s'il arrivait?

--S'il arrivait, l'heure serait gelée vingt-quatre heures!

--Bon! s'il se produisait maintenant, dit Bell, on serait capable de dire que nous ne sommes pas allés au pôle.

--Rassurez-vous, Bell. Pour en revenir à l'immobilité de l'axe terrestre, il en résulte donc ceci: c'est que si nous sommes pendant l'hiver cette place, nous verrions les pôles décrire un cercle parfait autour de nous. Quant au soleil, le jour de l'équinoxe du printemps, le 23 mars, il nous paraîtrait (je ne tiens pas compte de la réfraction), il nous paraîtrait exactement coupé de deux par l'horizon, et monterait peu à peu en formant des courbes très allongées; mais ici, il y a cela de remarquable que, depuis qu'il a paru, il ne se couche plus; il reste visible pendant six mois; puis son disque vient raser de nouveau l'horizon à l'équinoxe d'automne, au 22 septembre, et, depuis qu'il s'est couché on ne le revoit plus de tout l'hiver.

--Vous parliez tout à l'heure de l'aplatissement de la terre aux pôles, dit Johnson; veuillez donc m'expliquer cela, monsieur Clawbonny.

--Voici, Johnson. La terre étant fluide aux premiers jours du monde, vous comprenez qu'alors son mouvement de rotation dut repousser une partie de sa masse mobile à l'équateur, où la force centrifuge se faisait plus vivement sentir. Si la terre était immobile, elle fût restée une sphère parfaite; mais, par suite du phénomène que je viens de vous décrire, elle prit une forme, ellipsoïdale, et les points du pôle sont plus rapprochés du centre que les points de l'équateur de cinq lieues un tiers environ.

--Ainsi, dit Johnson, si notre capitaine voulait nous emmener au centre de la terre, nous aurions cinq lieues de moins à faire pour y arriver?

--Comme vous le dites, mon ami.

--Eh bien, capitaine, c'est autant de chemin de fait! Voilà une occasion dont il faut profiter...

Hatteras ne roudit pas. Indemment, il n'ait pas la conversation, ou bien il l'outait sans l'entendre.

Ma foi! roudit le docteur, au dire de certains savants, ce serait peut-être le cas de tenter cette expérience.

--Ah! vraiment! fit Johnson.

--Mais laissez-moi finir, reprit le docteur; je vous raconterai cela plus tard; je veux vous apprendre d'abord comment l'aplatissement des pes est la cause de la pression des ui noxes, c'est-à-dire pourquoi, chaque année, l'ui noxe du printemps arrive un jour plus tôt qu'il ne le ferait, si la terre était parfaitement ronde. Cela vient tout simplement de ce que l'attraction du soleil s'opère d'une façon différente sur la partie renflée du globe situ l'auat eur, qui rouve alors un mouvement rrograde. Subsueusement, c'est ce qui dilace un peu ce pes, comme je vous l'ai dit plus haut. Mais, indépendamment de cet effet, l'aplatissement devrait en avoir un plus curieux et plus personnel, dont nous nous apercevriens si nous ions dou d'une sensibilitm athat ique.

--Que voulez-vous dire? demanda Bell.

--C'est que nous sommes plus lourds ici qu'à Liverpool.

--Plus lourds?

--Oui! nous, nos chiens, nos fusils, nos instruments!

--Est-il possible?

--Certes, et par deux raisons: la première, c'est que nous sommes plus rapprochés du centre du globe, qui, par conséquent, nous attire davantage: or, cette force attractive n'est autre chose que la pesanteur. La seconde, c'est que la force de rotation, nulle au pôle, ant tr marqué l'auat eur, les objets ont une tendance à s'arrêter de la terre; ils y sont donc moins pesants.

--Comment! dit Johnson, si seulement, nous n'avons donc pas le même poids en tous lieux?

--Non, Johnson; suivant la loi de Newton, les corps s'attirent en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances. Ici, je pes plus parce que je suis plus près du centre d'attraction, et, sur une autre planète, je perais plus ou moins, suivant la masse de la planète.

--Quoi! fit Bell, dans la lune?...

--Dans la lune, mon poids, qui est de deux cents livres à Liverpool, ne serait plus que de trente-deux.

--Et dans le soleil?

--Oh! dans le soleil, je perais plus de cinq mille livres!

--Grand Dieu! fit Bell, il faudrait un cric alors pour soulever vos jambes?

--Probablement! roudit le docteur, en riant de l'ahissement de

Bell; mais ici la différence n'est pas sensible, et, en déployant un effort à des muscles du jarret, Bell sautera aussi haut que sur les quais de la Mersey.

--Oui! mais dans le soleil? reprit Bell, qui n'en revenait pas.

--Mon ami, lui répondit le docteur, la conséquence de tout ceci est que nous sommes bien où nous sommes, et qu'il est inutile de courir ailleurs.

--Vous disiez tout l'heure, reprit Altamont, que ce serait peut-être le cas de tenter une excursion au centre de la terre! Est-ce qu'on a jamais pensé à reprendre un pareil voyage?

--Oui, et cela termine ce que j'ai voulu dire relativement au pôle. Il n'y a pas de point du monde qui ait donné lieu plus d'hypothèses et de chimères. Les anciens, fort ignorants en cosmographie, y plaçaient le jardin des Hespérides. Au Moyen Âge, on supposa que la terre était supportée par des tourillons placés aux pôles, sur lesquels elle tournait; mais, quand on vit les comètes se mouvoir librement dans les régions circumpolaires, il fallut renoncer ce genre de support. Plus tard, il se rencontra un astronome français, Bailly, qui soutint que le peuple policète perdu dont parle Platon, les Atlantides, vivait ici même. Enfin, de nos jours, on a prouvé qu'il existait aux pôles une immense ouverture, d'où se dégageait la lumière des aurores boréales, et par laquelle on pourrait passer dans l'intérieur du globe; puis, dans la sphère creuse, on imagina l'existence de deux planètes, Pluton et Proserpine, et un air lumineux par suite de la forte pression qu'il recevait.

--On a dit tout cela? demanda Altamont.

--Et on l'a écrit, et très sérieusement. Le capitaine Synness, un de nos compatriotes, proposa Humphry Davy, Humboldt et Arago de tenter le voyage! Mais ces savants refusèrent.

--Et ils firent bien.

--Je le crois. Quoi qu'il en soit, vous voyez, mes amis, que l'imagination s'est donnée libre carrière à l'endroit du pôle, et qu'il faut tôt ou tard en revenir à la simple réalité.

--D'ailleurs, nous verrons bien, dit Johnson, qui n'abandonnait pas son idée.

--Alors, demain les excursions, dit le docteur, souriant de voir le vieux marin peu convaincu, et, s'il y a une ouverture particulière pour aller au centre de la terre, nous irons ensemble!

CHAPITRE XXV

LE MONT HATTERAS

Après cette conversation substantielle, chacun, s'arrangeant de son mieux dans la grotte, y trouva le sommeil.

Chacun, sauf Hatteras. Pourquoi cet homme extraordinaire ne dormit-il pas?

Le but de sa vie n'avait-il pas atteint? N'avait-il pas accompli les hardis projets qui lui tenaient au cœur? Pourquoi le calme ne

succai t-il pas l'agitation dans cette e ardente? Ne devait-on pas croire que, ses projets accomplis, Hatteras retomberait dans une sorte d'abattement, et que ses nerfs dendus aspireraient au repos? Apr le succ, il semblait me naturel qu'il ft pris de ce sentiment de tristesse qui suit toujours les di rs satisfaits.

Mais non. Il se montrait plus surexcit Ce n'ai t cependant pas la pens du retour qui l'agitait ainsi. Voulait-il aller plus loin encore? Son ambition de voyageur n'avait-elle donc aucune limite, et trouvait-il le monde trop petit, parce qu'il en avait fait le tour?

Quoi qu'il en soit, il ne put dormir. Et cependant cette premie nuit pass au pe du monde fut pure et tranquille. L'e ai t absolument inhabit. Pas un oiseau dans son atmosphe enflamm, pas un animal sur son sol de cendres, pas un poisson sous ses eaux bouillonnantes. Seulement au loin, les sourds ronflements de la montagne l'a te de laquelle s'h evelaient des panaches de fum incandescente.

Lorsque Bell, Johnson, Altamont et le docteur se rei llent , ils ne trouvent plus Hatteras aupr d'eux. Inquiets, ils quittent la grotte, et ils aperr ent le capitaine debout sur un roc. Son regard demeurait invariablement fixsur le sommet du volcan. Il tenait l a main ses instruments; il venait i demment de faire le relevexact de la montagne.

Le docteur alla vers lui et lui adressa plusieurs fois la parole avant de le tirer de sa contemplation. Enfin, le capitaine parut le comprendre.

En route! lui dit le docteur, qui l'examinait d'un oeil attentif, en route; allons faire le tour de notre e; nous voil prs pour notre dernie excursion.

--La dernie, fit Hatteras avec cette intonation de la voix des gens qui rent tout haut; oui, la dernie, en effet. Mais aussi, reprit-il avec une grande animation, la plus merveilleuse!

Il parlait ainsi, en passant ses deux mains sur son front pour en calmer les bouillonnements inti eurs.

En ce moment, Altamont, Johnson et Bell le rejoignirent; Hatteras parut alors sortir de son at d'hallucination.

Mes amis, dit-il d'une voix ue, merci pour votre courage, merci pour votre persance, merci pour vos efforts surhumains qui nous ont permis de mettre le pied sur cette terre!

--Capitaine, dit Johnson, nous n'avons fait qu'obr , et c'est vous seul qu'en revient l'honneur.

--Non! non! reprit Hatteras avec une violente effusion, vous tous comme moi! Altamont comme nous tous! comme au docteur lui-me! Oh! laissez mon coeur faire explosion entre vos mains! Il ne peut plus contenir sa joie et sa reconnaissance!

Hatteras serrait dans ses mains celles des braves compagnons qui l'entouraient. Il allait, il venait, il n'ai t plus mar e de lui.

Nous n'avons fait que notre devoir d'Anglais, disait Bell.

--Notre devoir d'amis, rondi t le docteur.

--Oui, reprit Hatteras, mais ce devoir, tous n'ont pas su le remplir. Quelques-uns ont succomb Pourtant, il faut leur pardonner, ceux qui ont trahi comme ceux qui se sont laissent raer l a trahison!

Pauvres gens! je leur pardonne. Vous m'entendez, docteur!

--Oui, répondit le docteur, que l'exaltation d'Hatteras inquiétait si éperdument.

--Aussi, reprit le capitaine, je ne veux pas que cette petite fortune qu'ils avaient venue chercher si loin, ils la perdent. Non! rien ne sera changé de leurs dispositions, et ils seront riches... s'ils revoient jamais l'Angleterre!

Il est difficile de ne pas remarquer de l'accent avec lequel Hatteras prononça ces paroles.

Mais, capitaine, dit Johnson en essayant de plaisanter, on dirait que vous faites votre testament.

--Peut-être, répondit gravement Hatteras.

--Cependant, vous avez devant vous une belle et longue existence de gloire, reprit le vieux marin.

--Qui sait? fit Hatteras.

Ces mots furent suivis d'un assez long silence. Le docteur n'osait interpréter le sens de ces dernières paroles.

Mais Hatteras se fit bien comprendre, car d'une voix précipitée, qu'il contenait peine, il reprit:

Mes amis, oubliez-moi. Nous avons fait beaucoup jusqu'ici, et cependant il reste beaucoup à faire.

Les compagnons du capitaine se regardèrent avec un profond étonnement.

Oui, nous sommes là terre du peuple, mais nous ne sommes pas au peuple!

--Comment cela? fit Altamont.

--Par exemple! s'écria le docteur, qui craignait de deviner.

--Oui! reprit Hatteras avec force, j'ai dit qu'un Anglais mettrait le pied sur le peuple du monde; je l'ai dit, et un Anglais le fera.

--Quoi?... répondit le docteur.

--Nous sommes encore quarante-cinq secondes du point inconnu, reprit Hatteras avec une animation croissante, et lorsqu'il est, j'irai!

--Mais c'est le sommet de ce volcan! dit le docteur.

--J'irai.

--C'est un ciel inaccessible!

--J'irai.

--C'est un cratère brûlant, enflammé.

--J'irai.

L'énergique conviction avec laquelle Hatteras prononça ces derniers mots ne peut se rendre. Ses amis étaient stupéfaits; ils regardaient avec terreur la montagne qui balançait dans l'air son panache de flammes.

Le docteur reprit alors la parole; il insista; il pressa Hatteras de renoncer son projet; il dit tout ce que son coeur put imaginer, depuis l'humble prière jusqu'aux menaces amicales; mais il n'obtint rien sur l'air nerveuse du capitaine, pris d'une sorte de folie qu'on pourrait nommer la folie polaire.

Il n'y avait plus que les moyens violents pour arrêter cet insens qui courait sa perte. Mais, voyant qu'ils amèneraient des dangers graves, le docteur ne voulut les employer qu'à la dernière extrémité.

Il espérait d'ailleurs que des impossibilités physiques, des obstacles infranchissables, arrêteraient Hatteras dans l'exécution de son projet.

Puisqu'il en est ainsi, dit-il, nous vous suivrons.

--Oui, répondit le capitaine, jusqu'à mi-côte de la montagne! Pas plus loin! Ne faut-il pas que vous rapportiez en Angleterre le double du procès-verbal qui atteste notre découverte, si...?

--Pourtant!...

--C'est difficile, répondit Hatteras d'un ton inréfutable, et, puisque les prières de l'ami ne suffisent pas, le capitaine commande.

Le docteur ne voulut pas insister plus longtemps, et quelques instants après, la petite troupe, équipée pour une ascension difficile, et précédée de Duk, se mit en marche.

Le ciel resplendissait. Le thermomètre marquait cinquante-deux degrés (+ 11 centigrades). L'atmosphère s'imprégnait largement de la clarté particulière de cette haute latitude. Il était huit heures du matin.

Hatteras prit les devants avec son brave chien; Bell et Altamont, le docteur et Johnson le suivirent de près.

J'ai peur, dit Johnson.

--Non, non, il n'y a rien à craindre, répondit le docteur, nous sommes ici.

Quel singulier objet, et comment rendre sa physionomie particulière, qui était l'impression de la nouveauté de la jeunesse! Ce volcan ne paraissait pas vieux, et des géologues auraient pu indiquer une date précise de sa formation.

Les rochers, cramponnés les uns aux autres, ne se maintenaient que par un miracle d'équilibre. La montagne n'était, véritablement, qu'un amoncellement de pierres tombées de haut. Pas de terre, pas la moindre mousse, pas le plus maigre lichen, pas de trace de végétation. L'acide carbonique, vomie par le cratère, n'avait encore eu le temps de s'unir ni à l'hydrogène de l'eau, ni à l'ammoniaque des nuages, pour former, sous l'action de la lumière, les matières organiques.

Cette île, perdue en mer, n'était due qu'à l'aggrégation successive des déjections volcaniques; c'est ainsi que plusieurs montagnes du globe se sont formées; ce qu'elles ont rejeté de leur sein a suffi à les construire. Tel l'Etna, qui a dû vomir un volume de lave plus considérable que sa masse elle-même; tel encore le Monte-Nuovo, près de Naples, engendré par des scories dans le court espace de quarante-huit heures.

Cet amas de roches dont se composait l'île de la Reine avait évidemment sorti des entrailles de la terre; il avait au plus haut degré le caractère plutonien. A sa place s'était autrefois la mer immense, formée des premiers jours, par la condensation des vapeurs d'eau sur le globe refroidi; mais, mesure que les volcans de l'ancien et du nouveau monde s'élevèrent ou, pour mieux dire, se bouchèrent, ils furent remplacés par de nouveaux cratères ignivomes.

En effet, on peut assimiler la terre une vaste chaudière sphérique. Sous l'influence du feu central, s'engendrent des quantités immenses de vapeurs emmagasinées une tension de milliers d'atmosphères, et qui feraient sauter le globe sans les soupapes de sûreté. Les extinctions.

Ces soupapes sont les volcans; quand l'une se ferme, l'autre s'ouvre, et, à l'endroit des pesées, sans doute par suite de l'aplatissement, l'ordre terrestre est moins aisée, il n'est pas étonnant qu'un volcan se soit inopinément formé par le soulèvement du massif au-dessus des flots.

Le docteur, tout en suivant Hatteras, remarquait ces étranges particularités; son pied foulait un tuf volcanique et des débris ponceux faits de scories, de cendres, de roches éruptives, semblables aux syénites et aux granits de l'Islande.

Mais, s'il attribuait à tout une origine presque moderne, c'est que le terrain si mentaire n'avait pas encore eu le temps de s'y former.

L'eau manquait aussi. Si l'île de la Reine et comptait plusieurs siècles d'existence, des sources thermales auraient jailli de son sein, comme aux environs des volcans. Or, non seulement on n'y trouvait pas une molécule liquide, mais les vapeurs qui s'élevaient des ruisseaux de laves semblaient être absolument anhydres.

Ainsi, cette époque de formation rentée, et telle elle apparut un jour, telle elle pouvait disparaître un autre, et s'immerger de nouveau au fond de l'Océan.

A mesure que l'on s'élevait, l'ascension devenait de plus en plus difficile; les flancs de la montagne se rapprochaient de la perpendiculaire, et il fallait prendre de grandes précautions pour éviter les éboulements. Souvent des colonnes de cendres se tordaient autour des voyageurs et menaient de les asphyxier, ou des torrents de lave leur barraient le passage. Sur quelques surfaces horizontales, les ruisseaux, refroidis et solidifiés à la partie supérieure, laissaient sous leur croûte durcie la lave s'élever en bouillonnant. Chacun devait donc sonder pour éviter d'être plongé tout coup dans ces matières en fusion.

De temps en temps, le cratère vomissait des quartiers de roches rongies au sein des gaz enflammés; quelques-unes de ces masses étaient dans l'air comme des bombes, et leurs débris se dispersaient dans toutes les directions d'ordres distances.

On conçoit de quels dangers innombrables cette ascension de la montagne était entourée, et combien il fallait être fou pour la tenter.

Cependant Hatteras montait avec une agilité surprenante, et, demandant le secours de son bon fusil gravissait sans hésiter les pentes les plus raides.

Il arriva bientôt un rocher circulaire, sorte de plateau de dix pieds de largeur environ; un fleuve incandescent l'entourait, apr

s'rébifurqua d'un roc supérieur, et ne laissait qu'un passage étroit par lequel Hatteras se glissa audacieusement.

Lorsqu'il s'arrêta, et ses compagnons purent le rejoindre. Alors il sembla mesurer du regard l'intervalle qui lui restait à franchir; horizontalement, il ne se trouvait pas plus de cent toises du cratère, c'est-à-dire du point mathématique du pic; mais, verticalement, c'était encore plus de quinze cents pieds à gravir.

L'ascension durait depuis trois heures; Hatteras ne semblait pas fatigué, ses compagnons se trouvaient au bout de leurs forces.

Le sommet du volcan paraissait être inaccessible. Le docteur voulut d'empêcher tout prix Hatteras de s'élever plus haut. Il essaya d'abord de le prendre par la douceur, mais l'exaltation du capitaine allait jusqu'au délire; pendant la route, il avait donné tous les signes d'une folie croissante, et qui l'a connu, qui l'a suivi dans les phases diverses de son existence, ne peut en être surpris. À mesure qu'Hatteras s'élevait au-dessus de l'Océan, sa surexcitation s'accroissait; il ne vivait plus dans la vision des hommes; il croyait grandir avec la montagne elle-même.

Hatteras, lui dit le docteur, assez! nous n'en pouvons plus.

--Demeurez donc, répondit le capitaine d'une voix rauque; j'irai plus haut!

--Non! ce que vous faites est inutile! vous êtes ici au pied du monde!

--Non! non! plus haut!

--Mon ami! c'est moi qui vous parle, le docteur Clawbonny. Ne me reconnaissez-vous pas?

--Plus haut! plus haut! répondit l'insensé.

--Eh bien, non! nous ne souffrirons pas...

Le docteur n'avait pas achevé ces mots qu'Hatteras, par un effort surhumain, franchit le fleuve de lave et se trouva hors de la portée de ses compagnons.

Ceux-ci poussèrent un cri; ils croyaient Hatteras abandonné dans le torrent de feu; mais le capitaine avait retombé de l'autre côté, suivi par son chien Duk, qui ne voulait pas le quitter.

Il disparut derrière un rideau de fumée, et l'on entendit sa voix qui drôissait dans l'ouragan.

Au nord! au nord! criait-il. Au sommet du mont Hatteras! Souvenez-vous du mont Hatteras!

On ne pouvait songer à rejoindre le capitaine; il y avait vingt chances pour rester lorsqu'il avait passé avec ce bonheur et cette adresse particulière aux fous; il était impossible de franchir ce torrent de feu, impossible même de le tourner. Altamont tenta vainement de passer; il faillit périr en voulant traverser le fleuve de lave; ses compagnons durent le retenir malgré lui.

Hatteras! Hatteras! s'écriait le docteur.

Mais le capitaine ne répondit pas, et les aboiements pleins de plaintes de Duk retentirent seuls dans la montagne.

Cependant Hatteras se laissait voir par intervalles travers les

colonnes de fumée et sous les pluies de cendre. Tantôt son bras, tantôt sa tête sortaient du tourbillon. Puis il disparaissait et se montrait plus haut accroché aux rocs. Sa taille diminuait avec cette rapidité fantastique des objets qui s'envolent dans l'air. Une demi-heure après, il semblait d'une apparence moitié

L'atmosphère s'emplit des bruits sourds du volcan; la montagne grondait et ronflait comme une chaudière bouillante; on sentait ses flancs frissonner. Hatteras montait toujours. Duk le suivait.

De temps en temps, un ourlement se produisait derrière eux, et quelque roc énorme, pris d'une vitesse croissante et rebondissant sur les crevasses, allait s'engouffrer jusqu'au fond du bassin polaire.

Hatteras ne se retournait même pas. Il s'était servi, de son bon comme d'une hampe pour y attacher le pavillon anglais. Ses compagnons n'avaient rien perdu de ses mouvements. Ses dimensions devenaient peu à peu microscopiques, et Duk paraissait réduit à la taille d'un gros rat.

Il y eut un moment où le vent rabattit sur eux un vaste rideau de flamme. Le docteur poussa un cri d'angoisse; mais Hatteras reparut, debout, agitant son drapeau.

Le spectacle de cette effrayante ascension dura plus d'une heure. Une heure de lutte avec les rocs vacillants, avec les fontaines de cendre dans lesquelles ce héros de l'impossible disparaissait jusqu'à mi-corps. Tantôt il se hissait, en s'arc-boutant des genoux et des reins contre les anfractuosités de la montagne, et tantôt, suspendu par les mains quelque arête vive, il oscillait au vent comme une touffe de paille.

Enfin il arriva au sommet du volcan, l'orifice même du cratère. Le docteur eut alors l'espoir que le malheureux, parvenu son but, en reviendrait peut-être, et n'aurait plus que les dangers du retour à subir. Il poussa un dernier cri:

Hatteras! Hatteras!

L'appel du docteur fut tel qu'il remua l'Amérique jusqu'au fond de l'écorce.

Je le sauverai! s'écria Altamont.

Puis, d'un bond, franchissant le torrent de feu au risque d'y tomber, il disparut au milieu des roches.

Clawbonny n'avait pas eu le temps de l'arrêter.

Cependant Hatteras, parvenu à la cime de la montagne, s'aventura au-dessus du gouffre sur un roc qui surplombait. Les pierres pleuvaient autour de lui. Duk le suivait toujours. Le pauvre animal semblait fasciné par l'attraction vertigineuse de l'abîme, Hatteras agitait son pavillon, qui s'éclairait de reflets incandescents, et le fond rouge de l'Amérique se défilait en longs plis au souffle du cratère.

Hatteras le balançait d'une main. De l'autre, il montrait au zénith le pôle de la sphère céleste. Cependant, il semblait hésiter. Il cherchait encore le point mathématique où se réunissent tous les méridiens du globe et sur lequel, dans son entêtement sublime, il voulait poser le pied.

Tout d'un coup le rocher manqua sous lui. Il disparut. Un cri terrible de ses compagnons monta jusqu'au sommet de la montagne. Une seconde,

un silence! s'oulâ. Clawbonny crut son ami perdu et enseveli jamais dans les profondeurs du volcan. Mais Altamont avait l'air aussi. L'homme et le chien avaient saisi le malheureux au moment où il disparaissait dans l'abîme. Hatteras avait sauvé, sauvé malgré lui, et, une demi-heure plus tard, le capitaine du *Forward*, privé de tout sentiment, reposait entre les bras de ses compagnons désespérés.

Quand il revint à lui, le docteur interrogea son regard dans une muette angoisse. Mais ce regard inconscient, comme celui de l'aveugle qui regarde sans voir, ne lui répondit pas.

Grand Dieu! dit Johnson, il est aveugle!

--Non! répondit Clawbonny, non! Mes pauvres amis, nous n'avons sauvé que le corps d'Hatteras! Son être est resté au sommet de ce volcan! Sa raison est morte!

--Fou! s'écrièrent Johnson et Altamont consternés.

--Fou! répondit le docteur.

Et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

CHAPITRE XXVI

RETOUR AU SUD

Trois heures après ce triste événement des aventures du capitaine Hatteras, Clawbonny, Altamont et les deux matelots se trouvaient réunis dans la grotte au pied du volcan.

L'air. Clawbonny fut prié de donner son opinion sur ce qu'il convenait de faire.

Mes amis, dit-il, nous ne pouvons prolonger notre séjour à l'écart de la Reine; la mer est libre devant nous; nos provisions sont en quantité suffisante; il faut repartir et regagner en toute hâte le Fort-Providence, où nous hivernerons jusqu'à l'approche du rochain.

--C'est aussi mon avis, répondit Altamont; le vent est bon, et demain nous reprendrons la mer.

Le jour se passa dans un profond abattement. La folie du capitaine avait d'un prage funeste, et, quand Johnson, Bell, Altamont reportaient leurs idées vers le retour, ils s'effrayaient de leur abandon, ils s'ouvraient à l'effroi de leur isolement. L'entrée de Hatteras leur faisait d'autant plus.

Cependant, en hommes énergiques, ils s'apprêtèrent à lutter de nouveau contre les éléments, et contre eux-mêmes, si jamais ils se sentaient faiblir.

Le lendemain samedi, 13 juillet, les effets de campement furent embarqués, et bientôt tout fut prêt pour le départ.

Mais avant de quitter ce rocher pour ne jamais le revoir, le docteur, suivant les intentions d'Hatteras, fit élever un cairn au point où le capitaine avait abordé l'île; ce cairn fut fait de gros blocs superposés, de façon à former un amer parfaitement visible, si toutefois les hasards de l'expédition le respectaient.

Sur une des pierres latérales, Bell grava au ciseau cette simple inscription:

JOHN HATTERAS 1861

Le double du document fut dosé l'intérieur du cairn dans un cylindre de fer-blanc parfaitement clos, et le toignage de la grande douvrette demeura ainsi abandonné sur ces rochers dérisoires.

Alors les quatre hommes et le capitaine—un pauvre corps sans espoir, et son fidèle Duk, triste et plaintif, s'embarquent pour le voyage du retour. Il était dix heures du matin. Une nouvelle voile fut abritée avec les toiles de la tente. La chaloupe, filant vent arrière, quitta l'embouchure de la Reine, et le soir, le docteur, debout sur son banc, lança un dernier adieu au mont Hatteras, qui flamboyait à l'horizon.

La traversée fut très rapide; la mer, constamment libre, offrit une navigation facile, et il semblait vraiment qu'il fut plus aisé de fuir le péril que d'en approcher.

Mais Hatteras n'aurait pas en attendant de comprendre ce qui se passait autour de lui; il demeura endormi dans la chaloupe, la bouche muette, le regard éteint, les bras croisés sur la poitrine, Duk couché sous ses pieds. Vainement le docteur lui adressait la parole. Hatteras ne l'entendait pas.

Pendant quarante-huit heures, la brise fut favorable et la mer peu houleuse. Clawbonny et ses compagnons laissaient faire le vent du nord.

Le 15 juillet, ils eurent connaissance d'Altamont-Harbour dans le sud; mais, comme l'Océan polaire était dans toute la ceinture, au lieu de traverser en traneau la terre de la Nouvelle-Amérique, ils résolurent de la contourner et de gagner par mer la baie Victoria.

Le trajet était plus rapide et plus facile. En effet, cet espace que les voyageurs avaient mis quinze jours à passer avec leur traneau, ils en mirent huit à peine à le franchir en naviguant, et, après avoir suivi les sinuosités d'une ceinture de fiords nombreux dont ils déterminèrent la configuration, ils arrivèrent le lundi soir, 23 juillet, à la baie Victoria.

La chaloupe fut solidement ancrée au rivage, et chacun s'achemina vers le Fort-Providence. Mais quelle déception! La Maison-du-Docteur, les magasins, la poudrière, les fortifications, tout s'en était allé en eau sous l'action des rayons solaires, et les provisions avaient été dévorées par les animaux carnassiers.

Triste et devant ce spectacle!

Les navigateurs touchaient presque à la fin de leurs provisions, et ils comptaient les refaire au Fort-Providence. L'impossibilité d'y passer l'hiver devint évidente. En gens habitués à prendre rapidement leur parti, ils se décidèrent donc à gagner la mer de Baffin par le plus court.

Nous n'avons pas d'autre parti à suivre, dit le docteur; la mer de Baffin n'est pas si loin; nous pouvons naviguer tant que l'eau ne manquera pas notre chaloupe, gagner le droit de Jones, et de là des abris danois.

--Oui, rondoit Altamont, ramassons ce qui nous reste de provisions, et partons.

En cherchant bien, on trouva quelques caisses de pemmican arides

et les deux barils de viande conservée, qui avaient été appliqués à la destruction. En somme, un approvisionnement pour six semaines et de la poudre en suffisante quantité. Tout cela fut promptement rassemblé, on profita de la journée pour calfeutrer la chaloupe, la remettre en état, et le lendemain, 24 juillet, la mer fut reprise.

Le continent, vers le quatre-vingt-troisième degré de latitude, s'infiltrait dans l'est. Il était possible qu'il rejoigne ces terres connues sous le nom de terres Grinnel, Ellesmere et le Lincoln-Septentrional, qui forment la ligne côtière de la mer de Baffin. On pouvait donc tenir pour certain que le droit de Jones s'ouvrait sur les mers intérieures, l'imitation du droit de Lancaster.

La chaloupe navigua dès lors sans grandes difficultés; elle évitait facilement les glaces flottantes. Le docteur, en prévision de retards possibles, fournit ses compagnons d'expédition de vivres; mais, en somme, ceux-ci ne se fatiguaient pas beaucoup, et leur santé se maintint en bon état.

D'ailleurs, ils n'avaient pas sans tirer quelques coups de fusil; ils tuèrent des canards, des oies, des guillemets, qui leur fournirent une alimentation fraîche et saine. Quant à leur réserve liquide, ils la refaisaient facilement aux dépens d'eau douce qu'ils rencontraient sur la route, car ils avaient toujours soin de ne pas s'arrêter des bords, la chaloupe ne leur permettant pas d'affronter la pleine mer.

A cette époque de l'année, le thermomètre se tenait constamment au-dessous du point de congélation; le temps, après avoir souvent plu, se mit à neiger et devint sombre; le soleil commença à raser de près l'horizon, et son disque s'y laissait enfoncer chaque jour davantage. Le 30 juillet, les voyageurs le perdirent de vue pour la première fois, c'est-à-dire qu'ils eurent une nuit de quelques minutes.

Cependant la chaloupe filait bien, et fournissait quelquefois des courses de soixante soixante-cinq milles par vingt-quatre heures; on ne s'arrêtait pas un instant; on savait quelles fatigues supporter, quels obstacles franchir la route de terre présente était, s'il fallait la prendre, et ces mers resserrées ne pouvaient tarder se rejoindre; il y avait des jeunes glaces reformées et l'hiver succédait inopinément sous les hautes latitudes; il n'y avait ni printemps ni automne; les saisons intermédiaires manquent. Il fallait donc se hâter.

Le 31 juillet, le ciel était pur au coucher du soleil, on aperçut les premières étoiles dans les constellations du zénith. À partir de ce jour, un brouillard continua sans cesse, qui gêna considérablement la navigation.

Le docteur, en voyant multiplier les symptômes de l'hiver, devint très inquiet; il savait quelles difficultés Sir John Ross trouva pour gagner la mer de Baffin, après l'abandon de son navire; et même, le passage des glaces tenté pour la première fois, cet audacieux marin fut forcé de revenir son navire et d'hiverner une quatrième année; mais au moins il avait un abri pour la mauvaise saison, des provisions et du combustible. Si pareil malheur arrivait aux survivants du *Forward*, s'il leur fallait s'arrêter ou revenir sur leurs pas, ils seraient perdus; le docteur ne dit rien de ses inquiétudes à ses compagnons, mais il les pressa de gagner le plus possible dans l'est.

Enfin, le 15 août, après trente jours d'une navigation assez rapide, après avoir lutté pendant quarante-huit heures contre les glaces qui s'accumulaient dans les passes, après avoir risqué trois fois leur frêle chaloupe, les navigateurs se virent absolument arrêtés, sans

pouvoir aller plus loin; la mer avait prise de toutes parts, et le thermomètre ne marquait plus en moyenne que quinze degrés au-dessus de zéro (-9 centigrades).

D'ailleurs, dans tout le nord et l'est, il fut facile de reconnaître la proximité d'une ceinture de ces petites pierres plates et arrondies, que les flots usent sur le rivage; la glace d'eau douce se rencontrait aussi plus fréquemment.

Altamont fit ses relevés avec une scrupuleuse exactitude, et il obtint 77° 15' de latitude et 85° 02' de longitude.

Ainsi donc, dit le docteur, voici notre position exacte; nous avons atteint le Lincoln-Septentrional, près du cap Eden; nous entrons dans le détroit de Jones; avec un peu plus de bonheur, nous l'aurions trouvé libre jusqu'à la mer de Baffin. Mais il ne faut pas nous plaindre. Si mon pauvre Hatteras eût rencontré d'abord une mer si facile, il eût arrivé rapidement au port. Ses compagnons ne l'eussent pas abandonné et sa tentative ne se serait pas perdue sous l'excès des plus terribles angoisses!

--Alors, dit Altamont, nous n'avons plus qu'un parti à prendre: abandonner la chaloupe et rejoindre en traneau la ceinture orientale du Lincoln.

--Abandonner la chaloupe et rejoindre le traneau, bien, répondit le docteur; mais, au lieu de traverser le Lincoln, je propose de franchir le détroit de Jones sur les glaces et de gagner le Devon-Septentrional.

--Et pourquoi? demanda Altamont.

--Parce que plus nous nous approcherons du détroit de Lancaster, plus nous aurons de chances d'y rencontrer des baleiniers.

--Vous avez raison, docteur; mais je crains bien que les glaces ne soient pas encore assez unies pour nous offrir un passage praticable.

--Nous essaierons, répondit Clawbonny. La chaloupe fut déchargée; Bell et Johnson reconstruisirent le traneau; toutes ses pièces furent en bon état; le lendemain, les chiens y furent attelés, et l'on prit le long de la ceinture pour gagner l'ice-field.

Alors recommença ce voyage tant de fois décrit, fatigant et peu rapide; Altamont avait eu raison de se débiter de l'atmosphère de la glace; on ne put traverser le détroit de Jones, et il fallut suivre la ceinture du Lincoln.

Le 21 août, les voyageurs, en coupant de biais, arrivèrent à l'entrée du détroit du Glacier; ils s'aventurèrent sur l'ice-field, et le lendemain ils atteignirent l'île Cobourg, qu'ils traversèrent en moins de deux jours au milieu des bourrasques de neige.

Ils purent alors reprendre la route plus facile des champs de glace, et enfin, le 24 août, ils mirent le pied sur le Devon-Septentrional.

Maintenant, dit le docteur, il ne nous reste plus qu'à traverser cette terre et gagner le cap Warender à l'entrée du détroit de Lancaster.

Mais le temps devint affreux et très froid; les rafales de neige, les tourbillons reprirent leur violence hivernale; les voyageurs se sentaient bout de forces. Les provisions s'épuisaient, et chacun dut se réduire au tiers de ration, afin de conserver aux chiens une nourriture proportionnée à leur travail.

La nature du sol ajoutait beaucoup aux fatigues du voyage; cette terre du Devon-Septentrional était extrêmement accidentée; il fallut franchir les monts Trauter par des gorges impraticables, en luttant contre tous les éléments du chaos. Le traieau, les hommes et les chiens faillirent y rester, et, plus d'une fois, le despoir s'empara de cette petite troupe, si aguerrie cependant et si faite aux fatigues d'une expédition polaire. Mais, sans qu'ils s'en rendissent compte, ces pauvres gens étaient usés moralement et physiquement; on ne supporte pas impunément dix-huit mois d'incessantes fatigues et une succession éternelle d'espaces et de despoirs. D'ailleurs, il faut le remarquer, l'aller se fait avec un entraînement, une conviction, une foi qui manquent au retour. Aussi, les malheureux se traînaient avec peine; on peut dire qu'ils marchaient par habitude, par un reste d'énergie animale presque indépendante de leur volonté.

Ce ne fut que le 30 août qu'ils sortirent enfin de ce chaos de montagnes, dont l'orographie des zones basses ne peut donner aucune idée, mais ils en sortirent meurtris et démoralisés. Le docteur ne suffisait plus à soutenir ses compagnons, et il se sentait défailir lui-même.

Les monts Trauter venaient aboutir une plaine convulsionnée par le soulèvement primitif de la montagne.

Il fallut absolument prendre quelques jours de repos; les voyageurs ne pouvaient plus mettre un pied devant l'autre; deux des chiens d'attelage étaient morts d'épuisement.

On s'abrita donc derrière un glan, par un froid de deux degrés au-dessous de zéro (-19 centigrades); personne n'eut le courage de dresser la tente.

Les provisions étaient fort réduites, et, malgré l'extrême parcimonie mise dans les rations, celles-ci ne pouvaient durer plus de huit jours; le gibier devenait rare et regagnait pour l'hiver de moins rudes climats. La mort par la faim se dressait donc menaçante devant ses victimes épuisées.

Altamont, qui montrait un grand doucement et une véritable abnégation, profita d'un reste de force et réussit à procurer par la chasse quelque nourriture ses compagnons.

Il prit son fusil, appela Duk et s'engagea dans les plaines du nord; le docteur, Johnson et Bell le virent s'éloigner presque indifféremment. Pendant une heure, ils n'entendirent pas une seule fois la détonation de son fusil, et ils le virent revenir sans qu'un seul coup et tiré; mais l'Américain accourait comme un homme ouvrant

Qu'y a-t-il? lui demanda le docteur.

--Lbas! sous la neige! rondit Altamont avec un accent d'effroi en montrant un point de l'horizon.

--Quoi?

--Toute une troupe d'hommes!...

--Vivants?

--Morts... gelés... et meurtres...

L'Américain n'osa achever sa phrase, mais sa physionomie exprimait la plus indicible horreur.

Le docteur, Johnson, Bell, ranimé par cet incident, trouvent le moyen de se relever et se traient sur les traces d'Altamont, vers cette partie de la plaine qu'il indiquait du geste.

Ils arrivent bientôt un espace resserré au fond d'une ravine profonde, et là quel spectacle s'offrit à leur vue!

Des cadavres d'indes, demeurés enterrés sous ce linceul blanc, sortaient de la couche de neige; ici un bras, une jambe, plus loin des mains crispées, des têtes conservant encore leur physionomie menaçante et désespérée!

Le docteur s'approcha, puis il recula, peiné, les traits décomposés, pendant que Duk aboyait avec une sinistre ouvante.

Horreur! horreur! fit-il.

--Eh bien? demanda le marin d'ui page.

--Vous ne les avez pas reconnus? fit le docteur d'une voix altérée.

--Que voulez-vous dire?

--Regardez!

Cette ravine avait naguère été le théâtre d'une dernière lutte des hommes contre le climat, contre le désespoir, contre la faim même, car, certains restes horribles, on comprit que les malheureux s'étaient repus de cadavres humains, peut-être d'une chair encore palpitante, et, parmi eux, le docteur avait reconnu Shandon, Pen, le misérable uipage du *Forward*; les forces firent défaut, les vivres manquèrent ces infortunés; leur chaloupe fut brisée probablement par les avalanches ou précipitée dans un gouffre, et ils ne purent profiter de la mer libre; on peut supposer aussi qu'ils s'arrêtaient au milieu de ces continents inconnus. D'ailleurs, des gens partis sous l'excitation de la révolution ne pouvaient rester longtemps unis entre eux de cette union qui permet d'accomplir les grandes choses. Un chef de révolution n'a jamais qu'une puissance douteuse entre les mains. Et, sans doute, Shandon fut promptement doré.

Quoi qu'il en soit, cet uipage passa indolument par mille tortures, mille désespoirs, pour en arriver à cette ouvante catastrophe; mais le secret de leurs misères est enseveli avec eux pour toujours dans les neiges du pôle.

Fuyons! fuyons! s'écria le docteur.

Et il entraîna ses compagnons loin du lieu de ce désastre. L'horreur leur rendit une énergie momentanée. Ils se remirent en marche.

CHAPITRE XXVII

CONCLUSION

A quoi bon s'appesantir sur les maux qui frappent sans relâche les survivants de l'expédition? Eux-mêmes, ils ne purent jamais retrouver dans leur mémoire le souvenir détaillé des huit jours qui s'écoulèrent après l'horrible doudou des restes de l'ui page.

Cependant, le 9 septembre, par un miracle d'énergie, ils se trouvent au cap Horsburg, l'extrémité du Devon-Septentrional.

Ils mouraient de faim; ils n'avaient pas mangé depuis quarante-huit heures, et leur dernier repas fut fait de la chair de leur dernier chien esquimau. Bell ne pouvait aller plus loin, et le vieux Johnson se sentait mourir.

Ils étaient sur le rivage de la mer de Baffin, prise en partie, c'est-à-dire sur le chemin de l'Europe. A trois milles de là, les flots libres défilaient avec bruit sur les vives arêtes du champ de glace.

Il fallait attendre le passage probable d'un baleinier, et combien de jours encore?...

Mais le ciel prit ces malheureux en pitié car, le lendemain, Altamont aperçut distinctement une voile à l'horizon.

On sait quelles angoisses accompagnent ces apparitions de navires, quelles craintes d'une espérance due! Le bâtiment semble s'approcher et s'éloigner tour à tour. Ce sont des alternatives horribles d'espoir et de désespoir, et trop souvent, au moment où les naufragés se croient sauvés, la voile entrevue s'éloigne et s'efface à l'horizon.

Le docteur et ses compagnons passent par toutes ces réveilles; ils étaient arrivés à la limite occidentale du champ de glace, se portant, se poussant les uns les autres, et ils voyaient disparaître peu à peu ce navire, sans qu'il et remarquât leur présence. Ils l'appelaient, mais en vain!

Ce fut alors que le docteur eut une dernière inspiration de cet industriel glorieux qui l'avait si bien servi jusqu'alors.

Un glan, pris par le courant, vint se heurter contre l'ice-field.

Ce glan! fit-il, en le montrant de la main.

On ne le comprit pas.

Embarquons! embarquons! s'écria-t-il.

Ce fut un cri dans l'esprit de tous.

Ah! monsieur Clawbonny, monsieur Clawbonny! railla Johnson en embrassant les mains du docteur.

Bell, aidé d'Altamont, courut au traieau; il en rapporta l'un des montants, le planta dans le glan comme un mât et le soutint avec des cordes; la tente fut dressée pour former tant bien que mal une voile. Le vent était favorable; les malheureux abandonnés prirent sur le fragile radeau et prirent le large.

Deux heures plus tard, après des efforts inouïs, les derniers hommes du Forward furent recueillis bord du Hans Christien, baleinier danois, qui regagnait le droit de Davis.

Le capitaine retint en homme de cœur ces spectres qui n'avaient plus d'apparence humaine; à la vue de leurs souffrances, il comprit leur histoire; il leur prodigua les soins les plus attentifs, et il parvint à les conserver à la vie.

Dix jours après, Clawbonny, Johnson, Bell, Altamont et le capitaine Hatteras débarquèrent à Korsøer, dans le Seeland, en Danemark; un bateau vapeur les conduisit à Kiel; de là par Altona et Hambourg, ils gagnèrent Londres, où ils arrivèrent le 13 du même mois, après avoir remis de leurs longues réveilles.

Le premier soin du docteur fut de demander à la Société royale géographique de Londres la faveur de lui faire une communication; il fut admis à séance du 15 juillet.

Que l'on s'imagine l'onnement de cette savante assemblée et ses hurrahs enthousiastes après la lecture du document d'Hatteras.

Ce voyage, unique dans son espèce, sans précédent dans les fastes de l'histoire, réunissait toutes les découvertes antérieures faites au sein des régions circumpolaires; il reliait entre elles les expéditions des Parry, des Ross, des Franklin, des Mac Clure; il complétait, entre le centième et le cent quinzième millénaire, la carte des continents hyperboréens, et enfin il aboutissait ce point du globe inaccessible jusqu'alors, au pôle.

Jamais, non, jamais nouvelle aussi inattendue n'était parvenue au sein de l'Angleterre stupéfaite!

Les Anglais sont passionnés pour ces grands faits géographiques; ils se sentirent usés et fiers, depuis le lord jusqu'au cokeney, depuis le prince-merchant jusqu'à l'ouvrier des docks.

La nouvelle de la grande découverte courut sur tous les fils télégraphiques du Royaume-Uni avec la rapidité de la foudre; les journaux inscrivirent le nom d'Hatteras en tête de leurs colonnes comme celui d'un martyr, et l'Angleterre tressaillit d'orgueil.

On fit le docteur et ses compagnons, qui furent présentés à la Gracieuse Majesté par le Lord Grand-Chancelier en audience solennelle.

Le gouvernement confirma les noms d'Édouard de la Reine, pour le rocher du pôle Nord, de mont Hatteras, de nouveau volcan lui-même, et d'Altamont-Harbour, nouveau port de la Nouvelle-Amérique.

Altamont ne se sépara plus de ses compagnons de mise et de gloire, devenus ses amis; il suivit le docteur, Bell et Johnson Liverpool, qui les acclamèrent à leur retour, après les avoir si longtemps crus morts et ensevelis dans les glaces éternelles.

Mais cette gloire, le docteur Clawbonny la rapporta sans cesse celui qui la méritait entre tous. Dans la relation de son voyage, intitulée: *The English at the North-Pole*, publiée l'année suivante par les soins de la Société royale de géographie, il fit de John Hatteras l'un des plus grands voyageurs, l'un de ces hommes audacieux qui se sacrifient tout entiers aux progrès de la science.

Cependant, cette triste victime d'une sublime passion vivait paisiblement dans la maison de santé Sten-Cottage, près de Liverpool, où son ami le docteur l'avait installé lui-même. Sa folie était douce, mais il ne parlait pas, il ne comprenait plus, et sa parole semblait s'être en allée avec sa raison. Un seul sentiment le rattachait au monde extérieur, son amitié pour Duk, dont on n'avait pas voulu le séparer.

Cette maladie, cette folie polaire, suivait donc tranquillement son cours et ne présentait aucun symptôme particulier, quand, un jour, le docteur Clawbonny, qui visitait son pauvre malade, fut frappé de son allure.

Depuis quelque temps, le capitaine Hatteras, suivi de son fidèle chien qui le regardait d'un oeil doux et triste, se promenait chaque jour pendant de longues heures; mais sa promenade s'accomplissait invariablement suivant un sens déterminé dans la direction d'une certaine allée de Sten-Cottage. Le capitaine, une fois arrivé

l'extrême de l'all, revenait r eculons. Quelqu'un l'arrai t-il?
il montrait du doigt un point fixe dans le ciel. Voulait-on l'obliger
se retourner? il s'irritait, et Duk, partageant sa cole, aboyait
avec fureur.

Le docteur observa attentivement une manie si bizarre, et il comprit
bient le motif de cette obstination singulie; il devina pourquoi
cette promenade s'accomplissait dans une direction constante, et, pour
ainsi dire, sous l'influence d'une force magni que.

Le capitaine John Hatteras marchait invariablement vers le Nord.

END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

***** This file should be named 11927-8.txt or 11927-8.zip *****

This and all associated files of various formats will be found in:
<http://www.gutenberg.net/1/1/9/2/11927>

Updated editions will replace the previous one--the old editions
will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no
one owns a United States copyright in these works, so the Foundation
(and you!) can copy and distribute it in the United States without
permission and without paying copyright royalties. Special rules,
set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to
copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to
protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project
Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you
charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you
do not charge anything for copies of this eBook, complying with the
rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose
such as creation of derivative works, reports, performances and
research. They may be modified and printed and given away--you may do
practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is
subject to the trademark license, especially commercial
redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free
distribution of electronic works, by using or distributing this work
(or any other work associated in any way with the phrase "Project
Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project
Gutenberg-tm License (available with this file or online at
<http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm
electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS,' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,
98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:
<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:
<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>

*** END: FULL LICENSE ***

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)